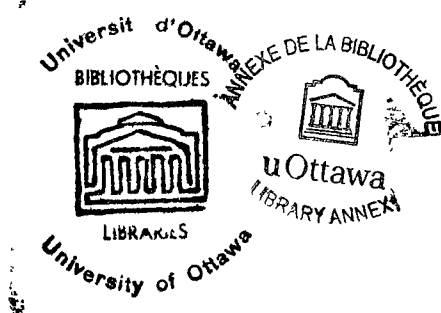


LA FIDELITE DANS LES RECITS DU
TERROIR CANADIEN-FRANCAIS

par

Jean-Paul Lamy

THESE PRESENTEE A L'ECOLE DES ETUDES
SUPERIEURES DE L'UNIVERSITE D'OTTAWA
EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE
PH. D. EN LITTERATURE FRANCAISE



© Jean-Paul Lamy, Ottawa, Canada, 1972

UMI Number: DC53838

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform DC53838
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Qu'il me soit permis de dire ma
profonde gratitude au Directeur de thèse
qui, par son précieux concours, a permis
l'achèvement de ce travail.

A Monsieur Jean Ménard, professeur
à l'Université d'Ottawa, qui a encouragé
puis dirigé cette étude avec une rare com-
pétence, je veux exprimer ma reconnaissance.

AVANT-PROPOS

Depuis une quinzaine d'années, le roman canadien-français est l'objet d'études de plus en plus minutieuses et approfondies. La vogue sans cesse croissante dont il jouit, tant au Québec qu'à l'étranger, l'essor qu'il a pris et qui le situe d'emblée au premier rang des modes d'expression de la culture québécoise ont attiré sur lui les regards de plusieurs critiques, essayistes et sociologues¹. Toutefois, malgré l'intérêt qu'il a suscité et les travaux importants qui en ont résulté, tout n'a pas été dit à son sujet. Nombre d'aspects restent à examiner, tant du côté de la thématique que du côté de l'esthétique.

Le thème de la fidélité, par exemple, qui demeure une constante de première force tout au long du premier siècle d'existence du roman canadien-français n'a pas été suffisamment exploré. Certes, depuis la thèse de Monsieur Henri Tuchmaier sur l'évolution de la technique du genre romanesque, c'est devenu un lieu commun de parler de fidélité, de "roman de la fidélité". Mais très peu de critiques ont étudié ce thème à travers l'ensemble de la production romanesque d'avant 1950. Quelques-uns seulement ont traité ce sujet à l'intérieur des récits historiques et ce, par le biais du nationalisme

1 Nous renvoyons le lecteur à notre bibliographie, en particulier à la partie intitulée: Etudes spéciales relatives au roman canadien-français.

AVANT-PROPOS

canadien-français². Seul Monsieur Guy Plastre, dans une thèse de maîtrise qu'il intitule: Une constante de la littérature canadienne: le thème de la survivance française dans le roman canadien³, déborde le cadre historique. Il examine quelque soixante oeuvres d'inspiration diverse - historique, paysanne et proprement nationaliste - et dégage, d'une façon plutôt sommaire d'ailleurs, l'idéologie qui les sous-tend. Personne n'a cependant encore analysé, dans leur ensemble, les récits du terroir sous l'angle de la fidélité; personne n'a observé, dans la même perspective, les récits à caractère nationaliste. Et pourtant, pareils travaux seraient utiles à l'intelligence des romans d'avant 1950. Ils projetteraient un éclairage nouveau sur tout un secteur de la littérature, classé peut-être un peu trop hâtivement dans le tiroir commode de la fidélité.

2 Telles sont en particulier les thèses de M. David M. Hayne, The Historical Novel and French Canada, thesis submitted in partial fulfillment of the requirement for the degree of Doctor of philosophy in the Faculty of Arts, Université d'Ottawa, 1945, 188 p., de Miss Margaret Taylor, Le roman historique canadien-français des origines à 1914, thèse de maîtrise présentée à l'Université Mc Gill, 1942, 142 p. et surtout de Maurice Lemire, Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval, 1966, XXX - 348 p.

3 Thèse présentée à l'Université de Montréal, 1954, XV - 128 p.

AVANT-PROPOS

C'est donc pour combler partiellement de telles lacunes que nous entreprenons d'étudier le thème de la fidélité dans les récits du terroir. Nous laissons délibérément de côté les oeuvres à portée nationaliste du type L'Appel de la race⁴ ou Têtes fortes⁵ ... afin de ne pas fausser l'idéologie paysanne que nous voulons dégager.

La catégorie d'oeuvres qui limite notre sujet et que nous désignons sous l'appellation de récits du terroir peut toutefois prêter à équivoque. Les classements sommaires établis par les historiens de la littérature sont souvent susceptibles de provoquer des confusions regrettables entre les récits du terroir et les récits régionalistes. Il convient donc de préciser la nature de l'expression que nous utilisons et de tracer, de ce fait, le contour exact de notre champ d'observation et d'analyse.

Au Québec, la littérature régionaliste couvre un secteur imposant de la production littéraire. Elle s'étend en somme des origines jusqu'à la fin de la seconde guerre. La volonté des auteurs de peindre l'âme de la nation, de traduire ses ambitions et ses luttes,

4 Lionel Groulx, L'Appel de la race, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, 279 p.

5 Armand Roy, Têtes fortes, Montréal, Les Editions du Totem, 1935, 193 p.

AVANT-PROPOS

d'interpréter le milieu et le paysage canadien-français a donné naissance à de nombreux récits caractérisés par le particularisme local. Avant même que le courant régionaliste proprement dit ne prenne forme et ne fasse germer toute une floraison de romans, de nouvelles, de contes et de légendes, nos premiers romanciers et conteurs avaient déjà emprunté cette voie. Animés par le désir de "faire canadien"⁶, de créer une littérature "qui soit à nous et pour nous"⁷, ils s'étaient inspirés ou bien de l'histoire du pays et de ses moeurs, ou bien du patriotisme des bâtisseurs de la société, ou bien des aventuriers de la forêt, des rivières, des lacs et du grand fleuve, ou bien des travailleurs de la glèbe. Tous avaient cherché à mettre en relief une nuance d'âme du pays. Leurs successeurs de l'entre-deux-guerres n'eurent en somme qu'à continuer, qu'à poursuivre l'élan des pionniers, stimulés qu'ils furent par l'Ecole du terroir et les théoriciens du régionalisme littéraire, jusqu'au jour où Robert Charbonneau et Gabriel-le Roy écrivent un chapitre nouveau de notre littérature romanesque en

6 Harry Bernard, Du régionalisme littéraire, dans Essais critiques, Montréal, Librairie d'Action canadienne-Française, 1929, 197 p., pp.41-58, p.45.

7 Camille Roy, Essais sur la Littérature canadienne, Québec, Garneau, 1907, 380 p., p.366.

AVANT-PROPOS

l'orientant vers l'universel.

Ainsi, les récits régionalistes ne peuvent se réduire, comme le laisse entendre Samuel Baillargeon⁸, à la somme des contes du terroir issus de l'influence de l'Ecole de ce nom. Ils groupent plutôt l'ensemble des romans, des contes et des légendes de la littérature canadienne-française d'avant 1950, sans égard pour leur source d'inspiration particulière. Car les auteurs de cette période renoncent instinctivement ou délibérément à l'universalisme. Les uns après les autres, ils tâchent d'exprimer l'âme des gens de leur pays, pays qu'ils regardent d'ailleurs comme une province de France, au même titre que la Bretagne ou la Gascogne⁹. C'est à partir de 1945 seulement, année marquée par une controverse qui oppose Robert Charbonneau à quelques écrivains français¹⁰, que les romanciers commencent à affirmer leur autonomie culturelle vis-à-vis de la mère-patrie, à considérer le Québec non plus comme "une branche de l'arbre français" mais comme un arbre capable de se nourrir

8 Samuel Baillargeon, La littérature canadienne-française Montréal, Fides, 1963, 3^e édition revue, 527 p., p.207 et p.259.

9 Jean-Charles Harvey, Pages de critique, Québec, Le Soleil, 1926, 129 p., p.48. Voir également, Jules Léger, Le Canada français et son expression littéraire, Paris, Nizet et Bastard, 1938, 212 p., p.6.

10 L'on retrouve les principaux documents relatifs à cette controverse dans Robert Charbonneau, La France et nous, Montréal, L'Arbre, 1947, 77 p.

AVANT-PROPOS

de sa propre sève.

Les récits du terroir ne forment donc qu'une partie des récits régionalistes, comme c'est le cas du reste des récits historiques, des récits proprement nationalistes, des récits d'aventures et des récits folkloriques. Les romans et les contes qui s'inscrivent dans le cadre exclusif de la campagne et dont les protagonistes essentiels sont les paysans ou les défricheurs, voilà les oeuvres que nous rangeons sous l'étiquette du terroir.

Pareilles précisions méritaient d'être faites pour qu'on ne s'étonnât pas de voir écarté de notre champ d'analyse tel roman ou tel recueil de contes qu'on s'attendrait peut-être à y trouver. Ainsi, seront exclus de notre étude des récits comme Le trésor du géant¹¹ dont les héros sont des coupeurs de bois, Les jours sont longs¹² qui met en relief la vie du guide forestier, Risques d'hommes¹³ où l'auteur montre l'existence périlleuse des draveurs, Pêcheurs de la Gaspésie¹⁴ qui

11 Henri Lapointe, Le trésor du géant, roman du terroir, Beauceville, l'Eclaireur, 1924, 265 p.

12 Harry Bernard, Les jours sont longs, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1951, 183 p.

13 Rolland Legault, Risques d'hommes, Montréal, Fides, 1950, 247 p.

14 Marie Lefranc, Pêcheurs de la Gaspésie, Paris, Ferenczi, 1930, 159 p.

AVANT-PROPOS

loge également à l'enseigne de l'aventure, Pascal Berthiaume¹⁵ qui est exclusivement un roman de moeurs politiques rurales, Contes du Vieux Temps¹⁶ qui appartient à la tradition des récits folkloriques et d'où le paysan est totalement absent.

Certes, ces oeuvres et leurs semblables touchent au terroir canadien-français par quelque côté. Elles révèlent l'atavisme de l'aventure chez les terriens qui se font, pendant plusieurs mois de l'année, bûcherons, guides forestiers, trappeurs, draveurs ou pêcheurs; elles dévoilent le tempérament belliqueux des habitants des campagnes à l'époque des élections municipales; elles permettent de connaître les coutumes et les usages anciens de la vie canadienne-française. Mais elles ne peuvent pour autant entrer dans la catégorie des récits du terroir. L'homme qu'elles exposent aux regards du lecteur n'est pas essentiellement penché vers le sol et les traditions populaires qu'elles exploitent sont enregistrées pour elles-mêmes et non dans le contexte humain de la vie rustique ou agricole.

15 Francis Desroches, Pascal Berthiaume, Québec, l'Agence Elite, 1932, 155 p.

16 Louis-Joseph Doucet, Contes du Vieux Temps, Montréal, J.-G. Yon, 1911, 142 p.

AVANT-PROPOS

Dans les récits du terroir canadien-français, nous incluons cependant les romans étrangers à sujet canadien, qui, tels Maria Chapdelaine, Comme jadis et La forêt, représentent véritablement la vie des pionniers du sol. Leur apport projette une lumière précieuse sur le fonds même de l'âme des défricheurs.

Il reste à dire quelques mots sur la méthode que nous avons utilisée pour étudier le thème de la fidélité à travers les récits du terroir. Le dessein évident de la presque totalité des auteurs d'affermir, voire de susciter l'attachement de leurs contemporains à la culture du sol et aux valeurs héritées des ancêtres a déterminé notre façon de procéder en même temps que les mouvements de notre recherche. Dans un premier temps, il s'agissait d'examiner les manifestations de la fidélité à la terre. A cette fin, nous avons tenté de suivre l'évolution du paysan dans ses occupations quotidiennes et d'analyser son comportement envers sa terre; nous avons tâché d'accompagner le colon dans sa lutte de tous les jours afin de déceler ses raisons d'agir; nous avons cherché également à surprendre la réaction du défricheur et du cultivateur face au mouvement d'exode et à voir l'image qu'ils se font de la ville. Dans un second temps, il nous fallait observer minutieusement les manifestations de la fidélité aux ancêtres. Dans ce but, nous avons dégagé des récits l'ensemble des traditions qui

AVANT-PROPOS

composent et caractérisent le patrimoine de la société canadienne-française. Classées selon leur importance, elles nous ont conduit à déceler la place qu'elles occupent dans les oeuvres et, par voie de conséquence, dans l'esprit des auteurs.

Moulée sur les romans et les contes d'inspiration paysanne, cette façon de procéder fournit un plan qui respecte à la fois et les oeuvres et l'intention des écrivains.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.....	pp. 111- X1
TABLE DES MATIERES.....	pp. X11- XV
INTRODUCTION.....	pp. 1- 65

PREMIERE PARTIE : LA FIDELITE A LA TERRE

I.- L'AMOUR DE LA TERRE POUSSE JUSQU'AU CULTE.... pp. 67-129

1. Manifestations de l'attachement du paysan à sa terre: son "accouplement" avec elle, sa tendresse à son endroit, la protection qu'il lui assure, sa fidélité envers elle, préparation de sa succession, orientation de l'avenir de ses enfants.
2. Motifs de l'attachement du paysan à sa terre: motifs d'ordre esthétique, d'ordre pratique et d'ordre patriotique.

Conclusion.

TABLE DES MATIERES

X111

II.- LA COLONISATION ET LA FIDELITE..... pp. 130-187

1. Epopée de la colonisation à travers les récits du terroir: colonisation du Saguenay et du Lac Saint-Jean, colonisation des Bois-Francs et des Cantons de l'Est, colonisation des "Cantons du Nord", colonisation du Témiscamingue et de l'Abitibi, colonisation dans l'Ouest canadien.
2. Motifs qui animent les colons: motifs d'ordre vital, d'ordre psychologique et d'ordre patriotique.

Conclusion.

III.- L'EXODE ET LA FIDELITE..... pp. 188-241

1. L'émigration vers les Etats-Unis: inquiétude que provoque ce mouvement, engagement de Beaugrand et de Potvin, persistance du mouvement au XXe siècle et réaction des auteurs.
2. L'exode vers les villes: réaction de l'élite sociale, des conteurs et des romanciers, la ville vue à travers les récits du terroir, la vie rurale et la vie urbaine, le retour à la terre.
3. La migration vers l'Ouest canadien: naissance du courant, sympathie des auteurs.

Conclusion.

TABLE DES MATIERES

XIV

SECONDE PARTIE : LA FIDELITE AUX ANCETRES

I.- LES TRADITIONS NATIONALES..... pp. 243-292

Les traditions nationales et leur importance dans les récits du terroir, les valeurs qu'elles représentent, leur fonction par rapport à l'engagement des héros, par rapport à sa manière d'être et par rapport à sa manière de vivre.

Conclusion.

II.- LES TRADITIONS SOCIALES..... pp. 293-350

1. L'esprit de famille et ses manifestations: la lignée, le culte des morts, l'entraide familiale, les réunions de famille.
2. L'esprit de paroisse et ses modes d'expressions: le rôle du curé, la criée, la corvée, l'entraide entre voisins, la veillée, la veillée-au-corps, la guignolée.

Conclusion.

TABLE DES MATIERES

XV

III.- LES TRADITIONS POPULAIRES..... pp. 351-389

Place des traditions populaires dans l'en-
semble des traditions.

1. Les traditions à caractère religieux:
la bénédiction paternelle du jour de
l'An, la bénédiction du pain, la sa-
lutation à la Croix du Chemin; l'im-
portance de ces coutumes dans les ré-
cits du terroir.
2. Les traditions à caractère social:
le mardi-gras, la mi-carême, la Sainte-
Catherine, l'"épluchette" de blé d'Inde,
la fête de la "grosse gerbe", la "plan-
tation" du bouquet; place de ces coutu-
mes dans les récits du terroir.

Conclusion.

CONCLUSION..... pp. 390-409

BIBLIOGRAPHIE..... pp. 410-433

I N T R O D U C T I O N

Depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, l'ensemble de la production romanesque canadienne-française trouve sa principale motivation dans le nationalisme. Défendre et promouvoir les valeurs de la communauté française en terre canadienne, tel est le dessein que poursuit la majorité des auteurs de la littérature dite de fiction.

Certains romanciers empruntent à l'histoire pour traduire leurs aspirations patriotiques. Ou bien ils créent des types qui cristallisent la fierté ethnique, tels les missionnaires, les pionniers, les soldats et les explorateurs; ou bien ils s'inspirent d'événements comme la déportation des Acadiens, la défaite de 1759, les guerres de 1775 et 1812 et les Troubles de 1837 pour excuser les échecs militaires de leurs compatriotes devant l'envahisseur et montrer la barbarie et l'ingratitude des Anglais¹. D'autres - et ils forment la presque totalité des conteurs d'importance de la première moitié du vingtième siècle - préfèrent puiser au terroir. Convaincus du rôle efficace que joue l'agriculture dans la conservation et l'épanouissement des

1 Voir à ce propos la thèse de Maurice Lemire, Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Université Laval, 1966, XXX - 348 p. et publiée à Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, XII - 281 p.

INTRODUCTION

richesses de la civilisation, ils se font les apôtres de la fidélité au sol et aux ancêtres. Un siècle durant, ils multiplient leurs efforts pour tracer la voie qui assurera la survivance canadienne-française. Un bref examen de l'évolution du roman d'inspiration paysanne en témoigne.

Pour ce faire, il faut toutefois procéder par étapes, par coups d'oeil successifs. Il est nécessaire d'arrêter nos regards sur la période qui a présidé à la naissance du roman du terroir comme il importe de distinguer chacun des grands courants de pensée qui ont influencé son cheminement.

Ce sont les auteurs de la génération préromantique, c'est-à-dire de la génération de 1830 qui, les premiers, ont tenté de créer une littérature nationale. Ces pionniers des lettres canadiennes-françaises ont consacré leurs talents à la cause patriotique. Ils ont voulu donner des racines à un peuple qui en avait besoin. Témoins d'une lutte pénible pour la survivance de la nationalité - lutte entreprise avec fougue par Louis-Joseph Papineau et continuée de façon modérée par Hippolyte La Fontaine et par Etienne Cartier - ils n'ont pas voulu demeurer en reste. Chacun à sa façon s'est attaché à éveiller la conscience patriotique de ses contemporains, à susciter une prise en mains de leur destinée personnelle et collective.

INTRODUCTION

Les journalistes et les poètes utilisent le même moyen de communication pour faire entendre leur voix. Les premiers², malgré leurs divergences de vues, informent la population sur les questions politiques, si délicates soient-elles. Ils l'éclairent notamment sur la responsabilité ministérielle, les 92 Résolutions, l'insurrection de 1837-38. Surtout, les plus libéraux et les plus combatifs d'entre eux dénoncent vertement la suprématie exercée par l'oligarchie anglo-saxonne dans un pays doté d'un régime parlementaire; ils réclament la reconnaissance officielle du français et le contrôle des subsides par l'Assemblée; bref, ces nationalistes de la première heure s'efforcent de protéger les droits garantis au peuple canadien-français par la constitution de 1791. Les seconds³, précurseurs d'Octave Crémazie, révèlent des ardeurs patriotiques non moins vives. Dans des odes, des élégies, des hymnes et des chants qui fourmillent d'emprunts mal déguisés à Lamartine ou à Hugo, ils s'apitoient sur le sort des exilés de 1837-38; ils célèbrent les faits d'armes des aïeux; ils chantent

2 C'est-à-dire, Pierre Bédard, François Blanchet, Jacques Labrie, Louis Plamondon, Denis-Benjamin Viger et surtout Etienne Cartier, pour nommer les plus représentatifs.

3 Parmi les principaux, mentionnons D.-B. Viger, I. Bédard, E. Cartier, F.-X. Garneau, F.-R. Angers, J.-G. Barthe, J.-J.-T. Phélan, J.-E. Turcotte, P.-J.-O. Chauveau...

INTRODUCTION

l'amour du sol natal; ils louent la fidélité à la France.

Les auteurs de nouvelles et de contes⁴ ainsi que les premiers romanciers⁵ montrent qu'ils sont également marqués par l'époque. Eux aussi portent l'empreinte d'un certain sentiment national. Mais ils le manifestent si maladroitement que l'on éprouve du mal à croire qu'ils veulent intéresser leurs lecteurs aux choses du passé, à savoir: légendes, superstitions, croyances et moeurs des ancêtres. Pour percevoir leurs préoccupations, il faut lever le voile de tout l'appareil romantique dont ils s'encombrent: aventures extraordinaires, drames à faire frémir, enlèvements, déguisements, reconnaissances et confessions...

En dépit des maladresses des uns et des divergences d'opinions des autres, une tendance générale se profile dans la production littéraire des années 1830 - 1845. Par-delà le registre de leurs sphères d'activités particulières, les conteurs, les poètes et les journalistes se rejoignent sous le chef d'un thème majeur: le sentiment patriotique.

4 P.-G. Boucher de Boucherville, F.-R. Angers, A. Papi-neau, U.-J. Tessier, C.-V. Dupont, P. Petitclair, E. L'Ecuyer... David-M. Hayne consacre une courte étude aux récits de ces auteurs dans Archives des Lettres canadiennes, tome III, Le roman canadien-français, Montréal, Fides, 1964, 458 p., pp. 40-46.

5 Philippe Aubert de Gaspé, fils, et Joseph Doutre, auteurs respectifs de L'Influence d'un livre, Québec, Cowan, 1837, IV - 122 p. et de Les fiancées de 1812, Montréal, Louis Perrault, 1844, XX - 144 p.

INTRODUCTION

Conscients de leur appartenance ethnique, ils veulent se rendre utiles. Ils tâchent de susciter ou de fortifier le sentiment national de la collectivité, livrée, depuis la conquête, aux hasards d'une lutte presque sans espoir.

Or c'est dans ce courant que s'inscrit la naissance du roman du terroir. Alors que François-Xavier Garneau et Octave Crémazie s'apprêtent à exercer une influence déterminante, Patrice Lacombe fait fi des préjugés de l'époque sur le roman⁶ et ouvre la voie à un type particulier d'oeuvres romanesques. En 1846, il publie La terre paternelle⁷. Alors âgé de trente-neuf ans, il n'a cependant pas l'audace de Philippe Aubert de Gaspé, fils, ni celui de Joseph Doutre⁸. Il ne cherche pas un éditeur, pas plus qu'il n'ose signer une oeuvre qu'il sait malvenue. Il confie simplement son roman à une revue.

6 Séraphin Marion étudie les difficultés qui ont entouré la naissance du roman dans Les Lettres canadiennes d'autrefois, tome IV, Ottawa, Editions de l'Université, 1944, 195 p., pp.13 - 45.

7 Dans l'Album littéraire et musical de la Revue canadienne, I, 1846, pp. 14-25, reproduit dans Le Répertoire national, III, 1848, pp.342-82. Ce roman a connu une première édition à Montréal, chez Beauchemin et Valois, 1871, 81 p.

8 L'auteur de L'Influence d'un livre a vingt-trois ans au moment où son roman est publié tandis que Joseph Doutre n'est âgé que de dix-neuf ans.

INTRODUCTION

La terre paternelle relate les infortunes de Jean-Baptiste Chauvin. Ce cultivateur de Gros-Sault s'initie à l'adversité lorsque l'un de ses fils, épris d'aventure, s'engage dans une compagnie de traite du Nord-Ouest. La crainte de voir le seul fils qui lui reste l'abandonner à son tour le pousse à lui céder le patrimoine, moyennant une rente viagère. Dès lors, les déboires se succèdent et conduisent finalement le malheureux père dans un quartier pauvre de Montréal, dans la misère la plus complète.

Le retour du fils aventurier permet enfin à la famille de réintégrer la terre paternelle et de retrouver le bonheur d'antan.

Ce petit tableau de mœurs paysannes ne manque pas d'intérêt. Il est le premier à exploiter une matière typiquement canadienne, sans céder à la mode préromantique. L'influence du réalisme balzacien est plutôt perceptible dans les descriptions, où le détail frappant et significatif émerge sans ostentation. De plus, il annonce la thématique des récits du terroir à venir. Il professe le culte de la petite patrie, loue les plaisirs simples de la vie rurale, dénonce le mal de l'aventure et décrit la misère des villes. Cette leçon de fidélité à la terre et aux ancêtres, l'auteur la propose certes d'une façon malhabile. Elle ne s'incorpore pas toujours à l'action comme en font foi les nombreuses interventions du romancier au cours de son récit.

INTRODUCTION

Néanmoins, Lacombe a le mérite d'innover et de présenter des personnages vivants qui évoluent dans un milieu bien caractérisé.

Le mois même où Patrice Lacombe donne son oeuvre aux lecteurs de l'Album littéraire et musical, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau offre au public de la même revue la première tranche de Charles Guérin⁹. Il attire l'attention de ses contemporains sur le roman qu'il est en train d'écrire et auquel il veut donner la dimension d'une étude d'ensemble de la société canadienne-française d'avant les Troubles de 1837.

Madame Guérin, veuve depuis quelques années, a consenti à de nombreux sacrifices afin de pourvoir sa fille et ses deux fils d'une éducation soignée. Mais au terme de leurs études secondaires, Pierre opte pour l'aventure tandis que Charles entreprend, sans conviction, des études de droit à Québec. L'inquiétude déjà grande de la mère est avivée par le fait que son domaine est convoité par un voisin suspect. Ce dernier, un certain Wagnaër, use de divers procédés pour satisfaire son ambition: depuis la demande en mariage jusqu'aux manoeuvres qui ruinent à la fin celle qui l'a éconduit. Traquée par l'humiliation,

9 C'est en février 1846 que P.-J.-O. Chauveau livre quelques pages de son récit. La suspension de la publication de l'Album littéraire et musical en mars 1847 interrompt la parution par tranche de Charles Guérin. L'éditeur G.-H. Chevrier acquiert toutefois le manuscrit entier en 1852 et commence à le publier en fascicules, dont le dernier paraît en février 1853.

INTRODUCTION

Madame Guérin se réfugie donc à Québec en compagnie de sa fille, de son fils et de son beau-frère. Toutefois, une épidémie de choléra ravage bientôt la ville et soustrait la pauvre veuve à sa pénible existence.

Le retour inopiné de Pierre, devenu prêtre, précipite le dénouement de l'action. Louise Guérin épouse Jean Guilbault, un jeune médecin ami de la famille, et Charles unit sa destinée à Marie Lebrun, fille unique de paysan et héritière d'une fortune léguée par un oncle avocat. Apôtres déclarés de l'agriculture et de la colonisation, les deux nouveaux couples vont cacher leur bonheur dans une région inculte du Québec et Pierre devient le curé de la paroisse en voie de formation.

Même si le récit est truffé d'aphorismes à la Balzac, de dissertations de toutes sortes, de réminiscences livresques, Chauveau dégage de sa fresque hétérogène plusieurs traits de la société de son temps. Il scrute le milieu canadien-français et montre qu'il n'y a pas de place pour la jeunesse instruite, pour la jeunesse qui rêve d'exercer une carrière intéressante. Partout le despotisme anglais y règne en maître et menace même d'étouffer la présence française. La seule issue possible qui s'offre aux jeunes gens désireux de servir leur nation consiste à tourner le dos à la société d'alors et d'aller reconstituer, dans une région vierge, une nouvelle société à partir de ses éléments fondamentaux.

INTRODUCTION

Dès sa naissance, le roman du terroir prend donc une orientation précise. Son désir de souscrire à l'impulsion patriotique imprimée par l'élite politique et littéraire de l'époque et son intention d'attirer sur lui la sympathie de l'opinion le conduisent à définir, sans équivoque aucune, le rôle qu'il entend jouer. Il ne veut être ni un "divertissement frivole", ni un "pur produit de l'imagination", reproches qui pèsent sur le genre romanesque et formulés d'ailleurs par Etienne Cartier, lors d'une conférence prononcée à l'Institut Canadien¹⁰. Ce qu'il cherche d'abord et avant tout, c'est d'assumer une fonction utile auprès de la communauté paysanne et de la collectivité canadienne-française: guider la société à réaliser son destin national.

Patrice Lacombe et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau accentuent donc le courant patriotique de la production littéraire de leur époque. Par leur peinture de "l'enfant du sol tel qu'il est"¹¹ et des mœurs de la société de 1830¹², ils veulent éclairer la conscience de leurs

10 Cette conférence a été prononcée le 19 novembre 1846 sous le titre de Importance de l'étude de l'économie politique. Elle a été publiée par la Revue canadienne, 3e série, 1889, t.25, p.360.

11 Patrice Lacombe, La terre paternelle, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 2e édition, 1877, 126 p., p.124

12 Chauveau donne à son roman le sous-titre suivant: roman de mœurs canadiennes. En outre, il situe l'action de son récit entre 1830 et 1837.

INTRODUCTION

compatriotes en regard du devoir de la continuité historique. Toutefois, parce qu'ils expriment leurs convictions dans les cadres d'un genre nouveau et suspect, ils recueillent peu de succès. Ils ne peuvent exercer une influence importante. Leurs efforts isolés s'ajoutent à ceux des journalistes, des poètes et des conteurs qui les ont précédés pour préparer l'accueil enthousiaste que recevront F.-X. Garneau et Octave Crémazie au cours de la période 1845-1860.

C'est à ces derniers en effet qu'appartient véritablement l'honneur d'avoir allumé la flamme patriotique des Canadiens français: l'un par son Histoire du Canada¹³, l'autre par ses poèmes patriotiques¹⁴. Le premier produit une oeuvre parfaitement adaptée à l'atmosphère de l'époque. Il répond à une sorte d'urgence nationale en dotant le peuple, humilié par le Rapport Durham, d'une histoire où il trouve à la fois la réplique souhaitée aux paroles du hautain gouverneur anglais¹⁵.

13 F.-X. Garneau, Histoire du Canada jusqu'à nos jours, Québec, Imprimerie Aubin, 4 vol., 1845 - 1852.

14 notamment: Le vieux soldat canadien, 19 août 1855, Le drapeau de Carillon, 1^{er} janvier 1859, Fête nationale, 24 juin 1859... Ces poèmes sont parus dans les journaux avant d'être reproduits en 1864 dans le tome II de La Littérature canadienne, publication du Foyer canadien.

15 "Peuple sans histoire et sans littérature", dans M.-P. Hamel, Le Rapport de Durham, Ed. de Québec, 1948, 375 p., p. 311.

INTRODUCTION

et les "pièces irrécusables de son identification¹⁶". Le second soulève autant d'admiration. Parce qu'il traduit avec une chaleur communicative son amour du passé, sa foi en la survie nationale et sa fidélité à la mère-patrie, Crémazie émeut profondément l'âme de ses contemporains. Il excite des ardeurs tenues en veilleuse par les échecs et les humiliations.

A l'ombre de François-Xavier Garneau et d'Octave Crémazie, le notaire montréalais Patrice Lacombe et le député québécois Chauveau ont enrichi néanmoins la famille des genres littéraires. Ils ont donné naissance au roman du terroir.

De 1860 à 1900, le dernier-né des lettres canadiennes-françaises mène cependant une existence fort effacée. Tout au long de cette période, il ose à peine révéler sa présence. Comme s'il craignait de soulever l'ire de son entourage, il s'enferme dans un mutisme qui semble le condamner à vivre d'une vie obscure.

16 L'expression est d'Arsène Lauzière, dans Pierre de Grandpré et al., Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, t. I, 1967, 368 p., p.244.

INTRODUCTION

Le jeune roman du terroir se ressent sans doute des "douleurs de croissance"¹⁷ d'une nation aux prises avec un avenir incertain et en proie à des luttes politico-religieuses. Les problèmes d'orientation de la communauté française dans le pacte confédératif, la nécessité des alliances politiques et l'ambition de se concilier la majorité anglaise qui en résultent¹⁸, la querelle du gaumisme¹⁹, les disputes engendrées par l'ultramontanisme, le libéralisme et les dangers de la franc-maçonnerie; voilà des questions susceptibles d'accaparer les forces vives de l'élite québécoise. Surtout, les prises de positions et les divisions qui s'en suivent contribuent à créer un climat tendu et, partant, peu propice à la création littéraire en général.

Pourtant, à partir de 1860, les lettres canadiennes reçoivent une impulsion nouvelle. Un groupe de jeunes intellectuels-tels

17 L'expression est empruntée à Mason Wade qui consacre un chapitre à l'étude de ce problème dans Les Canadiens français de 1760 à nos jours, traduit par Adrien Venne, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 2 tomes, 2e édition revue et mise à jour, 1963, t.I, pp.365 - 430.

18 Lionel Groulx, L'Appel de la Race, Montréal, Bibliothèque de l'Action Française, 1922, 279 p., p.14.

19 S.Marion trace l'histoire de cette querelle dans Lettres canadiennes d'autrefois, Hull, Les Editions "Eclair", 1949, t.VI, 223 p.

INTRODUCTION

Hubert LaRue, J.-C. Taché, H.-R. Casgrain, Alfred Garneau et A. Gérin-Lajoie - dont des passions patriotiques sont stimulées par l'oeuvre de François-Xavier Garneau et par celle d'Octave Crémazie, s'associent à quelques aînés²⁰ pour doter le Québec d'une littérature nationale. Sans songer à créer un mouvement dirigé, ils prennent conscience du parti que l'on peut tirer d'un passé récemment ressuscité. Ils apprennent l'importance de l'histoire dans la vie d'une nation menacée dans sa survivance. Unissant leurs ardeurs, ils fondent, dès 1861, une revue mensuelle²¹ destinée à sauver de l'oubli les légendes populaires, à vulgariser la connaissance de certains épisodes oubliés de l'histoire et à rappeler au souvenir certaines oeuvres publiées depuis un certain nombre d'années²². Les difficultés d'administration de l'entreprise, suivies d'une défaillance parmi l'équipe²³, n'entravent

20 c'est-à-dire P.-J.-O. Chauveau, J.-B. Ferland, F.-X. Garneau, E. Cartier et P. Aubert de Gaspé, père.

21 Les Soirées canadiennes, Recueil de littérature nationale, Québec, Brousseau et Frères, 5 vol., 1861 - 1865.

22 Les buts de la revue sont consignés dans le Prospectus des éditeurs Brousseau et Frères, en date du 21 février 1861, voir Les Soirées canadiennes, vol. I, p. 1.

23 Jean-Charles Taché se dissocie du groupe en 1862 et continue, à lui seul, d'assurer la survie des Soirées canadiennes jusqu'en 1865.

INTRODUCTION

nullement leur élan du début. De 1863 à 1866, ils continuent, J.-C. Taché en moins, de poursuivre leurs buts au sein d'une nouvelle revue: Le Foyer canadien²⁴.

Les animateurs du mouvement de 1860 ont accompli un travail admirable à plus d'un point de vue. Même s'ils n'ont eu ni doctrine, ni programme précis, même s'ils se sont surtout préoccupés d'assurer leur publication mensuelle, ils ont néanmoins imprimé un dynamisme nouveau aux lettres canadiennes-françaises. Par leurs propres oeuvres et par les vocations littéraires qu'ils ont encouragées et suscitées, ils ont orienté, jusqu'à la fin du siècle, la littérature vers l'expression du pays²⁵. Sous toutes ses formes, le passé a polarisé l'intérêt des écrivains, heureux d'affirmer leur appartenance historique et prenant sans doute un malin plaisir à contredire, après F.-X. Garneau, les allégations malveillantes du Rapport Durham. Les principaux animateurs du mouvement avaient d'ailleurs indiqué aux jeunes auteurs les sources

24 Publié à Québec, chez Desbarats et Derbishire. Sur la vie de cette revue et sur celle des Soirées canadiennes, la meilleure étude est celle de Réjean Robidoux, Les Soirées canadiennes et Le Foyer canadien dans le mouvement littéraire québécois de 1860, dans Revue de l'Université d'Ottawa, oct. - déc. 1958, pp.411 - 452.

25 Outre les auteurs qui ont fait oeuvre d'historien, tels J.-B.Ferland et B.Sulte..., de nombreux autres ont été influencés par le mouvement de 1860. Ce sont, parmi les principaux, Pamphile Lemay, Philippe Aubert de Gaspé, père, Joseph Marmette, Edmond Rousseau, Napoléon Bourassa, Georges Boucher de Boucherville, Faucher de Saint-Maurice et Laure Conan...

INTRODUCTION

auxquelles ils devaient puiser afin de créer une littérature indigène.

Vous avez, écrit Henri-Raymond Casgrain, dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration ; au cœur, de fortes croyances; devant vous une gigantesque nature, où semble (sic) croître d'elles - mêmes les grandes pensées; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques²⁶.

Toutefois, si louable que soit leur action, les initiateurs du mouvement de 1860 ne favorisent aucunement l'épanouissement du roman du terroir. Leur volonté de donner "une saine impulsion" aux lettres canadiennes les amène plutôt à nourrir une méfiance certaine à l'égard du genre romanesque en général. De toute évidence, ils craignent le réalisme moderne des oeuvres françaises.

Pour sa part, Henri-Raymond Casgrain fait quelques allusions à l'influence nocive des récits étrangers des maîtres du réalisme français. Dans la préface de ses Légendes canadiennes, qui datent de 1861, il presse ses contemporains de faire, par l'exploitation des traditions canadiennes, contrepoids à ces "avalanches de livres de littérature française et autres qui viennent encombrer, chaque année, plusieurs librairies de nos grandes villes²⁷". Cinq ans plus tard,

26 H.-R. Casgrain, Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin, 1896, t. I, p. 368.

27 Ibid., p. 10.

INTRODUCTION

il revient à la charge dans une étude intitulée: Le mouvement littéraire en Canada²⁸. Après avoir tracé la mission civilisatrice et chrétienne de la littérature canadienne-française, il conclut en ces termes: "Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste²⁹".

Cette réserve à l'égard du roman est partagée par les autres animateurs des Soirées canadiennes et du Foyer canadien. Outre les légendes, les impressions de voyage, les poésies, les esquisses historiques, biographiques et topographiques, certaines nouvelles peuvent, à partir de 1863, figurer dans ces revues. Mais encore faut-il qu'elles soient de "fidèles peintures des mœurs et de la nature du pays³⁰". Certes, Gérin-Lajoie et Philippe Aubert de Gaspé avaient profité, en 1862, de l'hospitalité des Soirées canadiennes pour faire connaître Jean Rivard, le défricheur et Les Anciens Canadiens³¹. L'un

28 parue dans Le Foyer canadien, 1866, pp. 1-31.

29 Ibid., p.26.

30 d'après les signataires du Prospectus du Foyer canadien de 1863, p. 5, en l'occurrence: Gérin-Lajoie, LaRue, Ferland, Fiset.

31 La direction du Foyer canadien a publié en volume Les Anciens Canadiens en 1863, chez Desbarats et Derbishire, 413 p. et fait paraître une seconde édition revue et corrigée chez G. et G.-E. Desbarats, 1864, 412 p.

INTRODUCTION

et l'autre, toutefois, se sont défendus d'écrire un roman³².

Les appréhensions que nourrissent les initiateurs du mouvement de 1860 à l'endroit du genre romanesque reflètent en définitive la mentalité du XIX^e siècle, tendue vers l'utilitarisme et dressée contre le courant réaliste de la littérature française. Depuis 1830 jusqu'en 1884, rares sont les critiques sympathiques au roman. Les opinions émises répètent la même antienne à son sujet; sans nuance aucune, elles le classent dans la catégorie des ouvrages inutiles ou pernicieux³³. J.-J. Beauchamp est le premier - et c'est là son principal mérite - à lui reconnaître le droit à l'existence³⁴. En 1889, Alphonse Gagnon fait davantage. Il tente d'accorder au souffre-douleur de la famille des genres littéraires son brevet de respectabilité et d'orthodoxie³⁵. Mais son action est presque annihilée par

32 Dans l'avant-propos de son oeuvre, Gérin-Lajoie affirme catégoriquement que "ce n'est pas un roman qu'il écrit". Aubert de Gaspé avoue, dès le début de son premier chapitre, qu'il n'a pas d'autre ambition que de "consigner quelques épisodes de bon vieux temps..."

33 Dans sa thèse déjà citée, Maurice Lemire dresse une esquisse historique de l'hostilité que l'on entretient à l'égard du roman, pp.21 - 28.

34 Voir Esquisses historiques sur le roman dans La Revue canadienne, XX, 1884, pp. 310 - 313 et pp. 401 - 409.

35 dans La Revue canadienne, 1889, t. II, p. 359.

INTRODUCTION

J.-P. Tardivel et par G.-I. Barthe qui voient dans cette sorte de récit "l'arme forgée par Satan lui-même³⁶".

Il est donc tout à fait normal que le roman du terroir hésite à s'affirmer au cours des quarante dernières années du XIX^e siècle. Sa timidité n'a d'égale que sa prudence. S'il craint de révéler son existence, c'est qu'il désire survivre envers et contre tous. A certains intervalles, fort espacés du reste, il risque tout de même une échappée sur la scène des lettres canadiennes.

La première d'entre elles se produit neuf ans après la parution en volume de Charles Guérin, soit en 1862. Elle est due à Antoine Gérin-Lajoie qui crée le type du colon idéal avec Jean Rivard, le défricheur.

Fils d'un cultivateur de Grandpré et l'aîné d'une famille de douze enfants, Jean Rivard perd son père alors qu'il vient de compléter sa rhétorique. Cet événement l'oblige à réfléchir sur son orientation. Plutôt que d'embrasser une profession encombrée, il choisit, sur le conseil de son curé, de se faire agriculteur. Armé

36 Jules-Paul Tardivel, Pour la patrie, roman du vingtième siècle, Montréal, Cadieux et Derome, 1895, 451 p., p. 5, ainsi que Georges-Isidore Barthe, Drames de la vie réelle, Sorel, J.A. Chenevert, 1896, 91 p., pp. 88 -89.

INTRODUCTION

d'une santé robuste et animé par le désir de servir son pays, il acquiert un domaine inculte dans le canton de Bristol et se livre à la colonisation. Sa réussite attire des compatriotes. Après deux ans de travail ardu, il épouse celle qui l'attend et l'associe à son destin.

Dans cette "histoire simple et vraie d'un jeune homme sans fortune"³⁷, Gérin-Lajoie reprend donc la thèse sociale de Chauveau. Parce que les professions libérales souffrent d'encombrement et que la ville expose ceux qui y vivent à de multiples dangers, il incite la jeunesse à s'orienter vers la carrière agricole, seule capable de satisfaire de nobles ambitions et de profiter à la cause de la survivance nationale. L'auteur de Jean Rivard, le défricheur illustre cependant mieux sa thèse. Le dénouement de Charles Guérin devient le point de départ de son récit. De ce fait, Jean Rivard peut prendre les dimensions d'un héros dont l'apostolat est en conséquence plus convaincant.

Pour le bénéfice de ses lecteurs, inquiets du sort de Jean Rivard³⁸, Gérin-Lajoie décide de poursuivre l'histoire du colonisateur

37 A.Gérin-Lajoie, Jean Rivard, Montréal, Beauchemin, 1958, 292 p., p.13. Cette édition groupe les deux parties: Jean Rivard, le défricheur et Jean Rivard économiste.

38 Gérin-Lajoie, Préface de Jean Rivard économiste, dans Le Foyer canadien, Québec, G.et G.-E.Desbarats, 1864, p. 16.

INTRODUCTION

de Bristol dans Le Foyer canadien de 1864. Il intitule cette partie: Jean Rivard économiste.

Le travail du défrichement, sans être complété, prend cette fois très peu d'importance. Le romancier met plutôt l'accent sur le rôle que joue son personnage-clé dans la métamorphose de Bristol en Rivardville. L'ascendance du héros sur les habitants du canton l'amène à occuper tour à tour les postes de maire, de juge de paix et de député au parlement³⁹. C'est à ces titres divers qu'il se fait l'artisan de la promotion économique de son canton.

Jean Rivard économiste complète ainsi une sorte de plan d'action entrepris dans un dessein patriotique: la survivance de la nationalité canadienne-française par la possession du sol. L'exemple édifiant du héros entraîne d'autres colons dans Bristol et, bientôt, un village prend forme. Rivardville devient une paroisse prospère et confiante en l'avenir, grâce à l'initiative d'un guide courageux et clairvoyant, symbole du rôle que pourrait assumer un gouvernement responsable face au problème de la désertion des campagnes.

39 Gérin-Lajoie a supprimé les scènes de la vie politique et parlementaire de son héros dans une édition définitive publiée à Montréal, chez J.-B. Rolland et fils, 1876, 279 p. Ces pages critiquent l'esprit de parti et les habitudes parlementaires.

INTRODUCTION

En 1878, le roman du terroir fait une nouvelle apparition sur la scène littéraire. Cette fois, ce n'est pas pour prêcher en faveur de la colonisation. C'est plutôt pour mettre en relief l'inefficacité de la politique gouvernementale en regard du rapatriement des émigrés⁴⁰. Avec Jeanne la fileuse⁴¹, Honoré Beaugrand se propose, dans une sorte de pamphlet, de montrer que seule l'assurance de trouver des conditions de vie comparables à celles dont ils jouissent présentement permettra aux exilés de revenir en terre québécoise.

La première partie du récit, Les campagnes du Canada, trace le tableau des difficultés de vivre sur les terres riveraines du Saint-Laurent. L'auteur se sert des régions de Contrecoeur et de Lavaltrie, séparées par le fleuve, comme de milieux-types. Dans ces vieilles paroisses, les familles nombreuses ne peuvent suffire à leurs besoins. Elles sont dans une extrême pauvreté. Les garçons et les filles en

40 Edmond de Nevers va plus loin en comparant l'armée de politiciens provinciaux à "un corps de troupe devenu inutile", dans L'avenir du peuple canadien-français, Montréal, Fides, 1964, 333 p., p.92. Cette édition est conforme à la première, publiée à Paris, Henri Jouve, 1896, XLVII - 441 p.

41 Honoré Beaugrand, Jeanne la fileuse, épisode de l'émigration Franco-canadienne aux Etats-Unis, Fall River, Mass., s.e., 1878, VI - 330 p. Dix ans plus tard, l'auteur fait paraître une seconde édition, sans variante aucune.

INTRODUCTION

âge d'aider leurs parents par un travail à l'extérieur ne peuvent trouver d'emploi, si ce n'est à l'époque de la fenaison. Et encore, l'abondance de main d'oeuvre et le nombre fort limité de cultivateurs capables de se payer le luxe d'un employé pendant quelque trois semaines limitent tragiquement les chances de trouver une situation. C'est ainsi que Jeanne Girard et la famille Dupuis doivent, comme tous ceux qui sont en quête de pain, prendre la route des Etats-Unis.

La seconde partie, intitulée Les filatures à l'étranger, révèle les conditions d'existence des émigrés canadiens-français dans les différents centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. Chiffres à l'appui, Honoré Beaugrand attire l'attention sur le nombre de ses compatriotes venus grossir la population des différentes villes américaines, où la plupart gagnent honorablement leur vie. Chacun travaille et peut assurer au moins sa subsistance quotidienne. Quelques-uns même parviennent à faire des économies intéressantes. C'est le cas par exemple de Jeanne Girard et de la famille Dupuis.

Ces deux tableaux, au centre desquels évolue Jeanne Girard, témoignent, par leur contraste, du dessein du romancier-pamphlétaire⁴².

42 Honoré Beaugrand se défend d'écrire un roman. Dans la préface de son livre il dit ceci: "Le livre que je présente aujourd'hui au public...est moins un roman qu'un pamphlet".

INTRODUCTION

Se limiter à faire appel au patriotisme pour empêcher l'émigration ou pour susciter le rapatriement des exilés demeure une mesure tout à fait inefficace, voire ridicule. Ceux qui ont charge de veiller au progrès de la race française au Québec doivent plutôt concentrer leurs énergies à améliorer la situation économique, à faire en sorte que les Canadiens français puissent vivre chez eux. Que font-ils pour retenir la population au pays? Qu'offrent-ils pour faire oublier aux émigrés ce qu'ils abandonneraient là-bas? Rien, absolument rien, de conclure Beaugrand. Et pourtant, le sort de la nation est en jeu...⁴³

Le dernier roman du terroir du XIX^e siècle diffère totalement de ton et d'allure. Sa préoccupation première ne consiste pas à sensibiliser la population ~~aux~~ problèmes de l'émigration et du rapatriement, ni à glorifier la vie agricole ou colonisatrice. Claude Paysan⁴⁴ d'Ernest Choquette s'attache plutôt à étudier le drame d'un fils de paysan, follement amoureux d'une jeune fille de la ville.

Après la mort subite de son père, Claude Drioux de Saint-Hilaire hérite d'un modeste patrimoine. Paysan dans l'âme, il s'acquitte de son rôle de successeur avec une conscience exemplaire.

43 Id., Jeanne la fileuse, pp.236 - 237.

44 Ernest Choquette, Claude Paysan, Montréal, La Cie d'Imprimerie et de Gravures Bishop, 1899, 230 p.

INTRODUCTION

Il "s'accouple" à son tour à la terre ancestrale, travaillant sans relâche afin de la rendre de plus en plus fertile. Toutefois, la connaissance d'une jeune citadine, Fernande Tissot, qui vient passer l'été dans une villa voisine, l'émeut profondément. Il s'éprend d'elle, sans oser avouer son amour. Quatre années durant, il lutte contre cette passion qui le tenaille de plus en plus violemment, se croyant indigne de l'amour de cette fille. La mort de Fernande précipite le dénouement: la douleur du héros est telle qu'il se noie dans le Richelieu.

Pendant les quatre décennies qui s'écoulent entre 1860 et 1900, le roman du terroir conserve donc les traits qui ont caractérisé son origine. Il éprouve une gêne presque malade à s'extérioriser, à s'affirmer sur la scène des lettres canadiennes-françaises. La présence de l'histoire et de la poésie, genres privilégiés depuis l'avènement de F.-X. Garneau et d'Octave Crémazie qui, par leur oeuvre, ont déclenché le mouvement de 1860, semble l'intimider au plus haut point. Aussi ne se manifeste-t-il que très peu au cours de cette période. Quatre fois seulement, il sort de son mutisme pour bien faire sentir qu'il existe tout de même et qu'il est capable d'observer la société dont il veut être le reflet. Mais la crainte d'attirer sur lui les regards de censeurs impitoyables l'oblige à s'entourer d'une certaine

INTRODUCTION

circonspection. Voilà pourquoi, il continue, avec Antoine Gérin-Lajoie et Honoré Beaugrand, de nier son appartenance au genre romanesque. Cette mesure préventive lui paraît superflue uniquement avec Ernest Choquette. De plus, un souci d'ordre patriotique détermine chacune de ses apparitions. C'est le désir d'apporter sa modeste contribution à la cause de la survivance nationale qui le pousse à élever la voix. Ses propos n'ont d'autre fin que de prêcher la fidélité à la terre et aux ancêtres, que de tenir l'opinion en éveil sur les désastreuses conséquences de l'émigration, sur la politique de laisser-faire et d'indifférence des gouvernants devant les difficultés de vivre des ruraux. Seul dans Claude Paysan il tient un langage quelque peu différent. Non pas que l'idée de continuité dans les générations paysannes en soit absente. Son auteur n'en fait cependant pas l'objet principal de ses préoccupations. Influencé par Pierre Loti et par Alphonse Daudet, Ernest Choquette s'intéresse davantage à l'analyse psychologique. Il s'engage en quelque sorte dans l'avenue tracée par la créatrice d'Angéline de Montbrun⁴⁵: l'étude de l'âme humaine. Mais qu'il ait choisi d'étudier le comportement d'un

45 Laure Conan, Angéline de Montbrun, paru d'abord par tranches dans la Revue canadienne, juin 1881 - août 1882, avant de connaître sa première édition à Québec, chez Brousseau, 1884, 343 p.

INTRODUCTION

être timide demeure significatif. La mort de son héros serait-elle le présage de la libération des appréhensions du roman d'inspiration paysanne?

Quoi qu'il en soit, le roman du terroir connaît par la suite des jours meilleurs. A la faveur d'un renouvellement de climat intellectuel, il se libère de son complexe d'infériorité. Au cours des trente premières années du vingtième siècle, il traduit la volonté bien arrêtée de s'imposer à l'attention du public. Il multiplie ses expériences, sans plus se soucier des préjugés que l'on nourrit à son endroit. A l'occasion, il se permet même des audaces qui suscitent de vives réactions; mais il n'en continue pas moins de manifester sa vitalité, trop longtemps comprimée dans l'étau de la crainte.

Dès le début du siècle, une poussée de vie nouvelle relance l'activité intellectuelle du Québec, paralysée, ou presque, depuis 1867 par l'arrêt de la lutte politique pour la survivance nationale⁴⁶. Des facteurs nombreux et divers causent ce renouveau. Parmi les principaux, il faut mentionner la remontée du nationalisme, engendrée par la vague impérialiste anglo-saxonne. La lutte entreprise par

46 Voir Edmond de Nevers, *op.cit.*, p.82 et Lionel Groulx, *L'Appel de la Race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 3^e édition, 278 p., p.13.

INTRODUCTION

Henri Bourassa en faveur de l'autonomie du Canada ~~par rapport à~~ l'Angleterre et pour celle des provinces au sein de la Confédération engage bon nombre de Canadiens français. Elle suscite une levée de militants qui unissent leurs énergies pour offrir une résistance de première valeur à l'absorption du Canada, le Québec y compris⁴⁷. Elle enthousiasme un groupe d'étudiants des collèges classiques de la région de Montréal qui forment l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française⁴⁸. Elle favorise la naissance de journaux à caractère nationaliste: L'Action sociale à Québec (1902), qui deviendra L'Action catholique en 1906, Le Devoir à Montréal (1910) et Le Droit à Ottawa (1910). Elle prépare et annonce l'influence que connaîtra l'école "ultranationaliste"⁴⁹ de Groulx à partir de 1917. Outre l'impulsion nationaliste déclenchée par Henri Bourassa, la

47 Avec le concours d'Omer Héroux et d'Armand Lavergne, Olivar Asselin fonde la Ligue nationaliste canadienne, le 1^{er} mars 1903. Un an plus tard, il lance l'organe du mouvement, un hebdomadaire de combat: Le Nationaliste, dont l'éditorialiste est Jules Fournier.

48 Cette association, désignée sous le sigle ACJC, réunit des étudiants de Valleyfield, de Saint-Hyacinthe et du Collège Sainte-Marie. Lionel Groulx trace les origines de cette association dans Une croisade d'adolescents, Québec, L'Action sociale, 1912, 266 p.

49 C'est-à-dire inspirée par un nationalisme plus étroit que celui de Bourassa, un nationalisme à caractère provincialiste.

INTRODUCTION

création de sociétés littéraires constitue un événement non moins important. L'Ecole littéraire de Montréal, née en 1895 du désir de rassembler la poésie et de réunir des talents épars, cause "un réveil artistique de première valeur", comme l'affirme Louis Dantin⁵⁰. Même si l'enthousiasme des débuts ne persiste pas, même si son activité demeure sporadique, elle encourage, jusqu'en 1935, la création littéraire au sein de ses membres. Grâce à l'émulation qu'elle entretient, aux séances publiques qu'elle donne⁵¹, à la revue qu'elle fonde⁵², aux travaux de publication qu'elle dirige⁵³, elle oblige chacun de ses adeptes à fournir le meilleur de lui-même⁵⁴. A Québec, La Société du Parler français se révèle un foyer d'animation littéraire encore plus

50 Voir Les débats de l'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Canada, 16 octobre 1928, p.4, ou encore dans Gloses critiques, Montréal, Lévesque, 1931, pp.179 - 199, où l'on retrouve l'article de Dantin.

51 Séances du 29 déc. 1898, du 24 fév. 1899, du 7 avril 1899 et du 26 mai 1899.

52 Il s'agit de la revue Le terroir. Le premier numéro paraît en janv. 1909 et sera suivi de neuf autres au cours de la même année. En 1910, les dix numéros sont réunis en volume: Le terroir, Montréal, s.e., 1910, 384 p.

53 Les Soirées du Château de Ramesay, Montréal, E. Sénécal, 1900, IX-402 p. et Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, s.e. 1925, 342 p.

54 Paul Wyczynski a publié un excellent article intitulé: L'Ecole littéraire de Montréal, origines-évolution-rayonnement, dans Archives des lettres canadiennes, Montréal et Paris, Fides, 1963, t. II, 381 p., pp. 11-36.

INTRODUCTION

grand. Fondée en 1902 sous les auspices de l'Université Laval dans le but d'étudier, de défendre et de corriger la langue parlée et écrite au Canada français, elle connaît un rayonnement de portée nationale.

Après seulement quelques mois d'existence, elle regroupe les énergies intellectuelles de quelque deux cents membres recrutés dans les différentes régions de la province et les oriente vers la recherche philologique et littéraire. Par son activité intense⁵⁵, elle détermine, en 1904, ce que l'on a appelé alors le mouvement de "nationalisation"⁵⁶ du parler et de la littérature de la société canadienne-française⁵⁷.

La lutte nationaliste engagée par Bourassa et la création de deux centres d'animation littéraire provoquent donc, au début du siècle, un regain de vitalité intellectuelle. Elles transforment une société anémique depuis quelque trente ans, en une société dynamique,

55 c'est-à-dire par ses cercles d'études dans les collèges, ses conférences, ses séances publiques, les travaux de ses commissions, la publication de son bulletin mensuel et d'ouvrages assortis à son dessein ainsi que les concours littéraires qu'elle organise.

56 Camille Roy, lors d'une conférence prononcée à l'Université Laval le 5 déc. 1904, à l'occasion de la séance publique annuelle de la Société du Parler français au Canada. Voir Essais sur la littérature canadienne, Montréal, Beauchemin, 1913, 232 p., pp. 215-232.

57 Adjutor Rivard trace l'histoire de la Société du Parler français dans Premier Congrès de la langue française au Canada, 24-30 juin 1912, Québec, Imprimerie de l'Action sociale Ltée, 1914, 636 p., pp. 224-235. Voir également Camille Roy dans Nouveaux Essais sur la littérature canadienne, Québec, Imprimerie de l'Action Sociale Ltée, 1914, 391 p., pp. 379-390.

INTRODUCTION

prête à consacrer ses forces combatives et ses facultés créatrices à la cause de son autonomie politique et littéraire.

Profitant de ce climat nouveau, le roman du terroir peut désormais évoluer librement. Le fait d'appartenir à un genre littéraire longtemps suspecté, voire méprisé ne représente plus un obstacle. Il sait au contraire qu'il a la sympathie et l'encouragement de tous ceux qui oeuvrent dans le sens de la "nationalisation". Et ils sont nombreux.

Au cours des trente premières années du vingtième siècle, treize auteurs profitent de la vague régionaliste issue de la Société du Parler français au Canada. Ils inscrivent en effet dix-sept oeuvres au dossier de l'histoire du roman du terroir.

Le premier, Rodolphe Girard, publie Marie Calumet⁵⁸ en 1904. Ce journaliste à La Presse s'inspire d'une chanson populaire pour narrer les aventures, les mésaventures et les amours d'une vieille fille, douée d'un naturel décidé et servante chez le curé Flavel de Saint-Ildefonse. Avec une humeur rabelaisienne marquée au coin de la

58 Rodolphe Girard, Marie Calumet, Montréal, s.e., 1904, 396 p. Une deuxième édition avec une préface d'Albert Laberge est parue à Montréal, aux Editions Serge Brousseau, 1946, 283 p.

INTRODUCTION

satire, il montre comment l'héroïne réussit, en l'espace de trois mois seulement, à mettre de la couleur dans la vie monotone d'une paroisse de campagne.

Avec Restons chez-nous⁵⁹, Damase Potvin cherche à faire oublier l'égarément du roman du terroir sur la voie de la satire et de la truculence. Ce récit, farci de dissertations lyriques, rappelle aux jeunes gens leur devoir de fidélité à la terre, leur vocation de continuateurs de l'oeuvre paternelle. Il est, dans sa première partie, un plaidoyer en faveur de la colonisation et, dans la seconde, un long réquisitoire contre l'émigration vers les Etats-Unis. Son titre traduit bien d'ailleurs l'intention de son auteur, qui utilise son héros pour illustrer la thèse qu'il soutient. Paul Pelletier meurt en pays étranger après deux années et demie de déceptions, de déboires et de difficultés de toutes sortes, formulant le voeu que l'histoire de sa vie serve de leçon à ses jeunes compatriotes.

Cinq ans plus tard, Alfred Mousseau exploite le même thème dans un court roman où les fautes de typographie pullulent et qui s'intitule - ironie du sort - Mirages⁶⁰. A son tour, il condamne la

59 Damase Potvin, Reston chez-nous, Québec, Alfred Guay, 1908, 244 p.

60 Alfred Mousseau, Mirages, Montréal, C.-A. Marchand, 1913, 77 p.

INTRODUCTION

rupture avec la terre paternelle qui conduit inévitablement au malheur. La famille Beaulieu apprend à ses dépens que quitter le sol pour la ville équivaut à troquer une vie simple et heureuse pour une vie compliquée et pleine d'ennuis. Trompé par les mirages de l'existence urbaine et de la spéculation, le malheureux père se retrouve bientôt au seuil de la faillite. Pis encore, sa mort subite plonge les siens dans le dénuement le plus cruel. Bien que très évidente, la thèse du romancier gêne un peu moins que dans Restons chez-nous.

L'engagement social de Mousseau n'en reste pas là cependant. En 1915, il revient à la charge avec Au village, épisode de la vie rurale⁶¹. Son désir de corriger l'un des travers de ses compatriotes, à savoir l'esprit de parti, l'amène à étudier, avec beaucoup de réalisme, les moeurs politiques d'une petite municipalité de campagne. La tenue d'élection pour combler les sièges de trois conseillers sortant de charge constitue le prétexte choisi pour mettre en relief tout le ridicule de ce défaut. Opposés par le parti politique auquel ils appartiennent, deux groupes se forment, s'agrandissent et sont entraînés bêtement dans une lutte à finir, où tous les moyens sont bons pour

61 Id., Au village, épisode de la vie rurale, Montréal, C.-A. Marchand, 1915, 158 p.

INTRODUCTION

vaincre l'adversaire. Que résulte-t-il de cette dispute ? Des sentiments de rancœur, d'amertume et de vengeance fument dans le cœur des vainqueurs comme dans celui des vaincus. Des paysans voisins ne se regardent plus, la population de la paroisse entière est divisée. Toute l'énergie dépensée à s'affaiblir mutuellement n'aurait-elle pas dû être utilisée à profit ?

Deux ouvrages d'inégale importance marquent l'année 1916. L'un et l'autre proposent une leçon de fidélité à la terre et aux ancêtres. Mais tandis que l'un conserve la manière de ceux qui l'ont précédé, l'autre porte un cachet de réalisme exploité de façon tout à fait nouvelle et exercera une grande influence au Canada français.

Le premier, La terre⁶², est signé par Ernest Choquette. Comme Chauveau et Gérin-Lajoie, l'auteur veut orienter la jeunesse instruite vers l'agriculture pour assurer la survivance de la nation. Ses interventions au cours du récit et le rôle que tient son personnage principal Yves de Beaumont le démontrent. Par ailleurs, en exposant de façon pathétique les désastres que cause l'ivrognerie chez un cultivateur et en chantant la beauté des champs, il révèle l'influence que les

62 Ernest Choquette, La terre, Montréal, Beauchemin, 1916, 289 p.

INTRODUCTION

romanciers français de la fin du XIX^e siècle commencent à exercer au Canada. Plus intéressant néanmoins est le roman de Louis Hémon, Maria Chapdelaine⁶³. Cet étranger ne se préoccupe pas de servir une cause, si noble soit-elle. En artiste qu'il est, il s'attache à décrire objectivement mais avec sympathie le fond même de l'âme du colon canadien-français, qu'il s'est plu à pénétrer au cours de son séjour à Péribonka. Evitant d'intervenir dans la trame de son récit, il donne à son héroïne tout ce qu'il faut pour qu'elle incarne, de façon vivante, la force de résistance déployée par toute une race aux attractions de l'extérieur et aux pressions d'assimilation. Maria refuse de se laisser dominer par le mirage d'une vie facile en Nouvelle-Angleterre en compagnie de Lorenzo Surprenant et opte pour la fidélité aux siens et à son pays natal. Elle épouse Eutrope Gagnon, colon comme son père.

Albert Laberge compose, en 1918, une page originale de l'histoire du roman d'inspiration paysanne. Sous le titre de La Scouine⁶⁴,

63 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916, XIX -243 p. L'ouvrage avait précédemment paru en feuille -ton à Paris, dans Le Temps, à partir de 1914.

64 Albert Laberge, La Scouine, Montréal, Imprimerie Mo -dèle, Edition privée tirée à 60 exemplaires, 1918, 133 p.

INTRODUCTION

il livre une oeuvre qui, par sa structure, sa thématique et sa manière naturaliste, s'écarte du schème romanesque habituel. Faute d'intrigue, seuls le temps, le lieu et les personnages relient les trente-quatre chapitres qui montrent l'évolution des membres de la famille Deschamps de Beauharnois. Chacun d'entre eux mange, sans se révolter, "le pain dur et amer" de l'ennui, des déboires et des malheurs.

L'année suivante, Damase Potvin fait entendre son deuxième plaidoyer en faveur de la "mission" des Canadiens français. Avec L'Appel de la terre⁶⁵, il met de nouveau les jeunes ruraux en garde contre les forces attrayantes et corruptrices des villes. Paul Duval, le personnage-clé du roman devient vite un désœuvré en milieu montréalais tout en compromettant la survie de la terre familiale. Son retour parmi les siens au village des Bergeronnes lui permet de retrouver le bonheur et de sauvegarder l'héritage de ses ancêtres.

D'allure moins prédicante est le roman de Blanche Lamontagne-Beauregard paru en 1924, sous le titre de Un coeur fidèle⁶⁶.

⁶⁵ Damase Potvin, L'Appel de la terre, Québec, L'Événement, 1919, VI - 186 p.

⁶⁶ Blanche Lamontagne-Beauregard, Un coeur fidèle, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, 196 p.

INTRODUCTION

Même s'il traduit lui aussi l'attachement que les jeunes gens doivent vouer à leur coin de pays et à la terre paternelle, il dissimule la thèse qu'il propose. C'est que son auteur scrute l'âme des deux principaux protagonistes, liés par un amour sincère, mais soudainement devenu impossible par l'entrée en scène d'un paysan riche et veuf qui épouse l'héroïne. Après quelques années d'ennui et de misère vécues à l'étranger, le jeune amoureux, le coeur en écharpe, revient chez ses parents et peut enfin espérer: celle qu'il aime est veuve depuis un certain temps et n'a jamais cessé de l'aimer.

Au cours de l'année 1925, cinq romans du terroir voient le jour. Ils sont le fait de cinq auteurs différents: Harry Bernard, Joseph Cloutier, Adélard Dugré, Magali Michelet et Damase Potvin.

La terre vivante⁶⁷ de Harry Bernard révèle, à l'égal de Un coeur fidèle, beaucoup de pénétration psychologique. D'où l'intérêt que prennent Marie Beaudry et Ephrem Brunet dans la conscience du lecteur. Contrariés dans leur amour par un jeune médecin montréalais, les deux héros finissent néanmoins par s'épouser et par éviter le déracinement. La terre du vieux Siméon Beaudry de Saint-Ephrem d'Upton

Harry Bernard, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 215 p.

INTRODUCTION

continuera donc de vivre et de prolonger les vertus de la race. Mais ce qui fait l'originalité de Harry Bernard c'est qu'il sait observer la nature. Il connaît la flore et la faune de son pays et aime bien glisser, au milieu de son récit, un paragraphe de description, une courte leçon de botanique. Comme s'il voulait ainsi reposer l'attention et donner aux événements le temps de se dérouler.

La thèse de la fidélité prend beaucoup plus de relief dans L'Erreur de Pierre Giroir⁶⁸. Dans ce roman, Joseph Cloutier semble vouloir tout mettre en oeuvre pour empêcher l'émigration de ses contemporains vers les Etats-Unis. A la peinture de la vie heureuse et riche d'espoirs de la famille Giroir, héritière du patrimoine ancestral, il oppose la représentation des misères qui s'abattent sur elle lorsqu'elle se retrouve en terre d'exil. Et c'est sur ce dernier tableau qu'il attire l'attention, puisqu'il en fait l'objet de la plus grande partie de son livre. Les difficultés entrent au foyer à partir du moment où Pierre Giroir acquiesce au désir de sa femme d'orienter son fils unique vers le séminaire, de lui faire poursuivre des études classiques. Le malheureux père désespère bientôt de travailler la terre

68 Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, Imprimerie Le Soleil Ltée, 1925, 248 p.

INTRODUCTION

et s'exile aux Etats-Unis où il entraîne sa femme et ses filles sur la voie de la déchéance physique. L'histoire, racontée à la première personne par le propre fils de Pierre Giroir, devenu médecin neurasthénique, rend la faute du héros plus dramatique encore.

Dans La Campagne canadienne⁶⁹, Adélard Dugré met en évidence un autre genre d'erreur commise par un certain nombre de Canadiens français: celle du mariage mixte. En visite chez ses parents de La Pointe-du-Lac après vingt ans d'absence continue, François Barré se réconcilie vite avec la vie et la mentalité des ruraux. C'est sa jeunesse heureuse qu'il retrouve parmi les siens. Son mariage avec une Américaine, il le regrette de plus en plus, il devient même la source d'une crise familiale qui lui fait sentir tout le poids de son erreur. Toutefois, pour assurer l'intégrité de son foyer, il se voit dans l'obligation de suivre sa femme et de retourner aux Etats-Unis.

Comme jadis⁷⁰ de Magali Michelet décrit, sous forme de lettres, la vie des pionniers de l'Ouest canadien. Par une charmante coquetterie, la romancière, Française d'origine, se peint sous les traits d'une Canadienne patriote sous le nom de Herminie Lavernes. Elle fait

69 Adélard Dugré, La Campagne canadienne, croquis et leçons, Montréal, Imprimerie du Messager, 1925, 236 p.

70 Magali Michelet, Comme jadis, Montréal, Bibliothèque de l'Action Française, 1925, 270 p.

INTRODUCTION

connaître à son cousin d'outre-mer, Gérard de Noulaine, tout ce qu'il en coûte aux Canadiens français pour conserver leur héritage religieux et culturel. Une idylle s'esquisse, se développe et s'épanouit entre les correspondants pour sombrer finalement dans la tourmente de la guerre.

Beaucoup plus vivant toutefois est le roman de Damase Potvin intitulé Le Français⁷¹. Les personnages qui évoluent dans cette oeuvre apparaissent non pas comme des silhouettes esquissées avec indulgence et sympathie mais comme des êtres nettement caractérisés et engagés dans un devenir qui menace d'échapper à leur contrôle. Ainsi, Jean-Baptiste Morel veut assurer la survivance du domaine qu'il a défriché et fertilisé de ses propres sueurs, en mariant sa fille à un homme de sa race, c'est-à-dire au fils de son voisin Jacques Duval. Or voici que son héritière s'éprend de Léon Lambert, un Français échoué chez lui comme garçon de ferme. Vivement contrarié, le pauvre père finit néanmoins par comprendre que Marguerite a raison de s'attacher à cet "étranger" qui aime véritablement la terre.

En 1928, Henri Lapointe écrit un roman également intéressant:

⁷¹ Damase Potvin, Le Français, roman paysan du "Pays du Québec", Montréal, Garand, 1925, 346 p.

INTRODUCTION

La Terre que l'on défend⁷². Dans ce récit, souvent interrompu par les interventions du narrateur-propagandiste - ce qui rappelle la manière de Damase Potvin - l'auteur cherche à donner une leçon de courage aux cultivateurs canadiens-français. Il les exhorte à surmonter les difficultés susceptibles de les détourner de leurs fonctions. La guerre qui ravit les fils de paysans, le voisin envieux qui commet les pires ~~vi-~~ ~~lénies~~ ^{lénies}; tels sont, par exemple, les obstacles que rencontre et qu'é-lude son personnage principal: le père Salin. La ténacité du brave terrien reçoit finalement sa récompense. L'un de ses deux fils survit à la guerre et revient au foyer, tandis que sa fille aînée épouse le nouveau propriétaire de la ferme voisine.

C'est à Laurent Barré qu'appartient l'honneur de compléter la liste des romanciers du terroir de la période 1900-1930, avec la publication de L'Emprise, Bertha et Rosette⁷³ et L'Emprise, Conscience des croyants⁷⁴. Son mérite s'arrête là cependant. Les deux romans, liés par une partie du titre, par la thématique, par le décor et surtout par les mêmes faiblesses formelles n'ont d'autre valeur que celle d'un

72 Henri Lapointe, La terre que l'on défend, Montréal, Garand, 1928, 190 p.

73 Laurent Barré, L'Emprise, Bertha et Rosette, Saint-Hyacinthe, s.e., 1929, 224 p.

74 Id., L'Emprise, Conscience des croyants, Saint-Hyacinthe, s.e., 1930, 230 p.

INTRODUCTION

témoignage sur l'industrialisation, conçue comme une menace d'aliénation des Canadiens français. L'auteur y remue une foule de sujets pour montrer en définitive l'emprise sans cesse croissante des forces de perdition qui déciment la population de Saint-Méthode.

Au cours de la période 1900 - 1930, le roman du terroir sort donc de la réserve où il était enfermé depuis sa naissance. A la faveur d'une relance de l'activité intellectuelle, toute centrée sur le nationalisme canadien-français, il manifeste un dynamisme jusqu'alors insoupçonné. Sans prendre d'assaut la scène des lettres, il multiplie peu à peu ses expériences et se libère de la timidité de ses origines. S'il révèle encore quelques réticences pendant le premier quart du vingtième siècle - la condamnation de Marie Calumet contribuant sans doute à lui faire sentir qu'il continue toujours d'être exposé à la censure - il domine ses craintes par la suite. De 1925 à 1930 en effet, il affronte l'opinion aussi souvent qu'il l'avait fait au cours des vingt-cinq années précédentes. C'est là un exploit qui lui donne l'assurance nécessaire à son épanouissement. Il faut dire toutefois que la vogue des contes et des nouvelles du terroir⁷⁵, vogue provoquée

75 De 1911 à 1925 en effet, toute une floraison de courts récits d'inspiration régionaliste voient le jour. Voici quelques noms des principaux conteurs et nouvellistes qui empruntent au terroir: Camille Roy, Propos canadiens (1912); Adjutor Rivard, Chez-nous (1914)

INTRODUCTION

et entretenue par la Société du Parler français, a fini par mettre le roman du terroir en état de confiance vis-à-vis de lui-même. De plus, il a beaucoup appris à observer la façon avec laquelle les Bourget, les Bordeaux et les Pourrat ont informé leur matière romanesque. Surtout, Louis Hémon est venu prouver qu'il était possible de puiser dans les moeurs et la nature canadiennes une inspiration revouvelée, de camper des personnages vivants qui répondent à la fonction utilitaire que se donne le roman: promouvoir la fidélité à la terre et aux ancêtres.

Toutefois, c'est au cours des dix-sept années suivantes, soit de 1930 à 1947, que le roman du terroir connaît son âge d'or. La confiance en lui-même acquise, la popularité dont il jouit, la renaissance du nationalisme à caractère provincialiste, due à la crise économique qui affecte plus les Canadiens français que les Canadiens anglais, voilà des facteurs qui favorisent son accomplissement. Le fait que la population du Québec se révèle, à partir de 1921, plus urbaine que rurale ne semble aucunement ralentir son élan. Au contraire,

... et Chez nos gens (1918); Lionel Groulx, Les Rapailages (1916) et Chez nos ancêtres (1920); Georges Bouchard, Premières Semailles (1917) et Vieilles choses, vieilles gens (1926); Marie-Victorin, Récits laurentiens (1919); N. Gosselin, L'héritage maudit (1919); G.-E. Marquis, Aux sources canadiennes (1920); Blanche Lamontagne-Beauregard, Récits et légendes (1922)...

INTRODUCTION

le phénomène de l'industrialisation progressive et de plus en plus accélérée amène le roman d'inspiration paysanne à contester à sa façon. Il réagit en s'imposant à l'attention de la génération de la seconde guerre, et par la multiplication de ses manifestations et par son dessein bien arrêté d'améliorer et de renouveler sa manière, sa technique.

C'est Harry Bernard qui donne le ton à la période. Il compose les deux premières des vingt-deux oeuvres qui conduiront le roman du terroir à son apogée.

La ferme des pins⁷⁶, qui date de 1930, expose le problème de l'assimilation par un milieu étranger. James Robertson, l'un des derniers descendants de la race anglo-saxonne implantée dans l'Estrie à la fin du XVIII^e siècle, doit quitter sa ferme de Saint-Valérien-de-Shefford pour empêcher l'extinction de la lignée des vrais Robertson. Vivant son ultime espoir dans le dernier de ses fils, il décide de recommencer au milieu des gens qui lui ressemblent, soit à Kingston en Ontario. Indirectement, Harry Bernard évoque, avec un art certain, la façon avec laquelle les Canadiens français ont pris possession d'une région originellement réservée aux loyalistes anglais.

⁷⁶ Harry Bernard, La ferme des pins, Montréal, L'Action canadienne-française, 1930, 206 p.

INTRODUCTION

Mieux réussi s'avère le roman Juana, mon aimée⁷⁷. Les faiblesses d'expression et de construction ne se rencontrent plus. Le récit, écrit à la première personne, transporte le lecteur sur une ferme perdue au centre de la Saskatchewan. Le journaliste Raymond Chatel, le narrateur, raconte son idylle avec une fée des prairies. Mais il inscrit cette histoire dans le tableau de la vie difficile qu'il partage avec la famille Lebeau, chez qui il habite. Il montre les conditions d'existence des pionniers de l'Ouest canadien, révèle les misères et les grandeurs des Canadiens français qui luttent courageusement pour améliorer leur sort et pour faire rayonner leur culture française et catholique.

La même année, Léo-Paul Desrosiers fait paraître un ouvrage d'une égale qualité. Avec Nord-Sud⁷⁸, il utilise une intrigue fort simple pour reconstituer l'atmosphère d'une époque douloureuse de l'économie canadienne-française: celle de 1848. Tirailé par deux forces contraires, Vincent Douaire, son héros, sacrifie la fidélité à

77 Id., Juana, mon aimée, Montréal, Lévesque, 1931, 212 p.

78 Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal, Les Editions du Devoir, 1931, 199 p.

INTRODUCTION

l'aventure: l'attrait de l'or californien l'emporte sur le dévouement aux siens. Au centre de ce drame qui se joue dans la conscience du personnage dominant se profile cependant toute la lutte que doit mener "l'habitant" de Berthier et des alentours pour assurer sa subsistance et pour résister à la tentation de l'aventure aux Etats-Unis.

Le roman La terre se venge⁷⁹ d'Eugénie Chenel, publié en 1932, suscite beaucoup moins d'intérêt. L'auteur reprend, sept ans après Adélard Dugré, mais d'une façon malhabile, la question du mariage mixte et de ses fâcheuses conséquences. Paul Garon, fils unique de l'un des pionniers de Sainte-Anne-des-Monts, coule des jours heureux aux côtés de ses parents et de ses amis. Il connaît un bonheur sans nuage jusqu'au jour où il épouse une Anglaise. Conduit alors par sa femme à quitter la terre paternelle pour aller vivre à Toronto, il mène, sept années durant, une existence tissée d'épreuves de plus en plus cruelles. Devenu veuf et confus de son infidélité au sol natal, il revient calmer son angoisse à Sainte-Anne-des-Monts.

Sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres, Lionel Groulx fait oublier quelque peu, avec Au Cap Blomidon⁸⁰, la naïveté de La terre se

⁷⁹ Eugénie Chenel, La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p.

⁸⁰ Alonié de Lestres, Au Cap Blomidon, Montréal, Granger frères, 1932, 239 p.

INTRODUCTION

venge. En dépit de certains passages mélodramatiques et de la complexité d'une intrigue qui rappelle celle de La terre qui meurt⁸¹, son roman retient néanmoins l'attention du lecteur par la vivacité de l'expression et par des personnages attachants. Jean Bérubé incarne le type même du héros capable d'inspirer des ardeurs patriotiques. Déterminé et ambitieux, il se propose de reconquérir aux riches Finlay la terre de ses aïeux et réussit, après quatre ans de luttes soutenues, à atteindre son but et à tracer à ses frères Acadiens le chemin du retour dans leur "pays".

Avec La voix des sillons⁸², roman également édité en 1932, Anatole Parenteau compose une oeuvre fort agréable à lire, même si l'anecdote est conçue en fonction de la leçon à proposer. Dans son dessein de remédier au mal de l'aventure dont souffre la jeunesse rurale, il montre que l'appel de la famille et de la terre natale pourchasse continuellement celui qui les quitte. Le jeune héros qu'il fait évoluer illustre sa thèse. Où qu'il se trouve, la voix de ses

81 René Bazin, La terre qui meurt, Paris, Calmann-Lévy, 1899, 340 p.

82 Anatole Parenteau, La voix des sillons, Montréal, Garand, 1932, 131 p.

INTRODUCTION

parents et celle des paysages rustiques qu'il l'ont vu grandir le harcèlent jour et nuit. Lorsqu'il cède enfin et décide de revenir chez lui, il est trop tard. Personne ne l'attend plus.

La terre ancestrale⁸³ de Louis-Philippe Côté exploite le même thème dans une langue qui fait regretter toutefois l'accent pur et évocateur de La voix des sillons. Hubert Rioux, le héros, résiste aux pressions qu'exercent sur lui sa fiancée, son père et le curé de la paroisse et part pour la ville, le coeur rempli d'illusions. Mais il se rend vite à l'évidence que les plaisirs, le confort et la facilité dont il rêvait n'existent pas. La réalité froide et amère le détrompe: elle l'oblige à reconnaître son étourderie. Aussi retourne-t-il parmi les siens avec le dessein de poursuivre l'oeuvre de son père.

Etablir la supériorité de la vie paysanne sur la vie urbaine ne constitue pas le but poursuivi par Claude-Henri Grignon dans Un homme et son péché⁸⁴. Rompant avec la tradition du prêche, l'auteur étudie plutôt, dans un style dépouillé et direct, le cas d'un homme

83 Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, Québec, Edition Marquette, 1933, 173 p.

84 Claude-Henri Grignon, Un homme et son péché, Montréal, Les Editions du Totem, 1933, 212 p. En 1935, l'auteur donne une version définitive de son roman, Montréal, Les Editions du Vieux chêne, 249 p.

INTRODUCTION

commandé par une passion unique: celle de l'argent. Séraphin Pou - drier, paysan de Sainte-Adèle attaché à son domaine comme à sa for - tune, cherche uniquement à grossir son bien à quelque prix que ce soit, au point de devenir criminel même. Les faits montrent toutefois que l'avare paie de sa vie le mal que son vice a introduit dans son mi - lieu.

En 1934, la colonisation inspire Marie Lefranc et Damase Potvin. A l'instar de Louis Hémon, mais sans parvenir à broser un tableau aussi saisissant, tous deux traduisent les difficultés qu'é - prouvent les défricheurs à apprivoiser des terres incultes. Ils mon - trent aussi la grandeur de ces âmes simples qui témoignent des vertus comparables à celles des bâtisseurs du pays.

La rivière solitaire⁸⁵ de Marie Lefranc raconte l'établis - sement d'une colonie au nord du Témiscamingue par des citadins affec - tés par la crise économique. Dirigés par un agent de l'Etat et ap - puyés par un prêtre, les défricheurs livrent une lutte sans merci con - tre une nature qui les repousse de tout l'arsenal de ses duretés secrè - tes. Dans ce corps à corps brutal et quotidien, ils prennent peu à

85 Marie Lefranc, La rivière solitaire, Paris, Ferenczi, 1934, 255 p.

INTRODUCTION

peu l'aspect, le langage, l'état d'âme de leurs ancêtres. Ils font de la terre neuve et la terre fait d'eux des êtres nouveaux, des êtres qui renouent avec le passé glorieux des pionniers.

Moins abstrait est le roman de Damase Potvin: La rivière-à-Mars⁸⁶. Parti de la Malbaie avec un groupe de compagnons, Alexis Maltais s'établit sur les bords de la Baie des Ha! Ha! et parvient à rendre propre à la culture un territoire assez grand pour former une belle paroisse agricole: celle de Saint-Alexis. Le domaine qu'il a taillé de ses propres mains et auquel il est lié par toutes les fibres de son être doit cependant devenir la propriété d'un étranger. Trahi par son fils qui a préféré la ville à la campagne, il lui faut se résigner, lorsqu'il ne peut plus suffire à la tâche, à vendre "son bien".

Traitant d'un sujet identique, La Forêt⁸⁷ de Georges Bugnet incarne mieux la lutte de l'homme contre la nature. Il est le premier roman à montrer la défaite du colon. Roger Bourgouin, journaliste français, immigre en Alberta dans le dessein de se faire défricheur. Mal préparé à sa rude besogne, il parvient néanmoins, avec l'aide de

86 Damase Potvin, La rivière-à-Mars, Montréal, Les Éditions du Totem, 1934, 222 p.

87 Georges Bugnet, La Forêt, Montréal, Les Éditions du Totem, 1935, 239 p.

INTRODUCTION

son voisin, à déboiser quelques arpents de son lot. Mais, déçu par sa première récolte, éprouvé surtout par la perte de son enfant et par l'incapacité d'acclimatation de son épouse, il décide de quitter l'Ouest pour toujours. La forêt a eu raison de l'obstination du héros.

Le plus beau roman redevable à l'influence de Maria Chapdelaine paraît en 1937. Il s'agit de Menaud, maître-draveur⁸⁸ de Félix-Antoine Savard. Avec une perfection formelle unique, l'auteur relate la naissance et le progrès d'une lutte passionnée contre l'envahisseur anglais. Tout le passé des ancêtres, ressuscité à la faveur de la lecture de l'oeuvre de Hémon, tend les fibres de l'âme de Menaud et dresse son énergie de terrien et de draveur contre la menace de dépossession de son "pays" de Mainsal.

Le pays du domaine⁸⁹ d'Ulric Dumont paraît d'une pâleur blafarde aux côtés de Menaud, maître-draveur. Il traduit cependant, de façon originale, l'attachement de Joseph Lafleur et de sa famille pour

88 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître draveur, Québec Garneau, 1937, VI - 265 p. L'auteur a donné par la suite deux autres versions de son roman, soit en 1944 et en 1964, où la langue et le style subissent quelques transformations.

89 Ulric Dumont, Le pays du domaine, Amos, s.e., 1938, 215 p.

INTRODUCTION

leur "patrie" abitibienne. C'est à l'occasion d'un voyage chez leur parenté à l'Ile d'Orléans que les personnages servent de guides à l'auteur pour buriner de nombreux et jolis tableaux des cantons récemment ouverts à la colonisation. Faire connaître la beauté de cette région éloignée et la faire aimer, telle est l'intention du romancier-publicitaire qui néglige de ce fait le petit drame d'amour qui se joue dans le cœur de deux de ses héros.

30 Arpents⁹⁰ de Ringuet, publié au cours de la même année, présente des qualités supérieures à tous les points de vue. Sans aucune intention idéologique, le romancier décrit d'une manière naturaliste la courbe d'existence d'un homme voué au service de la terre. Il raconte quelque quarante ans de vie dont la dernière moitié est marquée du sceau de la fatalité. Fuchariste Moisan assiste, impuissant, à sa déchéance progressive. Finalement démun, le paysan paraît destiné à terminer ses tristes jours chez un fils américanisé, en compagnie d'une bru et de deux petits-fils dont il ignore la langue.

Un roman à tendance moralisatrice fort accusée voit le jour

90 Ringuet, 30 Arpents, Paris, Flammarion, 1938 293 p.

INTRODUCTION

en 1941. Wilfrid Pion, son auteur, lui donne le titre de La Championne⁹¹. Ce récit rapporte l'histoire d'une orpheline élevée par un pauvre cultivateur de Saint-Rémi mais fortement imprégné des vertus de foi, d'espérance et de charité. L'héroïne se donne comme règle de vie: "Toujours mieux, pour être championne"⁹². De brillantes études au cours desquelles elle se distingue par sa générosité la conduisent, comme il se doit, à prendre le voile. Devenue riche par voie d'héritage, elle lègue tous ses biens à ses parents adoptifs en guise de récompense.

Le cheminement d'une âme vers son perfectionnement fait également l'objet de Sources⁹³ de Léo-Paul Desrosiers, à la différence cependant que le romancier se place ici sur un plan moral particulier. C'est la conversion de la citadine Nicole de Rencontre en amante du sol qui projette l'action du récit en avant. L'étroite correspondance entre le devenir de l'héroïne et le paysage qui l'entoure et qui s'agrandit progressivement pour atteindre les dimensions du pays transforme la matière romanesque en un hymne à la terre canadienne. L'on regrette

91 Wilfrid Pion, La Championne, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Editions Modèles, 1941, 271 p.

92 Ibid., p.91.

93 Léo-Paul Desrosiers, Sources, Montréal, Imprimerie populaire, 1942, 227 p.

INTRODUCTION

seulement que les personnages, par leur absence d'ampleur, soient peu convaincants.

La même année, Adolphe Nantel illustre, avec La terre du huitième⁹⁴, un thème depuis longtemps ressassé: celui de l'antagonisme ville-campagne. Petit-fils de paysan et fils d'ouvrier urbain, Jean Berlouin décide de rompre avec sa jeunesse perdue. Il se réfugie au lac Guénard où il trouve un emploi dans une compagnie forestière. La rencontre de Régine Groleau facilite la réhabilitation qu'il était venu chercher dans la nature. Il s'éprend de la jeune fille, l'épouse et s'achète une terre dans le huitième rang de Saint-Zénon où il goûte goulûment le bonheur conjugal. Cette histoire, pourtant banale, revêt un charme exceptionnel. C'est qu'elle est écrite dans une langue qui sent bon la résine et l'air pur, qui scintille en images neuves et fort évocatrices.

En 1945, Hervé Biron recrée admirablement le climat de fièvre et de désillusion qu'ont connu les chercheurs d'or des années 1850. Son roman Poudre d'or⁹⁵, écrit dans une langue sobre mais riche de nuances, se situe en quelque sorte dans le prolongement de Nord-Sud

94 Adolphe Nantel, La terre du huitième, Montréal, l'Arbre, 1942, 190 p.

95 Hervé Biron, Poudre d'or, Montréal, Pilon, 1945, 191 p.

INTRODUCTION

de Léo-Paul Desrosiers. A l'instar de plusieurs jeunes ruraux, Louis de Vieuxpont brave les mises en garde des siens et de sa conscience et part pour la Californie. Après deux années de vie abrutissante, il parvient à s'arracher à son milieu dévoyé et revient au pays, laissant derrière lui des Canadiens français trop indigents pour le suivre.

La même année Germaine Guèvremont livre au public un roman qui devait la rendre célèbre: Le Survenant⁹⁶. Avec un art consommé, elle se fait l'interprète fidèle de l'âme paysanne. Pour ce faire, elle introduit, dans le milieu clos du Chenal du Moine, un aventurier doué d'une personnalité telle que ses personnages ne peuvent demeurer indifférents à son endroit. Les membres des familles Beauchemin, Desmarais, Provençal et Salvail sont contraints de trahir d'eux-mêmes leur individualité propre et leur mentalité collective.

Sans faire preuve d'autant de finesse psychologique, Marcel Trudel crée en Vézine⁹⁷ une oeuvre bien réussie. A l'aide d'un simple d'esprit qu'il a su rendre sympathique, l'auteur évoque les moeurs d'un petit village, en l'occurrence celui de Saint-Narcisse. L'attachement

96 Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal, Beauchemin, 1945, 262 p.

97 Marcel Trudel, Vézine, Montréal, Fides, 1946, 264 p.

INTRODUCTION

de Vézine pour la jeune Luce Thibault permet au héros de se construire un monde imaginaire et devient l'occasion qui provoque les calomnies des commères. La mort de la jeune fille autorise le vieux garçon à poursuivre son rêve amoureux sans être désormais inquiété.

Deux ans après Poudre d'or, Hervé Biron reproduit l'atmosphère de la colonisation dans le nord-ouest du Québec avec une conscience méticuleuse. Nuages sur les brûlés⁹⁸ ne laisse rien au hasard pour mettre en relief l'aventure de ces hommes et de ces femmes qui, las de végéter dans les villes, veulent améliorer leur sort en se constituant "faiseurs de terre". Tous n'ont pas le courage nécessaire pour franchir l'étape difficile des débuts. En dépit de l'esprit d'entraide qui anime les uns et les autres, nombreuses sont les défections. Mais les âmes héroïques ne manquent pas non plus.

Ce tableau réaliste de la colonisation est néanmoins relégué dans l'ombre par Marie-Didace⁹⁹, le second roman de Germaine Guèvremont.

98 Hervé Biron, Nuages sur les brûlés, Montréal, Pilon, 1947, 207 p.

99 Germaine Guèvremont, Marie-Didace, Montréal, Beauchemin, 1947, 282 p.

INTRODUCTION

Avec cette oeuvre, élevée au niveau du grand art, l'auteur complète son étude de la vie des Beauchemin et de leurs voisins du Chenal du Moine. Le Survenant a quitté la région soreloise, mais l'influence de son séjour se prolonge principalement par l'entrée de l'Acayenne dans la famille de Didace Beauchemin. La lutte entre cette "étrangère" et Phonsine, appelées à tenir ensemble la même maison, permet à la romancière d'approfondir la psychologie des deux femmes et de leur mari respectif. Par ailleurs, la naissance de Marie-Didace et la mort de son père sonnent le glas de la lignée des Beauchemin.

Au cours des années 1930 à 1947, le roman du terroir connaît donc un élan sans pareil. Il se manifeste à vingt-deux reprises durant cette période. Il prend ainsi une sorte de revanche sur une humble et timide enfance et sur une adolescence longue et trois quarts de siècle. Car il faut l'admettre, les premiers signes de sa maturité ne commencent à paraître qu'au moment où il se préoccupe tout autant de son aspect formel que de sa visée propagandiste. C'est en effet à partir de 1930 qu'il devient conscient des exigences que pose l'esthétique. Il appartient à Harry Bernard de le sensibiliser aux questions de style et de l'orienter vers la recherche authentiquement littéraire. Avec La ferme des pins et plus encore avec Juana, mon aimée, le fervent partisan du régionalisme littéraire donne l'exemple d'une discipline formelle. Il veut que le roman du terroir soit

INTRODUCTION

non seulement un miroir de la réalité paysanne mais aussi l'expérimentation, au moyen d'une forme et d'un style, de la donnée brute et matérielle qui lui sert d'objet ou de prétexte. A sa suite, les Desrosiers, Parenteau, Grignon, Bugnet, Savard, Ringuet, Trudel et Guèvremont se penchent eux aussi sur les problèmes de techniques. Ils créent ainsi chacun leur formule esthétique particulière qui profite au roman du terroir et lui fait vivre son apogée littéraire.

Un simple coup d'oeil sur l'évolution du roman du terroir confirme donc le jugement global formulé à son endroit depuis Henri Tuchmaier¹⁰⁰. Les critiques ont raison de le considérer comme le témoin de la fidélité. Fidélité à la terre et aux ancêtres, tel est bien le thème dominant qui se dégage de l'ensemble des récits d'inspiration paysanne.

Depuis Patrice Lacombe jusqu'à Laurent Barré, soit de 1846 à 1930, les romanciers du terroir n'écrivent que les nombreux chapitres, assez semblables du reste, d'un livre unique. Les uns après les autres, ils enseignent que la vocation des Canadiens français réside dans l'attachement au sol et aux traditions laissées en héritage par les

100 Henri Tuchmaier, Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, 1958, XL VIII-369 p., p.67.

INTRODUCTION

bâtitseurs du pays. Les anecdotes qu'ils inventent ou qu'ils puisent dans la réalité servent de prétextes pour illustrer la noblesse de la vie agricole et colonisatrice, les répercussions néfastes de l'aventure et de l'émigration, l'aberration des mariages mixtes, l'inefficacité de la politique gouvernementale en regard de la colonisation, de l'agriculture et du rapatriement des exilés. Assurés que seul l'enracinement au sol permettra à la nation de résister aux vents et aux marées de l'envahissement et de l'absorption, ils veulent émouvoir le lecteur par la représentation d'une vie agricole libre, et heureuse; ils tentent de l'effrayer en lui montrant les dangers et les malheurs de l'aventure, de l'expatriation et de la vie en milieu urbain; ils s'évertuent à le mettre en garde contre l'appât du gain facile dans les villes industrielles ou contre l'attrait de l'or de la Californie. Les buts qu'ils poursuivent définissent d'ailleurs leur situation par rapport à leurs récits. Puisque l'essentiel demeure la leçon à proposer, les auteurs ne se présentent pas comme les témoins objectifs d'une réalité à décrire, conscients du "rapport entre l'originalité formelle et la signification romanesque"¹⁰¹. Guidés par leur

101 Réjean Robidoux et André Renaud, Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université, 1966, 213 p., p.25.

INTRODUCTION

instinct, ils tâchent plutôt de mettre tout en oeuvre pour se rendre le plus convaincants possible. L'utile leur importe beaucoup plus que l'agréable.

Néanmoins, quelques romanciers tentent de marier leurs ambitions patriotiques à certaines exigences esthétiques. Ainsi, pour éviter de trop fréquentes interventions dans la trame de leur histoire, ils cherchent à créer des personnages suffisamment vivants pour être capables de traduire eux-mêmes l'enseignement à livrer, par leur comportement, leurs attitudes, leurs réactions et leur propos. De ce fait, ils s'obligent à mieux incarner leurs héros, à découvrir et à faire sentir le lien essentiel de l'homme et de la terre.

Ce premier pas vers une production romanesque plus humaine et plus charnelle, accompli par Louis Hémon, Damase Potvin, Blanche Lamontagne-Beauregard, Adélard Dugré, Magali Michelet et Henri Lapointe, marque une étape importante dans le devenir des récits d'inspiration paysanne. Il oblige les auteurs de la période suivante, c'est-à-dire depuis 1930 jusqu'à 1947, à s'intéresser davantage aux questions esthétiques, à renouveler les techniques et les procédés utilisés jusqu'alors. De Harry Bernard à Germaine Guèvremont, rares sont les romanciers qui n'apportent pas leur modeste contribution à l'évolution du genre aux niveaux de l'écriture, de la structure du récit,

INTRODUCTION

de la conduite de l'action, de la création des personnages et de la description des paysages rustiques. La grande majorité cherche à concilier ~~leurs~~ intentions patriotiques et ~~leurs~~ préoccupations formelles. Les autres s'abstiennent de se servir du genre qu'ils empruntent comme d'un instrument propre à proposer une idéologie. Ils se limitent de préférence à représenter la vie et les moeurs paysannes telles qu'ils les voient. Ils essaient, conformément à la doctrine régionaliste d'Harry Bernard¹⁰², de découvrir le vrai visage du milieu terrien et des valeurs qui déterminent les pensées et les actions des êtres qui y vivent. Certes, le réalisme avait déjà fait quelques apparitions dans la littérature romanesque. Rodolphe Girard, Alfred Mousseau, Louis Hémon et Albert Laberge avaient successivement osé courtiser l'art réaliste au moment où seul le courant idéaliste avait droit de cité, au moment où l'on regardait le beau à travers les lunettes de l'utilitarisme. Mais au fur et à mesure que s'accroissaient la puissance politique et la puissance économique de la province, que s'amplifiaient les mouvements d'industrialisation et d'urbanisation

102 Harry Bernard, Du régionalisme littéraire dans Essais critiques, Montréal, librairie d'Action canadienne-française, Ltée, 1929, 196 p., pp. 41-58.

INTRODUCTION

et que faiblissait l'acuité du problème de la survivance nationale, la prédication en faveur de l'attachement au sol et aux ancêtres perdait graduellement de son importance. Elle répondait de moins en moins à un besoin. Elle devient bientôt anachronique. Une forme nouvelle de civilisation, accompagnée comme il se doit d'une remise en question des anciennes valeurs, amène les Grignon, Bugnet, Ringuet, Trudel et Guèvremont à se livrer à l'examen des moeurs paysannes selon les techniques de l'art réaliste, sans risquer d'être victimes d'ostracisme ou de susciter de polémiques. Ils libèrent ainsi le roman du terroir de l'emprise du rêve. Ils lui font faire ses véritables débuts dans le monde de la réalité souvent amère, voire brutale, à une époque où toute la littérature romanesque s'engage elle-même dans cette voie nouvelle.

En dépit de leur objectivité, ces quelques romanciers du terroir continuent néanmoins de servir la tradition de la fidélité. Ils sont des témoins obligés de l'attachement au sol et aux ancêtres; car la société dont ils ont choisi d'être les peintres est elle-même ancrée dans la conviction qu'elle ne peut réaliser son salut loin de la terre nourricière et en dehors de la loyauté aux traditions dont elle est la dépositaire. Ils se distinguent de leurs confrères uniquement par leur situation par rapport à leur récit et par la

INTRODUCTION

manière d'informer leur matière romanesque.

L'histoire du roman du terroir se confond en définitive avec l'histoire de la civilisation canadienne-française. Elle révèle la lente et laborieuse ascension d'un type particulier d'oeuvres romanesques vers les sommets de l'art idéaliste et de l'art réaliste, en même temps que la lutte d'une société pour sa survivance, axée sur la fidélité à la terre et aux bâtisseurs du pays. Mais elle montre aussi que la voie de salut proposée a conduit cette collectivité dans une impasse. Les défaites de Menaud, d'Euchariste Moisan et de Didace Beauchemin sont significatives à ce propos. La fin tragique du héros de Félix-Antoine Savard cristallise en quelque sorte l'impuissance des Canadiens français devant l'emprise étrangère et devant l'envahissement de l'industrialisme; celle du héros de Ringuet établit de façon non équivoque qu'au Québec tout est changé, que la terre n'est plus cette mère nourricière totalement dévouée à ses enfants et capable de répondre aux exigences nationales; celle de Didace Beauchemin signe la fin d'une époque et le début d'une ère nouvelle. Le Survenant est venu en effet, comme une sorte de prophète, apprendre aux terriens que le devoir aveugle de durer à l'intérieur des frontières closes des petits villages ne conduit nulle part. Il importe plutôt que la société québécoise affirme sa personnalité au sein "du vaste monde",

INTRODUCTION

qu'elle prenne définitivement possession de son devenir social, culturel et économique afin de vivre au lieu de survivre.

Qu'après Germaine Guèvremont la terre cesse d'inspirer les romanciers, c'est là un phénomène dont on ne peut s'étonner. Avec Menaud, maître-draveur, avec 30 arpents et avec le triptyque romanesque de Germaine Guèvremont, les auteurs ont eux-mêmes donné la mort au roman rustique. Devant l'évidence que la thèse de la fidélité est devenue désuète, voire ridicule, ils ont choisi de consacrer leurs énergies à dénoncer l'utopie.

Les romanciers d'après-guerre ne s'intéressent plus au vieux fonds de la civilisation paysanne. Désormais, seule la condition humaine retient leur attention. A la suite de Robert Charbonneau, de Roger Lemelin et de Gabrielle Roy, ils concentrent leurs regards sur la société nouvelle en voie de formation, où la lutte pour la vie et l'épanouissement de l'individu devient l'objet d'analyses variées et le prétexte rêvé pour dresser le procès du milieu québécois. A l'occasion, quelques auteurs situent l'action de leur récit au sein d'une petite communauté rurale, loin des secteurs industrialisés. Depuis Pierre Grandpré jusqu'à Roch Carrier, en passant par Yves Thériault, la tradition du terroir peut même, à première vue, donner l'impression de survivre. Mais ce n'est là qu'une

INTRODUCTION

illusion. Aucun ne cherche à confronter l'homme à la terre, ni à représenter le monde paysan à travers le prisme plus ou moins déformant du réalisme ou de l'idéalisme. Aucun non plus ne tente de renouveler le roman du terroir de quelque façon que ce soit. Le milieu dont ils s'inspirent ne leur sert que de cadre pour analyser les travers qu'ils veulent dénoncer et y exercer leur humour.

Un simple regard sur l'évolution du roman du terroir suffit donc à constater l'idée maîtresse qui l'anime: la fidélité à la terre et aux ancêtres. Toutefois, seule l'étude de ce thème, tel qu'exploité par les auteurs, peut nous permettre de cerner la place qu'il occupe dans les récits. C'est à cette tâche que nous voulons nous livrer.

En premier lieu, nous analyserons les manifestations de la fidélité à la terre. A cette fin, nous examinerons successivement le comportement du paysan à l'égard de sa terre, le phénomène de la colonisation et les attitudes qu'il inspire et le mouvement d'exode avec les réactions qu'il suscite. Ce sont là les trois pôles sur lesquels se greffe l'idéologie paysanne proposée par les auteurs et qui feront l'objet de trois chapitres distincts: L'amour de la terre poussé jusqu'au culte, La colonisation et la fidélité, L'exode et la fidélité. En second lieu, nous étudierons les manifestations

INTRODUCTION

de la fidélité aux ancêtres. Dans cette partie, toute centrée sur l'héritage culturel, religieux et moral de la nation canadienne-française, nous nous appliquerons à dégager les composantes de ce patrimoine et à cerner la fonction que les unes et les autres assument dans les récits. Voilà ce que les chapitres, intitulés successivement Les traditions nationales, Les traditions sociales et les traditions populaires essaieront de traduire.

PREMIERE PARTIE

LA FIDELITE A LA TERRE

CHAPITRE I

L'AMOUR DE LA TERRE POUSSE JUSQU'AU CULTE

La Conquête et l'Agriculture - Manifestations de l'attachement du paysan à sa terre: son "accouplement" avec elle - sa tendresse à son égard - la protection qu'il lui accorde - sa fidélité absolue - préparation de son successeur - orientation de l'avenir de ses enfants. Motifs de son attachement à la terre: motifs d'ordre esthétique - motifs d'ordre pratique - motifs d'ordre patriotique. Conclusion.

La Conquête modifie radicalement le développement de la colonie française établie depuis cent cinquante ans dans la vallée du Saint-Laurent. Les efforts accomplis jusque-là pour diversifier les moyens de subsistance de la population à même les ressources de son territoire se trouvent du coup anéantis. La soumission de soixante-cinq mille Canadiens à un maître nouveau, dont l'ambition principale consiste à profiter des richesses naturelles du pays, réduit tragiquement les sphères d'activités d'une petite société qui ne veut pas trop sacrifier à sa personnalité propre.

Mus par l'urgence de résister à la soumission de l'esprit, les Canadiens français se replient sur eux-mêmes. Ils se réfugient dans la vie agricole où l'exploitation directe les soustrait à la dé-

pendance étrangère. Dans les structures d'encadrement qui leur restent, la paroisse et la seigneurie, ils apprennent à se suffire d'une économie dite de subsistance¹, se courbant toujours davantage vers le sol afin d'y extraire - selon les besoins sans cesse croissants que réclame la fécondité des berceaux - les biens nécessaires à leur autonomie familiale.

Après trois générations de lutte en champ clos, la communauté canadienne-française commence cependant à éprouver beaucoup de mal à vivre dans les limites des vieilles paroisses. La terre, longtemps cultivée selon les habitudes traditionnelles appuyées sur l'instinct plutôt que sur des techniques agricoles éprouvées², ne parvient plus à nourrir ses enfants. Ces derniers du reste sont devenus trop nombreux pour les ressources dont elle peut disposer³. Plusieurs paysans se voient donc contraints, pour assurer leur avenir et celui de leur famille, d'abandonner le service de la glèbe. Certains vont s'établir dans les centres urbains tandis que d'autres s'exilent aux Etats-Unis, ne réussissant qu'à grossir les rangs du prolétariat. La

1 Comme l'appelle Maurice Seguin dans La Conquête et la vie économique des Canadiens, article publié dans L'Action nationale, 28, décembre 1946, pp. 308-328, p. 310.

2 Ibid., p. 312.

3 Au recensement de 1844, la population totale du Bas-Canada s'élevait à 699,800 personnes dont 524,307 d'origine française.

révolution industrielle, amorcée dans les grandes villes, les invite d'ailleurs à quitter leur condition misérable.

Mais la réaction ne tarde pas à venir. Les chefs de file, laïcs et religieux, se liguent pour convaincre la population de rester fidèle à l'ordre rural et communautaire qui lui avait permis d'échapper à l'assimilation. Au nom de la survivance et parce qu'ils sont convaincus que la culture du sol est le fondement économique d'une société prospère, ils s'efforcent de persuader leurs compatriotes qu'il y va de leur intérêt de conserver coûte que coûte l'héritage de leurs ancêtres.

Cette conception amoindrie de la liberté et de l'économie provoquée par quatre-vingt-dix ans de conquête devient le credo de plusieurs générations à venir. Un siècle durant - on l'a vu par l'esquisse historique du roman du terroir - l'agir collectif est déterminé par l'obsession de la fidélité à la terre. De Patrice Lacombe à Germaine Guèvremont, les auteurs célèbrent l'agriculture. Ils s'inspirent de la vie paysanne pour exalter ses grandeurs et ses mérites, pour la valoriser aux yeux de leurs concitoyens, en proie aux mirages des villes du Québec et des Etats-Unis. A cet égard, l'étude de l'évolution des personnages qu'ils ont choisi comme coryphées est des plus révélatrices. Elle permet de constater l'idéal de vie qu'ils proposent: l'amour de la terre poussé jusqu'au culte.

Le héros des récits du terroir appartient à la classe des "amants de la terre"⁴. Possesseur et maître d'un domaine reçu en héritage ou arraché pouce par pouce à la forêt à force de bras, il y est "attaché par toutes les fibres de son coeur et les élans de son intelligence"⁵. La terre représente à ses yeux l'unique grande passion de sa vie.

Le paysan des romans et des contes se livre pieds et poings liés à sa terre comme à une maîtresse. A partir du moment où il devient cultivateur-propriétaire par droit de succession ou de colonisation et où il peut affirmer avec assurance: ma terre, mes granges, mes bêtes⁶, ses efforts ne se comptent plus. Sans réserve et sans calcul, il trouve la vigueur nécessaire pour répondre avec empressement aux exigences de son amante. Jour après jour, saison après saison, il apprend progressivement à faire corps avec elle, à fondre ses désirs dans les siens "en une seule gerbe"⁷. Il la féconde journallement des

4 Damase Potvin, Restons chez nous, Montréal, Librairie Granger Frères, 2e édition, 1945, 221 p., p. 17.

5 Ernest Choquette, La terre, Montréal, Beauchemin, 1916, 289 p., p. 278.

6 Ringuet, 30 arpents, Paris, Flammarion, 1938, 292 p., p. 36.

7 Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fides, 3e édition, 1960, 216 p., p. 125.

sueurs de son travail avec la certitude qu'elle le comblera des richesses inépuisables qu'elle recèle dans son sein; car il la sait "loyale au bon labeur"⁸.

Ainsi, Jean-Baptiste Chauvin, le premier personnage de la littérature romanesque d'inspiration rustique, ne néglige rien pour satisfaire aux besoins de sa terre. Depuis la prise en mains du domaine ancestral, il s'acquitte de ses responsabilités avec une ferveur sans cesse renouvelée, sachant fort bien que son travail recevra sa récompense. Avec confiance et amour, il se donne à la terre qu'il cultive et force lui est de reconnaître la magnificence de sa maîtresse. "La terre, soigneusement labourée et ensemencée, s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein"⁹, de dire l'auteur.

Il en est de même de Didace Beauchemin, le dernier représentant de la race de paysans étudiée par les auteurs. Lui aussi se soumet totalement à sa terre, épousant ses désirs et ses caprices, faisant un avec elle dans la lutte pour la vie. Trente ans durant, c'est-à-dire depuis la prise de possession de l'héritage de quatre

⁸ Lionel Groulx, Au Cap Blomidon, Montréal, Librairie Granger Frères, 1932, 239 p., p. 102.

⁹ Patrice Lacombe, La terre paternelle, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 3e édition, 1877, 126 p., p. 12.

génération de Beauchemin jusqu'au seuil d'une vieillesse hantée par le problème de la succession, le héros de Germaine Guèvremont n'a d'autre souci que de se dépenser au service de la parcelle de terre reçue en dépôt. C'est pourquoi il peut témoigner à bon droit qu'il n'a jamais failli à son devoir de fidèle gardien du patrimoine familial.

Lui, Didace, a fait sa large part pour la famille, d'un amour bourru et muet, mais robuste et jamais démenti. Les bâtiments neufs, solides, de belle venue, qui les a érigés, sinon lui? La pièce de sarrazin, qui l'a ajoutée à la terre? C'est encore lui... Mais les sacrifices? A eux deux, Mathilde et Didace ne les ont jamais marchandés. Seulement, il y avait le bien à conserver dans l'honneur pour tous ceux qui suivront¹⁰.

Les défricheurs s'unissent également ~~avec~~ la terre qu'ils libèrent de l'emprise de la forêt. Après des années de luttes difficiles et soutenues, ils se consacrent avec une rare énergie à l'agriculture.

Jean Rivard, par exemple, redouble d'ardeur à partir du moment où il devient un homme des champs. La volonté de créer un domaine digne de figurer à côté des plus beaux établissements agricoles du pays le pousse à se multiplier, à se donner avec un fol enthousiasme à la réalisation de son rêve. Chaque jour l'attache ainsi davantage

¹⁰ Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal et Paris, Fides, 4e édition, 1962, 198 p., p. 19.

à sa propriété. La passion le rend bientôt prisonnier de sa conquête. C'est elle d'ailleurs qui lui fait dire à son ami Gustave Charpenil:

Si tu savais avec quel orgueil je porte mes regards
sur cette vaste étendue de terre défrichée...
A l'heure qu'il est je ne donnerais pas ma propriété
pour mille louis, bien qu'il me reste beaucoup à fai-
re pour l'embellir et en accroître la valeur¹¹.

En état de servitude rigoureuse envers sa terre, le paysan témoigne en outre d'une tendresse peu commune à l'endroit de "son bien". Son ignorance du vocabulaire raffiné de la passion et son incapacité d'effort verbal soutenu ne l'empêchent nullement de traduire ses sentiments affectueux envers sa maîtresse de vie. Par un regard chargé d'admiration, par un geste caressant, par une phrase simple mais exprimée avec chaleur, il sait communiquer les élans de son âme sensible.

Au terme d'une journée de travail ou dans ses moments de repos en particulier, le terrien aime contempler ses champs ensemencés et couverts de tiges qui se balancent en ondoyant au gré d'une brise légère¹²; il prend plaisir à embrasser de la main l'étendue de sa

11 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, économiste, dans Jean Rivard, Montréal, Beauchemin, 10e édition, 1958, 292 p., p. 190.

12 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, le défricheur, dans Jean-Rivard, op. cit., p. 85.

propriété¹³ ou à mêler sa substance à celle de la glèbe en émiettant entre ses doigts une poignée de terre ramassée à ses pieds¹⁴. Et lorsque ses mains et ses yeux ne suffisent plus à montrer son affection, il laisse son coeur s'exclamer dans un transport d'amour: "C'est-il beau!"

Ainsi en est-il de Pierre Giroir. L'un des plaisirs du héros de Joseph Cloutier consiste à visiter, les dimanches après-midi, l'ensemble de ses champs, porteurs des plus belles promesses. C'est alors avec une joie extatique qu'il contemple la riche beauté de ses "pièces de foin odorant¹⁵", de sa "pièce de blés dorés ondulant comme une mer d'émeraude¹⁶" et de son vaste potager où les pommes de terre et les pois sont en fleurs. Il passe d'agréables moments à promener lentement ses regards d'un champ à l'autre, s'arrêtant souvent pour mieux goûter à son délice et pour le partager avec son fils Alfred.

Tiens, mon homme, regarde moi ça, cette pièce de foin. C'est-il beau, hein?... Regarde, on voit à peine les piquets de clôture. Et pas une mauvaise herbe. Pas de bouquets jaunes, pas de marguerites, rien que le beau brin de mil...¹⁷

13 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, Montréal et Paris, Fides, 6e édition, 1965, 214 p., p. 53.

14 Ringuet, op. cit., p. 154.

15 Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, Le Soleil, 1925, 249 p., p. 23.

16 Ibid., p. 23.

17 Ibid., p. 28.

L'amour du paysan pour sa terre prend souvent un caractère sensuel. Le terrien éprouve une satisfaction profonde à regarder l'opulence charnelle de "son bien", à humer son parfum et à caresser telle ou telle partie de "son corps". Pour lui, la terre est une maîtresse aux traits humains, sensible à l'affection qu'on lui porte et avec laquelle on peut même causer en tous moments.

Le témoignage le plus explicite à cet égard, c'est la femme de Jean Rioux qui le fournit. A son fils Hubert, de retour au foyer après la mort de son père, elle rappelle en ces termes la passion qui a emporté son mari:

Tu te souviens, lui dit-elle, qu'il parlait à ses bêtes comme à des êtres intelligents, à des amis. Eh bien, ces derniers temps, il causait de même à ses prés. On aurait cru qu'il perdait la tête; mais moi je savais que c'était l'amour qui augmentait toujours et débordait¹⁸.

Pareil attachement explique l'attitude que prend le paysan quand, par des paroles méprisantes, on porte atteinte à la terre. C'est là un affront qu'il ne peut essuyer sans sourciller. Dans toute sa fierté d'amant du sol, il se dresse contre l'agresseur impertinent et se porte à la défense de sa maîtresse de vie.

¹⁸ Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, Québec, Edition Marquette, 1933, 173 p., p. 153.

Le père Beaumont, par exemple, ne peut contenir son indignation le jour où un politicien incite les terriens de sa paroisse à "quitter le sol stérile et ingrat" pour s'adonner au travail de l'industrie. Dans la salle qu'il occupe en compagnie de ses semblables, il riposte à l'insulteur public. "Politique de suicide"¹⁹, profère-t-il avec éclat, amorçant ainsi un ensemble de réactions qui confondent bientôt la thèse de l'orateur politique au profit de la thèse "agriculteur" de l'auteur.

Les paysans du Chenal du Moine ne peuvent, eux non plus, tolérer qu'un étranger de passage dans leur milieu condamne leur attachement au sol. Des sentiments d'agressivité les pénètrent lorsque, rassemblés chez Didace Beauchemin, ils entendent le Survenant leur reprocher leur liaison avec une terre "petite et plate" et leur vie en vase clos. Pierre-Côme Provençal, le maire de la paroisse, se fait l'interprète de tous en répliquant avec force: "Tout ce qu'on avait à voir, Survenant, on l'a vu"²⁰.

Le terrien ne supporte pas que l'on flétrisse la glèbe par des paroles malveillantes, fussent-elles prononcées par l'un de ses proches. La blessure infligée provoque toujours une réaction violente de sa part.

19 Ernest Choquette, op. cit., p. 251.

20 Germaine Guèvremont, Le Survenant, op. cit., p.166.

Euchariste Moisan, par exemple, interrompt brusquement son fils Ephrem qui, secrètement envieux des gens de la ville et en particulier de ses cousins américains, *émet* des propos railleurs contre la terre. D'instinct, il crie sa douleur avant de se dominer et de corriger, comme il se doit, pareille désinvolture.

Tais-toé! lui dit-il. J'peux pas craire que c'est toé qui parle de même. T'étais pourtant là, au printemps, quand Monseigneur est venu dans la paroisse. Qu'est-ce qu'i a dit Monseigneur? I'a dit que c'était nous autres, les habitants qu'étaient les vrais Canayens, les vrais hommes. I'a dit qu'un homme qu'aime la terre, c'est quasiment comme aimer le bon Dieu qui l'a faite et qu'en prend soin quand les hommes le méritent...²¹

Le héros des récits du terroir est donc passionnément attaché au sol. L'amour qu'il lui voue depuis son jeune âge et qui l'incline à prendre la succession de son père ou à se procurer un lot épouse une dimension nouvelle à partir du moment où il devient le maître de son domaine. Il se donne généreusement à sa terre comme à sa maîtresse, la féconde de son travail, lui témoigne des marques d'affection et la protège avec un soin jaloux. Cette interpénétration du paysan et de la terre conduit à une sorte d'"unanimité de vie"²².

21 Ringuet, *op. cit.*, p. 127.

22 Félix-Antoine Savard, *L'Abatis*, Montréal et Paris, Fides, 2e édition, 1968, 159 p., p. 148.

L'idéal qui anime le terrien l'achemine vers cette "unanimité de vie". Le paysan présenté par les auteurs ne désire rien d'autre, en effet, que "posséder et s'agrandir"²³. Son instinct de possession le pousse à acquérir un domaine qui lui appartienne de façon exclusive et sur lequel il peut compter pour assurer son existence et celle de sa famille. L'agrandissement de "son bien" se situe dans le prolongement de son besoin de posséder. C'est sa façon à lui d'étendre son emprise sur sa conquête, de "mener plus loin l'effort des vieux"²⁴ qui l'ont précédé, de laisser l'empreinte de sa marque personnelle sur l'héritage paternel. L'accroissement de revenus qui en résulte constitue par ailleurs un atout appréciable qu'il pourra un jour utiliser afin d'aider ses fils à s'établir autour de lui. La poursuite de cette double aspiration contribue à enraciner le paysan dans le sol, à le lier à la terre jusqu'à la fin de sa vie, pour le meilleur et pour le pire.

Le cheminement du paysan vers l'idéal qu'il s'est fixé ne se produit pas toujours sous le signe lumineux de l'aisance et de l'enthousiasme. Au cours de son évolution, le cultivateur se heurte parfois à des ennuis qui projettent une ombre opaque sur sa route, qui

23 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, op. cit., p. 108.

24 Lionel Groulx, Au Cap Blomidon, op. cit., p. 32.

éprouvent sa fidélité à la terre. Mais son amour du sol lui permet de trouver le courage nécessaire pour surmonter les difficultés qu'il rencontre, si pénibles soient-elles.

Ainsi, Samuel Chapdelaine est vivement touché par la mort subite de sa femme. Ce coup l'atteint au plus intime de son être. La perte de la compagne "dépareillée"²⁵ qui l'a suivi et encouragé tout au long de son existence difficile de défricheur le plonge un moment dans un état voisin de la prostration. Mais il panse sa plaie sans gémir, sans se révolter. La pensée d'imputer à la terre la responsabilité de cette épreuve n'effleure pas son esprit. Son expérience de colon, sa soumission aux rythmes et aux lois de la glèbe et sa dépendance continuelle de l'ensemble des phénomènes naturels qui régissent la vie des cultures lui ont appris, depuis longtemps, l'impuissance de l'homme devant les forces qui le dominent. Une conception de l'existence puisée à même son commerce avec le sol lui inspire la résignation devant le malheur qui le frappe. Son épouse n'est plus et son coeur saigne, mais sa raison de vivre lui reste. Le domaine qu'il a défriché, essouché et préparé pour la semence du printemps ne lui est pas enlevé. Partiellement libéré de sa lourde couverture hivernale, il lui chuchote la gaie délivrance de la terre avec ses encoura-

25 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, 10e édition, 1964, 215 p., p. 200.

gements et ses promesses. Samuel Chapdelaine se remet donc au travail, oubliant peu à peu le poids de son chagrin dans son commerce avec la terre.

C'est avec un courage aussi grand que Jacques Pelletier se relève de l'abattement dans lequel l'a plongé l'anéantissement de tout "son bien". Le feu a détruit sa maison, sa grange, son écurie, ses animaux; il a réduit en cendres l'oeuvre de plusieurs générations de terriens. Mais dans l'âme du héros de Damase Potvin, subsiste l'amour du sol, le rêve "d'ouvrir, dans la forêt, une autre terre qui serait le commencement d'un village²⁶". Aussi, refuse-t-il, dès le lendemain de l'incendie, l'aide généreuse de ses voisins, prêts à reconstruire la maison, la grange et l'étable. Il préfère plutôt réaliser le rêve qu'il caressait alors qu'il cultivait la terre paternelle et se faire défricheur d'un lot dans la région du Saguenay.

Le plus grand malheur qui affecte le terrien et qui l'oblige à révéler la mesure de son amour de la terre est la perte de son fils unique aux mains de l'aventure, de la ville, de l'onde ou d'une profession libérale. Victime de cette mauvaise fortune, le paysan s'abîme dans une douleur immense. L'impression de plénitude et l'espoir de durée qui le pénétraient depuis la naissance de son héritier font

26 Damase Potvin, Restons chez nous, Montréal, Librairie Granger Frères, 2e édition, 1945, 221 p., p. 23.

place à ce que Damase Potvin appelle "l'hiver de l'homme"²⁷. Tourmenté jusqu'à l'obsession, il s'enferme alors dans un mutisme tragique. Le flux de son passé, des efforts qu'il a multipliés pour posséder et s'agrandir, pour préparer une donation de belle venue et de première valeur le hante sans cesse les premières semaines qui suivent le départ de son fils. La pensée d'une éventuelle séparation avec l'oeuvre de sa vie, sans qu'un être de sa race et de son sang la prolonge, étreint son âme jusque dans ses moindres replis. Peu à peu toutefois, il se résigne à son sort, se livrant au travail avec toute l'énergie dont il dispose afin de se prouver à lui-même qu'il peut, à lui seul, conserver son bien encore longtemps.

Marcel Garon, par exemple, a le coeur brisé par la trahison de son fils Paul, parti pour Toronto avec sa jeune épouse. Souventes fois, sa femme le surprend les larmes aux yeux. Elle remarque même que le dos de son mari commence à se voûter²⁸, comme si l'épreuve était trop lourde à porter. Le malheureux père rumine sa déception, s'inquiétant de l'avenir de la terre qu'il avait défrichée au prix de tant de fatigues et de misères. Qu'adviendra-t-il de son domaine quand il ne sera plus là pour en prendre soin? Le verra-t-il passer en des

27 Ibid., p. 138.

28 Eugénie Chenel, La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p., p. 89.

maines étrangères? Telles sont les questions qui le préoccupent et qui lui font mal. Avec le temps cependant, il devient de moins en moins soucieux. Son amour de la terre et la vaillance de sa femme lui permettent même de retrouver l'ardeur de ses vingt ans. C'est, comme l'écrit Eugénie Chenel:

Que les époux Garon, courageux comme le sont les vrais Canadiens, ne s'étaient point laisser abattre par l'épreuve. Ces généreux chrétiens se disaient l'un à l'autre que la Providence prendrait soin de leur vieillesse. Marcel Garon continuait donc son métier d'habitant, et sa vaillante épouse l'aidait puissamment, sans toutefois négliger ses devoirs de maîtresse de maison²⁹.

Pas plus que les épreuves, les offres d'achat n'ébranlent la fidélité du paysan. Tant et aussi longtemps que les forces du terrien lui permettent de conserver ou de protéger sa propriété, il n'existe pas de somme d'argent assez considérable pour "valoir son patrimoine"³⁰. Même s'il n'a aucun héritier pour assurer la relève, il ne se laisse jamais tenter par le mirage d'une offre d'achat, si séduisante qu'elle puisse paraître. Il s'en moque plutôt fort poliment:

29 Ibid., p. 91.

30 Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, op. cit., p.34.

Je vous répète que je serais bien content d'vous rendre service, mais il y a une chose que tout votre argent ne pourrait pas acheter ni payer: c'est l'âme de ma terre, de ma maison. Vous comprenez pas ça? Moi, j'peux m'expliquer mal, mais je le comprends. Ma terre, voyez-vous, elle me rappelle toutes sortes de choses, des affaires tristes, comme la mort des miens, et des affaires joyeuses, comme quand ma fille est venue au monde, et encore bien des choses, des choses de rien, si vous voulez, mais qu'on se souvient toute sa vie. Ma terre, elle me rappelle surtout mon défunt père qui l'a ouverte avant moi; elle m'fait souvenir encore à ma pauvre femme qui en a tant arraché dans les premiers temps de not'ménage à mener le train toute fine seule; enfin, elle m'donne encore le souvenir de mon pauvre garçon qui est parti d'ici...³¹

Ce discours de Jean-Baptiste Morel à l'endroit du riche commerçant Larivé peut sembler ridicule du point de vue de l'acheteur. Mais, dans sa simplicité touchante, il révèle les liens indissolubles qui, comme autant de racines, unissent le vieux paysan au sol. Aux yeux du héros de Damase Potvin, consentir à la vente de "son bien" serait non seulement trahir "l'âme de la terre", mais aussi se départir de sa seule raison de vivre.

Félix Delage ne réagit pas différemment de Jean-Baptiste Morel. Devant les vingt-cinq mille dollars que lui offre l'agent d'immeubles Stevenson, il n'a d'autre réflexe que de sourire avec courtoisie. Pour lui non plus la terre ne s'évalue en termes moné-

³¹ Damase Potvin, Le Français, roman paysan du "Pays du Québec", Montréal, Garand, 1925, 346 p., pp. 29-30.

taires. Depuis les deux cents ans qu'elle nourrit généreusement plusieurs générations de Delage, elle s'est enrichie de souvenirs qui lui confèrent une dimension presque humaine et qui constituent autant de points d'attache.

Moi, dit Félix Delage, je suis l'enfant de ma terre! La terre, voyez-vous, c'est l'aïeule dont le soin nous est légué par la vie et la mort des autres... Elle a un langage mystérieux, mais distinct comme une parole humaine pour qui sait l'écouter. Et tenez, peut-être qu'à cet instant, monsieur Stevenson, vous n'entendez que les cris des oiseaux et le klaxon des autos sur le chemin. Mais pour moi, il s'élève une voix de ces grands champs... et cette voix implore ma pitié et me dit: "Je t'ai toujours bien servi! ne me vends pas!" Voilà³² pourquoi je vous dis que ma terre n'est pas à vendre³².

Le paysan refuse de vendre sa terre aussi longtemps qu'il lui est possible d'assumer ses responsabilités. Lorsque la santé et l'aide de fils lui font défaut pour continuer à l'embellir ou à l'agrandir, il s'acharne tout au moins à la conserver intacte. Même s'il doit s'acquitter de ce devoir au risque de sa vie³³. Quand il ne suffit plus à la tâche et qu'un héritier de son nom³⁴ ou de sa

32 Marie-Victorin, f.e.c., Récits laurentiens, Montréal, Les Frères des Ecoles chrétiennes, 2e édition, 1919, 209 p., p. 128.

33 Dans La terre ancestrale, par exemple, Jean Rioux présume de ses forces et trouve la mort en accomplissant son devoir de serviteur dévoué à sa terre.

34 C'est-à-dire un neveu, comme c'est le cas d'Euchariste Moisan dans 30 Arpents.

race³⁵ peut prendre la relève, il consent enfin à se reposer, heureux de s'en remettre à lui pour prolonger son oeuvre. Mais il ne cesse pour autant de s'intéresser au devenir du patrimoine, cherchant à se rendre utile par ses conseils sinon par quelques travaux.

Faute de successeur, le vieux cultivateur finit toutefois par se résigner au malheur de la vente de "son bien" plutôt que d'être le témoin impuissant de son dépérissement. C'est alors qu'il va loger tout près de l'église afin d'y vivre frileusement, à titre de rentier, ses dernières saisons, emportant avec lui un peu de l'arôme des sillons, un peu du parfum des fenaisons. De sa nouvelle demeure, il suit par la pensée les travaux qu'accomplissent des terriens de sa paroisse, il partage leurs craintes et se nourrit de leurs espoirs. Parfois même, il se surprend à tracer le programme d'une journée de travail, comme s'il était encore sur sa ferme.

Siméon Beaudry, par exemple, trompe l'ennui de son existence "routinière et vide"³⁶ de rentier de village en rêvant aux occupations de ses concitoyens qui, plus heureux que lui, ont pu conserver

35 C'est-à-dire un gendre digne de lui succéder. Siméon Beaudry dans La terre vivante et Jean-Baptiste Morel dans Le Français se survivent par l'intermédiaire d'un gendre qui aime la terre.

36 Harry Bernard, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 215 p., p. 82.

leur patrimoine. Il s'associe à eux, confondant souvent le rêve et la réalité.

Quand il voyait les travaux qui s'accomplissaient sur les terres, les membres lui démangeaient. Il examinait le ciel:

--- Tiens, aujourd'hui, ce serait bon pour labourer jusqu'au soir... Pas de vent, pas de nuages... D'autres fois, il se parlait à lui-même, traçait le programme d'une journée:

--- Demain, si le temps continue beau, Noël pourrait ensemençer la pièce d'orge... Moi, qui m'empêcherait d'semer d'la goudriole pour les bêtes à cornes, dans le défaut d'côte. Puis, on se met à deux pour réparer les pagées des clôtures...

Il s'arrêtait au milieu de ses projets, serrait les dents, avait le geste d'asséner un coup de poing sur une table:

--- Ah! vieux mécréant d'estropié! pauvre bon à rien qui s'cré encore ardent comme une jeunesse! Qu'est-ce que t'as affaire à manigancer des plans qui te regardent pas...

Toutefois, avant d'atteindre le cap de la vieillesse, le paysan se préoccupe de l'avenir de sa terre. De toutes ses forces, il aspire à la pérennité de l'oeuvre entreprise par lui ou par ses ancêtres. Le mal qu'il se donne pour préparer sa succession en fait foi.

Dès son mariage, en effet, le terrien songe à perpétuer son nom et son idéal. Sa femme retarde-t-elle à "cacher dans ses flancs

37 Ibid., p. 83.

le fils qui le remplacera à la charrue³⁸? Aussitôt, il commence à s'inquiéter, se demandant, occasionnellement, ce qu'il adviendra de son domaine. Et lorsqu'au fil des ans s'émousse l'espoir de progéniture, son inquiétude devient obsession. Son ardeur au travail se ralentit, faute du stimulant nécessaire pour l'encourager à poursuivre son dessein: agrandir et embellir "son bien".

Ainsi, après huit années de mariage stérile, Marcel Garon a perdu son enthousiasme de fier pionnier. Il n'est plus le travailleur opiniâtre, toujours gai et de bonne humeur des débuts. Désormais, soir après soir, il revient à la maison las et songeur. Contrairement à ses habitudes, il passe la veillée à fumer, sans mot dire, abîmé dans un rêve qui assombrit ses traits. Pareil comportement intrigue sa femme qui, après plusieurs tentatives infructueuses, parvient à lui arracher l'aveu de son obsession.

Je pensais, lui dit-il, comme j'serais heureux d'être père... Dieu m'est témoin que j't'aime de tout mon coeur, mais j'sens que si tu m'donnais un enfant, mon amour pour toi serait doublé...³⁹

38 Adolphe Nantel, La terre du huitième, Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1942, 190 p., p. 162.

39 Eugénie Chenel, La terre se venge, op. cit., p. 18.

Par contre, le paysan rayonne de joie et de fierté quand il apprend que sa femme porte dans son sein le fils désiré. Dans l'attente de son rejeton - qui sera nécessairement un garçon parce qu'il veut qu'il en soit ainsi - il pense à la transmission du patrimoine, à la continuité de la tradition familiale. La naissance de l'enfant l'enivre de bonheur. Il est véritablement comblé, convaincu désormais que son idéal vivra après lui, que le règne des siens sur le patrimoine ne connaîtra jamais de fin.

Cette exaltation qu'affichent fièrement les Marcel Garon⁴⁰, Pierre Giroir⁴¹ et Jean Berlouin⁴², on la retrouve également chez le vieux Didace Beauchemin. Ce dernier, en effet, se mire tellement dans la force et dans l'énergie du Survenant, que le jour où il est témoin de la raclée d'Odilon Provençal aux mains de l'étranger, il revit le bonheur qu'il éprouvait trente ans plus tôt. Il se revoit alors qu'il vient de prendre possession de la terre paternelle et qu'un fils lui est donné:

40 Ibid., p. 22.

41 Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, op. cit., p. 29.

42 Adolphe Nantel, La terre du huitième, op. cit., p. 162.

Sa face terreuse sillonnée par l'âge, ses forces en déclin, son vieux coeur labouré d'inquiétude? Un mauvais rêve. Il retrouvait sa jeune force intacte: Didace, fils de Didace, vient de prendre possession de la terre. Il a trente ans. Un premier fils lui est né. Le règne des Beauchemin n'aura jamais de fin⁴³.

La naissance d'un fils marque donc une étape importante dans la vie du paysan. Mais le préparer à assumer un jour la direction du "bien familial", en constitue une autre de plus grande importance encore par la période de temps qu'elle couvre, par l'attention qu'elle exige et surtout par les conséquences qui en résultent.

Voilà pourquoi, le terrien s'adonne à l'éducation de son fils avec une conscience méticuleuse. Très tôt, il tâche de l'intéresser à la vie des champs et des bêtes en l'amenant avec lui dans les prés ou dans l'étable et en prenant soin de lui confier de petites responsabilités. Lorsque l'école le lui enlève, il profite des fins de semaine et des vacances pour poursuivre son travail de père-éducateur.

Pierre Giroir, par exemple, emploie ses dimanches après-midi à visiter, en compagnie de son jeune Alfred, le domaine qu'il cultive. Il amène son "élève" surveiller avec lui le progrès de la

43 Germaine Guèvremont, Le Survenant, op. cit., p. 97.

pousse du foin, du blé, de l'avoine, du sarrasin, des pois ou des pommes de terre. Il prend plaisir à supputer avec lui le nombre de voyages qu'il faudra faire pour remiser la récolte de tel ou tel champ. Il s'applique à lui donner des leçons de choses, lui montrant "comment distinguer les différentes céréales, le renseignant sur les mauvaises herbes, comment s'y prendre pour les détruire ou pour les empêcher de se reproduire⁴⁴". Il est heureux quand il réussit à soulever l'enthousiasme de son héritier. Il a vraiment l'impression de sentir battre chez son fils les mêmes amours que les siennes, de voir des pas devenir le prolongement des siens.

C'était un véritable bonheur pour mon père, dit Alfred Giroir, le narrateur du récit de Joseph Cloutier, quand il me voyait intéressé aux choses de la terre, quand il réussissait à soulever mon enthousiasme et à me faire partager cette noble passion, véritable atavisme, qui faisait vibrer toutes les fibres de son être!⁴⁵

La fin des études scolaires de son fils permet enfin au terrien de l'associer à ses occupations et de compléter son initiation à la vie agricole. Avec lui, il partage désormais ses calculs, ses craintes et ses espérances. Progressivement, il le rend responsable de l'accomplissement de tâches additionnelles. Surtout, il s'efforce

44 Joseph Cloutier, op. cit., p. 28.

45 Ibid., p. 29.

de lui faire partager ses aspirations.

Le paysan-éducateur suit de près l'évolution de son fils. Il surveille ses relations afin d'empêcher qu'une influence néfaste ne vienne détruire ce qu'il construit dans l'âme de son successeur avec autant d'acharnement que d'amour. De différentes façons, il cherche à le prémunir contre la fréquentation de jeunes gens qu'il sait épris du mal de l'aventure ou imbus d'idées contraires aux siennes.

Il se montre tout d'abord impitoyable à l'égard de ceux qui ont quitté le sol. Il les juge on ne peut plus sévèrement. Le récit des désertions dont il a été le témoin lui fournit l'occasion de clamer, en présence de son fils, son indignation et son mépris. Les considérant comme des "renégats"⁴⁶, des "traîtres"⁴⁷ ou des "sans-coeur"⁴⁸, il prend soin de toujours souligner l'échec de leur vie.

A cet égard, le plus éloquent témoignage c'est Pierre Giroir qui le produit. Après avoir relaté, à l'intention de son héritier, l'histoire de la famille de Glodiche Thomas qui a abandonné

46 Louis-Philippe Côté, op. cit., p. 112.

47 Marie-Victorin, f.e.c., op. cit., p. 121.

48 Joseph Cloutier, op. cit., p. 26.

la terre parce que la mère rêvait de faire de ses fils "des messieurs de la ville", il conclut ainsi:

Oui-da! elle a bien réussi: l'un est petit commis à Québec; un autre a voulu prendre à son compte, puis a "viré casaque"; les autres, dame, le bon Dieu sait bien ce qu'ils sont devenus, des "pas grand'chose", dans tous les cas, quelque part dans les Etats. Une bande de fainéants, des hérissons qui ne voulaient pas travailler sur la terre⁴⁹.

Pour sa part, Jean Rioux est convaincu que les déserteurs du sol regrettent amèrement leur erreur, qu'ils sont malheureux là où ils se trouvent. C'est ce qu'il donne à entendre à son fils Hubert un jour qu'il revient de ses champs.

Tiens, mon garçon: tous les gars qui ont laissé la paroisse pour aller se galvauder à la ville, eh bien, je te dis moi, que si un bon jour on leur mettait sous le nez une poignée du sol de chez eux, ils reviendraient comme des abeilles sur une flaque de sirop; ou bien le diable a les pinces solides⁵⁰.

Précisément parce qu'il craint la ville comme si elle était le diable en personne, le paysan utilise également d'autres mesures préventives afin d'assurer la protection de son fils. Il sait, en effet, tirer profit des circonstances pour multiplier les allusions

49 Ibid., p. 25.

50 Louis-Philippe Côté, op. cit., p. 5.

sur l'insécurité et l'esclavage de l'existence hors de la vie champêtre, pour évoquer la vengeance de la terre contre ceux qui lui sont infidèles. La visite d'un parent qui vient de la ville ou des États-Unis, le séjour d'un déraciné de la paroisse au milieu des siens à l'époque des Fêtes sont pour lui des occasions de choix.

Ainsi, Jean Rioux se montre l'un de ces pères opportunistes. Il profite du fait qu'il vient de rencontrer Delphis Morin, revenu de la ville depuis le début de l'hiver et qu'il sait lié d'amitié avec son fils Hubert, pour mettre ce dernier en garde contre la tentation de suivre pareil exemple. Ayant appris que le jeune citadin en chômage se propose "d'hiverner chez ses parents" et qu'il s'est invité à réveillonner chez Pierre Michaud après la messe de minuit, il tonne contre cette effronterie éhontée:

Tonnerre! s'exclama le vieux Rioux, ça gaspille tout ce que ça gagne; puis quand arrive la morte saison, ça vient manger le pain de son vieux père. C'est plutôt lui qui devrait nourrir le vieux. Au moins, s'il aidait aux travaux, mais je serais bien surpris qu'il s'occupât même de soigner les bêtes. Tonnerre! il a le toupet d'arriver ici comme un prince; il se croit maître partout. Il est chanceux que Michaud ne soit pas Jean Rioux; il apprendrait où un fils doit aller réveillonner à la Minuit⁵¹.

⁵¹ Ibid., p. 29.

Si le terrien-éducateur apprend malgré tout que son fils côtoie des compagnons qu'il juge dangereux, capables d'exercer sur lui une mauvaise influence, il donne des signes de contrariété et d'inquiétude profonde. C'est d'un mauvais oeil qu'il le regarde se préparer à quitter le foyer pour la soirée. Il n'a pas le sourire plus facile lorsque rentre le jeune homme. Parfois, il rompt le silence le premier pour s'enquérir des gens qu'il a vus; mais il préfère habituellement s'abstenir d'interroger. S'il doit amorcer la conversation, il l'orientera plutôt du côté de la température ou des travaux du lendemain, sans y mettre d'ailleurs beaucoup de chaleur. Sa pensée est ailleurs. La crainte de voir celui qu'il prépare à lui succéder subir l'influence d'idées perverses le ronge. Parfois même, elle le dévore au point de le pousser à interdire à son fils la poursuite de ses fréquentations.

Marcel Garon, par exemple, n'aime pas beaucoup voir son fils Paul en compagnie de Pit Lanouette, reconnu comme "un type exécrable" dans la paroisse de Sainte-Anne-des-Monts. Et il aime encore moins ses relations de camaraderie un jour qu'il entend le jeune désœuvré proférer, dans sa propre maison, des propos injurieux contre le curé. Révolté, il reprend violemment le coquin qui, surpris, écourte sa veillée. Après le départ impromptu du jeune homme, Marcel Garon s'adresse alors à son fils en ces termes: "Paul, j'te défends

d'parler à ce garçon-là, il est pourri⁵²".

Autant le paysan se soucie de la préparation de son héritier, autant il se préoccupe de l'avenir de tous ses enfants, si nombreux soient-ils. Il désire que ses fils deviennent un jour maîtres d'un domaine comme le sien et que ses filles épousent des cultivateurs comme lui.

C'est avec beaucoup de soin, en effet, que le terrien essaie d'attacher ses fils au sol, qu'il cherche à les éveiller à l'amour de la vie rustique. Dès qu'il les juge capables de s'intéresser aux bêtes et à la culture, il commence à les initier aux travaux de la ferme. A tour de rôle, il les met en contact avec l'odeur charnelle de "son bien", leur confie quelques tâches adaptées à leurs capacités en attendant que leur âge lui permette de les joindre à ses occupations quotidiennes. Bref, son attitude à leur endroit est la même que s'il n'avait qu'un seul fils. Avec autant de sollicitude, il les prépare tous à leur métier de cultivateur, tente de leur éviter tout ce qui pourrait les éloigner ou les distraire de la vie champêtre.

Ses efforts ne se limitent pas toutefois à tenter d'accorder le coeur et l'esprit de sa descendance mâle aux pulsations de la vie

52 Eugénie Chenel, op. cit., p. 72.

paysanne. Mû par l'ambition de procurer à chacun une ferme non loin de la sienne, laquelle est réservée soit à l'aîné, soit au cadet de la famille⁵³, le terrien n'épargne ni peines ni misères. Il se dépense sans compter pour améliorer le rendement de ses champs, pour augmenter ses revenus et accumuler les sommes nécessaires à l'établissement de ses fils.

C'est ainsi que Pierre-Côme Provençal parvient à procurer une terre à trois de ses quatre fils⁵⁴, qu'Urgèle Deschamps réussit à acheter une propriété à chacun de ses trois garçons⁵⁵. Pour sa part, Hippolyte Douaire est moins heureux. Responsable de la subsistance de dix-huit personnes et éprouvé par la perte de plusieurs récoltes successives ainsi que par la crise économique que traverse alors le pays, il ne peut réaliser son désir. Il ne peut satisfaire son ambition. Néanmoins, il veut aider ses cinq fils, les pourvoir d'un

53 Selon les traditions particulières aux familles, le paysan lègue sa terre ou bien à l'aîné, tel que le font le père de Beaumont dans La terre et Hippolyte Douaire dans Nord-Sud, ou bien au cadet, comme le veulent Jean Rioux dans La terre ancestrale et Pierre-Côme Provençal dans Marie-Didace.

54 Germaine Guèvremont, Marie-Didace, Montréal et Paris, Fides, 6e édition, 1965, 210 p., p. 153.

55 Albert Laberge, La Scouine, Montréal, Imprimerie Modèle, Edition privée, 1918, 133 p., p. 6.

lot à défricher dans le canton de Brandon⁵⁶.

Sans faire montre d'un pareil dévouement à l'égard de ses filles, le paysan se soucie de leur avenir. Il nourrit secrètement l'espoir de les voir un jour épouser un garçon de la paroisse, possesseur d'une belle et grande terre. S'en remettant à sa femme pour assurer leur préparation de collaboratrice d'un mari cultivateur, il n'est toutefois pas indifférent à ce qu'elles font et à ce qu'elles disent. Comme chef de famille, il surveille leur évolution, les encourage, les conseille ou les réprimande. Mais il intervient surtout lorsque leurs idées, leur conduite ou leurs amours le contrarient, compromettent le rêve qu'il caresse pour elles.

Ainsi, le père Siméon Beaudry, dans La terre vivante d'Harry Bernard, réagit violemment quand il entend ses deux grandes filles Lucille et Jeanne lui faire part de leur décision d'aller travailler à la ville. Leur détermination le surprend, mais ne l'empêche aucunement de les désapprouver d'une façon non équivoque:

--- Eh bien! si c'est décidé, c'est décidé! Qu'est-ce que vous voulez que je dise? Chacun son goût, à la fin, mais vous n'êtes plus des enfants... J'suis

56 Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fides, 3e édition, 1960, 216 p., p. 29 et p. 109.

pas capable, moi vot'père si ça veut, de vous attacher ici et de vous imposer des lois... Mais j'vous dirai franchement, par exemple, que j'suis pas pour ça, j'suis pas pour ça pantoute... Maintenant, faites à votre tête, vous êtes ben libres de votre corps...⁵⁷

Vivement contrarié par le départ de deux de ses filles, le père Beaudry n'est pas au bout de sa peine. La conduite de sa cadette l'inquiète grandement. Il se demande pourquoi elle s'intéresse au médecin Fernand Bellerose, "un faraud de la ville"⁵⁸, plutôt que de répondre à l'amour que lui voue le jeune Ephrem Brunet, un garçon de la paroisse qui "connâit comme pas un son métier d'habitant"⁵⁹. Devant l'échec de ses tentatives pour orienter sa fille vers le prétendant qu'il préfère, il va même consulter son curé afin de prendre conseil et solliciter son aide.

Conformément à sa sagesse terrienne, le paysan ne conçoit donc pas pour ses filles d'autres modes de vie que celui de partager l'existence d'un cultivateur. Selon lui, le plus sûr moyen d'être heureux, de connaître un bonheur paisible et durable, consiste à

57 Harry Bernard, La terre vivante, op. cit., p. 121.

58 Ibid., p. 140.

59 Ibid., p. 84.

"rester avec son monde⁶⁰", de "se marier parmi son monde⁶¹". De même que ses fils doivent trouver une compagne de vie dans leur entourage, de même ses filles doivent accepter d'unir leur destinée à un "habitant" de la paroisse, à un fils de fermier.

Il faut noter toutefois que le terrien, tel que présenté par les auteurs du terroir, est habituellement le père d'une famille peu nombreuse. Rencontrer des héros qui ont plus de cinq enfants demeure tout à fait exceptionnel. Le nombre moyen de garçons et de filles par famille s'établit à trois, moyenne haussée du reste par les familles Donaire, Giroir, Barré et Moisan, dans lesquelles on compte dix enfants ou plus. Plusieurs paysans, par ailleurs, n'ont qu'un fils ou qu'une fille pour assurer la survivance de leur "bien". Que l'on songe, par exemple, aux héros de Damase Potvin, d'Eugénie Chenel, d'Ernest Choquette, d'Henri Lapointe et de Félix-Antoine Savard! La revanche des berceaux n'est sans doute pas l'affaire des romanciers. Ces derniers, parce qu'ils veulent montrer l'idéal qui anime et qui doit animer le terrien, évitent généralement d'entourer leur personnage principal de nombreux enfants. C'est là un procédé qui leur permet de mettre davantage en relief le culte de la terre.

60 Ibid., p. 148.

61 Adélard Dugré, La Campagne canadienne, croquis et leçons, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1925, 235 p., p. 169.

Ceci dit, il n'en demeure pas moins que c'est avec la constante préoccupation de l'avenir de sa terre et de sa descendance que le héros des récits du terroir consacre quelque trente années de sa vie à son oeuvre de possession et d'expansion agricoles. Le désir de transmettre "son bien" à un successeur digne de son nom, le rêve d'établir ses fils sur un domaine semblable au sien et de marier ses filles à des cultivateurs de sa race le stimulent dans la poursuite de ses ambitions et l'engagent à préparer soigneusement sa progéniture à les réaliser.

Tout au long de son existence, le héros créé par les auteurs du terroir multiplie donc les manifestations de son attachement au sol. Depuis la prise de possession de son domaine jusqu'au moment où il franchit le seuil de la mort, il trahit quotidiennement l'amour qu'il lui porte et qui ne fait que s'intensifier au fur et à mesure que l'écheveau de sa vie se dévide. Etroitement lié à sa terre par un pacte de don réciproque, il se dévoue avec une énergie indomptable pour la rendre la plus productive et la plus belle possible, il lui témoigne une tendresse dont est souvent privée son épouse, il la défend contre tous ceux qui osent s'attaquer à elle et met toute son ardeur à la conserver jusqu'à la fin de ses jours malgré les épreuves qu'il rencontre et les offres d'achat qu'on lui présente. C'est encore parce qu'il l'aime passionnément qu'il se prépare un successeur

digne de le remplacer, qu'il cherche à établir ses fils sur une ferme et à marier ses filles à des cultivateurs. Bref, le paysan que montrent les récits professe un véritable culte pour sa terre.

Par ailleurs, le terrien ne cache pas les motifs qui le lient au sol. Même s'il est peu communicatif de nature, il lève le voile sur les raisons qui l'orientent vers le service de la glèbe et le conduisent vers une "unanimité de vie" avec sa terre.

L'une des causes de l'affection passionnée du paysan pour sa terre est d'ordre esthétique. Sensible à la beauté, il ne peut résister aux splendeurs sans cesse changeantes de ses champs. A différents moments du jour et plus encore à chacune des saisons, il subit délicieusement le charme de la nature qui semble modifier sa parure dans l'unique dessein de lui plaire.

Ainsi, tôt le matin, il se laisse ensorceler par le spectacle du réveil de son domaine. Alors que le soleil perce les légères buées de l'atmosphère et frappe la végétation entière pour l'arracher au sommeil réparateur de la nuit, il embrasse du regard l'étendue de sa propriété et contemple les millions d'étoiles rieuses que la rosée a déposées sur les plantes du jardin et sur l'herbe des prés. Il est ravi par le sourire matinal de ses champs, par le baiser qu'il reçoit de la brise encore fraîche, chargée de toutes les odeurs de sa terre.

Jean Bérubé, dans Au Cap Blomidon, éprouve cette extase lorsqu'il se dirige vers les coteaux pour distribuer et surveiller les tâches des hommes qu'il commande sur la ferme de Hugh Finlay⁶². Il en est de même de Menaud et de l'équipe des jeunes draveurs qui l'accompagnent dans Menaud, maître-draveur. Partis avant le lever du jour en direction de la Noire, où les attend l'embâcle des billes de bois, ils s'arrêtent après avoir atteint les hauteurs du portage et assistent, éblouis, au réveil des terres de Mainsal.

Lorsqu'on eut gagné les hauteurs du portage, le soleil avait émergé.

Menaud s'arrêta.

...

Il se retourna vers ses compagnons qui, l'un derrière l'autre, marchaient courbés comme des porte-bâts dans ce chemin de conquête, en face de ce libre pays que le matin découvrait devant eux.

...

On fit une pause pour reprendre haleine.

Alors les jeunes draveurs tournèrent les yeux vers en-bas, vers les champs beiges dont les rectangles semblaient se raidir contre l'envahissement des bois [...] vers les vieilles maisons grises où l'on danse, les bons soirs, avec les filles.

On eût dit que la terre se faisait belle exprès et tendre en ce lumineux matin de printemps où, je ne sais pour quel apprêt d'amour, les collines commençaient à s'attiédir et le soleil, à danser sur les sillons.

--- C'est beau, pareil, dit l'un deux [...] ⁶³

62 Lionel Groulx, Au Cap Blomidon, op. cit., pp. 109-111.

63 Félix-Antoine Savard, op. cit., pp. 48-50.

Quand le plein soleil du midi commande l'arrêt des activités dans les champs et signale l'heure du retour à la maison, le paysan goûte également au spectacle qui se joue sous ses yeux. Chemin faisant, il s'émerveille à la vue des souples ondulations de son foin doré et des frémissements des jeunes tiges d'avoine ou de blé; il s'enivre des parfums du mil et du trèfle fraîchement coupés pendant que le susurrement des libellules aux ailes de safran et le crissement des grillons et des criquets saluent son passage. Les émotions éprouvées le dédommagent au centuple des labeurs passés⁶⁴. S'il est en compagnie de son fils, il essaie de les partager avec lui:

Oui mon garçon, regarde ces champs; jette un coup d'oeil sur ce blé qui mûrit: c'est de l'or cela, et plus agréable à la vue que l'autre... Sens-tu l'odeur qui monte jusqu'ici? Quand je pense aux freluquets qui achètent du parfum en bouteille; pouah! j'aime mieux emplir mes poches du terreau de mes champs: il ne brûle pas les narines, mais nous cause un tressaillement par tout le corps⁶⁵.

Ces sentiments de Jean Rioux dans La terre ancestrale caractérisent l'état d'âme du terrien qui traverse la chaude beauté de ses prés. Ils traduisent tout le bonheur que cause la pleine jouissance des richesses de la terre.

64 Antoine Gérin-Lajoie, op. cit., p. 85.

65 Louis-Philippe Côté, op. cit., p. 5.

L'AMOUR DE LA TERRE POUSSE JUSQU'AU CULTE

104

Après sa journée de travail, le paysan aime s'asseoir sur l'une des marches du perron de sa maison et jouir de la sérénité de son domaine dans la paix du soir envahissant⁶⁶. Il laisse ses regards voler jusqu'aux horizons lointains et revenir "ainsi que des engoulevants au nid de ses pensées⁶⁷". Jusqu'au moment où les étoiles fleurissent la nuit "ainsi qu'un champ de marguerites⁶⁸", il apprécie les bienveillantes distractions que lui offre le décor somnolent de la nature rustique. Pendant qu'il songe à l'avenir de ses enfants ou qu'il trace ses plans pour le lendemain et les jours à venir, il se surprend à suivre, sur les collines des alentours, l'ombrage dentelé des futaies et des taillis qui se profilent sur l'azur imbibé d'une clarté douce⁶⁹. Tantôt, il se grise de l'odeur pénétrante d'herbes aromatiques qui fume de la terre comme un encensoir⁷⁰; tantôt ce sont les froissements de soie des feuilles ou le concert des batraciens qui lui font oublier ses préoccupations⁷¹.

66 Damase Potvin, La rivière-à-Mars, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, 222 p., p. 74 et p. 177.

67 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, p. 34.

68 Ibid., p. 41.

69 Damase Potvin, La rivière-à-Mars, p. 154.

70 Id., Restons chez nous, p. 212.

71 Id., La rivière-à-Mars, p. 178 et L'Appel de la terre, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, 186 p., p. 19.

Mais c'est davantage à chacune des saisons que le paysan éprouve l'enchantement qu'exerce sa terre sur tout son être. Tenu de rythmer ses activités d'après le cycle des saisons, il se montre particulièrement sensible aux métamorphoses de son domaine.

Ainsi, dès qu'il perçoit les premières pulsations du printemps, il sent renaître en lui une vie nouvelle. L'émoi gagne tout son être. Il attend fébrilement que le soleil fouille de ses rayons la robe de neige et révèle chaque jour un peu plus les formes de la terre. Par anticipation, il jouit déjà des délices que lui apportera la vue du gazon verdoyant qui couvrira la campagne entière et de l'éclatement des bourgeons accrochés aux arbustes et aux ramilles des arbres; à l'avance, il savoure l'air humide des matins frais, chargé des explosions de vie⁷². Quand survient enfin le plein réveil de ses champs, son bonheur est décuplé. Tel un Robertson, il "s'emplit l'âme et les yeux du paysage qu'il a devant lui⁷³" et qui transpire la joie, l'espérance et la vie; tel un Didace Beauchemin, il renifle d'émotion devant la beauté encore fumante de sa terre du Chenal du Moine⁷⁴. D'ailleurs, même un étranger comme le Survenant est sensible

72 Damase Potvin, La rivière-à-Mars, p. 173.

73 Harry Bernard, La ferme des pins, Montréal, Librairie Granger Frères, 2e édition, 1947, 197 p., p. 193.

74 Germaine Guèvremont, Le Survenant, op. cit., p. 129.

à l'éclatement du printemps et à l'hymne à la vie du "bien" des Beauchemin.

Enfin, écrit Germaine Guèvremont, le printemps éclata. L'eau du Chenal redevint claire et verte. Par moments, ses courtes vagues scintillaient, telles des écailles d'argent. Souvent le Survenant suivait leur jeu captivant. Un midi, il crut entendre un murmure étranger. Il prêta l'oreille: plus qu'un murmure, un chant suave, une musique incomparable s'élevait parmi la prêle des marais, droite et rose près des berges. De partout à la fois, de la rivière, du coeur de la terre sonore, une musique montait, grandissait. Ses ondes harmonieuses couvrirent la plaine entière, elles enveloppèrent le Chenal du Moine et se répandirent passé les baies, passé les petits chenaux, passé les rigolets, à l'infini. En un hymne à la vie, les grenouilles se dévasant remontaient à la surface de l'eau et célébraient leurs noces avec la lumière du jour⁷⁵.

Dans tout son accomplissement, l'été exhale des charmes non moins séduisants. Tout est en fête au coeur de cette saison. Les branches des arbres ploient sous l'abondance de leurs feuilles ou de leurs fruits; les jardins et les potagers fourmillent de couleurs et dégagent des odeurs douces et agréables; les prés forment une sorte de table dressée pour le festin des sens. Aussi le paysan s'émeut-il devant l'opulence que recèle son domaine, devant l'étalage d'un tel débordement de vie.

75 Ibid., p. 129.

Le père Beaumont, par exemple, est heureux de conduire son fils Yves, de retour au foyer natal, à travers les champs de sa terre généreuse. Il prend plaisir à le guider et à partager avec lui son admiration devant la beauté de ses moissons et de l'ensemble de son patrimoine.

--- Viens, Yves... ce sont les moissons, les pâturages, l'effort toujours fidèle et généreux de notre bonne terre qu'il importe de constater.

Désignant d'un regard l'étendue elle-même de la ferme, il l'avait entraîné doucement comme pour l'associer à son admiration.

Ils traversèrent les prés, les bois de la "sucrierie" pleins de chuchotements mystérieux, les plantureuses moissons dont les balancements ondulaient avec mollesse aux sommets des coteaux.

Le père battait la marche, il s'arrêtait avec orgueil à tout instant pour faire contempler à Yves telle pièce de céréales dont le rendement allait être prodigieux, telle autre, trop négligée par Lucas pour donner encore abondamment, mais dont la fécondité demeurerait évidente. Puis il l'avait conduit dans les parcs verdoyants, parmi les chevaux de labours, au milieu des vaches laitières qui lourdes de lait rumaient en clignotant de leurs grands yeux vagues.

[...] Puis zigzaguant à travers les arbres, se courbant sous les branches abaissées des pommiers, ils étaient redescendus en longeant les vergers. Tantôt, c'était des champs de blé d'Inde, tantôt des carrés de choux ou de patates qu'ils traversaient, mais partout une joyeuse et bourdonnante rumeur montait du sol généreux dont la fécondité s'exhalait par chaque tige.

--- Hein! penses-tu, Yves, combien elle a peu de rancune, la vieille terre de chez nous, répétait le père Beaumont avec ravissement⁷⁶.

76 Ernest Choquette, La terre, op. cit., pp. 231-232.

La parure automnale de la terre procure au paysan des émotions aussi fortes. Quelque chose de grand et de nostalgique le remue quand il regarde, le matin ou le soir, les épais brouillards sournoisement emmêlés aux brûlés, aux chaumes et aux champs striés de labours⁷⁷, quand il voit les arbres qui ceignent telle ou telle partie de son domaine ornés d'une couronne sertie des couleurs les plus vives, quand il est témoin du départ des oiseaux qui l'avaient accompagné depuis les premiers jours du printemps⁷⁸. L'obstination de la vie contre le froid envahissant des nuits le remplit d'admiration en même temps que d'inquiétude. Il sait que cette lutte, si belle qu'elle soit, n'annonce en définitive que la lente agonie de la terre avant sa fatale entrée dans le cloître austère du silence hivernal. Mais les premières morsures du froid donnent à la campagne des aspects de merveilleuse beauté. "Oh! si l'on pouvait laisser à la terre ces teintes superbes, rousses, dorées ou argentées, dont elle se maquille⁷⁹", songe Claude Drioux alors qu'il fauche son blé. Toutefois, comme tous les terriens, le héros d'Ernest Choquette reconnaît que la nature doit suivre son cours normal, que l'automne

77 Germaine Guèvremont, Le Survenant, p. 52.

78 Ibid., p. 53.

79 Ernest Choquette, Claude Paysan, Montréal, La Cie d'Imprimerie et de Gravures Bishop, 1899, 229 p., p. 128.

doit entraîner petit à petit le tarissement de la vie et laisser, au milieu de sa désolation, l'espérance des jours à venir et des moissons abondantes⁸⁰.

Malgré ses rigueurs⁸¹, l'hiver est impatiemment attendu par le paysan. Il lui tarde de voir la neige recouvrir le sol et le protéger contre les meurtrissures stérilisantes du gel. Aussi sa joie est-elle grande lorsque le ciel exauce enfin son désir et revêt la terre dénudée d'un moelleux manteau de neige. Il ne dédaigne pas alors la neuve splendeur que prend son domaine. Son oeil n'accroche désormais nulle part. Frontières et reliefs sont abolis pour se fondre dans une infinie grandeur. Ses granges, sa maison, les arbres et les habitations voisines lui donnent l'impression de se pelotonner pour ajouter à l'immensité à la fois silencieuse et mystérieuse. C'est du moins ce que laisse entendre Damase Potvin, sensible, comme les héros qu'il crée, à la beauté nostalgique de l'hiver.

L'hiver est enfin venu et il a neigé, écrit-il, il a neigé, tout dernièrement, durant deux longs jours et deux longues nuits... La belle chose que la neige qui tombe silencieusement, adoucissant de sa nappe virginale tous les contours brusques; mettant sa ouate immaculée sur les bruits du monde!... Le

⁸⁰ Ibid., p. 27.

⁸¹ Paulette Collet étudie les rigueurs de l'hiver dans sa thèse L'hiver dans le roman canadien-français, Les Presses de l'Université Laval, 1965, 281 p., pp. 111-200.

village, au loin, et toutes les habitations dispersées dans la campagne, disparaissent sous de perpétuels rideaux mouvants; à chaque coup de la brise, tout s'enfuit, sans bruit, sous un linceul, tout s'enveloppe d'un silence étrange et mystérieux, mélancolique⁸².

Lors des belles journées d'hiver, le terrien éprouve un vif plaisir à admirer les reflets que le soleil ou la lune épandent sur la calme blancheur de la campagne. Il lui arrive souvent de suivre la danse des myriades d'étoiles qui scintillent dans les champs, de contempler les levers et les couchers de soleil qui laissent ici et là des traînées roses et bleues.

Fortunat Boulard, par exemple, ne peut, lors des soirées glaciales, demeurer indifférent devant le bleu métallique de l'espace. Perdu sur un lot de colonisation au centre du Témiscamingue, il est profondément ému par le spectacle qui se joue sous ses yeux, un soir qu'il revient de son travail.

Dans la lumière de la lune, les plaines bleuisaient et paraissaient s'allonger, tandis qu'à l'orée du bois se tassaient les sapins. Pas un bruit dans la forêt ni âme qui vive, semblait-il, dans le canton. Un silence bleu et net remplissait l'espace. Jamais Fortunat n'avait été saisi par un pareil spectacle⁸³.

82 Damase Potvin, Restons chez nous, op. cit., p. 71.

83 Claude-Henri Grignon, Le déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Les Editions du Vieux Chêne, 1934, 219 p., p. 189.

La beauté sans cesse renouvelée de la terre contribue sans aucun doute à séduire le paysan, à "fleurir son existence"⁸⁴ et surtout à l'attacher à son domaine. Elle s'insénue dans son coeur pour l'ensorceler et le captiver tout entier. Voilà pourquoi le journaliste français Roger Bourgouin, le héros de La Forêt qui a décidé de se faire colon dans l'Ouest, ne comprend pas l'attitude ni les reproches que lui adresse sa femme:

--- Il y a autre chose, Roger; quelque chose dont tu ne sembles pas t'apercevoir... Tes conversations n'ont plus rien de relevé... Tu en reviens toujours à la terre. Elle te prend non seulement ton corps, elle accapare toute ton intelligence. Oui, Roger, elle te prend jusqu'à ton coeur...

--- C'est vrai, je néglige un peu trop la culture de mon esprit. Eh bien, c'est entendu. Je redonnerai plus d'attention aux humanités. Et de ton côté, sans te demander de l'enthousiasme pour mon métier de bûcheron et de palefrenier, je crois que, si tu accordais quelque amitié à ma terre, loin de nous séparer, elle nous rapprocherait davantage. Vraiment, je ne puis m'empêcher de la trouver belle, attirante. Je me suis toujours étonné que tu aies pu jusqu'ici résister à son charme⁸⁵.

Jacques Duval, dans Le Français, découvre également le mystérieux attrait de la terre. Même s'il est résolu à quitter le patrimoine familial pour tenter l'aventure de la vie urbaine, il établit, devant

⁸⁴ N. Gosselin, L'héritage maudit, Montréal, "La Tempérance", 1919, 64 p., p. 18.

⁸⁵ G. Bugnet, La Forêt, Montréal, Les Editions du Totem, 1935, 239 p., pp. 87-90.

le refus de Marguerite Morel à le suivre, la cause de cette résistance qu'elle lui oppose. Il comprend l'emprise que la beauté changeante du sol exerce sur elle.

Jusqu'alors, Jacques Duval avait toujours cru que la terre ne pouvait fournir que de la fatigue et de l'ennui; il y aurait donc du plaisir en elle simplement à la contempler dormant sous le soleil d'automne. Il se rappela qu'au printemps, elle était belle aussi et agréable, et douce, quand elle verdoyait et embaumait si fort, quand se dressait au ciel bleu le grand magicien des champs fondant la tristesse avec les neiges, faisant briller des jours lumineux en des plaines enchantées de verdure, et des nuits douces dans un ciel étoilé; et même l'hiver, quand elle se dérobaît sous la couche de neige, il lui semblait qu'elle avait encore des charmes, quand elle faisait naître la joie de deviner ce qu'elle serait quand le soleil printanier s'emparant d'elle, en ferait l'instrument des éclatants miracles de l'éveil universel au ras de la terre⁸⁶.

Toutefois, la beauté toujours nouvelle de la terre n'explique pas à elle seule toute l'affection qu'entretient le paysan à son endroit. Un autre motif, d'ordre pratique celui-là, concourt également à lui faire aimer le sol et la vie agricole. Son commerce avec la glèbe lui permet, en effet, de connaître une existence libre et indépendante, de mener une vie exempte de l'insécurité qui hante quotidiennement l'habitant des villes.

86 Damase Potvin, Le Français, pp. 206-207.

Aux yeux du terrien, il n'existe pas de vocation qui, après celle du prêtre, soit plus belle que la sienne. Dans la hiérarchie des occupations profanes, il a vraiment l'impression de tenir la première place, d'être le seul à pouvoir jouir de l'indépendance recherchée par tout homme. Sur ses arpents de terre, il n'a de comptes à rendre à personne. Il n'est harcelé dans son travail par nul supérieur, par aucun contremaître. Maître unique, après Dieu, du sol qu'il cultive pour lui et pour les siens, il se considère comme "le roi de son domaine⁸⁷" et c'est avec fierté qu'il l'affirme.

Dans Un coeur fidèle, par exemple, François Beaulieu admet, comme son voisin Gros-Jean Dumont, les difficultés que comporte le défrichement d'un lot. Il avoue que les débuts sont pénibles. Mais cette étape franchie, lorsqu'il ne s'agit plus que d'entretenir et d'embellir son domaine, il ne trouve rien de plus beau que "le métier d'habitant". Et il ne manque pas de le dire à son interlocuteur qui se plaint de sa rude besogne.

--- T'as pas à te plaindre, toi, gros Jean! T'as pris une terre toute faite: si t'avais pris comme moi une terre en bois de bout pleine de roches!

On travaillait dans l'abatis toute la journée, on dînait sur une souche, on rentrait à la nuit tombante avec du charbon jusque dans le blanc des yeux. On semait, ça

87 Damase Potvin, Restons chez nous, p. 18.

ne venait pas; quand ça venait, ça gelait. Cela c'est de la misère. Mais quand on a pris le dessus, on est bien content d'avoir une terre. Moi, il n'y a rien que je trouve plus beau qu'une belle terre, nette comme la main, avec une maison dessus. Mon défunt père disait "qu'un habitant est un roi"; je trouve qu'il avait raison⁸⁸.

Pierre Michaud, dans La terre ancestrale, ne pense pas autrement. Au cours d'un entretien avec Delphis Morin qui lui confie son dessein d'aller travailler à la ville afin d'amasser l'argent nécessaire à son établissement sur une terre, il brosse le tableau de la vie champêtre et de la vie urbaine. Il met en évidence la liberté de la première et l'esclavage de la seconde et conclut en ces termes:

--- Je t'y engage mon jeune homme. Vois-tu, un cultivateur sur sa terre est plus roi qu'un roi; le royaume est plus petit, mais il le tient mieux dans sa main. Etre son propre maître, n'avoir à répondre de rien à personne, se dire que chaque heure d'ouvrage ajoute à sa propre richesse, c'est une satisfaction extrême: le cultivateur la possède⁸⁹.

Même si les témoignages de Pierre Michaud et de François Beaulieu sentent le plaidoyer, même s'ils portent le message que veulent laisser les romanciers, ils correspondent néanmoins à la

⁸⁸ Blanche Lamontagne-Beauregard, Un coeur fidèle, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, 196 p., pp. 60-61.

⁸⁹ Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, p. 121.

conviction profonde du paysan canadien-français. Louis Hémon en rend compte d'ailleurs par l'intermédiaire de la mère Chapdelaine. Cette dernière, en effet, ne manque pas, lors d'une veillée chez Ephrem Surprenant, de redorer un peu le blason de l'agriculture que le prétendant de sa fille vient de ternir en clamant ses préférences pour la vie ouvrière dans les centres industriels américains.

--- Il n'y a pas de plus belle vie que la vie d'un habitant qui a de la santé et point de dettes, dit-elle. On est libre; on n'a point de "boss"; on a des animaux; quand on travaille, c'est du profit pour soi... Ah! c'est beau!⁹⁰

La liberté d'action et l'indépendance attachées à l'agriculture ne constituent pas les seuls avantages qu'apprécie le terrien. Il en est un autre qui revêt à ses yeux plus d'importance encore: la sécurité qu'apporte sa profession.

Voilà pourquoi, il fait valoir cet avantage pour affirmer la prééminence de son genre de vie sur tous les autres et en particulier sur la vie urbaine. Dans ses discussions avec ceux qui méprisent la vie champêtre au profit de la vie des villes, c'est l'argument-clé auquel il recourt pour confondre ses adversaires. Habitué à penser continuellement à l'avenir, l'esprit sans cesse tendu vers

90 Louis-Hémon, Maria Chapdelaine, p. 149.

l'espoir d'une récolte toujours meilleure et vers la prolongation de son oeuvre, il attache une importance de première valeur à la permanence dans le travail et à la sécurité de sa subsistance et de celle des siens.

Ainsi, François Beaulieu utilise l'argument de la sécurité pour détruire, de façon décisive, le raisonnement de Gros-Jean Dumont, pour établir, sans équivoque aucune, la supériorité de son état sur celui de prolétaire urbain. Il réplique ainsi à l'ancien manoeuvre d'une fabrique américaine qui, pour servir le dessein de l'auteur, se fait le piètre avocat de la mauvaise cause.

--- Oublie pas qu'un habitant a toujours sa vie assurée. En temps de maladie, ça pousse pareil et le soleil est là. Mais le journalier qui est malade perd tout son salaire et la plupart du temps, il n'a rien devant lui. L'année que j'ai eu ma grosse pleurésie, tout a marché comme de coutume. La femme a engraisé les porcs, les garçons ont fait les travaux; on n'était pas plus pauvre qu'avant. Un habitant est toujours sûr de son pain⁹¹.

Michel Lebeau ne pense pas autrement. Même s'il mène une existence difficile comme pionnier dans l'Ouest canadien, même si sa femme le harcèle constamment afin de retourner à la ville, il ne veut

91 Blanche Lamontagne-Beauregard, Un coeur fidèle, op.cit. pp. 61-62.

pas céder. Son expérience de la vie urbaine et de la vie champêtre lui permet de se convaincre du bien-fondé de son obstination. Il sait que des jours meilleurs viendront et il est assuré, entre-temps, pour lui et pour les siens de trois repas par jour.

Retourner à Montréal, c'est facile à dire, confie-t-il à Raymond Chatel... Et puis qu'est-ce que je ferais à Montréal? Travailler pour dix-huit piastres par semaine, dans une manufacture? Dix-huit piastres par semaine! Avec une femme et cinq enfants? C'est de la pure folie! Ici, après tout, on se réchappe passablement, et il y a plus d'avenir pour les jeunes... A Montréal, j'ai deux frères qui sont restés là. Il y a dix ans, ils partaient chaque matin pour l'ouvrage avec leur dîner dans une petite chaudière, et ne revenaient qu'à sept heures du soir, après avoir traversé la moitié de la ville. Ils partent encore avec leur chaudière. Ils sont plus pauvres que moi, ils n'ont pas un sou de côté... Ici, au moins, on est son maître. Et l'on est sûr de trois repas par jour⁹².

Le paysan conçoit donc la liberté d'action, l'indépendance et la sécurité comme des bienfaits inestimables et comme l'apanage exclusif de sa profession. Et ces avantages prennent une résonance particulière dans son esprit. Il les considère comme une condition essentielle à son épanouissement et à son bonheur. Être son propre maître sur un domaine bien à lui, être sûr de son pain quotidien, c'est

⁹² Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Lévesque, 1931, 212 p., pp. 94-95.

là "le seul bonheur et la seule indépendance"⁹³, comme l'affirme Fortunat Boulard, c'est là des raisons suffisantes pour river tout homme au service de la terre, pour déterminer les jeunes gens à s'orienter vers la culture du sol, même s'ils doivent faire oeuvre de pionniers.

Mais il y a davantage. L'union du paysan à "son bien" ne se justifie pas uniquement par des motifs d'ordre esthétique et pratique. Elle se fonde également sur le souvenir des ancêtres et sur le dessein de servir son pays. Un patriotisme avoué, tantôt sentimental, tantôt rationnel, incline le terrien à aimer le sol, à se dévouer à sa terre comme à sa patrie.

Héritier d'un domaine défriché et amélioré par ses ascendants, le cultivateur doit en effet se montrer digne de sa race et du patrimoine dont il est le dépositaire. L'histoire de la lutte de ses ancêtres, de leur contribution à l'oeuvre familiale lui dicte la loi à suivre, lui confère l'obligation de la conserver bien jalousement dans l'honneur pour tous ceux qui suivront. Elle sacralise en quelque sorte la terre qu'il a reçue.

93 Claude-Henri Grignon, Le déserteur et autres récits de la terre, op. cit., p. 200.

Ainsi, dans La terre ancestrale, l'alliance intime de Jean Rioux avec son domaine prend racine dans le devoir que lui ont tracé neuf générations de Rioux. En dépit de son vieil âge, le héros de Louis-Philippe Côté ne peut se résoudre, après le départ de son fils pour la ville, à quitter le patrimoine, à le livrer à des mains étrangères pour aller se reposer à l'ombre du clocher paroissial. C'est même là une pensée à laquelle il ne peut s'arrêter tellement elle lui paraît criminelle. Pour lui, la terre ancestrale demeure un coin de pays qu'il faut garder coûte que coûte.

C'était une donation qu'il tenait des vieux depuis trois siècles, qu'il eût trouvé criminel d'abandonner. Aliéner sa terre eut été à ses yeux une lâcheté aussi basse que celle d'un père qui vendrait son enfant⁹⁴.

Un sentiment identique anime le père Beaumont dans La terre d'Ernest Choquette. Même si le vieux paysan a légué l'héritage ancestral et s'il s'est retiré au village depuis, il a conservé un profond attachement pour ses champs et ses bêtes. Il surveille de près l'évolution de son héritier. Il se tourmente de le voir négliger la "bonne et vieille terre" et s'adonner à la passion de l'alcool. Souvent, il quitte sa retraite pour remplacer son fils Lucas, absent ou malade. Et lorsque ce dernier doit quitter le pays par suite de

94 Louis-Philippe Côté, op. cit., p. 154.

la mort du jeune médecin de la paroisse, il se fait un devoir de reprendre l'exploitation de sa ferme.

C'est que le pauvre vieux, incapable de se décider à laisser son ancienne ferme tomber en des mains étrangères, en avait repris l'exploitation. Il lui semblait de plus qu'il ne s'acquittait que de son simple devoir⁹⁵.

Le souvenir des ancêtres se retrouve tout autant chez le terrien qui n'a pas eu l'avantage de succéder à son père. Que le fils du paysan s'établisse sur un lot défriché ou non, il a l'impression de prolonger ses devanciers. Par la profession qu'il exerce, par les ambitions qu'il nourrit, il éprouve le sentiment de vivre en harmonie avec eux, de servir la cause à laquelle ils ont consacré leur vie. Cette manière de voir n'est pas étrangère à son attachement au sol. Elle contribue à l'encourager dans ses efforts, à lui faire aimer et son métier et la terre qu'il remue ou qu'il rend propre à la culture.

Jean Berlouin, par exemple, puise une énergie sans cesse renouvelée dans la pensée qu'il continue la tradition ancestrale. Fils d'ouvrier urbain et petit-fils de paysan, il s'adonne aux travaux du défrichement avec la satisfaction de marcher dans les pas des bâtis-

95 Ernest Choquette, La terre, p. 202.

seurs du pays. Après cinq mois de lutte contre la forêt, il dit son bonheur de prolonger la lignée des pionniers du sol, des amants de la terre canadienne-française.

Régine, dit-il, je pense à nos ancêtres, à la première chaumière dans la forêt, aux premiers baisers, aux premiers travaux, à la première étreinte voulue dans le lit de rodins pour la survivance de notre race. Nous les continuons. Respire l'odeur charnelle de la terre. Années, jours, minutes et secondes sont restés dans les sillons lourds moulés par les fatigues et les sueurs de ceux qui sont morts. Pas surprenant qu'elle soit fertile, ma terre!⁹⁶

Toutefois, le paysan n'appuie pas toujours son attachement à la terre sur un patriotisme à caractère sentimental. Souvent, il conçoit le dessein de servir son pays et de l'enrichir par l'apport de ses bras, de ses idées et par l'orientation de ses fils vers la culture du sol. Convaincu, à l'égal de l'élite sociale et religieuse de son époque, de la vocation agricole des Canadiens français, il veut jouer un rôle utile dans la survivance nationale. Dans la mesure de ses possibilités, il cherche à rayonner dans son milieu pour que son influence soit un encouragement à vivre en conformité avec son idéal, pour que ses idées triomphent des préjugés et de la réclame néfaste.

96 Adolphe Nantel, La terre du huitième, op. cit., p. 164.

"Arcbouter (sic) avant tout sur le sol l'essor de sa race⁹⁷", voilà la pensée qui le détermine et régit son comportement.

Ainsi en est-il du père Beaumont dans La terre d'Ernest Choquette. Né au bruit du canon de 1837 et enrôlé dans l'armée pacifique des terriens pendant quarante ans, il s'est dévoué sans compter pour conserver l'héritage reçu, pour préparer ses fils à assurer la relève, pour les diriger vers la carrière agricole. Aussi est-il heureux lorsque son cadet, de retour de la guerre des Boers, défend publiquement les convictions qu'il a lui-même toujours entretenues. En désaccord total avec les idées de progrès industriel prônées par un orateur politique venu rencontrer la population de Saint-Hilaire, il éprouve une joie intense quand il entend son fils secourir son impuissance indignée et donner la réplique souhaitée:

Votre place est ici avant tout, et non dans les villes que l'industrie et le commerce gouvernent... La terre maternelle et toujours féconde de Québec n'a rien à envier aux pays les plus fortunés. Et ce serait une aberration que d'accepter l'étrange déracinement - aussi amer pour l'homme que pour l'arbre - que l'on vous a proposé tantôt...

Enracinez-vous donc dans le sol, dans ce sol que vos ancêtres ont ouvert, que vos pères ont cultivé et dont le sein généreux offre à notre race la seule aisance et la seule force désirables...

97 Ernest Choquette, La terre, op. cit., p. 235.

Pareillement, trois siècles d'attachement au sol... ont façonné à la race française, en Canada, une âme rurale, mais une âme susceptible d'atteindre aux plus nobles élans du coeur et de l'esprit. C'est par elle que nous tiendrons tête à l'envahissement, d'où qu'il vienne⁹⁸...

Ce sont des propos semblables que tient Baptiste Barré dans La Campagne canadienne. Selon lui, tout Canadien français se doit à sa race et à son pays. Son devoir n'est pas d'aller s'engouffrer dans une usine, ni de vendre ses services à l'étranger. Il consiste plutôt à faire sa quote-part pour assurer le progrès de la nation. Voilà pourquoi lui, qui a connu l'expérience du travail "comme esclave sous l'oeil des entrepreneurs anglais"⁹⁹, a décidé de s'enraciner au sol et de se donner comme tâche de travailler sans relâche pour que sa famille vive dans des conditions plus faciles que celles qu'il avait connues, pour que ses enfants s'instruisent et servent mieux le pays, pour que ses fils s'établissent sur un domaine plus beau que le sien et l'exploitent de façon plus rationnelle. "La religion et la patrie", telle est en définitive la loi qui l'a guidé tout au long de son existence et qui lui fait goûter à la satisfaction bien douce du devoir accompli.

⁹⁸ Ibid., pp. 253-254.

⁹⁹ Adélard Dugré, La Campagne canadienne, op. cit., p. 225.

Chacun doit remplir tout son rôle, affirme-t-il. Mon grand bonheur, quand je mourrai, ce sera d'avoir rempli le mien. J'ai donné au bon Dieu un prêtre et deux religieuses; j'ai donné à mon pays six belles terres avec leurs habitants; je n'ai pas fourni à la société le chef que je lui préparais, mais ce chef se trouvera parmi mes petits-fils; car la jeunesse d'aujourd'hui est belle. Je pourrai mourir content¹⁰⁰.

Sentimental ou réfléchi, le patriotisme brille au fond de l'âme du paysan. Même s'il ne se manifeste pas à tous les jours, même s'il ne paraît qu'en de rares et grandes occasions, il existe néanmoins. Toujours, il est là, en état constant de veille, pour guider, comme une seconde conscience, la conduite du terrien sur la voie de la fidélité au patrimoine et aux moeurs rurales. Il devient ainsi le plus important motif d'attachement au sol. Plus que la beauté sans cesse renouvelée de la vie champêtre, plus encore que l'attrait de la liberté, de l'indépendance et de la sécurité qu'offre le métier "d'habitant", il exerce une influence prépondérante toute la vie durant.

Somme toute, trois grands motifs lient le héros des récits du terroir à "son bien". "Trois voix" l'appellent au service du sol, l'incitent à la permanence dans l'exercice de ses fonctions et cimentent chaque jour davantage son alliance avec la glèbe.

¹⁰⁰ Ibid., p. 207.

L'AMOUR DE LA TERRE POUSSE JUSQU'AU CULTE

125

La beauté toujours nouvelle de ses champs lui chuchote les douceurs de son milieu de vie. A différents moments du jour et plus encore à chacune des saisons, elle s'insinue dans tout son être pour lui faire apprécier le charme de la vie champêtre, pour apaiser la rudesse de sa tâche, pour lui faire sentir que la nature l'appuie continuellement dans son travail. Elle suscite chez lui des sentiments d'admiration, de joie, d'espoir, de satisfaction, de calme et de paix qui adoucissent son existence et l'attachent à ses arpents de terre.

La liberté, l'indépendance et la sécurité que lui procure son métier constituent des liens supplémentaires. Elles ajoutent à la beauté de sa terre. A cause de ces avantages, il éprouve l'agréable sensation de régner sur son domaine. Contrairement au citadin, il savoure le bonheur de s'adonner à des occupations de son choix sans être l'objet d'une surveillance étroite et constante par un contremaître mercenaire et capricieux, de travailler à son profit sans être préoccupé par le gain du pain quotidien, de pouvoir acquérir une aisance suffisante pour aider ses fils à s'établir à leur tour sur une "belle terre".

Plus grande encore est la "voix" du patriotisme. Elle semble sourdre des profondeurs de la terre pour lui rappeler son devoir de conservation et de prolongation de l'oeuvre ancestrale, pour lui

indiquer ses responsabilités vis-à-vis de son pays et de sa race. Cette force l'inspire dans son idéal de possession et d'expansion agricoles; elle le stimule dans la poursuite de son but. De plus, par la vision de l'avenir dont elle se réclame, elle l'incite à préparer sa succession, à orienter ses fils vers la culture du sol. Ainsi, elle est à la source de ses grandes aspirations; elle le dirige et favorise son cheminement vers "l'unanimité de vie" entre lui et sa terre.

Le héros des auteurs d'inspiration rustique ne se limite donc pas à se révéler tel qu'il est, c'est-à-dire passionnément attaché au sol. Il allègue également les motifs qui le lient à sa terre, qui le conduisent à faire corps avec elle dans une "unanimité de vie" parfaite.

Grâce en effet à l'influence des mobiles d'ordre esthétique, pratique et patriotique, le paysan se livre corps et âme à la culture de ses champs. Il les féconde généreusement des sueurs de son labeur quotidien, certain de recevoir en retour maints bienfaits. Ses efforts ne comptent pas pour préparer la venue d'une récolte capable d'assurer sa subsistance et celle de sa famille, pour accroître l'étendue de sa propriété ou pour l'embellir, pour attacher ses fils à l'oeuvre qu'il accomplit et qu'il prolonge à la suite de ses ancêtres. Jour après jour, saison après saison, il se donne totalement à sa terre pour réaliser ses aspirations. Ce commerce intime avec la glèbe

l'enracine progressivement dans le sol et façonne peu à peu sa mentalité, sa manière d'être et de juger. En le soumettant à ses lois et à ses rythmes, la terre lui inspire une patience sereine et l'habitue à vivre en étroite dépendance avec les forces qui le dominent, avec l'ensemble des phénomènes naturels qui échappent au contrôle de l'homme. Une conception de l'existence, puisée à même son accoutumance au sol prend forme dans l'esprit du terrien et l'habilite à surmonter courageusement les épreuves qu'il peut rencontrer. Les malheurs causés par la perte partielle, voire totale, de ses récoltes, de ses granges et de ses animaux, par la mort de sa femme, par la trahison de son fils unique, l'atteignent vivement; mais ils ne parviennent pas à le détourner de l'idéal qu'il s'est tracé, à ébranler sa fidélité à la terre.

Le paysan fait de sa terre sa maîtresse unique. Avec elle, il se consacre amoureusement au travail de la vie en vertu d'une sorte de sacrement de la nature. Son existence entière est dédiée à répondre aux exigences d'une amante difficile à servir mais prodigue en richesses. Avec un soin jaloux, il veille sur elle, la protégeant contre toute profanation, d'où qu'elle vienne. Il lui témoigne des marques d'affection dont sont privés les êtres liés à lui par la chair et le sang. C'est avec elle, pour elle et par elle qu'il vit. Bref, c'est un culte profond que le paysan voue à sa terre.

L'AMOUR DE LA TERRE POUSSE JUSQU'AU CULTE

128

Cette vénération pour la terre et, à travers elle, pour l'agriculture, ne se fonde pas uniquement sur les motifs avoués. Elle prend racine également dans la pensée "agriculteuriste" qui a dominé l'histoire de la société canadienne-française un siècle durant.

A partir des environs de 1850 et ce jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, une école de pensée en effet a guidé les Canadiens français et a façonné leur mentalité. Par suite du début de l'industrialisation qui provoque une première vague d'émigration de la population rurale vers la ville et vers les Etats-Unis, la plupart des chefs de file jettent un cri d'alarme. La désertion des campagnes les rend conscients des dangers de l'aliénation de la société. Ils partent donc en croisade contre l'âge industriel moderne et prêchent la vocation agricole des Canadiens français. Depuis Etienne Cartier principalement, les uns après les autres invitent leurs compatriotes à se cramponner au sol. Au nom de la survivance nationale, ils prêchent la fidélité à la terre. Même en 1946, les évêques de la Province de Québec, inspirés par les sociologues et les économistes d'alors, se méfient de l'ordre social moderne, centré sur l'industrialisme. Ils demandent à leurs fidèles de se livrer à la colonisation plutôt que d'aller se constituer les prisonniers de

l'esclavage et du chômage urbains¹⁰¹.

La faveur qu'a connue l'idéal "agriculturiste" n'est pas étrangère par ailleurs aux conséquences de la Conquête. Elle s'explique par la perte de l'autodétermination des Canadiens français et de leur écartement systématique de l'ordre économique-social édifié par le conquérant. Impuissante à industrialiser son propre territoire, la société canadienne-française a été tenue de se retrancher derrière la seule forme d'existence qui s'offrait à elle: la culture du sol. Là seulement, elle avait l'impression d'échapper à l'aliénation et de régner en maître.

101 Voir Lettre pastorale collective des évêques de la Province de Québec, dans Mandements, Lettres pastorales, circulaires et autres documents du diocèse de Montréal, 1946, tome 20, no 31, pp. 251-271. Voir également Michel Brunet qui étudie "l'agriculturisme" dans La présence anglaise et les Canadiens français, Montréal, Beauchemin, 1964, pp. 113-140.

CHAPITRE II

LA COLONISATION ET LA FIDELITE

Sens du mot colonisation - Histoire de la colonisation à travers les récits du terroir: le Saguenay et le Lac Saint-Jean, les Bois-Francs et les Cantons de l'Est, le Nord de Montréal, le Témiscamingue et l'Abitibi, l'Ouest canadien - Motifs qui animent les héros créés par les auteurs: d'ordre vital, d'ordre psychologique, d'ordre patriotique - le mobile mis en relief. Conclusion.

Au Canada français, le mot colonisation revêt deux significations. Selon l'époque que l'on étudie, il prend tantôt un sens étymologique et plein, tantôt un sens particulier et restreint.

Sous le régime français, il s'entend dans sa valeur étymologique. Les autorités de la Nouvelle-France, avec l'appui et la protection de leur patrie d'origine, tentent de bâtir un pays et d'édifier une nation nouvelle sur les rives du Saint-Laurent. Pour exploiter les diverses ressources que leur offre le territoire, elles s'appliquent à y établir des agriculteurs, des pêcheurs, des forestiers, des commerçants, des industriels, des artisans et des hommes de profession libérale; elles ne veulent négliger aucun mode d'activité susceptible de contribuer au développement et au mieux-être de la population. Sans

doute, les premiers colons sont recrutés dans les milieux paysans français. Mais cette préférence accordée à l'homme de la terre répond à une nécessité. Il fallait que la colonie pourvût elle-même à ses besoins élémentaires à cause de la lenteur et des difficultés de communication avec l'extérieur¹.

Sous le régime anglais toutefois, le terme colonisation perd ce sens plein. Devenue possession britannique, la colonie française se voit privée de la maîtrise de sa destinée. Les fils et les petits-fils de Français qui décident de demeurer au pays en voie de formation passent sous la juridiction d'une métropole dont les conceptions et les ambitions politiques diffèrent totalement de celles de l'ancienne mère-patrie. Leur désir de résister malgré tout aux influences assimilatrices et de se développer selon la ligne de leurs origines les contraint à se réfugier dans l'agriculture. La conquête du sol devient désormais leur unique moyen de vie et d'expansion économique. C'est alors que la colonisation acquiert pour eux une signification particulière, qu'elle se limite au défrichement, c'est-à-dire à la transformation d'un domaine inculte en une terre apte à la culture.

Si restreinte ou diminuée qu'elle soit, cette notion de la colonisation couvre néanmoins une réalité fort importante dans la

¹ Esdras Minville, La colonisation, dans L'Agriculture, Collection Etudes sur notre Milieu, Montréal, Fides, 1943, 555 p., pp. 275-346, p. 277.

survivance et l'évolution de la société canadienne-française. Trois générations après la Cession, la population commence en effet à se sentir comprimée dans les seigneuries riveraines du Saint-Laurent. Devenue trop dense par la seule force de sa croissance naturelle², elle se rend à l'évidence que le temps est venu d'agir, d'autant plus que bon nombre de jeunes gens émigrent dans les villes ou aux Etats-Unis et que rien n'est fait en haut lieu pour remédier au problème. Certains pères de famille, soucieux de garder leurs fils près d'eux, trouvent une solution. Ils font l'acquisition d'un lot et se livrent au défrichement. Leur exemple donne le signal d'un élan nouveau et bientôt tout un mouvement de colonisation, encouragé par le clergé, permet à la nation de se répandre dans les différentes parties du territoire inoccupé jusque-là et même d'entamer les plaines de l'Ouest canadien. C'est ainsi que les régions du Saguenay et du Lac Saint-Jean, des Bois-Francs et des Cantons de l'Est, des "Cantons du Nord", du Témiscamingue et de l'Abitibi s'ouvrent à l'agriculture et que le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta se ressentent de cette marche envahissante.

2 De 65,000 qu'elle était en 1763, elle est passée à 553,134 en 1831 selon le recensement fait alors, cité par Georges Vattier, Esquisse historique de la colonisation de la Province de Québec, Paris, Champion, 1928, 128 p., p. 113.

Plusieurs récits du terroir se font l'écho de ce phénomène social. Ils témoignent de cette humanisation conquérante du sol qui rayonne en tout sens. En les groupant selon leurs affinités régionales et en tenant compte de l'époque à laquelle chacun se réfère, la presque totalité d'entre eux autorisent le lecteur à suivre l'épopée de la colonisation dans les différentes parties de la province. Quant aux quelques autres qui échappent à cette classification, ils révèlent la force de ce courant qui dirige un certain nombre de Québécois vers l'Ouest canadien.

Damase Potvin s'intéresse de façon particulière à la colonisation du Saguenay. Dans Restons chez nous³, il met en scène l'un des pionniers de la paroisse de Bagotville, laissé seul sur le domaine qu'il a défriché par suite du départ de son fils unique pour les Etats-Unis. Par un retour en arrière, il évoque l'histoire de la Société des Vingt-et-Un, formée pour entreprendre la coupe du bois sur les rives de la Baie des Ha! Ha! et qui a permis à plus d'un paysan de la Malbaie et de Baie Saint-Paul d'y acquérir un lot et de devenir des cultivateurs prospères⁴. Jacques Pelletier, l'un des principaux personnages du roman, est de ce nombre.

3 Damase Potvin, Restons chez nous, Québec, Alfred Guay, 1908, 244 p.

4 Ibid., p. 27.

Toutefois, c'est avec La rivière-à-Mars⁵ que l'auteur trace l'histoire de la conquête d'une partie du Saguenay. Il s'appuie sur la vie d'Alexis Tremblay, dit Picoté, le chef de la Société des Vingt-et-Un, pour faire connaître les premières années de la colonisation de cette région.

Sur sa terre rocailleuse de la Malbaie, Alexis Maltais⁶ rêve d'exploiter l'immense forêt située à quelque soixante milles au nord-est de son domaine. Il désire ouvrir à la culture cette contrée dont il sait la richesse par les récits des trappeurs qu'il a rencontrés. L'exploration des lieux le confirme dans son dessein. Il éprouve désormais la conviction que ce sol est "capable de faire vivre toute la population de Charlevoix⁷", un peu à l'étroit dans les limites où elle évolue à cause de sa forte densité. Il se met donc aussitôt à l'oeuvre. Il persuade vingt de ses concitoyens de s'associer à lui et de partager la responsabilité financière de l'entreprise qui exige une mise de fonds de huit mille quatre cent dollars. C'est ainsi que

5 Damase Potvin, La rivière-à-Mars, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, 222 p.

6 L'auteur cache maladroitement le nom de Tremblay sous celui de Maltais, voir pp. 7-8.

7 Ibid., p. 12.

naît la Société des Vingt-et-Un⁸.

Au printemps 1838, la Société est prête à commencer ses opérations. Elle envoie une première équipe munie de l'outillage nécessaire à l'exploitation du bois. Vingt-sept hommes composent le groupe dirigé par Alexis Maltais qui a amené avec lui sa femme et ses deux fils. Dix jours après le départ, la goélette de Thomas Simard jette l'ancre à la Baie des Ha! Ha! C'est là que les fondateurs du Saguenay agricole se livrent à la tâche, encouragés cinq mois plus tard par l'addition de quarante-huit personnes venues de la Malbaie et de Baie Saint-Paul.

Les quatre premières années sont consacrées à l'abattage des pins sur les bords de la rivière Ha! Ha! d'abord et de la rivière-à-Mars ensuite. On s'enfonce progressivement dans les terres pendant que la colonie s'accroît en nombre par l'arrivée de nouvelles familles. Des épreuves successives finissent toutefois par dissoudre la Société.

⁸ Leurs noms sont inscrits sur le monument élevé en leur honneur à Saint-Alexis en 1924. Ce sont: Alexis Tremblay, dit Picoté, Louis et Joseph Tremblay (frères d'Alexis), Georges Tremblay, Jérôme Tremblay, Thomas Simard, Ignace Couturier, Joseph Lapointe, Benjamin Gaudreault, Joseph Harvey, Louis Desgagnés, Louis Villeneuve, Ignace Muré, David Blackburn, François Maltais, Michel Gagné, Basile Villeneuve, Pierre Boudreau, Jean Harvey, Louis Bouliane et Alexis Simard.

La perte presque complète des billes coupées au cours des troisième et quatrième hivers, causée par la crue des eaux printanières de la rivière-à-Mars, et la destruction de la forêt et de plusieurs établissements, provoquée par un immense "feu de forêt", affaissent les courages. Incapables de tenir plus longtemps, les vingt-et-un actionnaires de la Société décident alors de vendre leur part respective à l'industriel William Price. La levée de l'interdit de la colonisation agricole favorise néanmoins tous les sinistrés. Ils peuvent enfin réaliser leur ambition de s'adonner à l'agriculture⁹.

Les paroisses de Charlevoix et de la Côte Sud du fleuve ont désormais l'opportunité de déverser librement leur surplus de population du côté du Saguenay. Grâce à l'initiative courageuse d'Alexis Maltais et de ses associés, un immense et fertile territoire leur est maintenant accessible.

Après avoir consacré le tiers de son roman à l'histoire de la

9 Jusqu'en 1842 en effet la colonisation agricole était interdite dans cette région. Locataire du Domaine du Saguenay, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait concédé à la Société la permission d'exploiter le bois et d'y faire les établissements nécessaires à cette fin. Son bail avec le gouvernement du Québec étant expiré, elle ne peut le renouveler qu'à la condition expresse de laisser les colons s'établir dans toutes les parties du Saguenay. Voir L'Histoire du Saguenay, publication de la Société historique du Saguenay, no 3, Chicoutimi, 1938, 331 p., p. 173.

fondation du Saguenay agricole¹⁰, Potvin poursuit le récit de la vie d'Alexis Maltais sur sa terre de la Baie. Il met en relief les inquiétudes sans cesse grandissantes qui tenaillent le coeur de son héros quant à l'avenir de son domaine.

Avec L'Appel de la terre¹¹, l'auteur situe de nouveau l'action de son oeuvre dans la région saguenayenne. Même s'il construit ici son roman sur l'opposition entre la ville et la campagne, il évoque l'évolution de la colonisation du Saguenay. Quelques années seulement se sont écoulées depuis 1842 et deux paroisses sont venues s'ajouter à celles de Saint-Alexis et de Saint-Alphonse¹²: celles des Bergeronnes et de Tadoussac. Leurs habitants donnent même l'impression de jouir d'une aisance relative par l'étendue de leurs champs en culture et par la beauté de leur demeure¹³, par la modernisation de leurs instruments aratoires¹⁴ et par les études qu'ils font suivre

10 Potvin consacre en effet 72 des 222 pages de son roman à l'histoire de la fondation du Saguenay agricole. Et toutes ses données sont conformes à l'histoire.

11 Damase Potvin, L'Appel de la terre, Québec, L'Événement, 1919, 186 p.

12 Paroisses situées dans les limites de la Baie et fondées par la Société des Vingt-et-Un.

13 Damase Potvin, L'Appel de la terre, pp. 9-10.

14 Ibid., p. 27.

à l'un de leurs fils¹⁵.

Le mouvement de colonisation ne s'étend pas uniquement le long de la côte du fleuve. Il se répand également vers l'intérieur des terres, précédé par l'industrie du bois qui requiert une main-d'oeuvre importante. Bientôt, le seuil géologique qui sépare la région de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean est franchi. De nombreuses sociétés de défricheurs, formées notamment à Baie Saint-Paul, à Saint-Ambroise et à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, dirigent plusieurs familles vers le plateau qui entoure le lac¹⁶. Une soixantaine d'années suffisent au mouvement colonisateur pour enserrer cette petite mer, longtemps considérée comme légendaire¹⁷.

Avec Maria Chapdelaine¹⁸, Louis Hémon en témoigne du reste. Beaucoup mieux que son prédécesseur Léon de Tinseau¹⁹, il sait traduire l'esprit de conquête qui a poussé les Canadiens français tout autour

15 Ibid., p. 14.

16 Voir Histoire du Saguenay, op. cit., p. 235.

17 Arthur Buies, Le Saguenay et le bassin du Lac Saint-Jean, Québec, Léger Brousseau, 3e édition, 1896, 429 p., p. 209.

18 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916, XIX - 243 p. Nos références s'appuient toutefois sur la 11e édition parue à Montréal, Fides, 1965, 215 p.

19 Léon de Tinseau, Sur les deux rives, Paris, Calmann-Lévy, 1909, 315 p.

du lac. En fidèle observateur qu'il est, il ne se limite pas à s'apitoyer sur le sort des êtres qui vivent dans un climat hostile. Il multiplie les détails sur les établissements qui encerclent l'immense réservoir de la rivière Saguenay. Sans doute impressionné par l'étendue d'une région à peine humanisée, l'aventurier romancier accorde une attention soutenue à l'évocation de la vie, là où elle se manifeste.

Tantôt, par l'intermédiaire de la mère Chapdelaine, il montre l'animation joyeuse que connaissent les familles de Saint-Gédéon lors des fins de semaine et à l'époque des Fêtes²⁰; tantôt, par les soins de son héroïne qui a passé un mois en promenade chez des oncles de Saint-Prime, il révèle la beauté des terres qui s'étendent à perte de vue autour d'une église en pierres et décorée de peintures et de vitraux²¹. Entre ces deux localités de la rive sud du lac, il fait voir Roberval, le plus important centre du "pays". Même si cette ville peut paraître ridicule aux yeux de Lorenzo Surprenant, habitué qu'il est aux grandes villes américaines, elle exerce néanmoins un attrait particulier sur la population du Haut-Saguenay. Ses nombreux magasins attirent les jeunes et les moins jeunes et la rendent grouillante de

20 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, p. 50 et p. 107.

21 Ibid., p. 32.

vie²². Hémon montre de plus le progrès du peuplement sur le versant ouest du lac. Habitée uniquement par des sauvages trente années plus tôt²³, cette rive offre maintenant un visage nouveau. Trois paroisses, Normandin, Saint-Méthode et Mistassini, affichent maintenant fière allure avec leurs habitants bien installés sur leur terre grasse et fertile²⁴. Seule la rive nord du lac n'est que partiellement défrichée, même si tous les lots y sont concédés. Et c'est là, plus précisément à douze milles de Péribonka, que l'auteur de Maria Chapdelaine situe l'action de son récit.

Ainsi donc, Hémon réussit à donner un aperçu général de l'état du développement du Lac Saint-Jean en 1911-1912. Discrètement, il rend compte de l'évolution de la conquête de cette région, amorcée soixante ans plus tôt. Tout en brossant le tableau de la vie du défricheur canadien-français, il prend soin d'indiquer qu'il ne reste plus désormais qu'à agrandir le cercle refermé autour du lac, comme le font Samuel Chapdelaine et Eutrope Gagnon.

La colonisation des Bois-Francs et des Cantons de l'Est s'effectue de façon un peu plus rapide encore. Due, à l'origine, à

22 Ibid., p. 154.

23 Ibid., pp. 68-69.

24 Ibid., pp. 15, 19, 45-48, 91, 191, 199.

l'initiative isolée de quelques paysans des vieilles paroisses du district de Trois-Rivières, au sud du fleuve, elle met quelque temps à s'étendre. Mais à partir de 1845, soit une quinzaine d'années après ses débuts, elle connaît une poussée telle qu'elle envahit bientôt tout le territoire accessible. Bien plus, elle submerge même les loyalistes anglais établis dans la vallée de Saint-François depuis un demi-siècle.

Chauveau, le premier romancier à s'intéresser à la colonisation, jette un peu de lumière sur la première phase de la conquête des Cantons de l'Est. Dans l'épilogue de Charles Guérin²⁵, il souligne d'abord la nécessité qu'ont les jeunes gens des vieilles paroisses du littoral du fleuve de s'orienter vers les terres incultes des "townships voisins"²⁶; il lance lui-même ensuite son héros dans cette entreprise pour en faire un fondateur de paroisse.

L'auteur réserve en effet le corps de son récit à l'examen de la société canadienne-française des années 1830. Il la montre coïncée entre le despotisme anglais et le péril d'américanisation. La

25 Pierre-J.-O. Chauveau, Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Beauchemin, 1925, 212 p. Cette édition est conforme à la première, parue chez G.-H. Cherrier, 1853, VII - 359 p.

26 Ibid., p. 195.

noblesse y est ruinée ou réduite à un rôle subalterne. La jeunesse instruite qui veut constituer une élite nouvelle ne peut entreprendre une carrière de son choix: le monde des affaires, du commerce et de l'industrie lui est interdit, celui des professions libérales est encombré. Il ne lui reste au total qu'une seule avenue: la carrière agricole.

Mais là, tout n'est pas facile. Les terres en culture sont toutes occupées. Après avoir donné la moitié de leur domaine à leur fils aîné, les vieux cultivateurs ne peuvent partager l'autre moitié en plusieurs lambeaux²⁷; ils n'ont pas non plus les moyens d'acheter de nouvelles terres. Aussi, les jeunes doivent-ils songer à faire l'acquisition d'un lot et s'adonner au défrichement ou bien émigrer à l'étranger. Devant cette alternative où sont placés ses concitoyens, Charles Guérin éprouve le désir de donner l'exemple. Armé d'une détermination insoupçonnée jusqu'alors, il décide de se livrer à la colonisation du canton voisin, sur lequel se trouvent situés les quatre cents arpents que lui a légués l'avocat Dumont. Il part à la conquête du "pays nouveau" en compagnie de ses proches et de tous ceux qui consentent à le suivre malgré les difficultés que comporte pareille aventure. Deux années durant, il dirige les opérations du groupe se-

27 Ibid., p. 195.

lon un plan précis. L'arpentage des terres réalisé, il fait d'abord ouvrir un chemin et conduit ensuite les défrichements sur chacun des lots. Il veille à ce que l'on conserve une érablière sur le haut de toutes les terres, que l'on épargne quelques beaux arbres dans les champs et le long du chemin et que l'on progresse en proportions égales sur la propriété de chacun²⁸.

Lorsqu'un certain nombre de colons sont fixés à demeure sur leur lopin respectif et qu'ils commencent à l'exploiter, Charles Guérin entreprend les démarches nécessaires à l'érection canonique et civile de la jeune localité. Une nouvelle paroisse prend forme et se donne les structures nécessaires à son épanouissement. Toutefois, le héros refuse d'assumer les charges et les dignités locales. Il préfère laisser les habitants s'acquitter de ces fonctions pour éviter toute jalousie possible²⁹.

Gérin-Lajoie idéalise davantage son héros. Dans son diptyque romanesque³⁰, il crée un fondateur de paroisse tel qu'il aurait

28 Ibid., p. 196.

29 Ibid., p. 199.

30 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, le défricheur et Jean Rivard, économiste, parus respectivement dans Les Soirées canadiennes en 1862 et dans Le Foyer canadien en 1864. Nos références renvoient toutefois à l'édition de 1958 de la maison Beauchemin qui a réuni les deux ouvrages en un seul.

aimé qu'il soit dans l'histoire de la colonisation des Cantons de l'Est. Il en fait une sorte de demi-dieu chargé d'une mission tout à fait spéciale: construire le type d'une société sur laquelle doit se modeler la nation canadienne-française elle-même.

Néanmoins, l'auteur s'appuie sur la réalité pour construire son oeuvre. Outre le fait d'emprunter à la vie de quelques défricheurs et en particulier à celle de Noël Hébert pour composer le portrait de son personnage-clé³¹, il évoque les difficultés auxquelles se sont butés les artisans de la civilisation sur la rive sud du Saint-Laurent. Il révèle également l'influence que ces conquérants ont exercée sur leurs compatriotes.

L'absence de voies de communication est à l'origine des plus grandes misères qu'ont connues les premiers colons de cette région. Beaucoup plus que les rudes tâches de l'abattage, du débitage et du brûlage des énormes "bois francs", le défaut de chemin les ont souventes fois conduits au bord du découragement. Ils ont vécu des heures difficiles dans l'isolement le plus complet, éloignés qu'ils étaient de toute habitation humaine et obligés d'éviter des voyages

31 C.-E. Mailhot, Les Bois-Francs, t. 1, Arthabaska, La Cie d'Imprimerie d'Arthabaskaville, 1914, 471 p., pp. 30-35. Voir également Appendice dans Le Foyer canadien, 1864, pp. 353-371.

toujours périlleux à travers la forêt et les mares d'eau bourbeuse presque sans fond. A plusieurs reprises toutefois, ils ont dû franchir la distance de plusieurs milles qui les séparaient de leur ancienne paroisse ou du village le plus proche pour aller quérir ce qu'il leur fallait pour survivre. Certains, du reste, se sont égarés en tentant de contourner, par de multiples déviations, les dangereux borbiers; d'autres sont morts d'épuisement dans une savane boueuse, après avoir désespérément lutté pour s'en libérer³².

Le prix souvent trop élevé des terres et les conditions onéreuses imposées pour leur vente furent une autre source de difficultés. Le gouvernement avait en effet cédé la plus grande partie des Cantons de l'Est à de riches spéculateurs. Les premiers colons ne pouvaient savoir si le domaine choisi appartenait à la Couronne ou à un cupide concessionnaire. Ils travaillaient donc de bonne foi dans l'espoir d'acquérir un jour, à un prix raisonnable, le sol qu'ils défrichaient. Mais ils furent souvent déçus. Après avoir peiné quelques années, ils voyaient apparaître un riche bourgeois avec ses titres de propriétaire qui exigeait une somme telle qu'ils étaient obligés de quitter

32 Antoine Gérin-Lajoie, op. cit., p. 107. Voir aussi Charles Trudelle, Les Bois-Francs, dans Le Foyer Canadien, 1863, pp. 42-48.

les lieux³³.

Ces obstacles, les plus grands dans l'histoire de la colonisation des Cantons de l'Est, suffisent à montrer tout l'héroïsme dont ont fait preuve les pionniers. Par ailleurs, ils expliquent la lenteur qu'a connue, à ses débuts, le peuplement de cette région. Malgré tout, la ténacité des premiers chevaliers de ces terres incultes et le bruit de leur succès sur ce sol fertile suscitent une première levée d'imitateurs. Un certain nombre de paysans, originaires pour la plupart des paroisses de Gentilly, de Bécancour, de Saint-Pierres-Becquets et de Saint-Grégoire, décident de suivre les traces de leurs devanciers. C'est ainsi qu'en 1843, soit à l'époque où Jean Rivard s'aventure dans cette partie du pays, il s'arrête dans un village au centre duquel s'élève une petite église³⁴. En outre, des colonies existent dans plusieurs cantons, puisque des missionnaires les parcourent pour y assurer mensuellement le service religieux³⁵.

33 Ibid., p. 27 et p. 107. L'Abbé Charles Trudelle, dans l'article précédemment cité, en fait également mention, p. 52. De même en est-il de Charles-E. Mailhot, op. cit., pp. 94-95.

34 Ibid., p. 26.

35 Ibid., p. 107 et p. 160. En fait, un document ecclésiastique prouve que c'est à partir de 1838 que commencent les missions dans les cantons, voir C.-E. Mailhot, op. cit., pp. 23-24.

C'est à partir de 1845 cependant que commence l'envahissement massif du territoire. La rumeur de la construction d'une route à travers les cantons, consacrée bientôt par la mise en branle de cette opération³⁶, et l'établissement de la vente des terres à prix fixe provoquent une véritable ruée de la population des deux rives du Saint-Laurent vers cette région. En quelques jours, les lots situés en bordure de la route projetée sont tous concédés³⁷. De partout, des familles entières, des centaines de jeunes gens vont se fixer dans les Cantons de l'Est. Cette invasion soutenue et alimentée par l'aménagement d'une voie ferrée qui relie, dès 1854, Québec à Richmond, transforme rapidement l'aspect de la contrée. Les paroisses se multiplient, une prospérité réelle succède à la misère primitive.

D'autre part, ce raz de marée a tôt fait d'entamer le bloc des Cantons réservés jusque-là aux colons d'origine anglaise. Il ne tarde pas à cerner et à submerger les descendants des loyalistes qui ont préféré demeurer là où ils étaient plutôt que de s'orienter vers l'Ontario, les provinces de l'Ouest ou les Etats-Unis. La ferme des pins³⁸ d'Harry Bernard est révélateur à ce propos.

36 Ibid., p. 109 et p. 123.

37 Ibid., p. 123.

38 Harry Bernard, La ferme des pins, Montréal, L'Action canadienne-française, 1930, 206 p. Nos références s'appuient sur la seconde édition parue à Montréal, chez Granger Frères Ltée, 1947, 197 p., édition conforme à la première.

Autour du drame de l'extinction de la race anglaise dans les Cantons de l'Est, incarné par James Robertson, ce roman cristallise la pénétration progressive des Canadiens français dans la réserve britannique. Il montre la conquête pacifique d'un territoire originellement destiné à devenir un foyer de culture anglaise au coeur de la province française. L'échec du dessein du gouverneur Craig est imputable, selon l'auteur, à la défaillance même de la population anglophone.

Ainsi, Bernard affirme que les loyalistes, à qui le gouvernement avait cédé les espaces "qui s'étendent de la Beauce aux comtés de Bagot et de Saint-Hyacinthe, et, vers le sud, jusqu'à la frontière américaine³⁹", étaient dépourvus des qualités nécessaires aux colons. Ces vétérans de la milice anglaise n'aimaient pas la terre. Ils éprouvaient beaucoup de mal à se soumettre aux exigences de la vie primitive du défrichement. Certains quittèrent donc leur domaine; d'autres les imitèrent un peu plus tard, c'est-à-dire au moment où ils virent les premiers Canadiens français s'approprier les lots abandonnés⁴⁰. Ceux qui restèrent à leur poste se sentirent bientôt humiliés par le progrès qui s'accomplissait autour d'eux et par l'influence numérique sans cesse croissante des "étrangers". Quelques-uns encore

39 Ibid., p. 64.

40 Ibid., p. 70.

partirent⁴¹. Quant aux autres, ils se résignèrent à vivre en minorité au milieu d'une civilisation différente de la leur. Ils assistèrent même, impuissants, à l'assimilation de leurs enfants ou de leurs petits-enfants qui épousèrent des Canadiennes⁴².

Voilà pourquoi, dès 1890, soit à l'époque où Robertson émigre dans cette région, les familles anglaises sont rares⁴³, et pourquoi leurs enfants ne connaissent même plus la langue de leur père⁴⁴. Pour vivre dans sa nouvelle patrie, le héros de La ferme des pins doit d'ailleurs lui-même apprendre le français⁴⁵. Après son mariage avec une Canadienne française, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ses enfants n'aient d'anglais que le nom. Mais la prise de conscience progressive du vide qui s'établit entre lui et les siens par suite des manières différentes de voir et de juger, des ambitions et des aspirations violemment opposées, le réduit à vivre un drame de plus en plus douloureux. Il se rend à l'évidence que la race des Robertson va s'éteindre avec lui, de par sa propre faute.

41 Ibid., pp. 74-76.

42 Ibid., p. 74.

43 Ibid., p. 65.

44 Ibid., p. 75.

45 Ibid., p. 13.

L'histoire de la colonisation des "Cantons du Nord" ne reçoit pas autant d'attention que celle des Cantons de l'Est. Même si elle inspire quelques auteurs, elle n'est pas l'objet d'une évocation aussi complète. L'élan que lui imprime à ses débuts la forte personnalité du curé Labelle semble les fasciner beaucoup plus que son progrès.

Le frère Marie-Victorin, par exemple, consacre l'un des contes de ses Récits laurentiens⁴⁶ à faire voir toute l'ingéniosité dont est capable celui que l'on a appelé "Le Roi du Nord". Il raconte comment M. Labelle sait tirer parti de toutes les occasions pour promouvoir la cause qu'il défend depuis son installation à la cure de Saint-Jérôme: la construction d'un chemin de fer entre son village et Montréal.

Comme l'hiver 1871-72 était très rigoureux et que l'on manquait de bois de chauffage dans les quartiers modestes de Montréal, il invite ses paroissiens à secourir les citadins en détresse. Il demande à chacun le don d'un voyage de rondins d'érable et fixe le départ de la cour attenant à l'église trois jours plus tard, à sept heures du

46 Marie-Victorin, f.e.c., Récits laurentiens, Montréal, Les Frères des Ecoles Chrétiennes, 2e éd., s.d., 209 p., pp. 139-158. Il s'agit du conte intitulé Jacques Maillé, présenté à un concours de la Société Saint-Jean Baptiste de Montréal sous le titre: La corvée de l'érable.

matin⁴⁷. A l'heure et au jour convenus, deux cents attelages attendent le signal de la mise en branle de la procession. Ce qui met peu de temps à se produire. Le cortège des colons du Nord, le curé en tête, fait son entrée dans la ville vers les cinq heures, escorté par une foule de curieux et s'arrête sur le Champ-de-Mars. M. Labelle s'adresse alors au Maire et aux échevins réunis pour leur faire part de l'objet de cette "corvée". Il en profite pour plaider la cause qui l'obsède. Il leur dit que les habitants de Saint-Jérôme méritent d'être soutenus dans leur dessein de développer le territoire qu'ils exploitent. Il insiste sur le fait qu'ils ont besoin d'un "Grand-Tronc" pour réaliser leur noble ambition.

Le discours du curé Labelle sut émouvoir le coeur de son auditoire. Prononcé dans des circonstances que l'on connaît, il capta de plus l'opinion publique et la rangea du côté de l'orateur. Il ne contribua pas peu à décider le conseil municipal de Montréal d'accorder le million demandé en souscription depuis trois ans en faveur du chemin de colonisation⁴⁸. Quoiqu'il en soit, le 16 septembre 1876,

47 Dans le conte, l'auteur fixe la date du départ le 28 décembre. Mais en réalité, c'est le 18 janvier 1872 que cette "corvée" eut lieu. Voir Elie-J. Auclair, Le curé Labelle, sa vie et son oeuvre, Montréal, Beauchemin, 1930, 271 p., p. 47.

48 Elie-J. Auclair, op. cit., pp. 46-47.

le premier convoi régulier Montréal - Saint-Jérôme était mis en circulation⁴⁹. Grâce à la ténacité de l'actif et habile curé Labelle, le mouvement de la colonisation du nord était désormais lancé. Et il ne pouvait s'étendre que fort rapidement.

Claude-Henri Grignon fait quelque peu allusion à la progression des défricheurs dans le Nord des Laurentides. Dans l'un de ses contes⁵⁰, il mentionne qu'il ne reste plus un seul lot à vendre à Sainte-Adèle à compter de 1880. Le personnage qu'il met alors en relief s'y est procuré le dernier, c'est-à-dire celui que personne ne voulait à cause des roches qui y pullulaient et des difficultés innouées que présentait l'essouchement. Dans Un homme et son péché⁵¹, il situe l'action aux confins du comté de Terrebonne qui, en 1890, est totalement assujetti à l'agriculture⁵². L'armée des défricheurs a franchi les limites de cette région et pénétre déjà le comté de Labelle.

49 Ibid., p. 121.

50 Claude-Henri Grignon, Le dernier lot, dans Le déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Les Editions du Vieux Chêne, 1934, 219 p., pp. 83-105.

51 Id., Un homme et son péché, Montréal, Les Editions du Vieux Chêne, 1935, édition définitive, 249 p.

52 Ibid., p. 58.

En même temps que s'effectue cette dernière poussée, une autre région commence à séduire les jeunes ruraux de Québec. Le Témiscamingue en effet, grâce à ses compagnies forestières, attire de nombreux bataillons de bûcherons et de draveurs qui y découvrent un sol propice à l'agriculture. Après avoir passé quelques hivers et quelques printemps à l'emploi d'un marchand de bois, certains d'entre eux décident de s'établir sur les espaces déboisés. Cette première levée de défricheurs, encouragés par la présence des missionnaires Oblats, et l'organisation d'une société de colonisation à Ottawa qui aplanit les premiers obstacles donnent bientôt naissance à un flot d'émigration vers cette contrée. En l'espace de quelque quarante ans, ce territoire est presque entièrement ouvert à la culture⁵³.

Le premier colon du Témiscamingue qui a cru en l'avenir agricole de cette région est un humble religieux. Il s'agit du frère Moffette, établi au détroit du Vieux Fort en 1863 en compagnie des missionnaires Oblats. Le frère Marie-Victorin⁵⁴ et Damase Potvin⁵⁵ racontent dans quelles circonstances ce pionnier est parvenu à obtenir

53 Raoul Blanchard, L'Ouest du Canada français, t. II, Montréal, Beauchemin, 1954, 334 p., pp. 216-220.

54 Dans Croquis laurentiens, Montréal, Les Frères des Ecoles chrétiennes, 1920, 304 p. Il s'agit du conte Maiakisis, pp. 95-102.

55 Dans Le Français, roman paysan du "Pays du Québec", Montréal, Garand, 1925, 346 p., pp. 116-122.

de son supérieur la permission de "faire un morceau de terre"⁵⁶ et à prouver ainsi la richesse des terres lacustres encerclant le lac Témiscamingue.

L'infatigable convers avait sillonné le lac en tous sens et était fasciné par l'immense Baie sise du côté nord-ouest. Il y avait remarqué la vigueur de la végétation et était convaincu de la fertilité du sol. Aussi rêvait-il de le cultiver partiellement. Il avait bien fait part de ses intentions à son supérieur, à plusieurs reprises même, mais en vain. Un jour, plus résolu que jamais à réaliser son ambition, il revient à la charge et demande l'autorisation de semer un peu de blé. Fort de la réponse qu'il reçoit alors: "Allez cultiver le Groënland si vous le voulez, mais ne me parlez plus de vos utopies"⁵⁷ - réponse qu'il interprète comme une permission générale - il part aussitôt à la conquête des quelques arpents de terre qu'il voulait défricher. Son expérience s'avère un succès étonnant.

C'était en 1879, soit deux ans avant que les premiers colons civils ne s'engagent sur ses traces.

56 Marie-Victorin, f.e.c., op. cit., p. 100.

57 Ibid., p. 100.

Dans Le Français, Damase Potvin montre la rapidité avec laquelle s'est effectué le peuplement du Témiscamingue. Dès 1920, époque à laquelle il situe son roman, la presque totalité des propriétaires terriens tiennent leur domaine de leur père respectif⁵⁸. Ils cultivent la terre paternelle, comme le fait Jean-Baptiste Morel, l'un des principaux personnages. Les premières missions du comté qui, à l'exception de Ville-Marie, ne datent de pas plus de vingt ans, sont maintenant considérées comme des "vieilles paroisses" qui ont pour noms: Guigues, Lorrainville, Fabre, Laverlochère, Bearn et Fugèreville.

Toutefois, la colonisation de la région n'est pas complétée. Une nouvelle vague d'émigration surgira quelque dix ans plus tard et envahira les lots demeurés incultes jusque-là.

Hervé Biron et Marie Lefranc, l'un avec Nuages sur les brûlés⁵⁹ et l'autre avec La rivière solitaire⁶⁰, rendent compte de cette dernière étape. Ils décrivent l'odyssée des pères de famille qui profitent de l'aide gouvernementale offerte aux chômeurs qu'ils sont pour s'orienter vers le défrichement des terres du Témiscamingue. Ils suivent ces aventuriers, qui de Shawinigan, qui de Hull, montent

58 Damase Potvin, op. cit., p. 21.

59 Hervé Biron, Nuages sur les brûlés, Montréal, Fernand Pilon, 1947, 207 p.

60 Marie Lefranc, La rivière solitaire, Paris, Ferenczi, 1934. 255 p.

à bord des trains nolisés à cette fin, sans savoir exactement où ils vont échouer. Avec beaucoup de réalisme, ces deux romanciers voient et font voir les obstacles auxquels se heurtent ces anciens citadins. Ils montrent comment la sauvagerie des lieux, le froid, la neige, les vents, la solitude, l'isolement, la pauvreté et la misère semblent conjuguer leurs forces pour tenter de faire échec à l'entreprise des conquérants du sol. Dans ce corps à corps brutal mais passager, ils découvrent la ténacité, le courage et le succès des uns; ils révèlent la faiblesse et la défaite des autres.

Mais les "colonies" naissent ainsi. Elles ne se développent, ne se transforment en paroisses qu'après avoir éprouvé la vocation terrienne des membres qui la composent, ne retenant que ceux qui se prennent d'amitié pour leur terre⁶¹.

Pendant que le noyau central du Témiscamingue achève de se dilater, l'Abitibi connaît la même expansion. Même si cette région s'ouvre à l'exploration beaucoup plus tardivement que sa voisine, elle réussit néanmoins à la rattraper, grâce à la sollicitude du gouvernement et du clergé.

⁶¹ Ibid., p. 127.

C'est en 1906 en effet que débute l'examen des districts par lesquels doit passer le futur Transcontinental. La découverte de la valeur agricole des terres soudainement devenues accessibles entraîne les autorités de la province à y dépêcher des arpenteurs et à trouver une façon d'y favoriser la colonisation. Une vaste campagne d'information et de recrutement est bientôt mise sur pied, animée principalement par l'abbé Ivanhoé Caron et par Hector Authier. Le travail de ces deux hommes est tel qu'à partir de 1912 un mince contingent de colons gagne l'Abitibi. Ininterrompue jusqu'à la crise économique, cette percée de plus en plus généreuse ne tarde pas à humaniser la partie centrale de la région, dont l'axe de peuplement se situe le long de la voie ferrée, c'est-à-dire depuis Senneterre jusqu'à la frontière ontarienne⁶². Le pays du domaine⁶³ de J.-Ulric Dumont apporte un témoignage éloquent de cette rapide métamorphose. Avant même que le dirigisme des plans de colonisation Gordon et Vautrin ne provoque la dernière étape du développement du Témiscamingue et de l'Abitibi, il brosse le tableau de l'état du dernier-né de la colonisation québécoise.

62 Raoul Blanchard, op. cit., pp. 223-248.

63 J.-Ulric Dumont, Le pays du domaine, Amos, s.e., 1838, 215 p.

Ulric Dumont crée en Joseph Lafleur un personnage capable de faire partager au lecteur son amour d'une région nouvellement ouverte à la colonisation. Son héros raconte, avec force détails, le voyage qu'il fait avec sa famille depuis Amos jusqu'à l'Ile d'Orléans, sa patrie d'origine, en insistant bien sûr beaucoup plus sur l'aspect pittoresque de la contrée abitibienne que sur le petit drame d'amour qui se joue dans le coeur de son fils Roméo et de Julie Blondeau.

Carnet en main, il note ce que son esprit d'observation lui permet de déceler à travers le royaume abitibien. C'est d'abord Amos avec ses larges rues symétriques, sans continuité dans les constructions, avec son port, point d'attache d'une ligne de navigation desservant quelques centres miniers de la région⁶⁴. Le rang double qui conduit à Villemontel et qui se profile au milieu de vastes terres retient ensuite son attention. Joseph Lafleur est frappé par les habitations spacieuses et d'apparence confortables qui longent la route, par les travaux de la fenaison qui rassemblent des familles entières dans les champs. Puis, la paroisse de Sainte-Clothilde, localité de l'établissement de son fils comme colon sur un domaine plein de promes-

⁶⁴ Ibid., pp. 25-26.

ses, a droit à plus d'égards⁶⁵. C'est là d'ailleurs que l'auteur fait symboliquement reposer tout l'avenir de l'Abitibi, comme l'indique le titre de son roman. Il continue par la suite à caractériser les autres villages qu'il traverse, en l'occurrence ceux de Taschereau, Authier et Macamic, et esquisse la physionomie des villes minières de Noranda et de Rouyn⁶⁶. Mais, toujours, il prend soin d'enrichir ses tableautins de réflexions qui mesurent le progrès accompli depuis les origines ou qui laissent présager celui qui se réalisera.

Les limites de la frontière abitibienne franchies, le héros de Dumont accorde moins d'intérêt au paysage qui se déroule sous ses yeux. Il réduit presque exclusivement son rôle à raconter l'histoire de sa parenté de l'Ile d'Orléans et celle de la famille de la jeune fille qui fait vibrer le coeur de son fils.

Les régions de l'Abitibi et du Témiscamingue ne suffisent pas cependant à canaliser toute la force que connaît alors le mouvement colonisateur. L'Ouest canadien, avec ses territoires récemment acquis et ouverts à l'émigration, attire également nombre de Québécois au cours des premières décades du vingtième siècle.

65 Ibid., pp. 63-105.

66 Ibid., pp. 112, 114-115, 149-150.

Quelques auteurs du terroir, attentifs à l'emprise exercée par l'élan conquérant de cette période, racontent l'épopée des Canadiens français en marche vers d'autres horizons. Sans insérer leur récit dans l'histoire de cette migration, relativement faible tout de même, ils attestent tout au moins la présence et la participation des Québécois dans le développement de l'Ouest.

Dans son roman par lettres Comme jadis⁶⁷, Magali Michelet réserve quelques passages à l'évocation de l'activité civilisatrice des Canadiens français venus en Alberta, plus particulièrement à Laverne. Son héroïne, fille unique du pionnier qui a laissé son nom à la colonie, fait allusion à la vie difficile que mènent tous ces "faiseurs de terre". A son correspondant, elle nomme les Valiquette, les Labbé, les Saint-Jean, les Trudel et les Poirier qui se dépensent sans compter pour assurer leur subsistance en même temps que l'expansion de leur jeune localité⁶⁸.

67 Magali Michelet, Comme jadis..., Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 270 p. Cet auteur franco-canadien n'est toutefois pas le premier à s'intéresser à l'Ouest canadien. Avant elle, il y a eu Léon de Tinseau et Maurice Constantin-Weyer qui, avec Faut-il aimer? et Manitoba respectivement, ont décrit les mornes immensités des plaines et des forêts de l'Ouest canadien. Mais ces précurseurs donnent une image peu convaincante de la réalité colonisatrice.

68 Ibid., pp. 109, 197, 65, 172, 185, 213.

Georges Bugnet, avec La Forêt⁶⁹, tient à peu près le même langage. Lui aussi affirme son admiration à l'égard des Canadiens français établis comme colons en Alberta. Même s'il concentre l'action de son récit sur la lutte que livre le journaliste français Bourgouin contre sa terre totalement boisée, il suit de près l'évolution de la famille Roy sur le lot voisin. Il révèle d'abord avec quelle générosité ce couple âgé d'un peu plus de cinquante ans quitte le confort bien mérité qu'il s'était procuré après s'être consacré au défrichement dans l'Abitibi pour reprendre son oeuvre de pionnier en Alberta⁷⁰. Il se montre ensuite attentif aux soucis de Bourgouin et de son épouse. C'est "le bonhomme Roy"⁷¹, en effet qui apprend au jeune immigrant les rudiments de son nouveau métier, qui lui construit sa maison et qui l'assiste dans tous ses travaux⁷²; c'est sa femme qui encourage la frêle Française dans sa rude besogne, qui la distrait de l'ennui qui la ronge et qui lui prodigue des conseils de toutes sortes afin de faciliter son adaptation à la vie primitive du défrichement⁷³.

69 Georges Bugnet, La Forêt, Montréal, Les Editions du Totem, 1935, 239 p.

70 Ibid., pp. 30-32.

71 Ibid., p. 16.

72 Ibid., pp. 58, 45, 185...

73 Ibid., pp. 28-33, 49, 73-77, 111-113...

Certes, malgré cette aide bienveillante, Bourgouin et son épouse concèdent finalement la victoire à la forêt. Mais l'auteur, par le biais de la famille Roy, dévoile l'esprit qui caractérise les colons canadiens-français qui oeuvrent dans la paroisse en voie de formation, aux confins de laquelle il a placé ses personnages.

Harry Bernard situe l'action de Juana, mon aimée⁷⁴ dans une autre province de l'Ouest. C'est en Saskatchewan, dans la région de Saskatoon, que le romancier canadien-français choisit de faire évoluer ses personnages. Il inscrit l'idylle Raymond Chatel - Jeannine Duchesne dans le tableau de la colonisation des prairies, où beaucoup de Québécois ont fait fortune⁷⁵. Toutefois, les Lebeau, c'est-à-dire la famille qui héberge Chatel, ne sont pas de ceux-là.

Michel Lebeau vit dans l'Ouest depuis dix ans avec sa femme et ses cinq enfants. Etabli d'abord au Manitoba, il s'est procuré ensuite une demi-section de terrain en Saskatchewan, à neuf milles d'un village fictivement nommé Ronda. Sans apercevoir l'ombre d'une habitation dans son entourage, éprouvé par de mauvaises récoltes et par les périodes de découragement que traverse son épouse, il est maintes fois ébranlé dans sa ténacité. Néanmoins, le désir d'être son propre maî-

74 Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 212 p.

75 Ibid., p. 95.

tre et de préparer l'avenir de ses fils⁷⁶, l'exemple de ses compatriotes qui, après des débuts difficiles, ont touché le succès, le stimulent à persévérer coûte que coûte.

Nombre d'auteurs s'inspirent donc du mouvement de colonisation dont le Québec a été le théâtre pendant un peu plus d'un siècle. Chacun s'appliquant à évoquer une étape particulière de son cheminement dans une région bien déterminée, ils réussissent au total à tracer son histoire dans toutes les parties de la province depuis ses origines jusqu'à sa fin, c'est-à-dire jusqu'à la veille de la seconde grande guerre. Bien plus, ils se font même les témoins de son écho dans l'Ouest canadien.

Mais c'est en situant leurs personnages dans le cadre du régionalisme historique qu'ils permettent au lecteur de suivre l'épopée de l'expansion territoriale du Québec. C'est par la création de "faiseurs de terre" sur le modèle de ceux qui ont existé qu'ils atteignent ce but. Car si attentifs qu'ils soient à ce phénomène social et à son rayonnement, ils accordent tout de même plus d'importance à la représentation de la vie des pionniers du sol, la raison d'être de leur récit. Ils cherchent d'abord et avant tout à émouvoir par la mise en

76 Ibid., p. 94.

évidence de leur héros, livré corps et âme au défrichement, aux prises avec des difficultés à surmonter et obstinément attaché à sa conquête. Ce faisant, ils invitent le lecteur à cerner les mobiles d'un tel engagement, d'une pareille détermination et d'une aussi grande fidélité à l'oeuvre entreprise.

Les motifs qui animent les colons sont divers. Ce qui les pousse à se lancer dans leur aventure, ce qui les maintient dans la lutte et ce qui les lie à leur domaine, ils le puisent dans les aspirations qu'ils nourrissent, dans les ambitions qu'ils poursuivent. Leurs raisons varient peu cependant. De fait, elles peuvent être groupées sous trois chefs: elles sont ou bien d'ordre vital, ou bien d'ordre psychologique, ou bien d'ordre patriotique.

Un certain nombre de héros des récits du terroir sont en effet tenus de s'orienter vers le défrichement. Evincés de la succession du "bien paternel" par suite du rang qu'ils occupent dans leur famille ou désireux de fuir le chômage des villes, ils se voient dans l'obligation de faire l'acquisition d'un lot dans une région ouverte à la colonisation. Descendants d'une longue lignée de terriens, ils savent que, là, leur subsistance et celle de leur famille sont assurées.

Ainsi en est-il, par exemple, de Marcel Garon dans La terre se venge⁷⁷. Plutôt que de gêner son frère aîné qui partage le patrimoine avec son père, le héros d'Eugénie Chenel décide de quitter parents et amis de Saint-Denis-de-Kamouraska et s'établit sur une terre entièrement boisée de Sainte-Anne-des-Monts, dans le district de Gaspé. Avec l'aide d'une épouse aussi courageuse que lui, il supporte vaillamment les privations et les souffrances que lui impose la vie difficile des pionniers. Quatre années durant, il s'évertue à reculer chaque jour davantage les arbres qui assiègent sa propriété, même si le pain à se mettre sous la dent lui fait souvent défaut; car il croit aux vertus nourricières de la terre.

Il n'en est pas autrement de Jean-Baptiste Lévesque que le frère Marie-Victorin met en relief dans l'un de ses contes de Récits laurentiens⁷⁸. Lui aussi est réduit à laisser la terre familiale aux mains de son frère aîné et ce, même s'il la cultivait depuis quinze ans. Sur le conseil d'un missionnaire-colonisateur, il se tourne vers le Témiscamingue et se joint ainsi à l'armée des défricheurs qui déferlent alors sur la région. Certes, la nostalgie du domaine paternel

⁷⁷ Eugénie Chenel, La terre se venge, Montréal, Editions Edouard Garand, 1932, 110 p.

⁷⁸ Marie-Victorin, op. cit., pp. 161-185. Il s'agit du conte intitulé: Le colon Lévesque.

de Saint-Hilaire l'étreint plus d'une fois. Mais l'impérieuse nécessité d'arracher au sol les biens nécessaires pour pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille le commande. Il lui faut oublier les douceurs qu'il avait jadis connues et vaincre les difficultés de la vie primitive.

C'est le chômage des villes par ailleurs qui pousse Fortunat Boulard, l'un des personnages créés par Claude-Henri Grignon⁷⁹, à se procurer un lot dans le Témiscamingue. Au lieu de s'humilier à mendier quotidiennement son pain à la porte des refuges, il préfère profiter du plan de colonisation Gordon et s'adonner au défrichement. Là, même si le travail est pénible, même s'il exige au début des renoncements de toutes sortes, il apporte néanmoins la sécurité et la satisfaction de gagner sa subsistance.

Il en est ainsi des Lebeau de Juana, mon aimée, des Trépanier de La rivière solitaire, des Plante, Hamelin, Lacourse et Gendron de Nuages sur les brûlés. Pour échapper à leur misérable condition de petits journaliers urbains toujours en quête de travail, ils n'hésitent pas à répondre à l'appel des propagandistes de la colonisation. Ils se constituent "faiseurs de terre neuve". Jour après jour, ils se

79 Dans Le déserteur et autres récits de la terre, op. cit. pp. 161-219. Le récit a pour titre: Réconciliation.

livrent à leur tâche avec une ardeur sans cesse renouvelée. Tête haute, ils affrontent et triomphent des obstacles inhérents à leur occupation, mus qu'ils sont par l'espoir de jours meilleurs, par le rêve d'améliorer leurs conditions de vie.

Ce motif d'ordre vital n'est toutefois pas le seul à animer les pionniers du sol. Certains auteurs font de leur héros des êtres qui ont "soif de défrichement, qui ont "du sang de colons dans les veines"⁸⁰.

Jacques Pelletier, dans Restons chez nous, fait partie de ce groupe. Héritier de la terre paternelle qu'il cultive avec amour, il jouit d'une aisance enviable dans son milieu de La Malbaie. Mais il n'est pas tout à fait heureux pour autant. Il l'est davantage lorsqu'il se laisse emporter par le rêve qu'il caresse depuis fort longtemps: ouvrir une terre en forêt saguenayenne. Son bonheur prend une dimension nouvelle lorsqu'il se voit au milieu des arbres géants rassemblés pour mieux le défier, mais tremblants de toutes leurs feuilles devant lui; il savoure la lutte qu'il engage contre ces antiques possesseurs du sol, où la victoire se dessine en sa faveur comme par enchantement. Le destin lui fournit toutefois l'occasion de réaliser

80 Damase Potvin, Restons chez nous, op. cit., p. 17.

ce projet auquel il prenait tant de plaisir et qui menaçait de n'être toujours qu'un projet. Par suite d'un incendie qui détruit tout son avoir, l'oeuvre de son père et la sienne, il quitte La Malbaie avec sa famille pour prendre un lot à quelques milles de Bagotville. Pendant cinq années, il s'adonne à l'activité fiévreuse du déboisement, impose sa volonté au domaine qu'il s'est procuré et le transforme en champs verdoyants et productifs.

Alexis Maltais⁸¹ ressemble à Jacques Pelletier. Comme lui, il rêve d'aventure conquérante, il porte en lui cette passion propre à tous les fondateurs de paroisse qui sont séduits par les difficultés à vaincre. Sur sa terre rocailleuse de La Malbaie, il souffre de son existence routinière et monotone. Souvent, du haut de son domaine, il tourne ses regards vers les forêts du Saguenay. Il imagine la beauté de ce territoire sauvage traversé par la coulée fantastique de la rivière du même nom. Il sait, par les trappeurs qu'il a rencontrés, l'existence d'une grande baie près de laquelle règnent des pins d'une hauteur vertigineuse. Fasciné par cette région, il nourrit l'espoir de l'exploiter avec quelques amis. Après une exploration des lieux, son enthousiasme est tel qu'il entreprend immédiatement les démarches nécessaires à cette fin. Il fonde la Société des Vingt-et-Un.

81 Il s'agit du héros de La rivière-à-Mars de Damase Pôtvin.

C'est également pour répondre aux exigences de sa nature que Samuel Chapdelaine⁸² consacre sa vie au défrichement. L'existence paisible sur une terre totalement assujettie à la culture ne lui inspire aucun intérêt. Elle a plutôt le don de l'ennuyer au plus haut point. En effet, dès qu'il a terminé le déboisement de son lot, qu'il a réussi à le convertir en morceaux de terrains prêts à être semés ou livrés au pacage, il commence à éprouver un sentiment de lassitude. Sa ferveur des beaux jours semble évanouir. Il se met même à détester les gens établis dans son entourage. C'est alors pour lui le signal de recommencer ailleurs. Entend-il dire que quelque part, plus avant le bois, se trouve une belle concession qu'aussitôt il s'éprend d'elle et se l'approprie. Voilà pourquoi il en est à son sixième lot au moment où Louis Hémon le fait évoluer au nord de Péribonka.

Le souci patriotique joue un rôle similaire. Chez d'autres héros, il exerce en effet une pression suffisante pour les convertir tout à fait à la cause de la colonisation.

Il en est ainsi de Charles Guérin, le personnage-clé du roman de Chauveau. Après avoir abandonné ses études de droit pour se consacrer à la culture raisonnée des terres de son beau-père, il est bientôt attristé par le courant d'émigration qui menace de disséminer les

82 Dans Maria Chapdelaine de Louis Hémon.

jeunes gens de sa paroisse à l'étranger. Il prend donc l'initiative de rassembler tous ces déserteurs éventuels et les harangue sur la lâcheté qu'il y a de quitter son pays, sur les dangers qu'encourent leur foi et leurs mœurs en milieu anglophone et sur les avantages de s'établir sur les terres incultes de la région. Devant l'insuccès de sa démarche, il décide alors de donner l'exemple et se lance à la conquête du canton voisin. Il se fait défricheur puis fondateur d'une paroisse nouvelle.

La volonté de se rendre utile à son pays inspire tout autant Jean Rivard. C'est ce qui le détermine à repousser la pensée de l'expatriation et le dirige dans le choix de sa carrière. Plutôt que d'aller chercher ailleurs une fortune incertaine et priver ainsi sa patrie de l'apport de ses facultés et de ses bras, plutôt que d'embrasser une profession déjà trop encombrée et risquer en conséquence de rester une charge pour sa famille, il choisit d'exploiter les ressources certaines du sol québécois. Sachant que derrière les paroisses de la rive sud du Saint-Laurent d'immenses terres boisées ne demandent qu'à être défrichées pour produire d'abondantes récoltes, il décide de se faire colon. Avec la conviction d'accomplir son devoir patriotique et de tracer la voie à ses frères plus jeunes dont il se sent responsable depuis la mort de son père, il s'approprie un lot dans le canton de Bristol et commence à le déboiser.

Le service du pays guide également Maria Chapdelaine. Fille d'un colon de profession, elle connaît les difficultés de la vie primitive en pleine forêt. Elle a partagé les privations et les inquiétudes des siens; elle a été témoin de l'inimitié menaçante des arbres, du froid, de la neige et de la solitude qui lui ont ravi son fiancé; elle a assisté à la mort de sa mère qui avait toujours rêvé de goûter à la sécurité paisible d'une femme de cultivateur dans une belle paroisse. Néanmoins, elle refuse l'amour que lui offre le citadin Lorenzo Surprenant. Elle n'accepte pas de troquer son existence contre celle que lui fait miroiter son prétendant. Elle préfère continuer à peiner en milieu isolé et unir sa destinée à Eutrope Gagnon, colon comme son père. Elle veut être, "au pays du Québec", un témoignage de la survie des qualités et des valeurs qu'elle a héritée de ses ancêtres.

Les mobiles qui poussent les héros vers la colonisation épousent donc trois formes différentes. Chez certains, c'est le désir d'assurer leur subsistance et celle de leur famille qui les détermine. D'autres se laissent plutôt guider par leur soif de l'ailleurs, par leur passion du défrichement. Chez d'autres encore, c'est l'intention de se rendre utile, de servir le pays qui commande leur option et nourrit leur courage.

Toutefois, contrairement aux forces d'ordre patriotique, les ambitions d'ordre vital et psychologique ne gardent pas leur pouvoir originel. Elles perdent leur caractère déterminant au fur et à mesure

que les colons évoluent, qu'ils humanisent leur lot. En voie de réalisation ou de satisfaction, elles cèdent progressivement leur emprise au profit d'une puissance nouvelle issue du commerce des défricheurs avec leur domaine: l'amour de leur conquête. Ce sentiment se développe en effet d'une façon telle qu'il finit bientôt par diriger la vie entière des pionniers du sol et tendre les fibres de leur être vers l'amélioration et la conservation de leur terre.

Par suite de son accoutumance à sa concession dans les prairies solitaires de l'Ouest, Michel Lebeau, par exemple, se prend progressivement d'amitié pour elle. Dix ans d'efforts consacrés à rendre sa possession capable de répondre aux besoins essentiels de sa famille l'ont suffisamment enraciné pour résister aux pressions de sa femme qui, devant la lenteur à sortir de l'existence primitive qu'elle mène, veut retourner à la ville. Par tous les moyens, il tente de lui faire comprendre que les débuts ne sont faciles nulle part, que ses conditions de vie sont supérieures malgré tout à celles que connaissent les épouses d'ouvriers urbains et que les enfants ont beaucoup plus d'avenir sur une terre que sur les pavés des rues de Montréal. Les échecs qu'il essuie l'atteignent profondément. Mais il refuse de céder avant d'épuiser toute la gamme des arguments dont il peut disposer: la liberté, l'indépendance, la sécurité et l'espoir de jours meilleurs. De guerre lasse, il recourt à la fin à un compromis dramatique. Avec

l'arrière pensée de gagner sa femme à sa cause, il propose de lui payer, après les récoltes, un séjour à Québec ou à Montréal pour qu'elle y observe, aussi longtemps qu'elle le voudra, la vie de ses soeurs ou de ses belles-soeurs et qu'elle la compare à la sienne. Et si le résultat de cette enquête la confirme dans ses idées, il lui promet de vendre sa propriété dès qu'elle sera de retour.

Sa femme partie, Lebeau connaît des moments d'angoisse. Il regrette amèrement d'avoir misé sur ce à quoi il tient le plus pour obtempérer à ce qu'il croit être un caprice. La crainte de devoir se séparer de sa raison de vivre par sa propre faiblesse l'obsède quotidiennement. Il avoue même "aimer autant mourir que de retourner à Montréal⁸³,".

La réponse si ardemment désirée arrive enfin et le comble de joie. Maintenant que son épouse a décidé de rester fidèle à la prairie, Michel Lebeau s'adonne à son travail quotidien avec une énergie décuplée. Il "s'accouple" avec sa terre comme avec sa maîtresse. Désormais, le monde et l'avenir lui appartiennent; car l'amour de sa conquête n'est plus menacé par l'éventualité d'une séparation. Il peut continuer à exploiter son domaine et préparer ses enfants à s'établir autour de lui⁸⁴.

83 Harry Bernard, *Juana, mon aimée*, *op. cit.*, p. 150.

84 *Ibid.*, p. 94.

Alexis Maltais, le héros de La rivière-à-Mars, n'aime pas moins sa conquête. Au contraire. Vingt-cinq années d'existence consacrées à faire d'elle la plus belle exploitation agricole de la Baie des Ha! Ha! l'ont attaché à tout jamais à son oeuvre. D'où son drame du reste.

Parvenu au seuil d'une vieillesse prématurée, il sent ses forces l'abandonner progressivement après avoir vu ses enfants se désintéresser de sa terre. Seul et impuissant à assumer ses responsabilités de cultivateur progressiste, il ressasse son amertume et ses déceptions. Il appréhende le jour où il lui faudra se séparer de l'héritage qu'il avait préparé et que l'on a refusé. Mais il veut à tout prix retarder le moment de cette échéance fatale s'il ne peut l'éviter. Aussi tente-t-il d'intervenir de nouveau auprès de sa fille et de son fils. Il ose espérer que leur expérience de la vie ouvrière leur a enfin ouvert les yeux, les a suffisamment désillusionnés pour qu'ils consentent à réintégrer le bercail. Il offre d'abord à Jeanne et à son mari de venir travailler avec lui et sa femme, dans l'attente prochaine d'être les seuls maîtres du domaine. L'échec est complet. Il n'obtient guère plus de succès avec Pierre, qui prépare son départ pour les Etats-Unis. Le plus longtemps possible, il continue donc, avec l'aide d'un engagé ou de voisins charitables, d'empêcher la déchéance de sa terre, acceptant même de la morceler pour alléger sa tâche.

Vient le jour cependant où il doit se résigner à vendre. Espérant vainement le retour de son fils, il finit, non sans regret, par tout céder à son voisin. Il ne garde que son vieux cheval, le compagnon de ses premières luttes. Au village où il se retire, il trompe son ennui comme cordonnier. Mais dans ses moments de loisir, il prend plaisir à retourner sur les lieux où il a vécu les plus belles années de sa vie. Seul ou en compagnie de son petit-fils, il emprunte le chemin qui longe le domaine qu'il a défriché et cultivé, examine l'évolution des travaux ou admire les richesses que portent ses champs, satisfait de constater tout au moins que son ancienne possession ne semble pas trop souffrir de son absence.

L'amour de Lebeau et de Maltais pour leur conquête respective tient donc un rôle de premier plan dans leur vie. C'est lui qui est à l'origine de tous leurs sentiments; c'est lui qui donne naissance à leurs ambitions, les pousse à améliorer, embellir et agrandir leur propriété, les incite à préparer leurs enfants à s'établir autour d'eux et à prendre la relève; c'est lui qui les détermine à conserver leur "bien" coûte que coûte et aussi longtemps que leurs forces le leur permettent. Bref, il dirige leur vie entière.

Ainsi, les héros qui s'orientent vers la colonisation pour assurer leur subsistance ou pour étancher leur soif de défrichement se laissent bientôt guider par un autre motif. Dès qu'ils ont réussi à apprivoiser quelque peu leur concession, ils commencent à s'attacher à elle. Ils souhaitent la posséder totalement. Devenus insensibles aux privations et aux souffrances auxquelles ils s'astreignent, ils multiplient leurs efforts pour la maîtriser chaque jour davantage. Ils font de la terre neuve et la terre les transforme progressivement, leur apprenant à mouler leurs activités sur celles de la nature, façonnant petit à petit leur mentalité, leur manière de sentir et de juger. Cette interaction lie les colons à leur lot et les maintient de ce fait dans leur lutte quotidienne. La victoire enfin remportée équivaut en quelque sorte à un oui sacramentel de la part de leur terre. Ils s'unissent à elle pour le meilleur et pour le pire, dans une fidélité à toute épreuve⁸⁵. L'amour de leur conquête se substitue alors aux forces d'ordre vital ou psychologique qui les animaient au départ et polarise leurs aspirations jusqu'au terme de leur vie.

85 Certains colons toutefois ne se laissent pas prendre au piège de l'amour de leur conquête. Leur soif de défrichement est telle qu'elle les pousse à être des colons toute leur vie. Par nature, ils s'apparentent aux coureurs des bois, incapables de se fixer nulle part. Samuel Chapdelaine est de ceux-là.

Cet amour n'est certes pas dépourvu de sentimentalisme. Promu au rang de cultivateur, le colon est rivé à son oeuvre par tout ce qu'elle représente de lutttes soutenues, de privations subies, d'espoirs trompés et de rêves comblés. C'est l'histoire de ses plus belles années qui est inscrite dans chacune des parties qui composent son "bien". Bien plus, il ne fait qu'un avec sa propriété; il se confond avec elle dans une "unanimité de vie"⁸⁶. Rien d'étonnant alors que Lebeau avoue "aimer autant mourir que de retourner à Montréal", que Maltais éprouve la sensation de s'arracher un membre en vendant un morceau de sa terre à la compagnie Price.

Mais cette inclination naturelle qui pousse l'homme à se cramponner instinctivement à sa conquête comme à sa propre vie revêt également une autre forme. De par la volonté des auteurs, elle atteint une dimension patriotique destinée à grandir davantage les héros et à rendre leur témoignage plus admirable encore.

Si le colon dont ils relatent la vie ne sert qu'imparfaitement leur dessein, s'il ne rationalise pas lui-même son attachement en l'appuyant sur l'image du pays, les romanciers et les conteurs trouvent

⁸⁶ Félix-Antoine Savard, L'Abatis, Montréal, Fides, 1943, 159 p., p. 148.

tout de même le moyen d'atteindre leur but au niveau de la conscience du lecteur. Ils dégagent le sens et la portée de l'engagement et de l'enracinement de leur principal acteur par le biais de personnages secondaires, par l'intermédiaire du clergé surtout dont ils font leur auxiliaire de prédilection.

Dans Nuages sur les brûlés, par exemple, Hervé Biron crée un missionnaire-colonisateur sur lequel il se repose pour traduire sa pensée et orienter l'appréciation de la lutte des défricheurs qu'il met en scène. Rayonnant de patriotisme, l'abbé Lambert ne rate jamais une occasion d'élargir les horizons de ses fidèles, de leur faire prendre conscience de l'acte vertueux qu'ils ont posé à l'égard de la race, de la nation et de la patrie. Au hasard d'une rencontre, lors d'une visite et davantage encore au cours de ses sermons du dimanche, il cherche à ébaucher dans leur âme le visage du pays à conserver, de transformer leur affection pour leur lot en un acte réfléchi et volontaire, dirigé vers le bien⁸⁷. S'il exerce ainsi une influence difficile à évaluer sur les colons, il contribue sans l'ombre d'un doute à guider l'esprit du lecteur sur la voie d'une plus grande admiration pour ces "ouvriers de terre" à la civilisation française.

87 Hervé Biron, Nuages sur les brûlés, op. cit., pp. 12-13, 45.

Dans l'un de ses contes de Récits laurentiens, intitulé Le colon Lévesque, le frère Marie-Victorin recourt également à un prêtre pour mettre en relief l'énergie patriotique des bâtisseurs du pays. Lors d'une visite à l'un de ses anciens paroissiens devenu pionnier dans un des cantons du Témiscamingue, le pasteur de Saint-Hilaire interprète ainsi et pour le bénéfice des lecteurs seulement la réplique que lui adresse le fils de son hôte: "Faut bien que ça se fasse!...":

En regardant Joseph qui, penché au-dessus d'un plat sur le seuil, se lavait énergiquement la figure avec ses mains, le curé songeait à la profondeur de ce mot d'enfant: Faut bien que ça se fasse!... Oh! la force obscure, anonyme, mais irrésistible, qui pousse en avant ces Français d'Amérique!... Il faut que la forêt recule pour que la race avance!... Il faut que de nouveaux sillons s'ouvrent dans les lointains du Nord, car il s'enferme dans les vieilles paroisses et aux abords des villes... Il faut bien que ça se fasse!... Oui! Pour que la sainte simplicité des moeurs ne disparaisse pas!... Pour que l'âme canadienne ne perde pas sa trempe!... Pour que dans un siècle, et deux, et trois, et toujours, les clochers puissent encore chanter français sous le ciel laurentien!...

Par ailleurs, ceux qui optent pour la colonisation dans le dessein de servir leur pays restent fidèles à leur idéal. Certes, ils s'éprennent eux aussi de leur conquête⁸⁹; mais leur amour s'enracine

⁸⁸ Marie-Victorin, f.e.c., Le colon Lévesque dans Récits laurentiens, op. cit., p. 174.

⁸⁹ Jean Rivard, par exemple, s'éprend de sa propriété au point d'avouer qu'il ne l'échangerait pas pour tous les trésors du Pérou. Voir Gérin-Lajoie, op. cit., p. 152.

dans leur volonté de contribuer au maintien ou à l'expansion des valeurs culturelles, sociales ou économiques de la communauté. Comme leur conscience, l'image de la patrie les guide et les stimule tout au long de leur évolution.

Jean Rivard, par exemple, s'adonne au défrichement avec la pensée d'ajouter à la prospérité publique. Etablit-il une "sucrierie" sur son lot, il désire en tirer le plus de profit possible non seulement pour lui mais aussi pour son pays. La plus grande satisfaction que lui procure le succès de cette entreprise lui vient du fait qu'il se trouve au nombre des producteurs nationaux⁹⁰. Sa réaction devant ses premières récoltes n'est pas différente. Le sentiment de savoir que grâce à ses efforts d'autres lui seront redevables de leur subsistance le comble davantage encore que la sensation de pouvoir lui-même vivre du produit de ses sueurs. Chaque journée de labeur lui apporte un réconfort nouveau; car une voix intérieure lui dit qu'il remplit un devoir sacré envers sa patrie, sa famille et lui-même⁹¹.

Et lorsque quelques années plus tard, la partie du canton qu'il a ouvert à l'agriculture s'enrichit de l'apport de plusieurs

90 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, p. 50.

91 Ibid., p. 69.

colons, Jean Rivard partage son temps entre l'amélioration de son domaine et le développement de la colonie. Il ne néglige rien pour assurer le mieux-être de ses semblables qui le préoccupe tout autant que celui de sa propre famille. Avec l'aide de ses frères plus jeunes, il convertit sa fabrique de potasse en perlasseirie; il construit un moulin à scie et à farine; il ouvre un magasin général. Mais là ne s'arrête pas son dévouement. Le peuplement rapide de la région l'amène à faire davantage. Il prépare les plans du village futur, dirige la construction de l'église et du presbytère, obtient l'établissement d'un bureau de poste. Devenu bientôt maire de la paroisse, il se donne sans réserve à son nouveau rôle. Pour le bénéfice de ses concitoyens, il cherche à doter Rivardville de toutes les institutions nécessaires à la bonne administration de ses affaires, au développement de ses ressources, aux progrès intellectuels, sociaux et politiques de ses habitants. Appelé par la suite à représenter la population de son comté au parlement fédéral, il se fait un devoir d'accepter, même s'il lui faut abandonner un genre de vie qu'il affectionne particulièrement. L'intérêt général exige à ses yeux le sacrifice de ses goûts personnels.

Des "trois voix" qui appellent les héros des récits du terroir vers la colonisation et les maintiennent dans leurs luttes, seule celle qui est empreinte de patriotisme trouve une résonance durable,

conserve son caractère déterminant originel. Les deux autres, parce qu'elles visent l'immédiat, perdent graduellement de leur acuité, voire leur raison d'être. Elles cèdent bientôt leur emprise à une force nouvelle: l'amour que les colons éprouvent à l'égard de leur conquête. Ce sentiment né du commerce des défricheurs avec leur lot devient en effet le générateur de leurs ambitions fondamentales, à savoir l'amélioration et la conservation du domaine qu'ils ont édifié de leurs propres mains ainsi que la prolongation de leur oeuvre par l'intermédiaire de leur descendance. La poursuite de ces aspirations avive leur affection, contribue à la nourrir et à l'élever au niveau du culte. D'ordre sentimental, la voix du patriotisme finit donc par diriger la vie entière des pionniers du sol mus au départ par des motifs d'ordre vital ou psychologique.

D'abord diversifiés, les mobiles qui animent les colons se réduisent à la fin à un seul: le service du pays. C'est celui-là que les conteurs et les romanciers ont voulu isoler pour mieux toucher le coeur et l'esprit de leurs lecteurs.

Ainsi, les auteurs s'inspirent de la colonisation pour proposer une leçon de patriotisme, pour inciter le lecteur, ému par l'histoire racontée, à mieux répondre au devoir de la survivance nationale. Leur représentation de la vie des ouvriers de la civilisation dans le cadre de l'histoire de l'expansion de la société

canadienne-française est orientée vers ce but. Persuadés eux-mêmes que l'avenir des Canadiens français comme groupe ethnique est en relation directe avec la réponse qu'ils apporteront à leur mission historique de colonisateurs et d'agriculteurs, ils cherchent à guider leur engagement. A l'exemple des personnages qu'ils mettent en relief dans leurs récits, ils les invitent à s'emparer du sol et à étendre leur maîtrise sur tout le territoire québécois apte à la culture et même à entamer la conquête des prairies de l'Ouest canadien. Les uns après les autres, depuis Chauveau jusqu'à Biron, ils se font les apôtres de l'évolution de la collectivité dans le sens de ses origines, de la fidélité à l'oeuvre entreprise par les ancêtres.

Témoins ou bien des vexations et des roueries dont est victime, depuis la Conquête, la jeunesse instruite qui veut constituer une élite sociale nouvelle, ou bien du fléau de l'émigration qui éparpille à l'étranger les forces vives de la nation, ou bien encore de la misère du chômage des villes qui abrutit nombre de leurs contemporains, conteurs et romanciers ne peuvent demeurer indifférents. Ils tentent de se rendre utiles. Ils montrent ces maux sociaux afin de mettre en garde la population et ils apportent un remède capable de les parer tout en étant bénéfique à la communauté entière: la colonisation. Par la création d'un héros exemplaire sur le modèle de ceux qui ont existé dans l'histoire et qu'ils situent dans une région bien

déterminée, par l'exaltation de cette passion virile d'hommes faits pour le corps à corps avec la grande nature sauvage, ils espèrent susciter l'admiration nécessaire pour déclencher l'imitation. Ils désirent à tout le moins ébaucher dans la conscience de leurs lecteurs une image du pays suffisamment nette pour qu'elle éveille leur sens patriotique et les guide dans leurs désirs et leurs actions. Au besoin, ils ne craignent pas d'intervenir au cours de leur récit pour dégager le sens et la portée de la lutte de leur personnage-clé et atteindre ainsi plus sûrement leur but.

L'idéologie qu'ils proposent ne leur est toutefois pas particulière. Elle correspond à celle qui a dominé la pensée canadienne-française pendant près d'un siècle.

L'épiscopat, le clergé et les hommes politiques qui se sont préoccupés du sort des Canadiens français laissés à eux-mêmes depuis la Conquête ont commencé, à partir de la seconde partie du XIXe siècle, à créer un mouvement favorable à la colonisation. Avec les moyens dont ils disposaient, ils se sont efforcés de l'appuyer, la considérant comme l'unique solution pour garder au pays une population devenue trop à l'étroit sur le territoire cultivé. Les évêques recommandent à leurs prêtres d'entraîner et de maintenir les colons sur les lots à défricher en partageant leurs privations et leurs fatigues

et leur faisant apprécier les mérites qu'il y a à ouvrir à la société une voie d'expansion capable de servir la cause de la survivance nationale. Eux-mêmes, ils se placent à la tête des sociétés de colonisation et constituent un corps de missionnaires agricoles pour donner des conférences dans les paroisses organisées⁹². De leur côté, les hommes d'Etat cherchent à rivaliser de zèle pour trouver des moyens d'entraver le mouvement migratoire vers les centres urbains. Ils tentent eux aussi de diriger ou de retenir leurs compatriotes sur la terre québécoise. Sans doute, ils ont mis du temps à recourir à des procédés efficaces pour parvenir à ce but; mais ils ont tout de même, dès le début, fait preuve de bonne volonté. De concert avec le clergé, ils ont réussi à mettre en branle un courant de pensée "agricultu-riste" qui s'est perpétué jusqu'à la fin de la seconde grande guerre.

La population ne suffit pas à constituer une nationalité; il lui faut encore l'élément territorial. La race, la langue, l'éducation et les moeurs forment ce que j'appelle un élément personnel national. Mais cet élément devra périr s'il n'est pas accompagné de l'élément territorial. L'expérience démontre que, pour le maintien et la permanence de toute nationalité, il faut l'union intime et indissoluble de l'individu avec le sol.

92 Voir à ce propos Testard de Montigny, La colonisation, Le Nord de Montréal ou La région Labelle, Montréal, C.-O. Beauchemin et Fils, 1895, 350 pp., pp. 16-22.

Canadiens-français, n'oublions pas que, si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous cramponner à la terre. Il faut que chacun de nous fasse tout en son pouvoir pour conserver son patrimoine territorial. Celui qui n'en a point doit employer le fruit de son travail à l'acquisition d'une partie de notre sol, si minime qu'elle soit. Car il faut laisser à nos enfants non seulement le sang et la langue de nos ancêtres, mais encore la propriété du sol. Si plus tard, on voulait s'attaquer à notre nationalité, quelle force le Canadien-français ne trouvera-t-il pas pour la lutte dans son enracinement au sol? Le géant Antée puisait une vigueur nouvelle chaque fois qu'il touchait la terre: il en sera ainsi de nous...

Cet extrait du discours de Cartier prononcé le 21 octobre 1855 résume bien la pensée qui a prévalu non seulement dans la seconde partie du XIXe siècle, mais aussi au cours des quarante-cinq premières années du XXe siècle. Les hommes se sont succédé, l'ordre économique-social s'est modifié; mais, d'une génération à l'autre, l'on a répété et fait valoir l'idée de l'union intime de l'individu avec le sol, de la fidélité à l'ancien ordre rural qui avait servi de refuge après la Conquête pour garantir la survivance de la société canadienne-française. En reproduisant ce courant de pensée auquel ils adhéraient,

93 Etienne Cartier, Discours de Georges-Etienne Cartier, Montréal, Joseph Tassé, 1893, pp. 64-67. La presque totalité de ce discours, prononcé à l'occasion de la translation des restes de Ludger Duvernay au cimetière de la Côte-des-Neiges de Montréal, est citée par Frégault, Brunet et Trudel dans Histoire du Canada par les textes, Montréal, Fides, 1952, pp. 186-187.

conteurs et romanciers ont contribué à le répandre et à le maintenir jusqu'à l'époque récente de l'industrialisation rapide du Québec.

CHAPITRE III

L'EXODE ET LA FIDELITE

Naissance du mouvement de l'émigration vers les Etats-Unis - Réaction suscitée - Engagement d'Honoré Beaugrand et de Damase Potvin - Persistance du mouvement au XXe siècle et l'attitude des auteurs - L'exode vers la ville et l'élite sociale - La ville vue à travers les récits du terroir - La vie rurale opposée à la vie urbaine - Le retour à la terre - Migration vers l'Ouest et ses responsables - Sympathie des auteurs à l'égard de l'Ouest - Conclusion.

Au lendemain de 1763, le peuple canadien-français n'a que la terre pour assurer sa subsistance et sa survivance. Exclu du commerce et de l'industrie, il est tenu de se livrer à la culture du sol comme à sa seule ressource, comptant sur les grands espaces libres pour étendre le champ de son autonomie, pour reconquérir sur le plan économique et social un territoire qui, sur le plan politique, ne lui appartient plus.

Mais cet espoir ne tarde pas à être menacé. Les modifications apportées au régime seigneurial et à la tenure des terres provoquent le blocage du domaine public par la grande propriété terrienne

et les vastes réserves forestières¹. Elles obligent la population à se cantonner dans les seigneuries riveraines du Saint-Laurent; elles l'empêchent de franchir ces limites qui deviennent trop restreintes à compter de 1820, à cause de l'étonnante fécondité de la race. Cette entrave à l'expansion territoriale, aggravée par l'absence de toute politique positive d'établissement sur des terres neuves, engendre un phénomène social d'importance: l'exode rural. C'est d'abord l'émigration vers les Etats-Unis qui, libérés de la politique coloniale anglaise, ont entrepris, avec leur dynamisme caractéristique, la mise en oeuvre de tout leur territoire². C'est ensuite le départ pour les villes. Sous l'influence de causes diverses, les régions urbaines prennent un certain essor et se peuplent au détriment des campagnes. Sur ces deux courants de migration se greffe enfin le départ de plusieurs Québécois vers les autres provinces, notamment vers l'Ouest canadien.

Presque tous les auteurs des récits du terroir sont sensibles à ces mouvements démographiques qui éparpillent, pendant plus d'un siècle, les forces de la nation. A la suite des orateurs populaires, des

1 Esdras Minville étudie cet aspect dans un long article intitulé: La colonisation, dans L'Agriculture, Collection Etudes sur notre Milieu, Montréal, Fides, 1943, 555 p., pp. 275-346, pp. 285-295.

2 Ibid., p. 325.

journalistes et du clergé, ils réagissent contre ce mal dont est victime la société. Certains s'en prennent à l'émigration de leurs compatriotes vers les Etats-Unis. D'autres s'attachent plutôt à freiner l'engouement des habitants des campagnes pour la ville. Parce que les uns et les autres croient que la possession du sol constitue l'unique force capable d'assurer la permanence du sentiment national, que l'agriculture est à la base de la prospérité du pays, ils tentent d'exercer une action efficace afin de retenir la population à la campagne. Ils cherchent même à inciter les exilés et les prolétaires urbains à retourner vers la terre. Quelques-uns font état des départs des Québécois pour les plaines de l'Ouest. Toutefois, ils s'inspirent de cette migration non pas pour la réprouver mais pour l'encourager.

On commence à s'inquiéter de l'émigration des Canadiens vers les Etats-Unis après les troubles de 1837. Témoin de cet exode qui décime les seigneuries du sud de Montréal, Colborne estime en 1839 que ce mouvement est provoqué "par la mauvaise apparence des récoltes et par la facilité de travailler dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre³". Il s'informe néanmoins auprès de l'évêque de Montréal pour connaître l'ampleur de ce courant. Comme Mgr Lartigue lui répond, après

3 Maurice Seguin, La Nation Canadienne et l'Agriculture, 1760-1850, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1947, 274 p., p. 238.

avoir consulté les curés de son diocèse, que cette expatriation est peu considérable, qu'elle n'est pas plus grave que celle des années précédentes et que de toutes manières l'automne a l'habitude de ramener la plupart de ceux qui partent, il est rassuré.

Mais l'émigration sans retour est vite perçue. L'alarme sonnée, un comité parlementaire est créé en 1849 pour enquêter sur le problème. On découvre alors que ce mouvement de population est plus intense qu'on ne le croyait et que loin de se confiner aux comtés du district de Montréal, théâtre des troubles de 1837-38, il s'étend à toutes les régions de la province⁴. Il n'en fallait pas davantage pour qu'une réaction surgisse, pour que l'on élève la voix contre cet exode des nôtres au profit des Etats-Unis.

Honoré Beaugrand et Damase Potvin sont les auteurs du terroir qui s'engagent le plus dans cette lutte. Avec Jeanne la fileuse⁵

⁴ Ibid., p. 239. Pierre-J.-O. Chauveau estime, en s'appuyant sur le rapport de ce comité parlementaire, que de 1844 à 1849, 20,000 Canadiens ont quitté le Québec, dans Notes de l'auteur, publiées à la suite de Charles Guérin, Montréal, Beauchemin, 1925, pp. 200-211, p. 201.

⁵ Honoré Beaugrand, Jeanne la fileuse, Episode de l'émigration franco-canadienne aux Etats-Unis, Fall River, Mass., s.e., 1878, VI - 300 p.

et Restons chez nous⁶ respectivement, ils créent tour à tour une anecdote qui ne leur sert en somme que de prétexte pour tenter de corriger une situation aux répercussions néfastes pour le pays. Leur désir de faire oeuvre utile les amène à établir, chiffres à l'appui, l'historique du mouvement migratoire vers les Etats-Unis au cours du XIXe siècle, à déceler les causes de cette expatriation et à proposer une solution, qu'ils illustrent par l'histoire racontée.

Selon leurs recherches, l'émigration devient sérieuse à partir de 1830. A compter de cette période, un nombre toujours grandissant de Canadiens abandonnent la campagne et se dirigent vers le pays voisin. C'est d'abord vers l'Etat du Maine que se déplace la population. L'établissement de scieries à vapeur et le commerce des bois de construction y attirent nombre de pères de famille et de jeunes gens⁷. C'est ensuite vers les Etats du Vermont et de New York que coule le mouvement. Les villes littorales du Lac Champlain reçoivent alors un fort contingent d'émigrants qui travaillent au chargement et au déchargement des barges affectées au transport commercial entre le Canada et les

6 Damase Potvin, Restons chez nous, Montréal, Granger Frères, 1945, 2e édition, 221 p. La première édition a paru à Québec, Guay, 1908, 243 p.

7 Honoré Beaugrand, op. cit., p. 166-167.

Etats-Unis⁸. Puis, peu à peu, les nouveaux partants s'avancent à l'intérieur des Etats de la Nouvelle-Angleterre et trouvent un emploi dans les filatures de laine, de lin et de coton. Quelques-uns même vont prendre souche dans le Michigan et dans l'Illinois, comme en témoigne Pierre-J.-O. Chauveau dans l'Epilogue de son roman: Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes⁹. Damase Potvin évalue à 34,000 le nombre de personnes qui se séparent ainsi de la patrie entre 1831 et 1844¹⁰.

Le mouvement de l'émigration connaît une nouvelle poussée à partir de 1844. Des milliers d'individus passent chaque année la frontière, n'apportant avec eux que l'habitude et l'amour du travail. Paysans pour la plupart, ils vont à leur tour s'enfermer dans les filatures, heureux de recevoir une rémunération qui, ajoutée à celle de leur femme et de leurs enfants, constitue à leurs yeux une petite fortune. Jusqu'en 1850, 30,000 Canadiens vont rejoindre leurs compatriotes exilés et enrichissent de leur travail les Etats de la Nouvelle-

8 Ibid., p. 168.

9 Pierre-J.-O. Chauveau, Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Beauchemin, 1925, 3e édition, 211 p., p. 195. La première édition date de 1853.

10 Damase Potvin, op. cit., p. 98. Les chiffres qu'il donne sont conformes à ceux qu'avance Benjamin Sulte dans Histoire des Canadiens français 1608-1880, t. VIII, Montréal, Société de publication historique du Canada, 1884, 160 p., p. 132.

Angleterre¹¹.

Mais c'est au cours des décennies suivantes, et particulièrement après la guerre de Sécession, que cet exode manifeste le plus d'ampleur. Chaque famille installée dans sa patrie d'adoption devient un foyer de propagande et d'informations pour tous ceux qu'elle a laissés. Jouissant d'une aisance jamais connue auparavant, elle donne de ses nouvelles, décrit les conditions de son existence et affirme son bonheur de vivre. On écrit qui à un frère ou à une soeur, qui à un cousin ou à une cousine, voire à un ancien voisin ou à un ami de la paroisse. On les invite à venir partager son sort. Et ainsi, les départs grossissent tous les jours. Une armée de travailleurs prennent annuellement la route de l'exil, pendant que les hommes d'état canadiens s'occupent d'amalgamer dans une confédération toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord et participent ensuite "à la curée du pouvoir"¹², au dire d'Honoré Beaugrand.

De 1850 à 1900, 250,000 Canadiens français émigrent aux Etats-Unis¹³. Tenant compte de l'accroissement naturel de ces exilés

11 Ibid., p. 99.

12 Honoré Beaugrand, op. cit., p. 172.

13 Damase Potvin, op. cit., p. 98.

depuis les diverses époques de leur départ, Honoré Beaugrand évalue à 500,000 le nombre de ses compatriotes qui, en 1875, habitent les Etats-Unis. Il prend même soin de souligner que ce chiffre représente un peu plus du tiers de la population française du Québec¹⁴. En 1900, l'auteur de Restons chez nous estime que le Québec a perdu 980,000 citoyens au profit du pays voisin¹⁵.

Selon les deux romanciers, cette expatriation qui prive ainsi le pays de tant de ressources humaines est imputable à des raisons d'ordre économique. Elle dérive d'une cause unique: la difficulté qu'éprouvent leurs compatriotes de gagner chez eux le pain à se mettre sous la dent.

Obstinément liés à l'héritage primitif du pays seigneurial, les paysans avaient continué, après la Conquête, à cultiver le sol défriché. Plutôt que de tenter d'agrandir les limites de leur domaine, ils l'avaient morcelé, ils l'avaient partagé avec leurs fils. Mais vint un temps où cette façon de procéder ne fut plus possible. Les pères de famille furent contraints de ménager ce qu'on appelait des "arrangements" avec leurs enfants, léguant leur avoir en partie ou en totalité à l'un d'entre eux, à charge pour l'héritier de fournir cer-

14 Honoré Beaugrand, op. cit., p. 165.

15 Damase Potvin, op. cit., p. 101.

taines redevances ou capital à ses frères et soeurs¹⁶. Or, cette nouvelle manière de résoudre le problème d'espace ne pouvait durer. Après quelques années, les uns et les autres se trouvaient également dénués de ressources et réduits à louer leurs bras afin de se procurer des moyens de subsistance. La misère et la faim commandèrent donc d'ouvrir de nouvelles terres à la culture ou d'émigrer¹⁷. Face à cette alternative, quelques âmes courageuses s'orientèrent vers la colonisation, d'autres optèrent pour l'exil. Car il fallait être pourvu d'une dose peu commune de courage pour affronter et surmonter les obstacles qui entravaient alors l'établissement dans les régions inhabitées.

En effet, le prix trop élevé des terres situées à l'arrière des seigneuries, le défaut absolu de toutes voies de communications pour pénétrer à l'intérieur de l'un ou l'autre des cantons et l'absence de politique favorable à la colonisation¹⁸, détournèrent plus d'un paysan de son intention première, c'est-à-dire de se faire défricheur.

16 Ibid., p. 103.

17 Honoré Beaugrand, op. cit., p. 171. La même idée sera reprise par Léo-Paul Desrosiers dans Nord-Sud, Montréal et Paris, Fides, 3e édition, 1960, 216 p., p. 178. La première édition de ce roman date de 1931.

18 Damase Potvin, op. cit., p. 104.

Incapables de répondre aux prétentions des spéculateurs anglais, propriétaires de vastes portions de territoire, ou craignant de voir surgir l'un de ces individus après avoir commencé le déboisement d'un lot qu'ils croyaient appartenir à la Couronne, les pères de famille et les jeunes gens renonçaient à leur projet. Ils n'étaient nullement intéressés à commettre l'imprudence dont avaient été victimes quelques-uns de leurs compatriotes, comme le révèlent également Chauveau et Gérin-Lajoie¹⁹. Parce que l'on négligeait alors d'instituer l'enregistrement municipal des actes de concession, il leur était presque impossible de savoir qui était le propriétaire des quelques arpents qu'ils auraient aimé acquérir. Plutôt que de risquer des démarches longues, coûteuses et souvent inutiles ou de devenir la proie d'un spéculateur avide, les habitants des vieilles paroisses préféraient, dans nombre de cas, liquider tout simplement ce qu'ils pouvaient avoir comme biens et quitter le pays.

Le défaut de chemins n'était pas non plus de nature à inviter la masse sans cesse croissante des prolétaires à conquérir des terres nouvelles. Cette entreprise exigeait suffisamment de sacrifices

19 Respectivement dans Charles Guérin, op. cit., p. 195 et Jean Rivard, Montréal, Beauchemin, 10e édition, 1958, 294 p., pp. 27, 31, 107. Cette édition groupe les deux parties de l'oeuvre romanesque d'Antoine Gérin-Lajoie: Jean Rivard, le défricheur et Jean Rivard, économiste.

par elle-même sans que s'y ajoutassent les misères de l'isolement et des distances toujours périlleuses à parcourir. Si le gouvernement avait construit des routes, il aurait sans aucun doute contribué à rendre attrayantes les régions vacantes et improductives, à entraîner une bonne partie de la population vers la colonisation, comme l'exprime Antoine Gérin-Lajoie:

Partout où l'on établit de bonnes voies de communication, les routes se bordent aussitôt d'habitations. Si ce moyen rationnel eût été adopté et mis en pratique, sur une plus grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée; ces milliers de Canadiens qui ont enrichi de leur travail les Etats limitrophes de l'Union Américaine se seraient établis parmi nous, et auraient contribué, dans la mesure de leur nombre et de leurs forces, à développer²⁰ les ressources du pays et en accroître la population.

Mais jusque vers 1850, les administrateurs publics ne firent absolument rien pour favoriser la colonisation et freiner ainsi le mouvement d'exode vers les Etats-Unis. Ce n'est qu'à partir de cette période qu'ils commencèrent à se soucier de ces problèmes, sans y accorder toute l'importance qu'ils méritaient. Il leur faut en somme un demi-siècle pour ouvrir le domaine public au défrichement et construire des voies de communications entre les districts agricoles et les centres commerciaux.

²⁰ Antoine Gérin-Lajoie, *op. cit.*, p. 106. Hervé Biron exprime la même idée dans *Poudre d'or*, Montréal, Pilon, 1945, 191 p., p. 188.

Préoccupés par l'avenir de la race canadienne-française, Honoré Beaugrand et Damase Potvin ne se limitent pas cependant à faire oeuvre d'historiens. Ils se penchent sur le problème de l'exode pour y proposer également des solutions appropriées.

Pour sa part, l'auteur de Jeanne la fileuse poursuit un double but. Il tente d'abord de corriger les préjugés répandus au Québec au sujet des populations franco-canadiennes des Etats-Unis. Il veut "rétablir la vérité concernant leur état social et moral²¹", comme il le dit dans la Préface de la première édition de son livre. Il cherche aussi à tenir l'opinion publique en éveil sur les conséquences néfastes "d'une politique de laisser faire et d'indifférence de la part de ceux qui sont chargés de veiller au progrès et à l'avancement de la race française²²".

Beaugrand est convaincu que la meilleure façon d'arrêter l'exode des Canadiens français vers les Etats-Unis ne consiste pas à répandre les préjugés de la misère, de l'asservissement et de la décadence morale des exilés, comme on s'était plu à le faire depuis quelques années. De telles calomnies, d'après lui, ne peuvent avoir de

21 Honoré Beaugrand, op. cit., p. V. L'auteur a publié une seconde édition en 1888, où seule la Préface est différente.

22 Id., dans la Préface de la seconde édition, p. 3.

vertus curatives. Elles sont sans effet comme l'atteste l'histoire de l'émigration. Par ailleurs, tenir des propos semblables, c'est aller à l'encontre de toute idée de rapatriement. Ce n'est pas en flétrissant injustement l'honneur de ceux qui sont partis que l'on créera un climat favorable à leur retour. Il croit plutôt qu'éliminer la raison même du mal constitue l'unique moyen de le guérir. Il importe donc de cerner le mobile de l'expatriation tout en cherchant à réparer les torts causés à tous les compatriotes émigrés.

Pour servir ce dessein, Beaugrand adopte la forme populaire du roman. Il crée l'histoire de Jeanne Girard, fille d'un patriote de 1837 dépossédé de ses biens. Pour subvenir à ses besoins et à ceux de son père malade, l'héroïne travaille chez l'un ou l'autre des propriétaires terriens de son entourage. Elle fait partie de la masse sans cesse grandissante des prolétaires ruraux. A l'époque de la fenaison, elle parvient, sans trop de mal, à trouver un emploi. Mais à l'automne, elle est réduite à chercher du travail un peu partout. Poussée finalement par la faim, elle est contrainte, après la mort de son père, de quitter le pays. Elle accompagne la famille Dupuis qui va gagner, dans les filatures américaines, l'argent nécessaire pour payer ses dettes. C'est alors que l'auteur trace l'historique de l'exode des Canadiens français vers les Etats-Unis, de "l'émigration

de la misère et de la faim²³, comme il l'appelle lui-même.

L'histoire de Jeanne Girard n'est donc pas unique. Elle représente un cas parmi tant d'autres "qui vont demander à l'étranger le travail et le pain qui leur manquaient au Canada²⁴". Elle illustre, de façon vivante, la raison fondamentale des départs de plus en plus nombreux vers les centres industriels américains.

Les Canadiens émigrent aux Etats-Unis parce qu'ils y trouvent un bien être matériel qu'ils ne sauraient acquérir au Canada, et le flot de l'émigration s'est grossi de tous ceux qui ne voyaient qu'inaction forcée et privations sans nombre devant eux, et qui sentaient²⁵ le besoin de travailler pour vivre et pour manger²⁵.

Les ouvriers franco-canadiens sont généralement heureux de leur sort dans les cités de la Nouvelle-Angleterre. Ce qu'ils cherchaient en vain dans leur pays, ils le trouvent dans l'une ou l'autre des nombreuses filatures américaines. Ils ont leur part de travail, sont bien traités et bien payés²⁶. Leur assiduité à l'ouvrage, leur sobriété, leur application exemplaire dans l'exercice des tâches qui

23 Ibid., p. 168.

24 Ibid., p. 169.

25 Ibid., p. 203.

26 Ibid., p. 172.

leur sont assignées et leur caractère doux et paisible les imposent à l'attention des employeurs. Grâce à leurs qualités, ils sont même recherchés pour leurs services. Nombre d'entre eux accèdent d'ailleurs à des postes de commande, soit comme chefs d'ateliers, soit comme contremaîtres²⁷.

Ainsi, Jeanne Girard et les membres de la famille Dupuis n'éprouvent aucune difficulté à se procurer des emplois dans l'une des filatures de Fall River. A cause de la réputation de leurs compatriotes en place, leur première démarche en ce sens se voit aussitôt couronnée de succès. L'héroïne du livre d'Honoré Beaugrand devient "fileuse" et ne tarde pas à susciter l'admiration de tout son entourage par son habileté et sa distinction. Et, après huit mois de travail seulement, elle est fière de montrer à son fiancé, de retour des chantiers du Nord-Ouest du Québec, la somme rondelette qu'elle s'est amassée. Elle peut désormais retourner dans sa patrie la tête haute. Quant à la famille Dupuis, trois années lui suffisent pour accumuler le pécule nécessaire à l'acquittement de ses dettes et reprendre ainsi possession de ses terres de Contrecoeur.

27 Ibid., p. 218.

Par ailleurs, la tendance naturelle à se grouper par affinité d'origine et le nombre toujours croissant d'émigrants qui s'ajoutent chaque année à l'élément français ont fini par former de nombreux centres canadiens en terre américaine. Vers 1875, soit à l'époque où Honoré Beaugrand situe l'action de son récit, il n'est pas une seule ville de la Nouvelle-Angleterre, ou peu s'en faut, qui n'ait son quartier français, son "petit Canada". Des prêtres canadiens y assurent le service religieux et s'occupent fort activement d'organisation scolaire. D'où l'agréable surprise de Jeanne Girard et de la famille Dupuis de retrouver, le dimanche même qui suit leur arrivée à Fall River, l'image du pays qu'ils viennent de laisser. A l'église Sainte-Anne, ils sont entourés de gens émigrés comme eux et unis par la foi, la langue et les moeurs qu'ils ont apportées et conservées. Aussi oublient-ils pour quelque temps le dépaysement des premiers jours. Ils ont l'impression de quitter un monde d'énergie, de progrès industriel et de go ahead essentiellement américain pour se replonger dans celui qui leur est familier. Après comme avant la messe, ils rencontrent leurs compatriotes, heureux de fraterniser avec eux et d'échanger leurs nouvelles. Un climat de franche cordialité les accueille dans la communauté paroissiale.

La population franco-canadienne des Etats-Unis ne souffre donc pas plus de décadence morale que de la faim. Les faits, selon Beaugrand, témoignent du ridicule des assertions fantaisistes propagées par la presse canadienne depuis quelques années. La réalité est tout autre. Elle révèle même que "c'est l'inexorable besoin d'avoir chaque jour sur la table le morceau de pain nécessaire pour nourrir sa famille²⁸" qui pousse un nombre sans cesse grandissant de prolétaires et de cultivateurs canadiens-français vers les centres industriels américains. En conséquence, tant et aussi longtemps que les chefs politiques n'apporteront pas de correctifs à la situation économique du pays, les campagnes continueront d'être désertées. D'ici là, le seul conseil pratique que les paysans pourront prodiguer à ceux qui sont en quête de travail sera l'exil, la solution même que propose le chef de la famille Dupuis à Jeanne Girard.

Si vous vous trouvez, lui dit-il, dans la nécessité de travailler pour vivre, suivez notre exemple et prenez la route des Etats-Unis²⁹.

Par ailleurs, faire appel au patriotisme des exilés pour susciter leur rapatriement est peine perdue. C'est là une mesure tout aussi inefficace que de brandir l'épouvantail de la misère et de la

28 Ibid., p. 202.

29 Ibid., p. 200.

décadence morale des expatriés pour ralentir la marche de l'émigration. Il est vrai que les 500,000 Canadiens français qui vivent aux Etats-Unis continuent de chérir leur pays d'origine, qu'ils le regrettent même. Toutefois, comme ils gagnent honorablement leur vie, ils consentiront à quitter leur travail uniquement si l'on a quelque chose à leur offrir en retour³⁰.

Voilà la thèse d'Honoré Beaugrand. Avec Jeanne la fileuse, il illustre la cause de l'émigration et suggère le remède à y apporter. Devant l'étendue toujours croissante du mal, il presse les autorités gouvernementales de réagir. Scandalisé par leur indifférence, il élève la voix pour les amener à s'occuper des intérêts de la nation et à corriger la situation. S'appuyant sur l'exemple des Etats-Unis et plus particulièrement des Etats de la Nouvelle-Angleterre qui ont progressé et qui continuent de progresser à un rythme rapide, il leur indique la voie à suivre: l'industrialisation du Québec. Il reprend ainsi un thème déjà timidement esquissé dans le rapport du comité parlementaire chargé, en 1849, d'enquêter sur les causes de l'émigration³¹

³⁰ Ibid., pp. 236-237.

³¹ Report of the Select Committee of the Legislative Assembly appointed to inquire into the causes and importance of the Emigration which takes place annually, from Lower Canada to the United States, Montréal, 1849, p. 30. Voir également Maurice Seguin, La Nation Canadienne et l'Agriculture, op. cit., p. 258.

mais étouffé depuis par le cri de la colonisation agricole. Bref, à la formule-remède prônée par tous les propagandistes de la colonisation "Emparons-nous du sol si nous voulons conserver notre nationalité"³², Honoré Beaugrand ajoute celle-ci: "Que les responsables des intérêts de la nation créent des industries s'ils veulent mettre un terme à l'émigration et s'ils désirent favoriser le retour des exilés".

Trente ans plus tard, soit en 1908, Damase Potvin étudie à son tour le problème de l'exode de ses compatriotes vers les Etats-Unis. L'auteur de Restons chez nous, comme Honoré Beaugrand d'ailleurs, ne formule aucun reproche à l'égard de ceux qui sont partis au cours du XIXe siècle. Des raisons d'ordre vital les poussaient à s'expatrier. Mais les conditions de vie ont changé depuis. Les pressions exercées sur le gouvernement ont fini, avec les années, par produire d'heureux résultats. Les obstacles à la colonisation ont été supprimés, des mesures pratiques ont été adoptées pour encourager la conquête du sol, le commerce prospère, des industries se créent; en un mot, "il y a maintenant de la place pour tout le monde et de l'ouvrage pour

32 Cette formule lancée par Ludger Duvernay en 1834, lors de la fondation de la Société Saint Jean-Baptiste, a connu beaucoup de succès à partir de 1850. Adoptée par tous les "agriculturistes", elle est devenue une sorte de credo national pendant près d'un siècle.

tous les bras³³". Il n'y a donc plus de motif de quitter le pays.

Pourtant, même si l'émigration a considérablement diminué, elle n'a pas cessé tout à fait. Quelques jeunes gens prennent encore, chaque année, la route des Etats-Unis. Dirigés par le caprice seul, ils abandonnent ce qu'ils ont de plus cher, sans se soucier du mal qu'ils causent. Qui plus est, ils vont souvent, sans le savoir, se constituer les prisonniers d'une existence misérable, "pleurant au désir d'un retour rendu impossible par suite de fatales circonstances"³⁴". Pour prévenir ces malheureux départs, pour mettre un terme à la persistance d'un mouvement déplorable, Damase Potvin s'adresse à la jeunesse de son pays. Il lui dédie Restons chez nous³⁵.

Dans ce roman, l'auteur raconte l'histoire de Paul Pelletier, fils unique d'un cultivateur de Bagotville. Ce jeune homme de vingt ans éprouve depuis quelque temps la nostalgie de l'aventure. Il ne perçoit plus les beautés, les parfums, les mille et une douceurs de la vie rustique. De jovial qu'il était, il est devenu taciturne, médi-

33 Damase Potvin, Restons chez nous, op. cit., p. 107.

34 Ibid., p. 114.

35 C'est en effet aux membres de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne que le romancier dédie son oeuvre.

tatif. Tout entier à ses rêves d'inconnu, de liberté et de fortune, il en est venu à mépriser le noble métier de paysan. Tout l'ennuie dans son "pays", convaincu que son bonheur est ailleurs, plus précisément dans les grandes villes américaines. Aussi se décide-t-il à rompre les liens qui le retiennent. Il fait ses adieux à son vieux père, à sa mère malade et à son amie et part pour New York.

Damase Potvin interrompt alors le cours de son récit - rappelant ainsi le procédé qu'avait utilisé Honoré Beaugrand dans Jeanne la fileuse - pour présenter l'histoire de l'émigration canadienne. Il en marque les grandes étapes, en souligne les effets désastreux et en précise les causes. Il insiste toutefois sur la période qui le touche de plus près, sur laquelle il peut exercer quelque influence.

Dans une longue dissertation sur le devoir de demeurer au pays, le romancier tente d'émouvoir les jeunes gens qui, à l'exemple de son héros, se construisent un univers d'illusions. Il leur fait entendre les reproches que la patrie adresse à ceux qui la quittent, les plaintes que les êtres chers expriment par suite de leur abandon, les regrets des exilés eux-mêmes qui ne tardent pas à être déçus par la réalité froide et ironique. De plus, il met en parallèle la vie dans les grandes villes américaines et la vie dans les campagnes canadiennes. Il montre que seul le cultivateur jouit de l'air pur de

la grande nature, de la liberté d'action qui rend maître et seigneur de son domaine, du bénéfice d'honneur et d'estime de son entourage, de l'aisance nécessaire à son autonomie et à l'établissement de ses enfants. Statistiques à l'appui, il prouve que les conditions salariales offertes dans les principales industries américaines, si alléchantes qu'elles soient, sont trompeuses. Leur amélioration constante au cours des seize dernières années est annulée par un accroissement correspondant du coût de la vie. Il n'y a donc pas lieu de voir des mirages de fortune dans la rémunération actuelle des ouvriers. Au contraire:

Ceux qui parviennent le mieux, dit-il, ce sont les enfants qui, élevés sur la ferme, s'emparent, arrivés à l'âge majeur, d'un bon lot de terre, sur lequel, à leur tour, ils voient grandir une famille. Ceux-là, après quelques années de peine, peuvent se créer un bel héritage qu'ils laisseront à leurs enfants. Qui peut être certain de la même chose parmi ceux qui s'en vont vivre dans les villes américaines? Ne laissons donc pas le certain pour l'incertain; la réalité douce pour un rêve vague et décevant. Méfions-nous donc des belles apparences que l'on peut faire miroiter à nos yeux pour nous arracher à une vie honnête et paisible³⁶.

Damase Potvin reprend ensuite son récit pour illustrer son point de vue. Il raconte les trois années de déboires et de désenchantements de Paul Pelletier à New York, puis en France. Cette expé-

36 Ibid., p. 119.

rience de la vie confond les beaux rêves d'aventure, de liberté et de fortune de son héros. Ce dernier n'aspire plus à la fin qu'à retrouver l'existence chaude et douce qu'il avait connue dans son beau village de Bagotville. Il sait désormais que c'est là que le bonheur l'attend. Toutefois, sur le chemin du retour, il contracte une fièvre mortelle à bord du navire où il était chauffeur afin d'acquitter les frais de sa traversée. Seul Canadien à être inhumé dans le cimetière catholique d'un hôpital de New York, il formule le vœu qu'il n'y en ait plus jamais d'autre. Il ose espérer que ses jeunes compatriotes sauront profiter de la leçon qu'il a lui-même apprise au prix de sa vie. "Restons chez-nous!", tel est le cri tragique qu'il lance à tous les Canadiens de sa génération.

Comme Honoré Beaugrand, Damase Potvin emprunte donc la forme populaire du roman pour donner plus de relief à la thèse qu'il soutient. Comme lui, il conçoit une anecdote en fonction du but à atteindre: la guérison du mal de l'exode des Canadiens vers les États-Unis. Toutefois, menant la lutte non pas contre "l'émigration de la misère et de la faim", mais contre "l'émigration par caprice", il propose un remède différent. L'auteur de Restons chez nous cherche à effrayer les jeunes gens épris d'aventure, de liberté et de fortune en leur racontant les dangers de l'exil. Il crée un héros chez qui ils peuvent se reconnaître et les amènent à confronter leurs rêves à la

réalité. Il leur fait vivre les désillusions et les souffrances de Paul Pelletier en terre étrangère afin de leur mieux faire partager ses idées "agriculturistes".

Le mouvement d'émigration continue néanmoins d'affaiblir la nation au cours de la première moitié du XXe siècle. Ralenti pendant les deux premières décades, il prend même par la suite une ampleur alarmante. C'est d'ailleurs ce qui fait dire à Adélard Dugré, par l'intermédiaire de l'un des personnages de La Campagne canadienne³⁷:

Ah! que cette saignée vers les Etats-Unis nous fait de mal! Alors que nous nous comptons minutieusement pour supputer nos chances de survie, quand nous sommes si fiers de notre splendide natalité, quand nos gouvernements et nos conseils municipaux multiplient les dépenses, pour préserver notre précieuse population, pour conserver nos enfants, dans ce même temps des trains bondés charrient nos hommes faits vers la frontière du sud...³⁸

En raison surtout de la période de récession d'après-guerre d'abord et de la crise économique ensuite, les familles du Québec se bousculent en effet dans les bureaux de l'immigration américaine. Des dizaines de milliers de Canadiens quittent annuellement le pays. Le

37 Adélard Dugré, La Campagne canadienne, Montréal, Imprimerie du Messager, 1925, 235 p.

38 Ibid., p. 111.

rapport du commissaire de l'Immigration de Washington en fait foi. En 1932, il note que 370,852 Franco-canadiens, dont le père est né au Canada, vivent aux Etats-Unis³⁹. Sensibles à la recrudescence du mouvement d'exode de la population vers le pays voisin, les autorités gouvernementales ne tardent pas cette fois à réagir. Les législateurs du Québec essaient de compenser cette perte d'hommes en provoquant un mouvement en sens inverse: le rapatriement. De plus, ils favorisent l'établissement sur les terres agricoles de différentes façons⁴⁰. Pour la première fois dans l'histoire, l'Etat formule une politique positive de colonisation, ne se contentant plus, comme il l'avait fait antérieurement d'aider l'initiative privée⁴¹. Il réussit ainsi non seulement à provoquer le retour de plusieurs familles exilées mais également à diminuer l'intensité du courant migratoire vers les Etats-Unis.

Toutefois, la réaction ne vient pas uniquement des chefs

39 Rapport cité par Georges Langlois, dans Histoire de la population canadienne-française, Montréal, Lévesque, 1934, 309 p., p. 175.

40 Claude-Henri Grignon évoque, après Adélard Dugré, les efforts tentés par le gouvernement pour freiner le mouvement d'émigration. Voir la nouvelle intitulée Réconciliation, dans Le déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Les Editions du Vieux Chêne, 1934, 219 p., pp. 174 et 186.

41 Esdras Minville, La colonisation, dans L'Agriculture, op. cit., p. 304.

politiques. Tout au long des quarante premières années du XXe siècle, plusieurs conteurs et romanciers s'efforcent de combattre l'émigration de leurs compatriotes. Ils cherchent, sans s'engager aussi manifestement qu'Honoré Beaugrand et que Damase Potvin, sans s'appuyer sur l'histoire du mouvement de l'exode vers le pays voisin, à inciter leurs contemporains à demeurer en terre canadienne.

Quelques années avant la récession économique de 1921, Adjutor Rivard, par exemple, prêche la fidélité à la patrie. Convaincu à l'égal de l'auteur de Restons chez nous que le dépeuplement des campagnes canadiennes se poursuit sans motif valable au cours de cette période, il tente à son tour de lui faire échec. Il veut attacher ses compatriotes aux biens et aux valeurs qu'ils possèdent. Les contes de son recueil Chez nous⁴² en témoignent: ils sont tous destinés "à faire aimer plus encore les gens et les choses de CHEZ NOUS⁴³". Mais c'est surtout avec l'un d'entre eux, La maison condamnée⁴⁴, que le conteur trouve le prétexte souhaité afin d'aviver la conscience patriotique des lecteurs. Après avoir évoqué la désolation d'une maison

42 Adjutor Rivard, Chez nous, Québec, L'Action Sociale Catholique, 1914, 145 p.

43 Ibid., p. 5.

44 Ibid., pp. 61-67.

de ferme, abandonnée par un paysan attiré aux Etats-Unis par le "mirage d'un luxe facile"⁴⁵, il dégage la leçon de son récit en ces termes:

Ceux qui partent ainsi savent-ils bien ce qu'ils font, et qu'ils désertent un poste d'honneur, et qu'ils manquent à un devoir sacré? Croient-ils ne laisser derrière eux qu'un toit sur quatre murs? Ce qu'ils quittent, en vérité, et à quoi ils renoncent, c'est plus que cela: c'est le pays natal; pour celui-ci c'est la montagne, pour celui-là la plaine, mais, pour tous, au flanc des collines ou dans la vallée, c'est la paroisse où s'écoula, paisible, la vie des anciens, l'église où se plièrent leurs genoux, la terre qui garde leurs os; c'est la glèbe que les aïeux fécondèrent d'un rude et pénible labeur; c'est le trésor des traditions familiales, les saines coutumes du foyer, le culte du passé, la religion du souvenir; et c'est peut-être aussi le parler des ancêtres, hélas! et le respect de leurs croyances... C'est tout le patrimoine ancestral qu'ils abandonnent, c'est la patrie qu'ils désertent!...⁴⁶

L'appel au patriotisme retentit de façon différente mais non moins émouvante pendant l'entre-deux-guerres. (^{Les œuvres} L'oeuvre respective) de Joseph Cloutier et d'Adélard Dugré, deux romanciers qui donnent le ton

⁴⁵ Ibid., p. 65.

⁴⁶ Ibid., pp. 65-66. Semblable leçon sera reprise également par d'autres conteurs qui exploiteront à leur tour le thème de La maison condamnée. Georges Bouchard, par exemple, est de ceux-là. Voir son recueil de contes Vieilles choses Vieilles gens, Montréal, Beauchemin, 2e édition, 1926, 192 p., pp. 84-90.

à la période, suffisent à le prouver.

Avec L'Erreur de Pierre Giroir⁴⁷, Joseph Cloutier compose en effet un touchant plaidoyer pour retenir la population rurale au pays. Il invente une histoire destinée à montrer que la terre se venge de ceux qui la trahissent⁴⁸ et laisse à son héros le soin de la raconter. C'est ainsi qu'après avoir fait le récit de l'échec de sa vie tout autant que des malheurs qui se sont abattus sur sa famille, Alfred Giroir en attribue la cause à "l'erreur de son père" qui, sous l'influence de pressions diverses, a déserté le sol natal pour tenter de trouver le pactole aux Etats-Unis. Sur son lit de mort, il désire faire profiter les autres de la leçon qu'il a si chèrement acquise. Il veut prévenir la répétition d'une telle faute. Voilà pourquoi il adresse ses dernières paroles à son beau-frère cultivateur:

Charles! prends garde, dit-il. Oui, prends bien garde! La terre se venge, tu sais, elle se venge terriblement et toujours. Ah! pour celui qui l'aime et lui est fidèle, c'est la plus aimante, la plus vibrante et la plus prodigue des amies (...)

47 Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, Imprimerie Le Soleil Ltée, 1925, 248 p.

48 Ce thème sera repris par Eugénie Chenel dans La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p., par Anatole Parenteau dans La voix des sillons, Montréal, Garand, 1932, 131 p. et par Philippe Panneton, sous le pseudonyme de Ringuet, dans 30 Arpents, Paris, Flammarion, 1938, 293 p.

Mais, malheur, mille fois malheur à celui qui la trahit! Autant elle a aimé, autant elle va haïr. Non, non, à celui-là, elle ne pardonne pas. Comme une tigresse ivre de carnage, elle poursuivra sa victime toujours et partout. Vengeresse implacable, nul ne peut lui échapper où qu'il se cache. Oui, malheur à lui! Elle lui enlève tout: joie, santé, bonheur. Elle suce le sang de ses veines, obscurcit son cerveau et dessèche ses poumons. Elle tue ses enfants ou en fait des dégénérés et des parias. Que dis-je, elle imprime à tous les descendants de ceux que sa vengeance poursuit, les stigmates de la déchéance et de l'hébètement⁴⁹.

Pour sa part, Adélard Dugré oppose la civilisation canadienne à la civilisation américaine et montre que les habitants des vieilles paroisses n'ont rien à envier aux citadins des Etats-Unis⁵⁰. C'est la conviction à laquelle en arrive le héros qu'il crée dans La Campagne canadienne.

Marié à une Américaine depuis vingt ans, le médecin François Barré se réconcilie vite en effet avec la vie simple, patriarcale, conservatrice et catholique de sa famille, de la grande famille canadienne. Son séjour de quelques semaines chez ses parents de La Pointe-du-Lac lui permet de découvrir et d'apprécier la valeur des gens de sa race. Obligé néanmoins de reprendre le chemin de l'exil, de subir de

49 Joseph Cloutier, op. cit., p. 240.

50 Ce thème sera repris par Anatole Parenteau, dans La voix des Sillons et par Philippe Panneton, sous le pseudonyme de Ringuet, dans 30 Arpents.

nouveau la vie éblouissante, tapageuse et matérialiste que lui impose sa femme, il ne manque pas de formuler cette prière à bord du train qui le ramène en terre d'exil:

Braves gens du Canada français, hommes et femmes de chez nous, garçons robustes et chastes jeunes filles, vous qui me voyez passer et qui me croyez heureux, puissiez-vous apprécier pleinement votre bonheur, puissiez-vous estimer justement votre propre mérite, puissiez-vous rester toujours ce que vous êtes, glorieux héritiers, fidèles conservateurs de tout ce que la France déposa jadis de plus noble et de plus saint sur la terre d'Amérique! Ne nous enviez pas, ne nous imitez pas; restez chez vous, restez vous-mêmes, où vous êtes; gardez les traditions des temps passés, pour que vos fils ressemblent à nos pères et qu'en revenant parmi eux nous nous sentions toujours chez nous⁵¹.

Restons chez nous, tel en somme l'appel que lancent les auteurs du terroir de la première moitié du XXe siècle face à l'émigration vers les Etats-Unis. Jusqu'à la seconde guerre, les uns et les autres répètent cette invitation formulée par Damase Potvin en 1908. Soit qu'ils rappellent aux paysans leur devoir patriotique, soit qu'ils montrent les désillusions et les remords des exilés en terre américaine, soit qu'ils tracent à leur intention l'image de la terre vengeresse ou qu'ils valorisent leur mode de vie en le comparant à celui des citadins des Etats-Unis, ils ne visent qu'un but: attacher leurs

⁵¹ Adélard Dugré, op. cit., p. 235.

contemporains au pays par le coeur et la raison. C'était là également l'intention des romanciers de la période 1850-1900. Mais les difficultés qu'entraînait alors la colonisation les obligeaient à donner des leçons d'héroïsme et à exercer des pressions sur les autorités gouvernementales afin de les amener à éliminer les entraves à l'établissement sur des terres aptes à la culture.

L'exode de la population rurale vers les villes suscite une réaction analogue. Dès que le courant commence à prendre forme, soit vers 1880, l'élite sociale, déjà gagnée à la cause "agriculturiste", redouble d'ardeur afin d'enrayer le mal nouveau. Convaincue que les vrais soldats de la patrie sont les colons et les agriculteurs, que l'avenir de la nation dépend de sa fidélité à sa vocation paysanne, elle cherche à faire comprendre à l'homme des champs sa dignité et son importance. Elle tente d'aviver chez lui l'amour de sa terre natale et surtout de lui faire voir les dangers que comporte la vie dans les Babylohes modernes.

Une initiative résume bien la pensée des milieux officiels les plus influents du Canada français. Il s'agit de la Lettre pastorale des Archevêques et des Evêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa⁵² annonçant, en janvier 1894, la fonda-

52 Lettre citée par Georges Bellerive dans Eloges de l'Agriculture, Québec, Garneau, 1915, 88 p., pp. 5-8.

tion de l'oeuvre des missionnaires agricoles. Après avoir montré la noblesse de l'agriculture, les chefs de l'Eglise canadienne déplorent la fièvre qui conduit les habitants des campagnes vers les centres urbains et évoquent les méfaits qui en résultent:

Cette désertion des campagnes qui s'est effectuée depuis quelques années a été pour nous comme pour tous les peuples de l'Europe un immense malheur: elle porte une grave atteinte à la prospérité publique; elle est, surtout dans l'ordre moral, un véritable désastre. Dans les grandes villes, dans les usines, l'homme des champs se trouve bientôt en contact avec des coryphées de l'impie, avec des coeurs pervertis; il perd peu à peu l'esprit de foi et de religion qui l'avait animé jusque là; ses croyances et ses moeurs font un triste naufrage, et il ne recueille pour sa vieillesse que la misère et le déshonneur⁵³.

Les guides spirituels de la nation énumèrent en contrepartie les principaux avantages de la vie à la campagne sur les plans moral et religieux. Ils soulignent même les bienfaits d'ordre matériel que l'on y trouve. D'où leur conclusion:

Vous trouverez donc dans cette vie modeste le vrai plaisir et la sécurité, la bonne renommée et la santé, la régularité dans la conduite et de moindres dangers pour la sainteté des moeurs⁵⁴.

⁵³ Ibid., p. 7.

⁵⁴ Ibid., p. 7.

Les conteurs et les romanciers ne défendent pas d'autres idées. Dans la lutte qu'ils livrent à leur tour contre le dépeuplement des campagnes au profit des villes, ils opposent la vie rurale à la vie urbaine et montrent que les paysans et les fils de paysans ont tout à gagner à prolonger l'oeuvre des ancêtres. Jusqu'à la fin de la seconde guerre, ils s'appliquent même à faire de la ville un bouge de misères de toutes sortes.

Le défricheur Jacques Maillé⁵⁵ est saisi par la soudaine apparition de l'extrême indigence lorsqu'il ouvre, par un soir d'hiver, la porte d'un logement dans un quartier ouvrier de Montréal. Il demeure coi à la vue d'une jeune femme, pelotonnée dans un pauvre manteau et assise sur une boîte, pressant contre elle un frêle bébé enmaillotté de haillons. Il s'émeut d'apercevoir un bambin de deux ou trois ans, "tragique comme la faim et le froid"⁵⁶, se réfugier derrière sa mère. Lui, comme colon du Nord, il connaît la pauvreté; mais il ignorait jusqu'alors ce qu'était le besoin, la nécessité. Il a toujours eu un bon feu dans le poêle et un morceau de pain dans l'armoire.

⁵⁵ Il s'agit de l'un des personnages créés par le frère Marie-Victorin dans Récits laurentiens, Montréal, Les Frères des Ecoles Chrétiennes, 2e édition, s.d., 209 p., Le conte s'intitule: Jacques Maillé.

⁵⁶ Ibid., p. 152.

Après s'être présenté et acquitté de sa mission, il voit entrer un homme grand et maigre dans un accoutrement qui le désigne comme le maître de ce taudis. Jacques Maillé reconnaît cet arrivant puisqu'il s'agit de son fils Arthur qui avait rompu avec le foyer paternel quelques années auparavant. Mais comme il avait changé, comme la misère des villes l'avait vieilli!

Hubert Rioux, le héros de La terre ancestrale⁵⁷, trouve difficile son apprentissage de citadin. Il se rend vite à l'évidence qu'il n'est pas le seul à être placé dans la fatale nécessité de gagner de l'argent pour vivre. Dans une société où l'homme sans métier est à la merci de l'offre et des besoins, manger devient une préoccupation quotidienne. Quelques semaines après son arrivée à Québec, il parvient néanmoins à se suffire. Son travail d'abord comme manoeuvre à la voirie municipale, ensuite comme préposé aux bagages à la gare et enfin comme ouvrier dans les fabriques lui permet d'échapper à la souffrance de la faim et à la dépendance de compagnons; mais il ne lui apporte pas beaucoup de satisfaction. Il est comparable à "celui d'un cheval qui, toute la journée et tous les jours, tourne le cabestan"⁵⁸.

57 Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, Québec, Edition Marquette, 1933, 173 p.

58 Ibid., p. 163.

Hubert Rioux n'éprouve guère plus de joie, plus d'ambition, plus d'attrait. Constamment surveillé par un contremaître exigeant, il remplit sa fonction "comme une machine dont le ressort serait monté pour dix heures⁵⁹".

Ce n'était plus le travail libre des champs, dans l'air pur, sous le beau soleil, sans aucun autre maître que l'entente mutuelle avec son père⁶⁰.

Seul au milieu du bruit, de l'indifférence, d'une lutte effroyable pour gagner le pain de chaque jour et sans espoir d'un avenir meilleur, il regrette son départ de Trois-Pistoles.

La ville vue à travers les récits du terroir n'offre rien de bien séduisant. Elle prend même l'aspect de "mangeuse d'hommes, de brûleuse d'énergie, de démolisseuse de santés physiques et morales⁶¹".

L'ancien paysan Isidore Dubras⁶², logeant dans un sinistre rez-de-chaussée d'un quartier populaire, "plein de mouvement, rempli de

59 Ibid., p. 163.

60 Ibid., p. 76.

61 Laurent Barré, L'Emprise, Conscience des croyants, Saint-Hyacinthe, s.e., 1930, 230 p., p. 100.

62 Personnage créé par Claude-Henri Grignon dans Le déserteur et autres récits de la terre, op. cit., pp. 9-57.

filles perdues, d'ivrognes et de vices⁶³, ne peut s'empêcher de s'émouvoir à la vue de tous ces Montréalais qui défilent le long des trottoirs. Assis sur son perron, il est pris de pitié pour tous ces citadins, abrutis comme lui.

D'un air béat, il regardait le flot du peuple, la troupe des travailleurs aux traits jeunes et fatigués, tous les crève-la-faim et tous les phthisiques traînant leurs pieds sur le macadam en feu⁶⁴.

Cette image déprimante que ramène chaque soir d'été l'entraîne infailliblement vers la terre qu'il a désertée, vers sa ferme de Mont-Laurier.

Le malheureux de fermer alors les yeux devant cette misère. Aussitôt sa nostalgie l'entraînait vers la petite ferme d'en haut, entourée d'érables et de peupliers que faisait chanter le vent du soir... L'ancien paysan... passait ainsi des heures à se rappeler les jours de là-bas, la richesse de la ferme avec la venue lente et formidable des troupeaux. Une des premières conditions de bonheur, songeait-il, c'est de jouir du ciel, de l'air pur et du soleil. C'est de voir de l'herbe mouvante comme une étendue d'eau et regarder les bêtes heureuses de manger cette herbe⁶⁵...

63 Ibid., p. 26.

64 Ibid., p. 39.

65 Ibid., pp. 39-40.

Luce Neuville, l'un des principaux personnages de L'Emprise, Conscience des croyants, atrophie irrémédiablement sa santé dans l'atmosphère empoisonnée des centres urbains. Fille de la terre, elle se perd en cédant à l'emprise du luxe et aux moeurs faciles de ses maîtres de Chicoutimi. Bientôt déshonorée, elle est chassée par sa maîtresse et honnie par ses parents. Elle va cacher sa honte à Montréal où elle travaille dans un magasin. "Sa foi, sa conscience droite, la direction d'un saint prêtre⁶⁶" la préservent du gouffre de la déchéance morale où sa cousine, tenancière d'une maison louche, tente de l'entraîner. Mais elle contracte par ailleurs le terrible mal qui, "dans les villes, guette et atteint la grosse moitié des campagnards⁶⁷".

La tuberculose pulmonaire a fait de la belle et robuste Canadienne une pauvre fille maigre et pâle, traînant tristement un reste de vie auquel elle ne tient guère⁶⁸.

Le jeune René que présente Georges Bouchard dans l'un des contes de Premières Semailles⁶⁹ est victime également de cette maladie.

66 Laurent Barré, op. cit., p. 116.

67 Ibid., p. 212.

68 Ibid., p. 212.

69 Georges Bouchard, Premières Semailles, Montréal, Beauchemin, 1927, 108 p. Le conte s'intitule: Je m'ennuie de la terre, pp. 80-82.

Transplanté à Victoriaville depuis cinq ans, il s'est vite étiolé dans la courette minuscule de la demeure de ses parents. Il s'ennuie de la campagne, des vastes champs, de l'air et de la lumière du soleil. Et encore a-t-il du mal à l'exprimer. Pour énoncer ces quelques mots: "Je m'ennuie de la terre"⁷⁰, il lui faut poser sa main décharnée sur sa poitrine afin d'empêcher de s'exhaler ce qui lui reste de vie. A treize ans, ses grands yeux alanguis par la souffrance portent déjà des reflets d'éternité.

A la campagne au contraire, tout respire la vigueur, l'énergie, la santé physique et morale. C'est là du reste que les citadins fortunés se réfugient lorsqu'ils veulent refaire leurs forces, lorsqu'ils cherchent le calme et le repos, lorsqu'ils prennent leurs vacances annuelles. C'est là également que se retirent les ouvriers des centres urbains lorsqu'ils veulent se réhabiliter, réapprendre à vivre loin de la laideur, des tentations, "des masques et du mal"⁷¹.

Jean Berlouin, par exemple, se débarrasse du poids de sa jeunesse perdue dans la métropole en s'évadant à la campagne, plus

⁷⁰ Ibid., p. 80.

⁷¹ Adolphe Nantel, La terre du huitième, Montréal, Editions de l'Arbre, 1942, 190 p., p. 51.

précisément dans un milieu forestier et rural. Tour à tour commis à l'emploi d'une compagnie de bois et défricheur de la terre qu'il a acquise dans le huitième rang de Saint-Zénon, il devient un homme nouveau. Quinze mois de vie au sein d'une nature merveilleuse suffisent à le transformer radicalement.

Jean Berlouin a perdu cette courbe des épaules commune chez les citadins toujours penchés sur une table de travail ou de jeu⁷²... La terre a fini de le transformer en hercule. Sa chemise de laine colle et laisse tomber des muscles durs et tendus. L'échancrure de la gorge montre une touffe de poils bruns comme un nid de char-donnerets parmi les chanvres d'un jardin. Ses yeux sont noirs, de ce noir sain qui jette des éclairs, lorsque les tempêtes de la vie ou des passions les bouleversent. Les joues maintenant pleines, mais sans graisse inutile, donnent à la figure un aspect de santé campagnarde et les cheveux encadrent un front large et serein⁷³... Les anciens copains de la ville, les petites danseuses aux épaules nues de "Chez Maurice" ouvriraient des grands yeux surpris en voyant, après quinze mois, leur ancien compagnon de plaisir. Il est beau comme un dieu champêtre⁷⁴.

Sa beauté physique n'est toutefois que le reflet de la beauté de son âme. Dans l'ambiance de la nature, dans ce qu'il appelle "le royaume des éblouissements et des visions pures"⁷⁵, le héros d'Adolphe Nantel

72 *Ibid.*, p. 141.

73 *Ibid.*, pp. 169-170.

74 *Ibid.*, p. 186.

75 *Ibid.*, p. 14.

oublie son passé tumultueux. Il se purge de tout ce qui en lui était laid. C'est une âme nouvelle qu'il se façonne, une âme qui le rend maître de lui et de ses instincts, qui lui fait découvrir la dignité et la grandeur d'une vie simple et paisible. Ainsi ennoblie, sa conscience le guide dans l'ascension du bonheur. Après avoir épousé une fille de la terre, Jean Berlouin se fait agriculteur. C'est là qu'une existence riche de joie, d'affection familiale, de satisfaction du devoir accompli envers ses ancêtres et ses enfants le comble tout à fait.

De plus, en milieu rural, la misère est absente. Jamais le colon et le paysan ne souffrent de la faim et du froid. Leur terre fournit tout ce dont ils ont besoin pour vivre convenablement. L'insécurité et l'esclavage sont des réalités inconnues d'eux. Rois de leur domaine, ils défrichent et cultivent sans se préoccuper quotidiennement de leur subsistance; car ils savent que "le sol ne manque jamais"⁷⁶. Voilà pourquoi l'idée de comparer leur travail à celui des ouvriers de la ville leur paraît ridicule, comme en témoignent les propos que le paysan Michaud de La terre ancestrale adresse au jeune Desphis Morin:

76 Ringuet, 30 Arpents, op. cit., p. 126.

Vois-tu un cultivateur travailler dix heures par jour, pendant trois cents jours de l'année et sans répit? Il n'y en a pas un seul. Ici, nous donnons un coup de temps en temps, puis nous avons des loisirs... Ces gens travaillent le double de nous, dans de mauvaises conditions et sous l'oeil d'un maître. Si nous sommes fatigués, nous avons droit à un repos, eux, non. Si un jour nous ne sommes pas disposés à exécuter un certain travail, nous sommes libres d'en choisir un autre; là-bas, il leur faut marcher quand même. Si la maladie nous force au chômage, la terre gagne notre vie; à la ville, le salaire n'entre qu'à la force des bras⁷⁷.

Les conteurs et les romanciers du terroir esquissent donc la physionomie économique, physique et morale de la ville afin de donner plus de relief à la vie "sécuritaire", agréable et saine de la campagne. Leur désir de convaincre les paysans et les fils de paysans qu'ils font fausse route en soupirant après les centres urbains pour réaliser leurs rêves d'aises, de luxe et de plaisirs, les conduit à comparer les deux milieux de vie et à montrer les misères de l'un et les grandeurs de l'autre. Car enfin, qu'est-ce que l'homme des champs peut envier au citadin? Absolument rien. Les conditions du bonheur ne se trouvent que dans la sécurité et l'indépendance⁷⁸, que dans la jouissance du ciel, de l'air pur et du soleil⁷⁹, que l'agriculture

77 Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, op. cit., p.120.

78 Claude-Henri Grignon, Le déserteur et autres récits de la terre, op. cit., p. 200.

79 Ibid., p. 40.

seule peut offrir. Qui plus est, les terriens attachés à la profession des ancêtres comme à leur domaine éprouvent la satisfaction d'accomplir un devoir envers leurs prédécesseurs et leurs successeurs.

Avec La terre ancestrale, Louis-Philippe Côté illustre bien les arguments invoqués par les auteurs pour retenir la population rurale là où elle est. Par l'intermédiaire du curé qui cherche à dissuader Hubert Rioux de son projet d'abandonner le sol natal, il essaie de toucher le coeur et l'esprit de tous ceux qui, comme son héros, s'appêtent à renier la campagne, à céder aux mirages des villes.

Comme on est vite ennuyé de ces plaisirs de la ville, qui souvent ne sont que des occasions de pêcher. Oui, et en plus, il faut de l'argent pour se les procurer: pas un geste sans être obligé de donner le sou. Qu'y a-t-il de si réjouissant à la ville? Les théâtres? Des lieux où l'on risque de se fausser le jugement et de se troubler les sens, des endroits où l'on ne nous expose qu'une vie fictive qui nous fait détester la nôtre. En outre, mon jeune ami, laisser la terre de chez nous! Mais y as-tu bien pensé? La terre possédée par tes ancêtres et tous ceux de ta famille depuis l'abattage du premier arbre. As-tu bien songé à toutes les misères endurées par ces hommes pour fonder un patrimoine à leurs descendants? Toi, laisser l'héritage des aïeux tomber en d'autres mains; mais tu serais comme un prince abandonnant le royaume de son père à des peuples étrangers. C'est un devoir pour toi que de continuer la suite des maîtres de même sol; et tu dois garder cet héritage à tes descendants. Tu n'as pas le droit de te dépouiller de cette noblesse terrienne que trois siècles ont établie; il t'est défendu de jeter cette sève vigoureuse dans le tourbillon des villes. N'oublie pas que sa plus sûre garantie de vigueur réside dans son contact quotidien avec le

soi natal... Et puis, tes vieux parents, il me semble que tu leur dois pourtant quelque chose. Tu ne vois donc pas l'atroce douleur que tu leur causes; tu ne prévois pas que ton départ peut les tuer? C'est aussi un vrai crime envers tes descendants que tu veux commettre. A cause d'eux surtout, tu dois rester. Au lieu d'enfants moralement et physiquement sains, tu te prépares à fonder une famille élevée entre quatre murs, et qui se défonceront la poitrine dans les manufactures empestées. Au lieu d'en faire des rois sur leur propriété, tu veux en former des serviteurs, presque des esclaves d'un maître⁸⁰.

Les conteurs et les romanciers ne se limitent pas cependant à persuader les habitants des campagnes qu'ils courent à leur perte et qu'ils transgressent leur devoir en allant grossir la masse des prolétaires urbains. Dans leur lutte contre le dépeuplement des régions rurales, ils tentent également d'inciter les ouvriers des villes à quitter leur misérable sort pour la colonisation et l'agriculture. C'est dans ce but qu'ils donnent des exemples de retours à la terre qu'ils représentent comme autant de retours à la vie. Les héros qu'ils créent se libèrent en effet d'une vie diminuée, faite de désœuvrement, d'insécurité et d'esclavage, et recouvrent la joie de vivre dans le défrichement et la culture du sol. Ils s'épanouissent comme des fleurs au soleil sur leur domaine.

80 Louis-Philippe Côté, op. cit., pp. 42-44.

Comme Jean Berlouin sur sa terre du huitième rang de Saint-Zénon, Fortunat Boulard⁸¹, par exemple, dit le bonheur qui le possède sur son lot du Témiscamingue. C'est pour lui qu'il travaille désormais; il ne dépend plus d'un patron, il n'a plus à solliciter d'emploi, à fuir les créanciers comme un malfaiteur et à subir l'humiliation du "secours direct"⁸². Délivré de ces cauchemars, il s'adonne au déboisement et à l'essouchement avec une énergie sans cesse renouvelée. La certitude d'accroître quotidiennement son indépendance, de s'approcher jour après jour de son rêve: la possession de sa concession⁸³, le stimule dans sa lutte. Il est convaincu de sa victoire prochaine. Aussi parvient-il à partager son enthousiasme avec son frère aîné qui, par une nuit de printemps, vient traîner jusqu'à lui un passé de misères. Il le persuade de se réconcilier avec la terre, de se faire colon comme lui pour renaître à une vie heureuse.

Tu avais abandonné la terre, lui dit-il, et c'est pour ça que tu as été malheureux. Reviens sur la terre et tu seras heureux. Fais un homme de toi⁸⁴.

81 Personnage créé par Claude-Henri Grignon dans son récit intitulé Réconciliation dans Le déserteur et autres récits de la terre, op. cit., pp. 161-219.

82 Ibid., p. 168.

83 Ibid., p. 200.

84 Ibid., p. 219.

Contrairement à l'exode vers les villes et à l'émigration vers les Etats-Unis, la migration vers l'Ouest du pays suscite une réaction favorable. Les évêques du Québec sont à la source de ce courant de pensée. Dès l'acquisition des territoires du Nord-Ouest et la création de la province du Manitoba, ils demandent en effet au clergé d'y diriger les familles qui veulent s'éloigner des paroisses qu'elles habitent et auxquelles répugnent les rudes labeurs du défrichement⁸⁵. Ils espèrent ainsi garder, dans les limites du Canada, un bon nombre de compatriotes qui, par nécessité ou par amour du changement, vont demander aux Etats-Unis un bien-être qu'ils ne trouvent pas là où ils sont. Dans le peuplement des prairies de l'Ouest par les Québécois, ils voient en outre une façon d'aider les missionnaires en place "à faire luire le flambeau des institutions religieuses et civiles⁸⁶", tout en garantissant, dans la législature fédérale, le maintien d'un équilibre nécessaire à la nation.

85 Voir Circulaire privée au clergé de toute la province ecclésiastique de Québec, dans Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés par le diocèse de Montréal depuis son érection, Montréal, 17 vol., 1869-1926, vol. 6, 1871, pp. 210-212.

86 Ibid., p. 212.

Pareille demande ne pouvait rester sans écho. D'autant plus qu'elle était formulée à une époque où l'on cherchait par tous les moyens à enrayer le mal de l'émigration vers les Etats-Unis et où le gouvernement fédéral ouvrait à la colonisation les immenses territoires de l'Ouest. Bientôt, elle eut donc comme résultats de rallier l'opinion publique et d'engendrer un mouvement migratoire vers ces régions.

Quelques auteurs du terroir traduisent la participation des Québécois dans le développement du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta. Ils décrivent certes la lutte qu'ont à livrer tous ces défricheurs de forêts et de prairies. Mais ils la rendent attrayante aussi par le sens qu'ils lui donnent, ne visant d'autre but que d'inviter leurs contemporains à suivre les traces de leur héros.

Magali Michelet⁸⁷, par exemple, ne cache pas son admiration à l'endroit des Québécois, hommes et femmes, enracinés en Alberta depuis quelques années. A travers le récit de la vie de son héroïne, fille d'un pionnier de Laverne, elle évoque les difficultés qu'ils doivent surmonter pour parvenir à tirer du sol leur subsistance et à améliorer leurs conditions primitives d'existence. Elle affirme

87 Magali Michelet, Comme jadis, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 270 p.

surtout le patriotisme dont ils font preuve en parsemant la carte de la province d'ilots français. C'est ainsi qu'elle loue l'esprit d'initiative d'un Valiquette, vrai type du bâtisseur de village⁸⁸; qu'elle dit l'estime qu'elle porte aux Labbé, Trudel, Poirier et à tous les autres "faiseurs de terre" qui concourent par leur présence et leur influence à implanter le nom français sur une parcelle de territoire disputé par les voisins les plus étrangers à la civilisation canadienne-française⁸⁹; qu'elle couvre d'éloges les vaillantes institutrices de district qui, comme Mademoiselle Saint-Jean, sont des "entêtées des traditions nationales"⁹⁰. A ses yeux, ce sont tous là des apôtres. Dans leur lutte respective, ils propagent les ambitions, les droits et les exigences légitimes des découvreurs et des missionnaires. Sans héroïsme à grand effet, ils assurent la survivance de la race et de la foi, ils oeuvrent pour que se multiplie, nombreuse et prospère, la famille canadienne-française.

Harry Bernard⁹¹, par ailleurs, ne fait aucune allusion à

⁸⁸ Ibid., p. 115.

⁸⁹ Ibid., pp. 172, 214.

⁹⁰ Ibid., p. 66.

⁹¹ Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 212 p.

l'oeuvre patriotique à poursuivre dans l'Ouest. Pour atteindre son but, il en appelle plutôt aux intérêts particuliers de ses compatriotes, en trop grand nombre dans les vieilles paroisses ou en proie à l'esclavage des villes. Croyant qu'outre l'Abitibi la steppe canadienne constitue l'endroit où l'on peut essaimer avec le plus de profit⁹², il montre les avantages dont jouissent ceux qui s'y établissent.

Le romancier n'idéalise rien cependant. L'histoire des Lebeau l'illustre bien. Cette ancienne famille ouvrière de Montréal éprouve de nombreuses difficultés au cours des dix premières années de sa nouvelle forme d'existence. Installée d'abord au Manitoba, elle doit se résigner, après deux mauvaises récoltes successives, à vendre tout ce qu'elle possède. Fixée en Saskatchewan ensuite, elle parvient à se suffire, mais au prix de nombreuses privations. Dans la solitude et le terrible silence de la prairie, Madame Lebeau maugrée plus d'une fois contre sa morne existence. Elle gâte même, par ses jérémiades, la paix simple et raisonnable de son mari et la joie facile des enfants. Son désir de retourner à la vie citadine d'antan devient une obsession. Il lui faut un séjour chez sa parenté de Montréal pour se reposer et constater à la fin qu'elle n'a rien à envier à ses soeurs et à ses belles-soeurs. Elle avoue à son retour qu'elle préfère

92 Ibid., p. 95.

à la vie des manufactures, aux plaisirs factices, à la misère toujours menaçante dans les villes, l'indépendance, le bon air, la sécurité et les trois repas par jour des fermiers de l'Ouest. Elle se rallie aux convictions de son mari et s'enracine à son tour dans "son pays".

Je commence à croire, dit-elle, qu'il avait raison. Les gens de là-bas ne sont pas plus heureux que nous... Sans compter qu'ils sont moins indépendants. En tout cas, on est assurés (*sic*) de trois repas par jour, beau temps mauvais temps. Et c'est meilleur pour la santé, dans le champ, qu'à travailler dans une manufacture qui sent le renfermé... On n'est l'esclave de personne et l'ouvrage ne manque jamais. C'est pas la fortune, mais c'est la vie assurée. Peut-être aussi... qu'il y a plus d'avenir pour les enfants... C'est l'Ouest qui est notre pays, maintenant⁹³.

La colonisation dans l'Ouest canadien n'est donc pas exempte de difficultés. Là comme dans le nord-ouest québécois, les débuts sont pénibles et requièrent une forte dose de ténacité et d'entêtement. Mais là aussi chacun est assuré d'y trouver son profit pourvu qu'il ait le courage de la lutte. Il est certain de réaliser ses ambitions de sécurité, d'indépendance et d'autonomie, de jouir en somme des avantages réservés aux travailleurs de la glèbe. De plus, il se rend particulièrement utile à son pays. Tout en poursuivant ses propres intérêts, il contribue à promouvoir les intérêts de sa nation.

⁹³ *Ibid.*, pp. 188-190.

Par sa présence et son rayonnement, il concourt à affermir l'oeuvre de la survivance de la race et de la foi, entreprise et menée là-bas par ceux qui l'ont précédé. Voilà pourquoi les auteurs du terroir sont non seulement sympathiques au mouvement migratoire des Québécois vers les plaines de l'Ouest mais tentent aussi de l'intensifier. Quelque soixante ans après la demande des évêques d'orienter la population en quête de travail vers ces provinces en voie de formation, Harry Bernard regrette même le fait qu'on n'y ait pas songé plus tôt. C'est ce qu'il donne à entendre lorsqu'il dit par l'entremise du narrateur de Juana, mon aimée:

Si au lieu d'émigrer vers le sud, notre trop-plein de population s'était dirigé tout de suite vers l'Ouest, nous serions aujourd'hui les maîtres de la prairie⁹⁴.

Les auteurs du terroir ne sont donc pas indifférents à l'exode de la population vers les Etats-Unis, vers les villes du Québec et vers l'Ouest du pays. Le capital humain de la société canadienne-française revêt à leurs yeux une importance trop précieuse en nombre et en valeur pour assister impassiblement à sa compromission, à sa dilapidation. Ils tentent plutôt, dans les limites de leurs moyens, de contribuer à corriger la situation. Les intérêts de la nation le leur commandent.

94 Ibid., p. 96.

Le dépeuplement des campagnes au profit des centres industriels américains détermine nombre de conteurs et de romanciers à mettre leurs talents au service de la patrie. Remédier à ce fléau qui atténue jour après jour les forces de résistance du Canada français, telle est l'impérieuse nécessité qui les détermine, tel est également le but qu'ils poursuivent. Seuls les moyens qu'ils utilisent varient quelque peu. Ainsi, certains essaient d'orienter vers la colonisation leurs contemporains en quête de travail ou au seuil d'une carrière. Ils leur présentent l'établissement sur des terres incultes comme l'unique façon de gagner honorablement leur vie et de servir par surcroît les intérêts de la collectivité. D'autres exposent l'ampleur du mal de l'émigration par un aperçu historique du mouvement et ils en illustrent la cause et la solution par l'histoire racontée. Ce faisant, ils veulent saisir l'opinion publique des pertes énormes dont la société a été et continue d'être victime. Mais ils désirent également souligner l'urgence avec laquelle le remède proposé doit être appliqué: soit qu'il s'agisse de la création d'une politique économique qui permette de vivre dans son pays, soit qu'il s'agisse d'une information susceptible de confondre les préjugés que la population nourrit à l'égard de la vie outre-frontière. D'autres encore cherchent à aviver différemment la conscience patriotique des Canadiens français. Leur dessein d'attacher les ruraux au domaine qu'ils cultivent les conduit

à mesurer les conséquences néfastes de la désertion, à montrer la vengeance de la terre contre ceux qui la trahissent ou à opposer la civilisation canadienne-française à la civilisation américaine.

L'exode des habitants des campagnes vers les villes suscite une réaction analogue. Plusieurs auteurs en effet entrent dans la lutte contre ce courant qui entraîne nombre de leurs compatriotes vers la déchéance physique et morale et qui prive en conséquence la société des membres dont elle a un absolu besoin afin de conserver son patrimoine national. Ils s'appliquent donc résolument à enrayer ce mal nouveau, qu'ils considèrent tout aussi grave que celui de l'émigration. A cette fin, la plupart d'entre eux, conteurs et romanciers, s'efforcent de convaincre la population rurale qu'elle a intérêt à demeurer là où elle est. Par un tableau comparatif de la vie urbaine et de la vie champêtre, ils lui montrent les misères de l'une et les grandeurs de l'autre; quelques-uns évoquent en outre le devoir qui oblige face aux ancêtres et aux successeurs. Les autres tentent d'inciter les ouvriers des villes à quitter leur misérable sort en faveur de la colonisation et de l'agriculture. Ils les invitent à suivre l'exemple de tous ceux qui retournent à la terre et qui retrouvent le bonheur de vivre.

Le phénomène de la migration vers l'Ouest du pays ne provoque cependant aucune réaction défavorable de la part des auteurs du terroir. Et pour cause. Ce mouvement ne va nullement à l'encontre des intérêts de la nation, estiment-ils. Au contraire, il permet aux Québécois en trop grand nombre dans les vieilles paroisses, en proie aux misères des villes ou simplement en mal de changement de servir leur pays tout en profitant des avantages de la colonisation. Aussi s'attire-t-il l'encouragement de certains romanciers. Ces derniers décrivent en effet la vie que les habitants de "la vieille province" mènent là-bas afin de montrer ou bien l'oeuvre patriotique qu'ils accomplissent ou bien les bénéfices qu'ils retirent d'une existence accordée à la terre. Ils espèrent ainsi créer le désir de l'établissement dans les provinces de l'Ouest, intensifier un courant qui recule les frontières du Canada français.

Par leur engagement vis-à-vis des mouvements démographiques de la population, les conteurs et les romanciers du terroir se font donc les propagandistes de la fidélité à la terre. Ils cherchent tous, les uns après les autres, à convaincre leurs contemporains que c'est dans l'attachement au sol que résident leurs intérêts et ceux de la collectivité.

Persuadés en effet que l'agriculture a été et demeure la voie de salut de la société canadienne-française, ils s'appliquent à affermir la résistance des habitants des campagnes, jeunes ou moins jeunes, aux différents courants d'exode qui affaiblissent la nation. Ils tentent de les déterminer à embrasser la carrière agricole ou à continuer la culture de leur domaine. Leur démarche en ce sens se caractérise par deux modalités complémentaires. D'une part, ils essaient de toucher la raison et le coeur en valorisant le travail de la glèbe. Dans ce but, ils mettent en relief les avantages d'ordre matériel, moral et religieux de la vie rurale; ils tracent le devoir qui incombe à tout Canadien français à l'égard de ses ancêtres et de ses descendants; ils esquissent le rôle patriotique que tiennent le paysan et le colon. D'autre part, ils luttent contre l'attrait exercé par la vie des centres urbains des Etats-Unis ou du Québec. Ils montrent la physionomie économique, matérielle et morale des villes; ils expriment les regrets et les plaintes des exilés ou des citadins, condamnés à subir l'erreur qu'ils ont commise; ils donnent des exemples de retours à la terre qui ne sont rien d'autre que des retours à la vie et au bonheur. Ainsi, ils espèrent anéantir les mirages fascinants de l'inconnu et détourner leurs compatriotes de la tentation de l'ailleurs.

SECONDE PARTIE

LA FIDELITE AUX ANCETRES

CHAPITRE I

LES TRADITIONS NATIONALES

Les traditions nationales et leur importance dans les récits du terroir - les valeurs qu'elle représentent - leur fonction par rapport à l'engagement du citoyen canadiens-français, par rapport à sa manière d'être, par rapport à sa manière de vivre.
Conclusion.

La Conquête provoque la naissance du nationalisme canadien-français¹. La petite communauté de 65,000 habitants établis sur les rives du Saint-Laurent refuse alors l'assimilation. Elle choisit de survivre, de maintenir coûte que coûte ses valeurs distinctives et originales. Si cette lutte n'est à l'origine qu'une poussée de l'instinct de conservation, qu'une réaction défensive naturelle, elle débouche bientôt sur une prise de conscience de sa raison d'être. Au réflexe premier commandé par l'imposition d'un nouveau régime, succède l'aspiration raisonnée d'une collectivité qui a foi en elle-même et qui est déterminée à garder intacts les traits qui la caractérisent.

¹ Sous le Régime français, le sentiment national des Canadiens français n'existait qu'à l'état embryonnaire. Il n'avait encore rien d'un réflexe collectif.

Il appartient à l'élite toutefois d'orienter et de susciter au besoin les efforts de la société. Il est de son rôle de signaler les dangers, d'indiquer les remèdes, d'organiser la résistance, de fournir la base doctrinale et d'entraîner tout le peuple dans le mouvement qu'elle crée².

Le clergé d'abord et les hommes politiques ensuite l'ont vite compris. De la Conquête à la Confédération, ils livrent une lutte soutenue afin de permettre à la communauté canadienne-française de sauvegarder son identité ethnique et culturelle. Leur sens de la continuité historique est trop aigu pour renoncer au désir d'une vie autonome, pour accepter impassiblement les cadres des institutions britanniques avec le fonds de culture dont elles sont l'expression. Ils réclament plutôt les libertés religieuses, civiles et politiques dont le peuple a besoin. Les circonstances aidant, ils réussissent même à les conquérir, à les conserver et à les accroître malgré la tentative d'assimilation de 1841. La Confédération couronne enfin un siècle d'efforts tenaces. Mais la défense et la promotion des intérêts de la nation obligent la députation fédérale et provinciale à poursuivre le combat. D'autant plus que la vie sociale et économique qui, en prati-

2 Richard Arès, s.j., Notre question nationale, t. III, Positions patriotiques et nationales, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1947, 229 p., pp. 189-190.

que, devait assurer l'exercice des libertés gagnées, restait à créer.

L'ère de l'action en faveur de l'autonomie du Bas-Canada devenue moins impérative, les penseurs et les écrivains entrent à leur tour dans la lutte et donnent une orientation nouvelle au nationalisme, jusque-là à caractère politique. C'est l'opinion publique qu'ils tentent d'influencer. Tandis que les premiers s'attachent plus particulièrement à l'édification d'un nationalisme doctrinal³, les seconds s'intéressent davantage à l'aspect pratique de la question. Ces derniers s'efforcent d'aviver la conscience patriotique du peuple, de lui indiquer la voie à suivre afin de sauvegarder son unité, sa physiologie propre, sa mentalité, bref, son âme nationale. L'engagement des auteurs d'inspiration paysanne est significatif à ce propos.

Les conteurs et les romanciers du terroir se font en effet les propagandistes de la fidélité à la terre. Persuadés que la possession du patrimoine territorial constitue une force de résistance de première valeur et une garantie du maintien et de la permanence de

³ Etienne Cartier, Edmond de Nevers, Jules-Paul Tardivel, Mgr Louis-Adolphe Paquet et Errol Bouchette peuvent être considérés comme les premiers théoriciens du nationalisme. Ils sont les précurseurs des deux écoles de pensée qui ont dominé la première partie du XXe siècle: l'école "canadianiste" et l'école "franco-canadianiste", respectivement représentée par Henri Bourassa et Lionel Groulx.

la nationalité, ils cherchent, nous l'avons vu dans les chapitres précédents, à motiver l'attachement des paysans à leur domaine, à orienter la jeunesse rurale vers la prolongation de l'oeuvre paternelle ou vers la colonisation, à détruire dans l'esprit des habitants des campagnes les mirages des villes américaines et québécoises, à encourager les prolétaires urbains à retourner au sol. Voilà leurs buts lorsqu'ils montrent dans leurs récits les avantages de l'agriculture, le respect dû aux alliances contractées avec la terre des aïeux, les misères et les dangers des villes, le devoir de servir son pays.

Mais ces motifs ne rendent pas compte à eux seuls de toute la force de l'argumentation des auteurs du terroir. L'éclairage sous lequel ils sont présentés, en l'occurrence la conservation de l'héritage culturel et moral de la nation canadienne-française, les enrichit considérablement. Il leur confère leur pleine dimension significative: la sauvegarde du patrimoine national par la fidélité à la terre.

Étant donné le rôle important que jouent les valeurs de la civilisation canadienne-française dans la thèse de la fidélité à la terre, il convient de leur consacrer une étude particulière. Quelles sont-elles, comment se manifestent-elles et quelle fonction occupent-elles dans les récits du terroir? Tel est l'objet de la seconde partie de notre travail.

LES TRADITIONS NATIONALES

247

Les valeurs de la civilisation canadienne-française n'ont pas toutes, il va sans dire, le même poids, ni la même portée. Il en est qui font corps avec la culture et la religion et ne sauraient, sans altérer les traits de la personnalité nationale des Canadiens français, être abandonnées, voire simplement négligées. Ce sont la langue et la pratique religieuse qui, sans refléter toute la culture et la religion, en demeurent néanmoins les expressions les plus importantes, les gardiennes les plus sûres. Nous les appelons traditions nationales.

Or ces traditions représentent aux yeux des conteurs et des romanciers les richesses par excellence de la communauté canadienne-française. Ce sont elles surtout qu'ils veulent protéger dans leur lutte contre les forces de désagrégation de la société paysanne, dans leur engagement "agriculturiste". C'est par elles qu'ils cherchent à cultiver et à fortifier dans l'esprit de leurs compatriotes le sens du devoir face à leur orientation individuelle et collective, la fierté d'être ce qu'ils sont. La place qu'ils leur réservent dans leurs récits en fait foi.

La langue et le culte sont considérés par les conteurs et les romanciers comme un trésor dont la garde et la transmission s'imposent comme une responsabilité majeure. S'écarter de ce double devoir pour quelque motif que ce soit serait enfreindre certes l'ordre

des choses, mais ce serait aussi pécher contre la fidélité à l'héritage des ancêtres, manquer à l'"appel de la race". Car les traditions nationales sont en quelque sorte "les voix du sang"⁴ qui doivent guider l'engagement et déterminer la manière d'être et de vivre de tout Canadien français.

La langue et le culte à conserver doivent d'abord guider l'engagement de tout Canadien français.

L'argumentation de Damase Potvin dans Restons chez nous⁵ tend en effet à le montrer. Dans un long plaidoyer lyrique afin de retenir la jeunesse au pays, de l'inciter à résister à l'engouement de l'émigration vers les Etats-Unis, le romancier cherche à confondre les rêves de liberté, de fortune et de vie facile suscités par les mirages des centres industriels américains. Car c'est là selon lui la cause des départs qui déciment les campagnes du Québec au début du XXe siècle. Ses efforts toutefois ne se limitent pas à opposer la réalité amère aux illusions fascinantes de l'inconnu, les misères des

4 Blanche Lamontagne-Beauregard, Récits et légendes, Montréal, Beauchemin, 1924, 124 p., p. 80.

5 Damase Potvin, Restons chez nous, Montréal, Librairie Granger Frères, 1945, 2e édition, 221 p. La première édition date de 1908.

ouvriers d'usine au bonheur simple des paysans. Il dit aussi les malheurs engendrés par l'exil des fils de cultivateurs, malheurs qui endeuillent non seulement la famille mais aussi la patrie abandonnées. La nation a besoin de tous les bras, de tous les efforts, de toutes les intelligences dont elle peut disposer pour conserver ses forces de résistance, les accroître même devant la menace d'envahissement par les étrangers. L'expansion agricole du pays et notamment de la province est telle que

si l'un des nôtres part, il faut immédiatement le remplacer. Il faut le remplacer, et par un étranger, par un homme qui n'est pas de notre sang, qui n'a pas les mêmes habitudes que nous, qui ne parle pas la même langue, qui ne pratique pas la même religion⁶.

D'ailleurs, le respect des traditions sacrées ne fonde-t-il pas en raison la fidélité au sol? N'impose-t-il pas à chacun le devoir de repousser les tentations de l'émigration vers les Etats-Unis? Le poids des origines doit éclairer le jugement des jeunes gens face à leur avenir. Il doit les incliner vers le service de la glèbe.

⁶ Ibid., p. 112.

Sans cela, la terre mourra, notre pauvre grande amie, elle sera délaissée et dormira au bon soleil, tandis que les outils des champs se rouilleront. Les bras manqueront dans les champs, tandis que là-bas, les usines se rempliront de nos jeunes gens et de nos jeunes filles. L'humble église de nos villages deviendra trop grande et durant les cérémonies du dimanche, il y aura dans l'assistance des taches qui seront des bancs vides. Il y en a déjà trop. Là-bas, on massacrera notre belle langue des campagnes peu habituée aux concepts modernes, ou bien on l'abandonnera...⁷

Louis Hémon, mieux que l'auteur de Restons chez nous et que tous ses devanciers du reste, révèle l'importance des valeurs de la langue et de la foi dans l'orientation des Canadiens français. Avec Maria Chapdelaine⁸, il établit, sans équivoque possible, que ce sont elles qui doivent finalement déterminer l'engagement de chacun. La façon dont son héroïne résout le dilemme où elle se trouve est révélatrice à ce propos.

Maria hésite entre la vie dure des commencements que lui offre Eutrope Gagnon et l'existence glorieuse des villes américaines que lui propose Lorenzo Surprenant. Elle ne veut pas hâter une décision

⁷ Ibid., pp. 119-120.

⁸ Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, 1965, 215 p. La première édition date de 1916.

qu'elle pourrait regretter, d'autant plus qu'aucune force mystérieuse ne la pousse ni vers l'un, ni vers l'autre. Néanmoins, un désir la possède depuis la mort de son fiancé: quitter un pays sans pitié et sans douceur. L'inconnu magique des grandes cités par ailleurs, avec tout ce qu'il représente de merveilleux, exerce sur elle une fascination vague, mais certaine. Toutefois, le décès subit de sa mère et le rappel du dévouement inlassable que la défunte a témoigné tout au long de son existence l'amènent à s'interroger sur le sens de la vie et à découvrir la route qu'elle doit suivre. Les voix de la Patrie et de la Race entendues dans la solitude de son coeur font la lumière. La dernière en particulier, parce qu'elle est plus forte que les deux autres et qu'elle porte en elle l'âme de la province, s'impose à la conscience de Maria.

Elle disait:

Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'ayons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié.

Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons: elles sont toujours les mêmes... Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean d'Iberville à l'Ungava, en disant: ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin.

Autour de nous des étrangers sont venus... mais au pays du Québec rien n'a changé. Rien ne changera parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir là: persister... nous maintenir... C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs coeurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants⁹.

Maria décide donc de demeurer au pays, d'unir sa destinée à celle d'Eutrope Gagnon.

La Campagne canadienne¹⁰ ne propose pas d'autre leçon que celle de Maria Chapdelaine. Pour Adélard Dugré comme pour la plupart des successeurs de Louis Hémon, les Canadiens français, en tant qu'individus, ne peuvent disposer de leur avenir au gré de leurs caprices. Leurs responsabilités vis-à-vis de leurs ancêtres et de leurs descendants doivent leur tracer la voie à suivre. Il y aurait quelque lâcheté, presque une impiété, à rechercher la satisfaction d'un désir qui les déroberait à la tâche qui leur est assignée: la conservation et la transmission de l'âme française et catholique. Dans le milieu où ils sont, tout leur rappelle le rôle qu'ils ont à jouer, tout leur

⁹ Ibid., pp. 212-213.

¹⁰ Adélard Dugré, La Campagne canadienne, croquis et leçons, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1925, 235 p.

dicte le devoir qu'ils ont à remplir. L'Abbé Louis Barré le signale à son frère François dans le roman d'Adélard Dugré:

Ici même, au bord du fleuve, tout nous rappelle ce que firent les anciens et ce que nous devons faire. Vois donc: sur cette batture qui émerge des flots là-bas, un gouverneur des Trois-Rivières, Duplessis-Bochart, s'est fait tuer, il y a trois cents ans, pour nous permettre de cultiver la terre où nous avons grandi, pour assurer la formation d'un peuple qui sût prier Dieu et parler français dans le Nouveau-Monde. Avec lui, quinze artisans et défricheurs, gens du bas peuple, dont l'histoire ignore même les noms, tombèrent sous les coups des Iroquois. Aujourd'hui le rêve de ces héros édifians se réalise; allons-nous mépriser, nous, ce qui leur a coûté si cher?¹¹

Emigrer aux Etats-Unis, épouser une Américaine, voilà des décisions qui vont à l'encontre des aspirations qui doivent animer et guider tout Canadien français dans l'orientation de sa vie. Engager ainsi son avenir, c'est à coup sûr faillir à sa mission; mais c'est aussi compromettre son bonheur à tout jamais. La vie de François Barré dans La Campagne canadienne en est l'illustration tragique. Le malheureux médecin expie bien chèrement l'étourderie de sa jeunesse. Dans l'espoir toutefois que son témoignage profite à la jeune génération, il confesse courageusement l'échec de sa vie devant ses parents.

¹¹ Ibid., pp. 115-116.

Père, dit-il, c'est vous qui aviez raison et c'est moi qui me suis trompé... Vous avez bien vu: on ne naît pas cosmopolite. On est nécessairement de son pays et de sa race et l'on se doit à sa race et à son pays. Plus que cela: dans un pays jeune comme le nôtre, l'homme instruit doit s'instruire surtout pour les siens. J'ai méconnu cette vérité et j'ai manqué ma vie. J'ai oublié qu'on ne néglige pas impunément son devoir patriotique et que le meilleur moyen de mener une vie heureuse, c'est de mener une vie utile¹².

"La place de tous les Canadiens est donc toujours au Canada¹³", comme l'affirme le père de François Barré. La garde et la transmission des traditions nationales leur commandent de rester au pays, d'unir leur destinée à des gens de leur race. Plus encore, ce devoir patriotique doit orienter la plupart d'entre eux vers la possession et la culture du sol. Car c'est par l'agriculture que l'héritage des aïeux, dans ce qu'il a de plus noble et de plus saint, se maintiendra¹⁴. Quant à ceux qui ont reçu les avantages d'une instruction poussée - ce qui se produit généralement grâce aux efforts concertés de leur famille - ils ont l'obligation particulière de servir la

¹² Ibid., p. 228.

¹³ Ibid., p. 226. De plus, il est à remarquer que lorsque les Canadiens français parlent d'eux-mêmes dans les récits du terroir, ils disent toujours "Canadiens", sans plus. C'est là un titre qu'ils se réservent tout naturellement. Dans Maria Chapdelaine, Louis Hémon le remarque d'ailleurs, voir op. cit., p. 73.

¹⁴ Ibid., p. 235.

collectivité et dans l'exercice de leur profession et dans leur dévouement "au bien de la religion et de la patrie¹⁵".

La langue et le culte à conserver doivent en outre déterminer la manière d'être de tout Canadien français.

Il importe que le citoyen canadien-français adopte une manière d'être particulière pour réaliser sa vocation nationale. Le milieu où il vit, ne possédant pas les forces d'assimilation et de réaction capables de le protéger contre les influences étrangères, l'oblige à se défendre quotidiennement. A la lumière des exigences de sa mission, il lui faut voir et écarter les dangers qui menacent de l'en détourner, qui risquent à tout moment de le placer en contradiction avec la fidélité française. L'habitude de cette attention et de cette lutte constantes et soutenues lui permet d'acquérir, sinon de développer, une attitude de vigilance combative dont il a un absolu besoin pour demeurer dans l'esprit même de sa culture et de sa foi.

Aussi les auteurs du terroir tentent-ils de susciter ou d'accentuer cette attitude. C'est à cette fin qu'ils mettent leurs contemporains en garde contre les périls qui les guettent et qu'ils essaient de créer des héros exemplaires.

15 Ibid., p. 191.

Aux yeux des conteurs et des romanciers, le principal obstacle au destin des Canadiens français demeure la présence et l'influence anglaises. Cette réalité, plus encore que les modes américaines et tous les mirages qu'elles peuvent susciter, met constamment en péril les valeurs de la civilisation française. C'est donc ce danger qu'ils cherchent surtout à dénoncer et contre lequel ils veulent immuniser leurs contemporains.

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau est le premier romancier à présenter l'Anglais comme un être dont il faut se méfier. Avec Charles Guérin¹⁶, il fait en effet de M. Wagner un personnage capable de tout pour parvenir à ses fins. Ce commerçant sans scrupule ne connaît d'autre principe que d'exploiter les paysans canadiens-français par tous les moyens possibles et imaginables. Il ne manque pas de l'avouer à son commis du reste, après avoir inutilement tenté d'acquérir "le bien" de la famille Guérin en demandant la main de la propriétaire, veuve depuis quelques années.

A présent qu'elle m'a repoussé, moi veuf comme elle, et beaucoup plus riche qu'elle, (...) ma foi, elle s'arrangera comme elle pourra, je prendrai le bien, comme disent les habitants, et je laisserai la femme. Ce sont mes principes, vois-tu. J'essaie d'abord

16 P.-J.-O. Chauveau, Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Beauchemin, édition de 1925, 211 p. La première édition date de 1853.

à exploiter les gens à leur profit; ça me paraît juste et raisonnable que l'on fasse du bien aux autres en s'en faisant à soi-même. Par exemple, quand les gens sont assez bêtes pour ne pas me laisser faire, (...) alors tant pis pour eux, je les exploite comme je puis, car il faut toujours exploiter. Il faut tout tourner à son profit, sans se gêner pour personne; (...) autrement ça n'avancerait à rien. C'est là la règle fondamentale du commerce¹⁷.

Et M. Wagnier de ne pas se gêner en effet. Sa volonté de tirer profit du pouvoir d'eau de la rivière appartenant au domaine des Guérin le conduit à utiliser sa fille afin de créer des liens entre les deux familles. Il cherche en outre à se mériter la considération publique en souscrivant généreusement aux oeuvres de la paroisse et ce, même s'il est protestant. Ces buts atteints, il profite alors de la confiance naïve de ceux qu'il veut dépouiller. Ainsi, par une fourberie des plus odieuses, il compromet le jeune Charles Guérin, juridiquement émancipé, dans une affaire complexe d'endossement de billet. D'intrigue en intrigue, il ruine finalement la famille Guérin et devient, en sous-main, le possesseur véritable de la terre tant convoitée, vendue alors à l'enchère.

17 Ibid., p. 24.

L'image de M. Wagner et du despotisme économique qu'il représente dans la société canadienne-française de 1830 explique les ressentiments que pouvait éprouver l'élite professionnelle de la nation à cette période, ressentiments qui ont conduit à la révolte de 1837. Mais elle n'est pas de nature à susciter beaucoup d'admiration pour l'Anglais. Dans le dessein du romancier, elle est plutôt destinée à provoquer chez ses contemporains, et plus particulièrement chez la jeunesse instruite, des sentiments d'antipathie salutaire à l'égard des détenteurs de la puissance commerciale et industrielle. C'est que P.-J.-O. Chauveau désire éviter à la jeune génération le risque d'être écrasée, de répéter la fable du Pot de terre et du pot de fer¹⁸, de subir le sort qu'a connu la famille Guérin. Pour assurer la continuité de la nation, il importe de se tenir à distance de l'Anglais, de refuser de s'associer à lui sous quelque prétexte que ce soit.

Ernest Choquette tient à peu près le même langage dans son roman intitulé La terre¹⁹. Pour lui aussi la présence anglaise menace l'avenir de la nation. Dissimulée derrière les institutions financières et industrielles qui commencent à se développer et qui fascinent la

18 Ibid., p. 20.

19 Ernest Choquette, La terre, Montréal, Beauchemin, 1916, 289 p.

jeunesse canadienne-française, elle risque d'entraîner la société dans une évolution contraire à ses aspirations. Afin d'empêcher ses compatriotes de s'orienter vers ces secteurs de l'économie, il trace à son tour un portrait peu sympathique de la race anglo-saxonne.

Selon lui, l'Anglais est un être né pour les affaires. Il exerce un empire dans le monde du commerce et de l'industrie. Maître dans ces sphères d'activités, il veut en demeurer le maître unique. L'univers qu'il s'est bâti pour son propre profit, il le protège au point d'en interdire l'accès au Canadien français.

Yves de Beaumont, l'un des principaux personnages d'Ernest Choquette, se rend vite à l'évidence de la domination des gens de sa race par l'Anglais. Malgré son instruction et ses titres de compétence, il ne peut trouver de situation intéressante dans la société financière et industrielle. Il se bute à un rempart inaccessible.

Sa langue, son nom même, dans chacune des carrières où il tentait de s'engager, lui paraissaient comme suspects et de nature à lui barrer la voie. Il se rappela en lui-même la réflexion qu'il avait entendue si souvent tomber de la bouche de son père: "Ah! bah! dans le domaine des affaires, nous ne serons jamais de taille à lutter contre nos compatriotes anglais (...) Il nous faudra toujours tenir le rang de dernière"²⁰.

²⁰ Ibid., p. 61.

LES TRADITIONS NATIONALES

260

Pourtant, le jeune héros ne perd pas tout à fait l'espoir de prouver à son père et aux gens de sa race que les Canadiens français sont capables de réussir eux aussi dans l'industrie²¹. Il continue donc de chercher, prêt à accepter tout emploi, si obscur soit-il. Jusqu'au jour où il voit enfin l'offre de ses services agréée dans une fabrique d'explosifs de Beloeil: The Hamilton Powder Company. On l'y engage en qualité de chimiste. Travaillant sans relâche afin de réaliser son dessein, il finit par découvrir, à force d'expériences répétées, une nouvelle formule de fulminate, de beaucoup supérieure à celle qui était utilisée jusqu'alors. Ses patrons le reconnaissent. C'est pourquoi ils s'empressent, à l'insu de leur employé qui nourrit des rêves de fortune et de gloire, de solliciter l'émission d'un brevet d'invention au nom de la société qu'ils représentent et d'enlever ainsi à l'inventeur tout droit sur le fruit de ses recherches scientifiques. "Les affaires sont les affaires"²². Plus encore, ils lui signifient son renvoi.

Oui, ses rêves évanouis, le fruit de ses travaux scientifiques enlevé et perdu, supplanté lui-même dans son emploi par un étranger, c'était bien là en somme le résultat net et brutal de la proposition écrite que la Hamilton Powder Co. venait de faire déposer devant lui,

21 Ibid., p. 163.

22 Ibid., p. 159.

LES TRADITIONS NATIONALES

261

sur l'email de son laboratoire, et qu'il avait entrouverte avec plus d'appréhension que s'il eut (sic) manipulé le plus violent des explosifs²³.

L'Anglais est animé par un motif unique: l'exploitation. Cette règle de vie le guide en tout et partout, même si pour ce faire il lui est nécessaire de sacrifier les droits des autres races. "Seuls comptent à ses yeux les profits à réaliser²⁴", comme l'affirme le père Beaumont. Son fils l'apprend à ses dépens à l'usine de Beloeil. Il l'apprend également lors de son séjour au Transvaal, en tant que soldat de l'armée anglaise.

L'histoire des Boers le confirme en effet dans sa conviction. Ces braves gens qu'il avait à combattre vivaient heureux sur le sol qu'ils cultivaient depuis trois siècles.

Ils n'avaient qu'une crainte: la venue de l'Anglais. Et l'Anglais est venu. Il a construit des chemins de fer, bâti des villes, ouvert des industries et pour se ré-compenser des grands biens qu'il leur apportait, il a exploité à son bénéfice leurs mines fabuleusement riches d'or et de diamant²⁵.

23 Ibid., pp. 157-158.

24 Ibid., p. 120.

25 Ibid., p. 234.

Les Canadiens français doivent donc éviter de se tourner du côté du commerce et de l'industrie. L'Anglais y règne en maître absolu et ne souffre pas de rival. Ses aptitudes, servies par un capital qu'il cherche sans cesse à grossir et qui lui donne tous les droits, l'habilitent à se jouer de tout concurrent. Sa supériorité est telle qu'entrer en lutte contre lui c'est se suicider infailliblement²⁶. Consentir par ailleurs à travailler sous sa tutelle, c'est condamner son existence "aux positions secondaires de tâcherons et de manoeuvres"²⁷. L'intérêt des Canadiens français réside plutôt dans la culture du sol, la première richesse et la principale force du pays²⁸. Exploiter cette ressource et y river l'essor de la race, telle est l'ambition qui doit animer chacun des descendants des terriens. La survivance française et catholique le leur commande.

Enrichi par les expériences vécues, Yves de Beaumont reconnaît finalement la justesse de la thèse "agriculteuriste" de son père. Il devient un héros exemplaire en embrassant la carrière agricole et en se faisant le défenseur opiniâtre de l'héritage culturel et religieux qu'il a reçu.

26 Ibid., p. 251.

27 Ibid., p. 62.

28 Ibid., p. 251.

C'est ainsi qu'il oppose une résistance énergique au "charlatan d'élection"²⁹ de passage chez les habitants de sa paroisse. A l'appel vers la ville, vers l'industrie et les affaires que fait entendre l'inconnu, il réplique ainsi:

"Camarades", dit-il, selon que vous le disait ce monsieur, ... je vous affirme que cet homme vous trompe ... Votre place est ici avant tout, et non dans les villes que le commerce et l'industrie gouvernent. Et si par hasard, dans nos vieilles paroisses du Richelieu, il est des jeunes hommes robustes et courageux qui trouvent le sol trop cher pour la valeur de leurs bourses, ou trop étroit pour la valeur de leurs bras, qu'ils aillent bâtir leurs foyers dans nos riches régions vierges... D'ailleurs, en vous donnant cet avis, jeunes hommes de mon pays, je ne suis pas animé du seul souci d'assurer votre bien-être et votre prospérité, je sens que je suis entraîné par une aspiration plus large et plus haute: celle d'assurer à la fois la survivance de notre pauvre province française en l'appuyant (...) en la chargeant en quelque sorte comme un berceau à défendre, sur vos rudes épaules d'agriculteurs...

Trois siècles d'attachement au sol... ont façonné à la race française, en Canada, une âme rurale, mais une âme susceptible d'atteindre aux plus nobles élans du cœur et de l'esprit. Car c'est par elle que nous tiendrons tête à l'envahissement, d'où qu'il vienne, et que nous nous hausserons aux premières situations sociales³⁰...

29 Ibid., p. 249.

30 Ibid., pp. 252-254.

LES TRADITIONS NATIONALES

264

Toutefois, Ernest Choquette ne crée pas en Yves de Beaumont le personnage qui incarne, de façon idéale, la manière d'être du Canadien français. Cet honneur échoit plutôt à Félix-Antoine Savard avec son célèbre Menaud.

Le héros de Félix-Antoine Savard exerce une vigilance combative peu commune sur l'héritage de la race. Jaloux du patrimoine territorial légué par les ancêtres et animé du désir de le défendre "de la première à la dernière motte"³¹, Menaud ne peut rester indifférent aux menaces de dépossession qui pèsent sur les habitants de Mainsal et sur le pays tout entier. La lecture de Maria Chapdelaine - et particulièrement de l'épisode des "voix" - fait sourdre en lui un vent de révolte qui secoue tout son être. Révolte contre l'étranger qui empiète sur les rivières, les lacs, les forêts et les montagnes; révolte contre les traîtres à la nation, "prêts à troquer pour quelques piastres tous les trésors de l'héritage"³²; révolte contre l'"avachissement des siens"³³ qui se laissent dépouiller comme des vaincus.

31 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, Montréal et Paris, Fides, 1965, 214 p., p. 137. La première édition date de 1937.

32 Ibid., p. 112.

33 Ibid., p. 103.

La blessure du pays rétréci et souillé entraîne Menaud sur le sentier de la guerre. "Venger la terre, les sentiers libres, le passé, les grands morts³⁴", telle est la loi qui le commande, tel est le devoir qui l'oblige.

Le héros de F.-A. Savard prépare d'abord le combat à livrer. Déterminé à faire échec au Délié qu'il considère non seulement comme l'un de ces lâches, de ces vendus à la cause de l'Anglais, mais aussi comme le symbole vivant de l'emprise étrangère et de la collectivité à repousser, il tente d'éveiller la conscience patriotique des habitants de sa région. Il cherche à dresser leur volonté contre l'ennemi à combattre. Les draveurs qu'il dirige sont les premiers à entendre son appel à la lutte.

Alors que les hommes, lentement, semblaient s'enfoncer dans les ténèbres de la nuit, le vieux maître-draveur se leva soudain, lança quelques bûches dans le brasier et commença de parler comme s'il eût été à lui seul tout un peuple et qu'il eût vécu depuis des siècles. Les randonnées des coureurs de bois, les portages, les rapides, tout le pays qu'on avait découvert, tout ce qu'avaient enduré, explorateurs, colons, missionnaires, il dépeignait tout cela avec ses mots, ses gestes à lui...

Les hommes, eux, suivaient le récit avec une sorte de regret: toutes ces belles choses ne reviendraient sans doute jamais plus.

34 Ibid., p. 189.

LES TRADITIONS NATIONALES

266

Ainsi parla Menaud et tard dans la nuit, prenant à témoin les forêts, les plaines, les monts, le grand fleuve nourricier, que les âmes des aïeux étaient grandes et que c'était pour eux, leurs fils, qu'ils avaient fait cette terre, pour eux...

Puis:

"Des étrangers sont venus, dit-il; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent..."³⁵

Les paysans et les chasseurs entendent eux aussi le même appel. Menaud et le Lucon les visitent tous, à tour de rôle, afin de les inciter à réagir, afin de les déterminer à défendre leurs droits sur la montagne, menacée de passer sous la domination étrangère. Mais, peine perdue, puisque les uns et les autres semblent prêts à "subir la loi des traîtres"³⁶. Voilà pourquoi le vieux sac de colère du héros déborde à la fin, un soir que ses voisins Josime et Francis sont réunis chez lui pour la veillée.

"Tas de lâches! disait-il, qui, dans le péril commun, n'ont pas de coeur au-delà de leurs clôtures.

"Que tout s'en aille aux étrangers, la montagne, les champs, les bois... bah! qu'est-ce que cela leur fait à ces avares crispés chacun sur ses écus?

"Le passé? Ils accablent leurs morts de belles paroles pour n'avoir pas à les entendre.

"Les héros? Ils s'imaginent qu'ils ont fait comme eux quand ils les ont vantés.

35 Ibid., pp. 61-62.

36 Ibid., p. 113.

"Le domaine? Ils sont contents quand on leur accorde d'y vivre en esclaves..."
 Puis il cita l'exemple du Délié et de ses pareils
 "vils trafiquants du patrimoine! traîtres! renégats!"³⁷

Devant l'apathie des gens de son "pays", Menaud décide donc d'engager seul le combat, de causer la débâcle de l'emprise étrangère. Il se rend sur la montagne, lieu de rendez-vous de la bataille à livrer. Dans l'attente de l'ennemi, cent fois il se représente la scène qu'il aura à jouer avant de boire le coup de la liberté: d'abord la sommation, puis sa réponse droite et fière, digne de ses ancêtres, et enfin, la pourchasse de l'intrus jusqu'au bas de la montagne³⁸. Mais le Délié ne se présente pas et empêche ainsi son antagoniste de tenir le rôle pour lequel il était prêt, de réaliser son dessein de vengeance libératrice.

Par les héros qu'ils créent et par l'image qu'ils tracent de l'Anglais, les auteurs du terroir cherchent donc à immuniser leurs contemporains contre la présence et l'influence anglaises. Au nom du patrimoine national à conserver, au nom de la survivance, ils tâchent de les rendre conscients des dangers d'exploitation, d'asservissement et d'assimilation qu'ils encourent dans le milieu où ils évoluent. Ils leur

37 Ibid., p. 136.

38 Ibid., pp. 189-190.

montrent la puissance de la race anglo-saxonne dans le secteur des activités industrielles et commerciales, disent les motifs qui l'animent dans l'exercice de ce pouvoir, évoquent l'empiètement dont elle est capable pour étendre son empire. Face à cette réalité menaçante, les conteurs et les romanciers d'inspiration paysanne tentent alors d'aiguiser les réflexes patriotiques de leurs compatriotes afin de susciter chez eux une attitude de vigilance combative. Pour voir d'abord les périls qui pèsent sur eux et pour prendre ensuite les dispositions qui s'imposent. Armé de cette manière d'être particulière, le citoyen canadien-français sera habilité non seulement à défendre l'héritage mais aussi à assumer le destin que les contrats du passé lui ont tracé. Car, "au pays du Québec... rien ne doit changer³⁹"...

La langue et le culte à conserver doivent enfin déterminer la manière de vivre de tout Canadien français.

Pour garder intactes les traditions nationales, il ne suffit pas de posséder une notion haute et impérieuse des valeurs qu'elles représentent, ni d'être prémuni contre les dangers auxquels le milieu les expose. Si importants et nécessaires que soient ces moyens - à cause de l'ambiance même dans laquelle évolue le citoyen canadien-français - ils ne peuvent, de par leur propre vertu, garantir la conservation du

39 Ibid., p. 33.

patrimoine culturel et religieux. Il faut aussi vivre sa culture et sa foi, et ce, d'une façon aussi intense que continue. Il faut être des témoignages constants de fidélité à ses origines en l'affirmant quotidiennement tout au long de son existence. C'est cette manière de vivre que les auteurs du terroir cherchent à susciter et à développer chez leurs contemporains. A cette fin, ils multiplient dans leurs récits les manifestations d'attachement à l'héritage français et catholique.

On ne peut lire en effet les oeuvres d'inspiration paysanne sans être impressionné par les nombreuses démonstrations d'attachement à la langue et à la foi. Les personnages qui évoluent sous nos yeux, ceux à tout le moins qui sont présentés comme fidèles aux exigences de leur vocation nationale, traduisent fièrement leur caractère français et leurs convictions religieuses.

Ainsi, le paysan Marcel Garon dans La terre se venge⁴⁰ possède le culte de la langue française. Marié à une femme instruite et qui parle correctement, il essaie de modeler son langage sur celui de son épouse. Il étudie même la grammaire pendant trois hivers consécutifs afin d'améliorer son expression⁴¹. De plus, le héros d'Eugénie Chenel

40 Eugénie Chenel, La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p.

41 Ibid., p. 60.

LES TRADITIONS NATIONALES

270

tient à ce que l'on respecte la langue qu'il parle et, à travers elle, tous les Canadiens d'expression française. Voilà pourquoi il fait un jour la leçon à un agent d'assurance d'une compagnie américaine qui lui présente de la documentation écrite en anglais.

Reprenez cette feuille et vite, dit-il à l'agent en la lui tendant d'un geste brusque. Quand on est Canadien et qu'on a l'coeur à la bonne place, on accepte rien d'semblable. Si vot'compagnie veut assurer des Canadiens, qu'elle respecte leur langue, qu'elle se souvienne qu'ils parlent français⁴².

Les terriens n'ont certes pas l'occasion de manifester tous les jours leur attachement pour leur langue. D'autant plus qu'ils sont par nature peu démonstratifs. Ils se contentent de la parler tout simplement, avec l'accent et les expressions propres à leur milieu, convaincus qu'elle a la vie "aussi dure qu'eux"⁴³. Mais, exceptionnellement, il leur arrive de manifester leur amour de la langue française. Ainsi en est-il lorsqu'ils sont mis en présence de l'Anglais ou de l'Américain. Face à l'étranger, ils trahissent alors avec dignité leur appartenance à un groupe ethnique distinct. Aussi les conteurs et les romanciers du terroir recourent-ils au procédé classique de la visite d'un cousin ou d'une cousine de l'Ontario ou des Etats-Unis.

⁴² Ibid., p. 61.

⁴³ Ibid., p. 62.

Georges Bouchard, par exemple, écrit un conte intitulé La cousine des Etats⁴⁴, où il montre principalement la fierté des ruraux d'être ce qu'ils sont, de s'exprimer en un langage qui les différencie des étrangers. Après six ans d'exil en terre américaine, Ernestine a perdu ses caractères d'origine. Les toilettes étincelantes, les joues fardées, l'air déluré qui la distinguent ont toute l'indiscrétion d'un acte de nationalité. Pis encore, sa bouche cède maintenant volontiers à l'anglicisme. Aux jeunes et aux moins jeunes réunis pour la veillée chez Baptiste, la cousine parle en effet "des grandes factories qui runnent à l'électricité ou à la steam, de la weaving room, de la spinning room"⁴⁵. Elle les entretient, avec force détails, des plaisirs que lui laisse son travail, plaisirs faits de soirées passées "aux dancings, aux shows et aux movies"⁴⁶... Mais elle ne réussit aucunement à émerveiller son auditoire. Au contraire, sa façon de s'exprimer provoque des regards chargés d'une "méfiance voisine de l'hostilité"⁴⁷. Les questions qu'on lui pose pétillent de malice et l'obligent à défendre la vie et la mentalité américaines du mieux qu'elle peut.

44 Georges Bouchard, dans Vieilles choses Vieilles gens, Montréal, Beauchemin, 2e édition, 1926, 192 p., pp. 122-130.

45 Ibid., p. 126.

46 Ibid., p. 127.

47 Ibid., p. 127.

Dans 30 Arpents⁴⁸, Ringuet crée une situation semblable afin de mettre en relief l'attachement des paysans canadiens-français pour leur langue. Le séjour du cousin américain Larivière et de sa petite famille chez Euchariste Moisan fait éclater le patriotisme du terrien. Le héros du roman n'aime pas beaucoup en effet l'épouse d'Alphée Larivière, cette "grande Américaine à qui la farine cachait mal les grains de son du visage"⁴⁹. Non pas tant à cause de l'éclat de son maquillage et de ses toilettes que parce qu'elle parle "un français lamentable, peinard, difficilement compréhensible pour tout autre que son mari"⁵⁰. Euchariste Moisan n'éprouve guère plus de sympathie à l'endroit de son cousin, américanisé au point d'avoir consenti à changer son nom en celui de Walter Rivers. C'est ce qui lui fait dire avec tout l'orgueil de sa race: "Ouais, mais avec ça t'es pu canayen pantoute!"⁵¹ Cette réflexion atteint vivement l'âme de son interlocuteur, comme le laisse entendre le commentaire du romancier:

48 Ringuet, 30 Arpents, Paris, Flammarion, 1938, 292 p.

49 Ibid., p. 130.

50 Ibid., p. 130.

51 Ibid., p. 131.

-- Qu'est-ce que tu veux! Aux Etats, well, faut faire comme aux Etats. Tout le monde fait de même. Les Bourdon, ça fait Borden, et y a not'voisin, un Lacroix, qui s'appelle Cross.

Mais cette fois, il avait parlé sans chaleur, avec même une certaine gêne. Car sûrement le nom de baptême vous appartient en propre; et qui en change ne touche qu'à son bien. Mais changer son nom de famille, celui que l'on a hérité de toute la lignée des vieux, c'est un peu répudier les ancêtres et dépouiller tout ce que le passé familial a pu accumuler sur ce nom d'honneur, de tradition laborieuse, de continuité malgré tout. Et si déjà le départ aux Etats-Unis était une façon de désertion, ce dernier abandon, il le sentait, était en quelque sorte un reniement comme celui de saint Pierre, et même une trahison, comme celle de Judas⁵².

Si les conteurs et les romanciers du terroir doivent créer des situations particulières pour obliger leurs personnages à affirmer leur attachement à leur culture et à leur langue, il en va autrement lorsqu'il s'agit des démonstrations de foi. Les auteurs n'ont en effet qu'à suivre l'évolution des êtres qu'ils créent pour rendre compte de leurs croyances, riches en manifestations de toutes sortes.

Ainsi, la prière occupe une place importante dans la vie quotidienne. Les personnages ne peuvent passer une journée sans entrer en communication avec leur Dieu, soit pour lui rendre le culte qui lui est dû, soit pour lui confier leurs problèmes ou leurs désirs, soit pour

⁵² Ibid., pp. 131-132.

le remercier de son assistance ou des faveurs qu'il veut bien accorder.

La prière du soir est l'occasion par excellence pour rassembler la famille dans une union de pensée avec Dieu. Avant de se mettre au lit, chacun s'agenouille pour offrir son coeur et sa journée de travail à l'Auteur de toutes choses. Chez les Garon, par exemple, c'est au pied de l'image de la Sainte Famille que le père, la mère et le fils accomplissent leur devoir religieux. Après la prière de l'offrande, ils récitent le chapelet et ajoutent un Ave Maria en l'honneur de la Bonne Sainte Anne⁵³. Les Chapdelaine se conforment également à la coutume de la prière en commun. Au commandement du chef de famille, chacun se met à genoux et répond aux cinq Pater, aux cinq Ave, aux longues litanies et aux invocations de la mère Chapdelaine⁵⁴. Il n'en est pas autrement dans la famille de Menaud. Après la veillée, l'on abaisse le feu de la lampe et l'on consacre les derniers moments du jour à vivre en intimité avec son Créateur. Dans le recueillement le plus complet, on oublie les soucis et préoccupations matérielles et l'on élève son âme vers le ciel.

53 Eugénie Chenel, La terre se venge, op. cit., p. 54.

54 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, op. cit., p. 50.

Alors, commença la longue prière où défilait tout le ciel: Dieu, la Vierge, les anges, les grands saints de la protection... lentement... en une procession de lumière et d'amour⁵⁵.

Au cours de l'été, la prière du soir se fait habituellement à la Croix du Chemin⁵⁶ ou au Calvaire de la route. A partir du mois de mai, appelé "le mois de Marie", c'est là que les familles paysannes se groupent pour exprimer, toutes ensemble, leur foi en la divinité et en la Vierge Marie. Après le souper, hommes, femmes, jeunes gens et enfants sont au rendez-vous pour déposer leur offrande de la journée, réciter le chapelet et chanter des cantiques, "la partie la plus solennelle de la prière à la Croix⁵⁷", comme le dit Lionel Groulx.

Le culte rendu à Dieu et à la Vierge ne se manifeste pas uniquement par la prière en commun. Il se traduit également à différents moments du jour sous deux formes particulières. D'une part, l'Angelus, annoncé et carillonné par les cloches de l'église paroissiale, fait

55 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, op. cit., p. 45.

56 C'est d'ailleurs sous le thème de La Croix du Chemin qu'est organisé le premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal en septembre 1915.

57 Lionel Groulx, Les Rapailages, Montréal, Bibliothèque de L'Action française, 1916, 139 p., p. 58.

incliner les fronts et élever les esprits. Il donne le signal de la suspension des travaux pour inviter les êtres non pas à réciter des mots latins dont on ignore généralement le sens, mais à prêter leur adhésion à la prière que les cloches disent elles-mêmes par leurs volées vers le ciel.

Le matin, avec l'aurore, avec les buées pâles qui flotent partout, avec le bruissement général des choses, le midi, au milieu des chansons des cigales et des grillons, le soir, avec les flèches pourpres du soleil couchant, à l'heure des lentes mélodées campagnardes, on entendait cet égrenement de notes puissantes qui s'éparpillaient en cadence harmonieuse.

Alors les paysans, dispersés partout sur les plaines et les coteaux, s'arrêtaient subitement dans leurs travaux, leurs fourches, leurs rateaux, leurs faux à la main, immobilisés dans le dernier geste où l'Angelus les surprenait... Angelus domine annuntiavit Mariae... Ceci ne disait rien aux paysans... mais ce qui symbolisait, résumait leur profession de foi, c'était l'Angelus, simplement l'Angelus qui se traduisait pour eux, d'abord par trois tintements vigoureusement martelés, puis par une éclatante carillonnée.

A ce moment, les vieux, les jeunes, qui demandaient à la terre le pain quotidien, prosternaient un instant leur esprit devant ce quelqu'un de grand et de puissant qui peut faire les moissons abondantes ou les anéantir à son gré, et une éjaculation muette de leur cœur montait suppliante vers lui⁵⁸.

⁵⁸ Ernest Choquette, Claude Paysan, Montréal, Bishop, 1899, 229 p., pp. 49-50.

D'autre part, le Benedicite rapproche tout autant l'homme de son Créateur. Avant les repas, il est de coutume de demander à Dieu de bénir le pain et la nourriture à prendre. Murmurée ou récitée à haute voix, cette prière revêt un cachet de solennité aux yeux de l'observateur étranger à cette habitude. Voilà pourquoi Louis Hémon remarque et évoque le rituel simple mais impressionnant du Benedicite chez les Chapdelaine.

Les signes de croix autour de la table; les lèvres remuant en des "Benedicite" muets, Télesphore et Alma-Rose récitant les leurs à haute voix; puis d'autres signes de croix... Il sembla à Maria qu'elle remarquait ces gestes et ces sons pour la première fois de sa vie, après son absence; qu'ils étaient différents des sons et des gestes d'ailleurs et revêtaient une douceur et une solennité particulières d'être accomplis en cette maison isolée dans les bois⁵⁹.

Les personnages qui évoluent dans les récits du terroir s'adressent encore à leur Dieu pour résoudre leurs problèmes ou manifester leur reconnaissance.

Ainsi, depuis le départ de son fils Charles pour les chantiers du Nord-Ouest, madame Chauvin prolonge quotidiennement la prière en famille de quelques minutes⁶⁰. Quinze ans durant, elle prie d'une

59 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, op. cit., pp. 35-36.

60 Patrice Lacombe, La terre paternelle, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 4e édition, 1877, 126 p., p. 34.

façon toute spéciale afin que son cadet lui revienne sain et sauf. Aussi est-elle heureuse le jour où le père Danis vient reconduire chez elle celui qu'elle n'a jamais cessé d'attendre. "Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières⁶¹", s'écrie-t-elle dans un transport de joie.

Dans Restons chez nous⁶², la mère de Paul Pelletier nourrit une confiance aussi grande en Dieu. C'est d'ailleurs dans son espérance toute chrétienne qu'elle puise la force de contenir ses larmes devant son fils, sur le point de partir pour les Etats-Unis. Dans un adieu des plus touchants, elle l'assure même de ses plus ferventes prières pour qu'il soit heureux là-bas, pour qu'il y trouve le bonheur rêvé.

Pars donc, mon Paul; ton souvenir, bien sûr, sera toujours là, en mon coeur; chaque jour je prierai Dieu pour toi et lui demanderai de te faire aussi heureux que l'on puisse l'être ici-bas; et Dieu m'exaucera, car la prière de ceux qui souffrent et qui aiment comme moi lui est toujours agréable... Mais toi, ne va pas, au moins, m'oublier, car tu sais, dans les grandes villes, là-bas, ça doit s'effacer vite, à la longue, le souvenir⁶³.

61 Ibid., p. 119.

62 Damase Potvin, op. cit.

63 Ibid., p. 89.

Dans les lettres qu'elle écrit à Paul, la pauvre mère avoue sa peine et celle du malheureux père, laissé seul sur une terre qu'il a défrichée de ses propres mains. Mais elle affirme que son plus grand souci demeure les dangers de découragement qui pèsent sur son fils. A cause des déboires et des désillusions qu'elle soupçonne, elle craint les écarts de conduite de son unique fils. C'est pourquoi elle lui recommande de confier à Dieu toutes ses difficultés, de toujours lui être fidèle quoi qu'il advienne.

Vois-tu, lui écrit-elle, à moi, il me semble que tu es plus malheureux que tu nous le dis; si cela est vrai, sois plus courageux quand même et prie le bon Dieu toujours, comme nous le prions tous ici⁶⁴.

Et l'auteur nous dit que la femme de Jacques Pelletier a raison de prier, de se rendre quotidiennement au Calvaire de la route en compagnie de Jeanne, la fiancée de Paul. Car le malheureux exilé menace de perdre son âme dans les antres du vice et de la débauche qui pullulent dans les grandes villes américaines. Les désillusions et l'ennui l'ont en effet poussé à s'étourdir dans les bouges remplis des sans-patrie, des sans-travail et des sans-famille qui regrettent leur fugue. Ses longues soirées d'hiver, il les occupe dans les buvettes à absorber d'innombrables quantités d'alcool. Toutefois, grâce aux prières de sa

⁶⁴ Ibid., p. 89.

mère et de sa fiancée, il réussit à sortir de l'abîme où il était en train de s'engloutir. "Jeanne était exaucée et sa mère n'avait pas prié en vain⁶⁵", prend soin de nous dire le romancier.

Pour sa part, Jean Bérubé, le héros du roman Au Cap Blomidon⁶⁶, met toute sa confiance en Dieu pour réaliser son dessein de reconquérir la terre de ses ancêtres. C'est avec le concours de la puissance divine qu'il espère entrer en possession de l'héritage acadien, passé entre les mains du conquérant anglais depuis le Grand Dérangement. "Si le bon Dieu lui vient en aide⁶⁷", comme il le dit à son amie Lucienne Bellefleur, quatre années lui suffiront pour atteindre son but et devenir, par le fait même, "l'ouvreur du chemin par où les Acadiens s'en reviendraient dans leur pays natal pour le redonner au Bon Dieu⁶⁸".

Je prierai tant et je besognerai tant, lui confie-t-il, que j'y mettrai ma vie plutôt que de m'en revenir les mains vides⁶⁹.

65 Ibid., p. 171.

66 Alonié de Lestres, pseudonyme de Lionel Groulx, Au Cap Blomidon, Montréal, Granger Frères Limitée, 1932, 239 p.

67 Ibid., p. 21.

68 Ibid., p. 19.

69 Ibid., p. 21.

Après trois ans de travail comme intendant de Hugh Finlay, propriétaire de la terre convoitée, le jeune héros nourrit toujours l'espoir de réaliser son désir. Même si le fils de Finlay, un aventurier de la pire espèce, menace de lui faire échec. Ce vagabond est-il suffisamment dégoûté du voyage pour s'intéresser à l'agriculture et à la succession de son père? Ce dernier, par ailleurs, peut-il consentir à léguer son "bien" à quelqu'un qui n'aime pas la terre? Jean Bérubé ne peut le croire. Il lui paraît impossible d'être écarté du domaine de ses ancêtres.

Non, non, répète-t-il à son cousin Comeau... Non, j'ai trop prié, vois-tu, ici, dans la petite église du Parc du Souvenir; j'ai trop invoqué nos martyrs de la dispersion; et la Providence a trop bien arrangé les choses depuis trois ans... Il y a des espoirs qui ne trompent pas et des combinaisons qui ne se défont point si facilement⁷⁰.

Jean Bérubé a finalement raison d'espérer. Car vient le jour où Finlay consent à lui vendre sa riche propriété. C'est ce qui fait dire au héros, alors en compagnie de son ami Comeau:

Voici le miracle que nous avons demandé à la Vierge du Parc du Souvenir, lui dit-il, religieusement ému. Mettons-nous à genoux et disons un Ave Maria⁷¹.

⁷⁰ Ibid., p. 77.

⁷¹ Ibid., p. 235.

La prière d'adoration, de demande et de remerciement fait donc partie de la vie quotidienne des êtres qui évoluent dans les récits d'inspiration paysanne. Et il faut qu'il en soit ainsi comme le laissent entendre les auteurs. Tout simplement parce que c'est là le devoir de tout croyant et que c'est aussi le meilleur moyen d'attirer sur soi et sur les siens les bénédictions et les faveurs du ciel.

Les convictions religieuses des personnages s'expriment en outre par la fidélité à la messe du dimanche et des jours de fête. Pour rien au monde l'on ne voudrait transgresser le précepte dominical, refuser d'accomplir l'acte du culte par excellence, d'autant plus qu'il fournit l'occasion de revoir les parents et les amis, d'échanger avec eux les nouvelles de la semaine avant et après la cérémonie communautaire. Seule une raison grave peut empêcher une famille ou l'un de ses membres de participer à la fête religieuse et paroissiale.

La famille Lebeau, par exemple, même si elle doit faire neuf milles pour se rendre à l'église de Ronda, manque rarement la messe. Chaque dimanche - ou presque - elle est heureuse d'aller puiser au pied de l'autel une force nouvelle pour les labeurs qu'elle reprendra le lendemain et de se rendre à l'évidence qu'elle n'est pas seule au milieu des plaines de la Saskatchewan. En fait, deux causes sont susceptibles de la priver de ce plaisir d'après le narrateur Raymond Chatel:

Il fallait, écrit-il, que les chemins fussent impraticables, à la suite de pluies prolongées, ou que les chevaux tombassent de fatigue, comme il arrive au plus fort des travaux⁷².

Il arrive naturellement que certaines jeunes mères de famille soient tenues de rester à la maison le dimanche. Quand elles ne peuvent compter sur une fille assez grande pour jouer, alternativement avec elles, le rôle de gardienne, elles se résignent à leur sort. Elles savent bien du reste que Dieu et l'Eglise ne leur demandent pas l'impossible. Mais, par la pensée, elles tâchent de suivre le mieux possible les différentes phases de la cérémonie liturgique. C'est ainsi qu'au signal du Sanctus, donné par les cloches de l'église, elles ont la pieuse habitude de s'agenouiller avec leurs jeunes enfants et de réciter le chapelet. Damase Potvin décrit cette coutume dans l'une de ses nouvelles⁷³.

Alors, dans les maisons, les gardiennes, abandonnant les chaudrons où mijote le dîner, appellent d'un commandement bref les jeunes enfants qui jouent silencieusement dans les cours, et se prosternent avec eux au pied de la grand'croix noire qui pend à un mur, à côté

72 Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Lévesque, 1931, 212 p., pp. 36-37.

73 Damase Potvin, Matin d'un dimanche d'été dans un village de colonisation, dans Sur la Grand'Route, Québec, Tremblay, 1927, 216 p., pp. 153-169.

de l'horloge carrée. D'une voix monotone, elles récitent pieusement le chapelet en union avec ceux qui, plus heureux qu'elles et dont c'était le tour, ce dimanche-là, assistent à la messe. A la fin du chapelet, elles disent trois "pater" et trois "ave" pour les défunts qui dorment dans la paix du petit cimetière, en arrière de l'église⁷⁴...

La famille paysanne considère le dimanche comme une fête paroissiale à laquelle elle est conviée. "C'est la grande fête qui commence et qui revient tous les huit jours"⁷⁵!... dit Léon Barré à sa cousine américaine Gladys, enthousiasmée de voir la population de Pointe-du-Lac accourir de toute part.

Mais c'est à la maison que débute la fête. Après le déjeuner, chacun est heureux de troquer sa livrée de tous les jours pour ses habits du dimanche. L'on s'affaire alors à sa toilette en chantant et en badinant comme si l'on voulait marquer ainsi son plaisir de savourer ce jour de congé à ses débuts. Seule la maîtresse de maison a beaucoup à faire au cours de cette matinée. A elle incombe la tâche de veiller à ce que tout son monde soit prêt à temps. Elle attache le col empesé de celui-ci, donne la cravate à celui-là, coiffe sa fillette, ajuste la

⁷⁴ Ibid., pp. 165-166.

⁷⁵ Adélard Dugré, La Campagne canadienne, op. cit., p. 78.

robe d'une autre et s'assure que les uns et les autres ont leur chapelet, leur mouchoir et leur livre de prières. Le rituel de la préparation terminé, chacun prend place dans la voiture, prête à joindre la procession déjà formée par les familles paysannes plus éloignées encore du village.

Tous ces campagnards endimanchés, toutes ces toilettes éclatantes qui débordaient des voitures... les attelages étincelants et le soleil clair, le calme du fleuve, les fleurs dans les champs, les oiseaux dans les branches, tout chantait la joie et le bonheur de vivre... Les cloches mêlaient leur voix au chant de fête universel⁷⁶...

L'on arrive habituellement sur la place de l'église quelques minutes avant le début de l'office. Si la piété est à la source de cette coutume, elle ne figure toutefois pas comme le motif unique; car l'on aime avoir le temps de "parler avec tout un chacun à la porte du temple⁷⁷", comme le dit Germaine Guèvremont. Puis l'on entre dans le lieu saint pour participer à la messe avec tout le recueillement dont on est capable. D'ailleurs, le chant et les prières touchent profondément l'âme et favorisent l'attention.

⁷⁶ Ibid., p. 77.

⁷⁷ Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal et Paris, Fides, 1962, 6e édition, 198 p., p. 66.

Rien n'impressionne aussi vivement, rien ne remue aussi profondément l'âme que ces solennelles grand' messes dans les humbles et pauvres campagnes... Toute la population est là, composée seulement de parents et d'amis... Ils sont là, au pied de l'autel; avec le pasteur, ils prient et chantent; chants et prières rendant plus beau le sacrifice auguste qui a sauvé le monde. Une même espérance, une même charité, une même foi; les mêmes sentiments et les mêmes aspirations les animent tous. Dans un recueillement profond, dans un ordre parfait, le rayonnement du bonheur au front, en union avec les disparus dont les tombes environnant le temple sont marquées d'humbles croix de bois noir, ils prient, ils adorent, ils remercient le Dieu qui fait croître leurs moissons, qui les protègent (*sic*) et répand ses bénédictions sur leurs durs travaux...⁷⁸

Puis, avant même que la lecture du dernier évangile soit complétée, commence la sortie, toujours tumultueuse. Les groupes se reforment, plus bruyants encore après ces deux heures de silence recueilli. Pipes allumées, les hommes commentent le sermon, parlent des travaux de la semaine écoulée et de ceux qu'ils projettent, discutent de température et des craintes qu'ils nourrissent, règlent des comptes ou amorcent des marchés. De leur côté, les jeunes gens, moins sérieux, se rassemblent pour se taquiner et glisser des remarques sur les jeunes filles qu'ils voient. Quant aux femmes, souvent elles s'attardent dans l'église à faire le chemin de croix ou à réciter des prières devant la statue de la Vierge ou d'un saint en qui elles ont une confiance particulière.

⁷⁸ Damase Potvin, Matin d'un dimanche d'été..., op. cit., p. 164.

LES TRADITIONS NATIONALES

287

Le retour au foyer transforme la fête paroissiale en fête familiale.

Ainsi, l'assistance à la messe du dimanche et des jours de fête religieuse n'a rien du précepte difficile à observer, de l'obligation pénible à satisfaire. Elle est plutôt considérée comme une cérémonie à laquelle chacun trouve un plaisir fort agréable. Plaisir de participer au sacrifice du salut, plaisir de se joindre à la communauté des paroissiens et de vivre quelque deux heures de vie intense en communion étroite avec le Rédempteur, dans une atmosphère toute imprégnée de recueillement profond, plaisir également de rencontrer ses parents et ses amis. Voilà pourquoi seules des raisons graves peuvent empêcher l'assistance à la messe.

La langue et la pratique religieuse occupent donc une fonction importante dans les récits d'inspiration paysanne. Considérées comme les valeurs maîtresses de la civilisation dont la garde et la transmission s'imposent comme une responsabilité majeure, elles tiennent lieu de principes de vie. Ce sont elles qui doivent guider l'engagement, déterminer la manière d'être et de vivre de tout Canadien français digne de ce nom.

LES TRADITIONS NATIONALES

288

Aux yeux des conteurs et des romanciers, la langue et la foi doivent commander l'orientation des êtres dans le choix de leur milieu de vie et dans le choix de leur conjoint. Ce n'est pas en émigrant aux Etats-Unis que les jeunes ruraux conserveront et transmettront les valeurs qui les caractérisent. Ce faisant, ils risquent plutôt d'être assimilés par la nation américaine et de priver leur descendance de l'héritage de leur race. Plus encore, ils affaiblissent la collectivité canadienne-française qui a besoin de tous ses bras, de toutes ses intelligences, de toutes ses énergies pour résister à l'empiètement de l'étranger. Ce n'est pas non plus en épousant une Franco-Américaine ou une Américaine que les fils de cultivateurs garderont leur âme française et catholique. A plus ou moins brève échéance, ils se condamnent à perdre le patrimoine culturel et religieux dont ils sont les héritiers et à déposséder de ce fait leur progéniture éventuelle. Dans l'un et l'autre cas du reste, l'on se prépare inévitablement une vie malheureuse. La place des Canadiens français est toujours au Canada français. La garde et la transmission des traditions nationales les invitent d'ailleurs à demeurer au pays et à unir leur destinée à des gens de leur race. De concert avec le poids des origines et les voix de la Patrie et de la Race, elles les inclinent même - du moins la plupart d'entre eux - vers le service de la glèbe, vers la continuation de l'oeuvre paternelle. Car c'est par la fidélité à la terre que l'héri-

LES TRADITIONS NATIONALES

289

tage culturel et religieux venu des ancêtres s'est maintenu et c'est encore par ce moyen qu'il continuera de se maintenir. Quant à ceux qui ont reçu les avantages d'une instruction poussée, ils ont la mission particulière de servir la communauté et dans l'exercice de leur profession et dans leur dévouement pour la cause de la religion et de la patrie.

La langue et la foi doivent non seulement guider l'engagement du citoyen canadien-français. Elles doivent également déterminer sa manière d'être dans le milieu où il est appelé à évoluer.

Les Canadiens français vivent en effet dans un milieu où la civilisation qu'ils représentent est continuellement menacée. Tout ce qui les entoure leur parle de cultures étrangères. Ce sont à la fois les modes américaines et l'influence anglaise qui exercent une pression de plus en plus forte sur la société et risquent de l'entraîner dans une évolution contraire à ses aspirations nationales. Pour parer à ce danger, une manière d'être s'impose à chacun de ses membres et en particulier à la jeune génération, susceptible de se laisser prendre aux mirages du luxe, de la richesse et des carrières industrielles ou commerciales. Une attitude de vigilance combative lui est nécessaire pour rester fidèle à ses origines et à sa mission. A la lumière du patrimoine culturel et religieux à conserver, il lui faut voir et écarter tout ce qui pourrait la placer en contradiction avec les exigences de son

devoir. Cette attitude, les auteurs du terroir cherchent à la susciter et à la développer chez leurs contemporains. C'est à cette fin qu'ils tentent de les sensibiliser aux périls qui pèsent sur eux, dont le plus redoutable demeure à leurs yeux la présence et l'influence anglaises. Ils montrent la puissance de la race anglo-saxonne, disent les motifs qui l'animent dans l'exercice de son pouvoir et évoquent les empiètements dont elle est capable pour étendre son emprise. Ce n'est donc pas du côté des domaines d'excellence de l'Anglais que la jeunesse canadienne-française doit se tourner. L'exploitation, l'asservissement et l'assimilation les y attendent. C'est plutôt vers la culture du sol qu'il lui faut s'orienter et y enraciner l'essor de la race. Comme le lui commande d'ailleurs la survivance française et catholique. De plus, les conteurs et les romanciers créent des héros exemplaires qui incarnent l'attitude de vigilance combative nécessaire pour assumer leur destin, pour demeurer dans l'esprit de leurs intérêts nationaux.

La langue et la foi doivent enfin déterminer la manière de vivre de tout Canadien français.

Pour garder intactes les traditions nationales, il ne suffit pas de posséder une notion claire et précise des valeurs qu'elles représentent, ni d'être prémuni contre les dangers auxquels le milieu les expose. Même si ces moyens sont importants, voire nécessaires pour

guider l'engagement et déterminer la manière d'être du citoyen canadien-français, ils ne peuvent, à eux seuls, assurer la conservation et la transmission de l'héritage culturel et religieux. Il faut aussi vivre sa culture et sa foi, être des témoignages constants de la fidélité à ses origines. C'est cette manière de vivre que les conteurs et les romanciers cherchent à promouvoir chez leurs contemporains. Dans ce but, ils multiplient dans leurs récits les manifestations d'attachement à la langue et à la culture françaises. Pour ce faire, ils ne craignent nullement de créer des situations particulières afin de permettre à leur héros d'affirmer dignement son appartenance à une race qui n'a rien à envier aux autres en terre d'Amérique. De plus, ils accumulent les démonstrations de fidélité à la foi. Les personnages qu'ils font évoluer prient beaucoup et souvent. Ainsi, avec force détails, ils décrivent la prière en famille, la prière de l'Angelus et la prière du Benedicite. Il en est de même d'ailleurs de l'assistance à la messe du dimanche et des jours de fête, convaincus à l'égal de Lionel Groulx qu'"un peuple fidèle à son Christ a toutes les chances d'être fidèle à soi-même"⁷⁹.

79 Alonié de Lestres, Au Cap Blomidon, op. cit., p. 210.

LES TRADITIONS NATIONALES

292

Les traditions nationales jouent ainsi un rôle fort important dans l'argumentation des auteurs du terroir. Elles l'enrichissent considérablement. En précisant les valeurs qu'elles représentent pour la collectivité et pour chacun des membres qui la composent, en montrant les dangers qui les menacent et en exposant les moyens à prendre pour les conserver, les conteurs et les romanciers ne font pas seulement oeuvre d'éducation nationale. Ils donnent également plus de poids aux motifs qu'ils invoquent en faveur de l'agriculture; ils les présentent sous un éclairage qui leur procure leur pleine dimension significative: la conservation de l'héritage culturel et religieux du citoyen canadien-français et de la collectivité canadienne-française.

CHAPITRE II

LES TRADITIONS SOCIALES

L'esprit de famille et ses manifestations: la lignée, le culte des morts, l'entraide familiale, les réunions de famille. L'esprit de paroisse et ses formes d'expression: l'influence du curé, la criée, la corvée, l'entraide entre voisins, la veillée entre voisins, la veillée-au-corps, la guignolée. Conclusion.

La langue et la pratique religieuse représentent aux yeux des auteurs du terroir les traditions nationales de la communauté canadienne-française. Elles correspondent aux valeurs maîtresses de la civilisation, dont elles sont les manifestations extérieures les plus importantes et les gardiennes les plus sûres. Il en est d'autres toutefois qui, sans procéder directement de la culture et de la foi, font également partie de l'héritage national et contribuent même par leur action à le protéger et à le cultiver. Ce sont l'esprit de famille et "l'esprit de paroisse", considérés par les conteurs et les romanciers comme les principales traditions sociales.

Ces traditions sont en effet indirectement liées aux valeurs par excellence de la civilisation, en ce sens qu'elles dérivent d'une certaine conception de la vie issue elle-même de la culture et de la foi.

LES TRADITIONS SOCIALES

294

Mais elles appartiennent néanmoins en propre au patrimoine national des Canadiens français. Elles font corps avec lui en le particularisant. Plus encore, l'esprit de famille et l'esprit de paroisse fortifient la culture et la religion. Ils constituent une protection de premier ordre contre les influences étrangères, contre les forces d'assimilation qui assiègent le milieu. A ce double titre, ils méritent donc d'être conservés.

Aussi les auteurs leur ménagent-ils une place privilégiée dans leurs récits, comme en font foi les nombreuses démonstrations dont ils sont l'objet. De toute évidence, ils cherchent à les revaloriser dans l'opinion de leurs contemporains afin d'aviver leur fierté d'être ce qu'ils sont, dans ce qu'ils représentent en eux-mêmes et dans leurs antécédents.

L'esprit de famille, pour sa part, se traduit de différentes façons dans la production littéraire d'inspiration paysanne. Il se manifeste par l'attachement à des valeurs qui déterminent la manière de vivre des êtres réunis par le nom et par le sang. Dans l'une ou l'autre de ses formes d'expression toutefois, toujours il est présenté comme "le bon mortier qui tient les maisons bien assises"¹, comme la ligne

¹ Clément Marchand, Courrier des villages, Trois-Rivières, Editions du Bien public, 1940, 214 p., p. 203.

de force qui a caractérisé et qui doit continuer de caractériser la famille canadienne-française.

L'une des principales valeurs de la famille rurale demeure la lignée. Être le descendant de plusieurs générations de paysans sur un domaine défriché par un ancêtre de son nom et amélioré depuis de père en fils constitue un titre de gloire. C'est là un trait de noblesse dont on est fier avec raison comme le laissent entendre les conteurs et les romanciers.

Ainsi, Jean-Baptiste Chauvin s'enorgueillit d'être le continuateur de la race des Chauvin sur la propriété que lui a léguée son père. Et pour cause, Toute une lignée de vaillants terriens l'ont précédé et ont uni leurs efforts afin d'édifier l'héritage dont il est l'heureux bénéficiaire. Aussi éprouve-t-il un plaisir bien légitime à se rappeler cette belle succession des siens sur la terre qu'il cultive, l'une des plus anciennes du pays.

Jean Chauvin, sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670; puis il l'avait léguée à son fils Léonard; des mains de celui-ci, elle était passée par l'héritage à Gabriel Chauvin; puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commence notre histoire, en était propriétaire comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait

se rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'enorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse².

Sur sa terre de Trois-Pistoles, Jean Rioux n'aime pas moins se remémorer le passé de sa race. Il connaît même des moments de joie intense lorsqu'il embrasse, d'un coup d'oeil, l'étendue de ses champs et l'ensemble de sa propriété. C'est que cette vision le plonge infailliblement dans une rêverie délicieuse, où défile devant lui toute l'histoire des Rioux, cette longue lignée à l'honneur sans tache, "tous fidèles à leur domaine comme le fleuve à son cours"³.

Il songeait à ce sol, jadis forêt vierge, défriché par un homme de son nom et de son sang, agrandi, amélioré de père en fils pendant plusieurs générations, pour parvenir en ligne directe jusqu'à lui. Aussi il se sentait bien le maître de sa terre, le maître par droit de descendance et d'héritage incontesté⁴.

Par ailleurs, sur le patrimoine familial du Chenal du Moine, Didace Beauchemin porte avec orgueil les traits de sa race. Le cinquième du nom en autant de générations, il prolonge la dynastie des

2 Patrice Lacombe, La terre paternelle, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 1877, 4e édition, 126 p., pp. 9-10.

3 Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, Québec, Les Editions Marquette, 1933, 172 p., p. 8.

4 Ibid., pp. 7-8.

Beauchemin, "tous francs de bras comme de coeur, grands chasseurs et gros mangeurs, aussi bons à la bataille qu'à la tâche"⁵. Ces qualités composent en quelque sorte les armoiries de la famille sur laquelle il règne en maître absolu depuis qu'il a succédé à son père. Elles sont pour lui des normes auxquelles il se réfère pour évaluer ceux qui vivent dans son entourage immédiat. Amable, Phonsine, Marie-Amanda et le Survenant savent du reste ce qu'ils représentent dans l'opinion du patriarce.

A l'égal de Jean-Baptiste Chauvin et de Jean Rioux, Didace Beauchemin aime bien lui aussi remonter occasionnellement le chenal de ses origines. Il éprouve une satisfaction bien douce à mesurer le chemin parcouru depuis l'arrivée des premiers Beauchemin dans la région et à constater l'apport de chacun de ses ancêtres dans l'édification de l'oeuvre familiale. Toutefois, il préfère partager ce plaisir avec le Survenant. Lui raconter comment la branche des Beauchemin a pris racine au Chenal du Moine, c'est reconstituer un passé qui le grandit non seulement à ses propres yeux mais aussi aux yeux d'un homme qu'il estime beaucoup, qui possède même, selon son propre aveu, "assez de qualités pour s'appeler Beauchemin correct"⁶. C'est donc avec enthousiasme qu'il

⁵ Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal et Paris, Fides, 1962, 6e édition, 198 p., p. 19.

⁶ Ibid., p. 50.

retrace l'histoire des difficiles débuts des pionniers de son nom, un jour que le Survenant lui demande si ses ancêtres aimaient les routes.

T'as raison, Survenant, réplique-t-il. Les premiers Beauchemin de notre branche tenaient pas en place. Ils étaient deux frères, un grand, un petit... Le grand s'appelait Didace. Le petit, j'ai jamais réussi à savoir son petit nom. Deux taupins, forts, travaillants, du vif-argent dans le corps et qu'il fallait pas frotter à rebrousse-poil trop longtemps pour recevoir son reste. Ils venaient des vieux pays... Ah! quand il s'agissait de barauder de bord en bord d'un pays, ils avaient pas leur pareil à des lieux à la ronde. Comme ils avaient entendu parler des alentours où c'est qu'il y avait du bois en masse et des arbres assez hauts qu'on les coupait en mâts pour les vaisseaux du roi, ils sont arrivés au chenal, tard, un automne, avec, pour tout avoir, leur hache, et le paqueton sur le dos. Et dans l'idée de repartir au printemps. Seulement, pendant l'hiver, le grand s'est pris si fort d'amitié pour une créature qu'il a jamais voulu s'en retourner. Dans les commencements, ça demandait pas rien que le courage d'un homme, mais celui d'une bonne femme ben vaillante avec, pour résister dans le pays: la rivière qui montait, tous les printemps, et qui lichait la maison, à chaque coup d'eau, quand elle la neyait pas. Tout était toujours à recommencer. Il s'est donc marié et c'est de même qu'on s'est enraciné au Chenal du Moine. L'autre Beauchemin s'est trouvé si mortifié qu'il a continué son chemin tout seul⁷.

Le fait d'être le descendant de plusieurs générations de terriens, d'être l'héritier du "bien familial", ne constitue pas uniquement un trait de noblesse qu'on aime se rappeler. Des devoirs bien

⁷ Ibid., p. 134.

précis sont attachés à ce titre. Assurer la continuité de la lignée des êtres de son nom et de sa race et conserver le patrimoine dont on est le dépositaire, telle est la loi écrite par les ancêtres "dans l'honnêteté et le respect humain de leurs sueurs et de leur sang de pionniers"⁸.

Voilà pourquoi la naissance d'un premier fils revêt toujours un caractère d'importance particulière aux yeux du paysan. Un sentiment de durée et de plénitude le possède lorsque survient cet événement. Sa vie elle-même prend alors une signification nouvelle. Tout son être en effet se tend vers l'agrandissement et l'embellissement de l'héritage à léguer.

Ainsi, Pierre Giroir éprouve une joie sans bornes à la naissance de son fils Alfred. Le rejeton mâle qu'il attendait depuis si longtemps lui est enfin donné. Père de neuf filles, ses vœux les plus chers sont enfin exaucés. La terre des Giroir continuera de vivre après lui et l'honneur du nom sera sauf. Laissons Alfred Giroir, le narrateur du récit de Joseph Cloutier, raconter lui-même l'effet qu'a produit sur son père son entrée dans la famille.

⁸ Ibid., p. 113.

A ma naissance, me racontait ma mère, son enthousiasme était immense... Enfin, il avait un fils qui le remplacerait, qui continuerait sur le bien de famille la lignée des nobles artisans du sol qu'avaient été ses ancêtres... Vraiment il lui semblait qu'une vie nouvelle recommençait pour lui... Ce qu'il rêvait pour moi... c'était tout bonnement de me voir quand je serais devenu grand, lui succéder sur le bien paternel! Toute l'ambition de mon père consistait donc à me conserver intact et sans dette ce patrimoine familial. Ah! il lui faudrait pour cela travailler ferme. Car le pays traversait alors une crise bien funeste pour le cultivateur... Mais le travail ne lui faisait pas peur⁹...

Marcel Garon ne réagit pas différemment à la naissance de son fils Paul. Après neuf ans d'un mariage stérile, il ne peut contenir sa joie de tenir enfin dans ses bras celui qui prolongera la lignée des Garon. Il crie son bonheur en élevant bien haut son futur successeur. "Un fils... enfin j'ai un fils¹⁰", clame-t-il devant sa femme.

Même si le héros d'Eugénie Chenel est l'un des pionniers de Sainte-Anne-des-Monts, même s'il n'a pas hérité de la terre ancestrale, il a reçu néanmoins les qualités et les vertus de sa race. Descendant d'une famille de terriens acharnés qui ont remué le sol depuis cinq ou six générations, il ne nourrit pas d'autre désir que de voir son fils

⁹ Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, Le Soleil, 1925, 249 p., pp. 29-30.

¹⁰ Eugénie Chenel, La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p., p. 22.

LES TRADITIONS SOCIALES

301

lui succéder. Mais il veut lui léguer une terre entièrement défrichée, une propriété attrayante et productive. Aussi la naissance de son garçon donne un sens nouveau à son travail. C'est ainsi que dans sa fierté de père, il exprime sa volonté de préparer un bel héritage à son enfant:

Il faudra, dit-il à sa femme, que j'travailles encore plus dur, à c'te heure que j'ai un fils, y as-tu pensé, Anna? J'veux pas que cet enfant connaisse la misère comme on l'a connue...¹¹.

Marié depuis cinq mois seulement, Jean Berlouin est animé par un motif identique. Convaincu que sa femme porte dans son sein le fils qui le remplacera à la charrue, non seulement il rayonne de bonheur, il s'attaque aussi avec une énergie nouvelle à son travail de déboisement. Il veut abattre dix arpents de forêt avant la naissance de son héritier. Voilà pourquoi sa femme le taquine un matin qu'elle est allée lui porter son petit déjeuner dans l'éclaircie qu'il s'acharne à agrandir.

Tu veux toujours abattre tes dix arpents cet automne, lui dit-elle? Si tu savais comme je suis heureuse de te voir ainsi, mon grand gamin. D'ici deux ans, nous pourrions ajouter à nos troupeaux, en même temps que notre petite famille augmentera...¹²

¹¹ Ibid., p. 23.

¹² Adolphe Nantel, La terre du huitième, Montréal, Editions de l'Arbre, 1942, 190 p., p. 171.

LES TRADITIONS SOCIALES

302

La venue de l'enfant ne fait que confirmer son bonheur et aviver son ardeur de défricheur. Roi de la terre du huitième rang, de la terre qu'il a choisie pour sa réhabilitation physique et morale après avoir connu la misère et la dépravation de la ville, Jean Berlouin coupe, arrache, brise les arbres et les branches. Depuis les premières lueurs du jour jusqu'au coucher du soleil, il fait résonner sa hache contre les troncs et les souches, ne s'arrêtant que pour prendre les repas que lui apporte sa femme.

Il se ploie davantage vers le sol pour en retravailler la substance, poussé par l'inextinguible désir d'agrandir son patrimoine¹³,

Autant la naissance d'un fils comble le paysan et le stimule dans son travail, autant la défection de son héritier le plonge dans un malheur profond. Il n'y a pas d'événement plus tragique que celui-là dans la vie du terrien. Apprendre que celui qui doit le prolonger, que celui qui doit continuer la lignée des gens de sa race est décidé à quitter le foyer pour la ville le frappe en plein coeur. C'est là un coup qui le blesse irrémédiablement. L'honneur de son nom s'en trouve terni à tout jamais et tout le mal qu'il s'est donné pour accroître et embellir le patrimoine anéanti.

13 Ibid., pp. 189-190.

LES TRADITIONS SOCIALES

303

C'est pourquoi l'annonce du départ du fils appelé à succéder à son père donne toujours lieu à une scène pénible, douloureuse. La réaction varie certes selon le tempérament et le caractère des êtres éprouvés, mais toujours elle est dramatique.

Chez la famille Pelletier, par exemple, c'est un silence lourd chargé de deuil, qui fait suite à la confirmation de la nouvelle que l'on redoutait. Jacques Pelletier et sa femme demeurent atterrés d'entendre leur fils Paul leur faire part de sa résolution de partir. Ils sont incapables de dire quoi que ce soit.

Le père et la mère sont silencieux, l'un près de l'autre, anéantis devant l'effondrement de leurs espoirs... ils n'avaient rien à se dire; pendant ces derniers jours, ces jours d'attente en l'événement redouté, ils avaient épuisé le sujet dans leurs causeries inquiètes... Tout leur paraissait maintenant brisé et fini... Des présages de deuil flottaient devant leurs yeux... Et, pendant leur long silence, il leur semblait qu'un souffle de mort et de dispersion passait sur leur chère demeure si péniblement acquise...¹⁴

Jean Rioux, par ailleurs, réagit violemment lorsque son fils Hubert manifeste son intention de s'en aller à la ville. Surpris par de tels propos, il demeure un moment interdit, mais il éclate soudain du haut de son autorité paternelle:

¹⁴ Damase Potvin, Restons chez nous, Montréal, Granger Frères, 1945, 2e édition, 221 p., p. 68. La première édition date de 1908.

LES TRADITIONS SOCIALES

304

Comment, tonnerre et déshonneur! c'est sérieux; et c'est Hubert qui parle ainsi, un de mes fils, un garçon que j'ai élevé, le cadet des enfants de Jean Rioux, celui qui doit me succéder comme moi au vieux père! Et j'ai vécu pour voir cela, moi; pour voir le déshonneur attaché à mon nom... Et dire que j'ai amélioré la terre pour toi, pour te la rendre plus attrayante, plus productive. Avais-je besoin de tant trimer? J'en avais bien assez pour mes vieux jours. J'ai cependant continué le dur travail afin d'augmenter ton bien... J'ai voulu te doter de la plus belle terre de la paroisse et j'y ai réussi. Regarde-le donc ton héritage, malheureux! avant de devenir ingrat...¹⁵

Trahi dans ses aspirations, le paysan refuse néanmoins d'admettre sa défaite. Tant et aussi longtemps que le successeur qu'il s'était préparé n'a pas franchi le seuil de la maison, il s'accroche à l'espoir d'empêcher son départ. Dans ce but, il recourt à tous les moyens dont il peut disposer: la persuasion et la prière. Avant de céder tout à fait, il réclame même l'aide de son curé.

Ainsi, Jacques Pelletier et Jean Rioux vont voir le pasteur de leur paroisse. L'un et l'autre lui demandent d'intervenir, d'user de son influence afin de faire entendre raison à leur fils. Se prêtant de bonne grâce à ce rôle, le curé de Bagotville et celui de Trois-Pistoles rencontrent leur jeune paroissien en mal d'aventure et tentent de le détourner de ses projets de départ. A cette fin, ils tracent

¹⁵ Louis-Philippe Côté, op. cit., p. 35.

le tableau de la vie urbaine, décrivent les misères des ouvriers des villes aux prises avec l'insécurité, le chômage, l'esclavage et la solitude. Mais ils insistent tout autant sur le devoir de demeurer sur la terre paternelle, de prolonger la lignée des ancêtres. A titre d'exemple, voici les propos tenus par le curé de Trois-Pistoles, lors de son entretien avec Hubert Rioux:

... En outre, mon jeune ami, laisser la terre de chez vous! Mais y as-tu bien songé? La terre possédée par tes ancêtres et tous ceux de ta famille depuis l'abatage (sic) du premier arbre. As-tu bien songé à toutes les misères endurées par ces hommes pour fonder un patrimoine à leurs descendants? Toi, laisser l'héritage des aïeux tomber en d'autres mains; mais tu serais comme un prince abandonnant le royaume de son père à des peuples étrangers. C'est un devoir pour toi que de continuer la suite des maîtres de même sol; et tu dois surtout garder cet héritage à tes descendants. Tu n'as pas le droit de te dépouiller de cette noblesse terrienne que trois siècles ont établie...¹⁶

Lorsque tout espoir est éteint, lorsque son fils a quitté le foyer, le terrien se referme sur lui-même, blessé au plus intime de son être. Seul et triste, il continue certes d'entretenir son domaine. Du mieux qu'il peut, il tâche d'éviter le dépérissement de son patrimoine, luttant désespérément, afin de le conserver intact le plus longtemps possible. Mais tout est changé, tout est brisé dans sa vie. C'est

¹⁶ Ibid., p. 43.

LES TRADITIONS SOCIALES

306

l'hiver de l'homme qui est commencé pour lui. Le deuil est entré dans sa maison et n'en sortira qu'au jour où le gel de la mort le réunira à ses ancêtres.

La lignée constitue donc une valeur importante dans la famille paysanne. A la source des grandes aspirations des membres de la société familiale, elle dirige ainsi leur évolution toute leur vie durant.

Par elle en effet, des êtres du même nom et du même sang sont liés à un passé commun qui non seulement les ennoblit mais aussi les oblige. Issus de terriens qui n'avaient d'autres lois que leur devoir et qui ont consacré leur vie à bâtir et à améliorer, les uns après les autres, un bien de famille pour le mieux-être de leurs descendants, ils appartiennent à une race digne. Ils sont les représentants et les héritiers d'une grande famille à l'honneur sans tache. Mais le poids de leurs origines les unit également dans des aspirations communes. Il les détermine à continuer l'histoire écrite par leurs ancêtres. C'est ainsi que le paysan, avec l'appui et l'aide de sa femme et de ses enfants, a la responsabilité de conserver et d'ajouter au patrimoine familial reçu afin de le transmettre à son tour enrichi à son successeur. Tel est et tel doit être l'idéal de vie poursuivi par les membres d'une même famille. C'est d'ailleurs ce qui fait dire au patriarche Baptiste Barré devant ses fils et ses petits-fils:

LES TRADITIONS SOCIALES

307

Je m'étais promis que ma famille vivrait dans des conditions plus faciles que celle de mon père, c'est ce qui est arrivé. Et ce qui fait la joie de mes vieux jours, c'est de constater que Philippe fera encore mieux que moi, parce qu'il est plus instruit et qu'il sait mieux s'y prendre, et que Léon, s'il continue, fera encore mieux que son père. C'est comme cela que ça doit être au Canada¹⁷.

La lignée n'est toutefois pas le ressort unique qui sous-tend l'esprit de famille. Si importante que soit cette valeur, il en est d'autres toutefois auxquelles on est également attaché et qui affermissent elles aussi les liens de solidarité des êtres de même nom et de même sang. Telles sont, par exemple, les coutumes bien enracinées du culte des morts, de l'entraide familiale et des réunions de famille.

La famille rurale se souvient de ceux qui l'ont quittée, de ses chers disparus. Jamais elle n'oublie les êtres aimés qui ont partagé ses joies, ses espoirs, ses difficultés et ses soucis. Par la prière et les visites au cimetière en particulier, elle continue d'entretenir des relations étroites avec eux.

Ainsi, lors de la prière en commun, les membres d'une même famille s'associent à leurs défunts. Une partie de leur prière du soir, la seconde, leur est d'ailleurs consacrée. Une pensée commune les lie

¹⁷ Adélard Dugré, s.j., La Campagne canadienne, Croquis et leçons, Montréal. Imprimerie du Messager, 1925, 235 p., pp. 225-226.

à ceux que le Ciel a rappelés et chacun formule dans le secret de son coeur la faveur qu'il désire obtenir par leur intercession. Félix-Antoine Savard, par exemple, décrit la façon dont se fait la prière du soir dans la famille de Menaud, et ce, d'une manière telle qu'elle peut être considérée comme une illustration-type de prière en commun dans la famille paysanne.

Marie, fais-nous la prière! dit Menaud.
Elle abaissa le feu de la lampe.
Alors, commença la longue prière où défilait tout le ciel: Dieu, la Vierge, les anges, les grands saints de la protection... lentement... en une procession de lumière et d'amour.
Puis, il se fit un long silence. Et ce fut le tour des morts, l'instant des pensées éternelles, l'heure des désirs où s'attendrit le coeur des hommes¹⁸.

Plus touchantes néanmoins sont les visites au cimetière, faites surtout à l'occasion de la Toussaint. En vêtement de deuil, tous les membres d'une même famille passent l'après-midi en compagnie de tous ceux qui les ont précédés sur la route de l'au-delà. Se rendant d'abord à l'église afin d'assister et de participer à l'office religieux présidé par le curé, ils vont ensuite poursuivre leurs prières sur les tombes des trépassés, mises en terre dans l'enclos sacré attenant au temple

¹⁸ Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, Montréal et Paris, Fides, 7e édition, 1965, 215 p., p. 45. Cette édition est conforme à la troisième version du roman, parue d'abord en 1964 chez le même éditeur.

LES TRADITIONS SOCIALES

309

paroissial. Ils s'agenouillent, pressés les uns contre les autres, sur le tertre qui recouvre l'un des leurs. Le coeur triste, les yeux clos ou fixés sur la petite croix de bois noirci qui marque l'endroit de la sépulture, ils prient ardemment, les uns pour le père ou la mère, d'autres pour l'époux ou l'épouse, d'autres encore pour le grand-père, la grand'mère, le frère ou la sœur. Avec une ferveur égale, chacun adresse à Dieu une demande commune: la délivrance de l'âme défunte, puis laisse son esprit s'absorber dans le passé de l'être cher.

Les prières, finies dans le temple, se sont continuées dans le cimetière... Chaque tombe a été foulée par les genoux de ceux qui ont prié encore...

Ils sont venus du Rang proche: le père, la mère, un grand garçon, une fillette et une vieille, toute courbée, les épaules sous un châle épais; toute la famille quoi! Et ils sont entrés dans l'enclos des morts, les cinq se tenant pressés. La vieille a dit: "c'est là", et, après elle, le père, la mère, le garçon et la fillette se sont agenouillés, pieusement... La vieille est plus courbée que jamais. C'est "son homme" qui dort en dessous, depuis deux ans...

Il avait été l'un de ces obscurs qui, sans se croire grands et courageux, ont accompli leur devoir pendant une très longue vie...

Tout jeune, après quelques années passées à la "petite école", il s'était mis à aider le père qui avait pris une terre en bois debout... Il avait ramassé du petit bois dans les labours de terre neuve...

Et puis, la terre agrandie,... il s'était marié... Et ç'avait été, pendant plusieurs années, l'histoire obscure du bon petit ménage de campagne; un enfant... deux... trois...¹⁹

¹⁹ Damase Potvin, Au cimetière, dans Sur la grand'route, Québec, Ernest Tremblay, 1927, 216 p., pp. 185-192, pp. 187-189.

LES TRADITIONS SOCIALES

310

Et l'histoire de ce vieillard continue de se dérouler devant leurs yeux, étape par étape, jusqu'au jour de sa mort.

Tout autant que le culte des morts, l'entraide familiale caractérise les moeurs de la famille paysanne. Entre parents et enfants, entre frères et soeurs, l'on se fait un point d'honneur de s'assister mutuellement. C'est là un devoir commandé par les liens du sang et dont on s'acquitte avec beaucoup de spontanéité et de générosité. L'un des membres de la famille songe-t-il à s'établir, a-t-il une tâche difficile ou urgente à accomplir sur la terre qu'il cultive, traverse-t-il une épreuve, toujours les siens sont là, prêts à l'appuyer, à lui rendre les services dont il a besoin.

Ainsi, il arrive que le père d'une famille nombreuse ne puisse procurer une belle terre à tous ses fils. Ses moyens économiques ne lui permettent pas toujours de réaliser cette ambition chère à tout paysan. Néanmoins, avec leur concours, il tâche de les pourvoir d'un lot en milieu de colonisation et de les aider tour à tour à le défricher.

Hippolyte Douaire, par exemple, regrette de ne pouvoir acheter à chacun de ses garçons en âge de se marier "une petite ferme de cinquante, soixante acres, comme cela se doit d'un gros habitant, de les

établir dans la paroisse, non loin de lui, sous sa surveillance²⁰. Sa gêne matérielle l'humilie même. Mais, faute de mieux, il propose à Vincent de faire l'acquisition d'un lopin de terre en bois debout dans le canton de Brandon, au nord de Berthier.

Tu ne voudrais pas, lui dit-il, t'établir dans les Hauts sur une ferme que tu défricherais toi-même? Nous t'aiderions tous, et ce ne serait pas long avant d'avoir une belle terre à toi. Nous irions commencer les travaux cet automne, te construire une maison, des granges?

...

Si tu le désires, tu n'auras qu'à le dire. Plus tard, l'an prochain ou dans deux ans, ce serait le tour de Prisque, puis d'Olivier. Vous seriez ensemble²¹.

Unir ses efforts à ceux de ses fils afin de les établir successivement sur des lots contigus, tel est également le désir de Pascal Landry. C'est à cette fin que ce père de famille achète, avec le produit de la vente de son petit domaine de Grandpré, une étendue de cinq cents acres de terre dans le canton de Bristol, qu'il divise entre lui et ses quatre garçons. Ainsi, à tour de rôle, chacun va profiter du travail des autres et se tailler un patrimoine intéressant. D'un commun accord, père et fils se livrent donc au défrichement.

²⁰ Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fides, 1960, 3e édition, 216 p., p. 29. La première édition date de 1931.

²¹ Ibid., p. 109.

Le père devrait être établi le premier: tous ses enfants devraient l'aider à défricher son lot jusqu'à ce qu'il eût vingt-cinq arpents en culture; l'aîné des fils devrait venir ensuite, puis le cadet, et ainsi de suite jusqu'à ce que chacun des garçons fût en état de se marier²².

C'est ce même esprit d'entraide qui anime les membres d'une même famille tout au long de leur vie. Une tâche difficile ou urgente à accomplir réunit habituellement ceux qui peuvent se rendre utiles. D'ailleurs, soupçonne-t-on seulement que l'un des siens a besoin de bras additionnels pour effectuer un travail qui ne peut être différé sans qu'il n'en résulte de fâcheuses conséquences, aussitôt l'on accourt à son aide.

Ainsi en est-il du père Beaumont, un matin qu'un ciel chargé de pluie menace de gâter le foin coupé et entassé en veillottes sur la terre de son fils Lucas. "Du si beau foin qu'il a cette année²³", murmure-t-il en épiant avec angoisse les nuages qui assombrissent l'horizon. N'écoutant que sa générosité coutumière, il se dirige donc à travers les champs à pas pressés et arrive bientôt chez Lucas. Les veillottes commencent alors de voleter autour de la charrette à foin et les

22 Antoine Guérin-Lajoie, Jean Rivard, Montréal, Beauchemin, 10e édition, 1958, 294 p., p. 77.

23 Ernest Choquette, La terre, Montréal, Beauchemin, 1916, 289 p., p. 148.

voyages de la prairie à la grange se succèdent avec une rapidité étonnante. Il semble même que le vieux paysan ait oublié son âge pour arracher à l'orage et à la ruine la récolte de son garçon.

Lorsque la maladie ou la mort frappe l'un des membres de la famille, il n'y a pas de raisons qui tiennent devant les services à rendre. Les travaux en cours, les longues distances à franchir, l'état impraticable des chemins; rien ne peut empêcher de manifester sa solidarité. Chacun rivalise de dévouement afin d'assister ceux qui sont touchés par l'épreuve. Et c'est avec empressement qu'on le fait.

La femme de Gros-Jean Dumont, par exemple, n'hésite pas à se rendre au chevet de sa mère, subitement alitée par la maladie. Ses jeunes enfants, sa lourde tâche quotidienne, sa présence quasi indispensable auprès des siens ne portent nullement ombrage à sa décision. Elle ne pense même pas à hésiter. Son père est là; il est venu lui apprendre la nouvelle et lui demander de passer quelques jours chez lui; sa réponse suit immédiatement, simple et spontanée. Comme un cri de générosité.

LES TRADITIONS SOCIALES

314

Oui, bien sûr que j'y vas! Elle courut chercher son manteau, son chapeau et toute essoufflée, elle partit donnant ses ordres à Marie pour la tenue de la maison²⁴.

La vie paysanne n'est pas faite uniquement de travail et d'épreuves qu' allège ou adoucit la coutume de l'entraide familiale. Elle comporte également des périodes de détente que l'on a l'habitude de partager dans la joie. Les réunions de famille jouent à cet égard un rôle important. Elles sont l'occasion par excellence pour jouir du repos que laisse la terre.

Si le dimanche est ainsi un jour privilégié, il demeure néanmoins que c'est à l'époque des Fêtes, c'est-à-dire la période qui s'étend de la veille de Noël au jour des Rois, et lors des noces que les réunions de famille revêtent le plus d'éclat. Pour ces circonstances, rien n'est négligé. Les préparatifs au contraire sont longs et causent un surplus de travail à la maîtresse de maison. Mais c'est avec amour que cette dernière les accomplit; qu'elle se livre d'abord à la rude besogne du ménage, qu'elle lave rideaux, draps de lits, catalognes et planchers; qu'elle apprête ensuite la nourriture nécessaire avec ce

²⁴ Blanche Lamontagne-Beauregard, Un coeur fidèle, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, 196 p., p. 71.

qu'il y a de meilleur sur la terre. C'est qu'elle songe alors beaucoup plus au bonheur des siens qu'aux compliments qu'elle se méritera.

Avec le réveillon qui suit la messe de minuit s'amorce la série des réunions de famille du temps des Fêtes, dont la plus importante est sans contredit celle du jour de l'An. Le foyer paternel connaît alors le paroxysme de sa gaieté tapageuse; car il est le lieu de rendez-vous de toute la parenté.

Comme toujours, dit le narrateur du récit de Joseph Cloutier, le jour de l'an réunit autour de grand'mère toutes nos familles sous notre toit. Ce jour-là c'était le branle-bas général à la maison. Le matin, ç'avait été la bénédiction paternelle et les étrennes, quelques poignées de bonbons, puis immédiatement après le repas du midi, ma mère aidée de mes soeurs aînées, commençait les préparatifs pour le grand souper de famille.

...

Et puis quand tout le monde est au complet, c'est un brouhaha à ne plus se comprendre. Tout le monde parle en même temps, rit et se bouscule.

Et quand tous sont allés souhaiter la bonne année à grand'mère, on se met à table, mon père à un bout, l'oncle Arthur à l'autre. A eux deux la besogne de servir toutes ces bouches pendant que les rires sonores et les bons mots volent d'une extrémité à l'autre²⁵.

25 Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, op. cit., pp. 76-79.

LES TRADITIONS SOCIALES

316

La veillée n'est pas moins bruyante. Pendant que les femmes lavent la vaisselle et échangent entre elles leur bulletin de nouvelles, les hommes devisent tout en fumant leur pipe. Ils mettent en commun leurs espoirs et leurs souvenirs. Se trouve-t-il dans le groupe un conteur d'histoires qu'il ne tarde pas à devenir le centre d'intérêt de toute la maisonnée. Même les enfants arrêtent leurs jeux pour écouter religieusement des propos dont le sens leur échappe souvent, mais qu'ils considèrent néanmoins toujours intéressants et fort comiques.

Les noces rassemblent également la famille au grand complet. Fixées à une période de l'année où le service de la terre ne commande pas, elles donnent lieu à des réjouissances auxquelles chacun tient à participer.

Deux jours durant, la famille est réunie et célèbre comme il se doit l'heureux événement. Personne ne s'ennuie au cours de cette fête où la nourriture, les spiritueux, les chansons, les histoires et les danses entretiennent la gaieté des jeunes et des moins jeunes.

C'est habituellement les parents de la mariée qui font l'honneur de la réception consécutive à la cérémonie religieuse. Lorsque les nouveaux époux ont reçu, selon l'usage, les baisers et les bons vœux de chacun des membres des deux familles, ils sont invités à prendre

LES TRADITIONS SOCIALES

317

place à la table et, à leur suite, les joyeux convives. La bonne humeur et l'entrain accompagnent le repas composé de mets de toutes sortes dont la vue seule ouvre l'appétit.

Avant même que les jeunes de la deuxième tablée aient eu le temps de se régaler à leur tour de rôtis de lard et de poulet, de ragoût à la sauce brune, de pâtés à la viande et d'un copieux dessert, les chansons interrompent la conversation pourtant fort animée. Ceux qui ont l'habitude de chanter sont tour à tour réclamés et, de leur plus belle voix, entraînent l'assemblée, l'associant à leur refrain. Les chansons à répondre, choisies pour la circonstance, se succèdent ainsi, toujours très vives, parfois plus ou moins égrillardes et soulevant des rires et des applaudissements souvent prolongés. Quand l'ardeur commence à diminuer, les conteurs d'histoires volent alors la vedette. Jusqu'au souper, ils provoquent chez leurs auditeurs des explosions de rire communicatif. C'est que les rasades de whisky "donnent du cœur"²⁶ aux uns et aux autres, comme l'affirme Adolphe Nantel.

L'arrivée de deux et parfois trois violoneux, dont les services ont été retenus d'avance, donne le signal du début de la veillée.

26 Adolphe Nantel, La terre du huitième, op. cit., p. 149.

LES TRADITIONS SOCIALES

318

Les catalognes et les tapis sont bientôt roulés dans un coin et les nouveaux mariés, entourés de quelques couples, ouvrent la danse au son d'une mélodie simple et rythmée. Le bal est commencé. La gaieté brille sur tous les visages. Jouant à la relève, les ménétriers animent la danse fort avant dans la nuit. Les cotillons, les danses rondes, les saluts des dames et les quadrilles se succèdent sans interruption, faisant ainsi suer à grosses gouttes et les danseurs et les violoneux. La gigue simple clôt ordinairement la sauterie.

On ne terminera pas la soirée sans danser la gigue simple. Elle donnera une nouvelle occasion aux vieux de faire la barbe aux jeunes, en exécutant pendant plusieurs minutes des battements très variés qui attireront tous les regards et suspendront toutes les conversations²⁷.

Après un réveillon de deux ou trois heures, les couples, fatigués et repus, songent au repos de la mariée et au leur.

Le lendemain, les gens de la noce se regroupent cette fois chez les parents du marié. Tous y sont attendus pour le banquet du midi. La fête reprend donc de plus belle et se poursuit jusqu'au moment où les nouveaux époux se préparent à regagner leur demeure. Chacun des invités

²⁷ Georges Bouchard, Le violoneux dans Vieilles choses Vieilles gens, Montréal, Beauchemin, 1926, 2e édition, pp. 105-112, p. 110.

décide alors de les imiter, mais non sans se conformer à la coutume d'aller les reconduire, comme le souligne Germaine Guèvremont:

La grande Laure, affalée sur une chaise près de la fenêtre, poussa un soupir de satisfaction quand elle vit la dernière voiture fermer le cortège qui allait reconduire les mariés jusqu'au Pot-au-Beurre²⁸.

L'esprit de famille se manifeste donc de différentes façons et ce, tout au long de l'évolution de la famille paysanne. Par le biais de coutumes ou de valeurs qu'il a suscitées et que le temps a consacrées, il unit les êtres dans la joie comme dans les épreuves, dans les loisirs comme dans les travaux, dans la prière comme dans les grandes aspirations.

Les réunions de famille et l'entraide familiale témoignent de la solidarité qui lie entre eux parents et enfants, frères et soeurs. Fermement enracinées dans les membres de la cellule familiale, ces habitudes de vie les inclinent naturellement à faire corps ensemble dans une communauté de vie dont ils apprécient les bienfaits. Et pour cause. Grâce à cette solidarité, les moments heureux de l'existence sont inten-

²⁸ Germaine Guèvremont, Marie-Didace, Montréal et Paris, Fides, 1965, 6e édition, 210 p., p. 85.

sifiées et les moments difficiles adoucis. De plus, le culte des morts et de la lignée révèle également l'esprit qui anime la famille paysanne. L'attachement à ces valeurs le trahit d'ailleurs dans toute sa dimension. Le souvenir des disparus et du patrimoine qu'ils ont légué associe les vivants à ceux qui les ont précédés et qui ont tracé la voie à suivre. Un passé commun les ennoblit et les oblige à la fois. Une histoire est à continuer dans l'honneur du nom et de la race; un héritage est à conserver et à transmettre à des descendants.

"L'esprit de paroisse" occupe une place non moins importante que l'esprit de famille. Il joue un rôle tout aussi déterminant dans le comportement de la famille paysanne.

Une communauté de vie en effet, calquée sur le modèle de la vie familiale, unit les membres de la société paroissiale. Aux yeux des terriens, la paroisse n'est rien d'autre que la famille agrandie. C'est, comme le note Lionel Groulx, "le transport d'une collectivité à l'autre des mêmes cadres, des mêmes éléments, du même esprit"²⁹. Symbolisée par le clocher dressé au milieu du groupement humain, l'institution paroissiale unit les âmes et les volontés dans des aspirations communes.

²⁹ Lionel Groulx, Chez nos ancêtres, Montréal, Granger Frères Limitée, 1943, 4e édition, 95 p., p. 57.

L'église par ailleurs constitue véritablement le foyer de la grande famille. C'est là que jaillit la vie et c'est de là qu'elle déborde et se répand.

Après une semaine de travail, il (Léon Barré) voyait dans la paroisse une grande famille qui se retrouve, qui jouit de se revoir, qui vient puiser à l'église une force nouvelle pour les labeurs qu'elle reprendra le lendemain³⁰.

Le curé de campagne domine la vie paroissiale. Il en est véritablement le coeur. C'est par lui et avec lui que les familles terriennes communient à une même source de vie, partagent les mêmes intérêts et associent leurs forces dans un idéal commun. Aux yeux des campagnards, il n'incarne pas uniquement, selon la boutade de Jules Pravieux, "le bon sens et la bonne humeur dans un sac de six aulnes de drap noir"³¹; il épouse d'abord et avant tout les traits d'un père de famille.

Comme pasteur, le prêtre rural prend spontanément la figure d'un père. C'est lui qui, à mesure que les êtres naissent à la vie humaine, les transforme et les engendre à la vie chrétienne; c'est lui qui développe en eux la vie qui leur est donnée, qui la fortifie et la répare aussi souvent qu'elle s'affaiblit ou se brise; c'est lui qui les guide

30 Adélard Dugré, La Campagne canadienne, op. cit., p. 78.

31 Jules Pravieux, cité par Georges Bouchard dans Vieilles choses, vieilles gens, op. cit., p. 22.

tout au long de leur cheminement terrestre. Que ce soit à l'autel, dans la chaire de vérité, à l'école, au confessionnal, sur les sillons ou au chevet des malades, partout il est un chef spirituel qui dirige la destinée de ses enfants. Néanmoins, c'est surtout lors des réunions dominicales que son rôle de père de famille chrétienne paraît dans tout son éclat et semble émouvoir tout autant les romanciers et les conteurs - sinon davantage - que les paysans eux-mêmes.

Rien n'impressionne aussi vivement, rien ne remue aussi profondément l'âme que ces solennelles grand'messes dans les églises des campagnes. Toute la population est là, composée seulement de parents et d'amis qui se considèrent comme des frères et qui ne sont, en réalité, que les membres d'une seule et même famille, dont le curé... est le père vénéré. Ils sont là, au pied de l'autel; avec le pasteur, ils prient et chantent... Une même espérance, une même charité, une même foi; les mêmes sentiments et les mêmes aspirations les animent tous³².

Toutefois, l'emprise du curé sur les habitants des campagnes déborde le champ de la vie spirituelle ou religieuse. Elle s'étend à toute leur vie. C'est ainsi qu'outre sa fonction pastorale - et à cause de cette fonction d'ailleurs - le prêtre est considéré comme l'interprète par excellence des desseins providentiels et le plus sage conseiller

32 Damase Potvin, Sur la grand'route, op. cit., p. 164.

des paroissiens. La confiance qu'il inspire amène chacun des membres de sa grande famille à le consulter avant de prendre une décision importante. S'agit-il, par exemple, du choix d'une carrière ou d'un état de vie, aucune détermination n'est arrêtée sans avoir préalablement demandé son avis.

Ainsi, Jean Rivard rencontre le curé de sa paroisse avant d'exécuter son projet d'embrasser le droit. Il veut connaître ce que pense l'abbé Leblanc, savoir si cette orientation peut l'amener à réaliser ses ambitions, c'est-à-dire l'acheminer vers la fortune et l'habilitier à aider ses jeunes frères à s'établir. D'avance il est même disposé à accepter les conseils qu'il recevra, comme le laisse entendre Gérin-Lajoie. Jean Rivard, écrit-il, "ne voulut en venir à aucune détermination arrêtée avant d'avoir consulté le plus ancien ami de son père, M. l'abbé Leblanc, curé de Grandpré³³".

Marie-Jeanne Ricard, surnommée "la championne", révèle une même mentalité d'esprit. Croyant avoir perçu des signes non équivoques de vocation religieuse, elle ne veut prendre aucun engagement avant d'avoir rencontré le curé de sa paroisse. Elle désire lui faire part

33 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, op. cit., p. 17.

LES TRADITIONS SOCIALES

324

des événements vécus qui l'inclinent à croire qu'elle est appelée par Dieu et lui demander conseil.

Je suis allé (sic) le consulter tout à l'heure, dit-elle à ses parents adoptifs. Il m'a félicité de mon projet d'entrer en religion. Cela avait été prévu, m'a-t-il assuré, par l'ancienne institutrice qui lui a confié un certificat en ma faveur pour le jour où j'en aurais besoin. Pourvu que j'obtienne votre agrément, il me conseille d'écrire à la Maison-Mère d'une communauté dont il m'a donné l'adresse³⁴.

Angéline Desmarais avait fait une démarche analogue lorsqu'elle était jeune fille. Poussée par sa piété naturelle et surtout par son penchant poétique, elle s'était imaginée que Dieu l'appelait à son service, non pas comme soeur enseignante mais comme sacristine. Elle avait même rêvé avec complaisance de "repasser les fines dentelles des aubes, glacer la toile de la nappe d'autel..., pomponner l'Enfant Jésus pour la crèche de Noël et, ses larges manches relevées, parer le maître-autel³⁵". Mais sur le conseil de son curé, elle s'est fait un devoir d'assister son père, seul et dans le besoin. Et c'est avec amour qu'elle s'est dévouée à ce rôle, orientant une partie de sa dévotion vers les fleurs.

34 Wilfrid Pion, La Championne, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Editions Modèles, 1942, 271 p., pp. 227-228.

35 Germaine Guèvremont, Le Survenant, op. cit., pp. 43-44.

Dans les circonstances difficiles de la vie, le prêtre est encore le conseiller vers lequel les paysans se tournent naturellement. Ils recourent à lui comme à un père capable d'apporter une réponse à tous les problèmes, de quelque nature qu'ils soient.

Jean Ricard, par exemple, confie son inquiétude à son curé lorsqu'il est sommé de comparaître devant une cour de justice du district de Montréal. La gravité de la situation, reliée à l'adoption de la fillette de son cousin et d'une affaire d'héritage, le pousse à s'enquérir auprès du chef de la grande famille de Saint-Rémi et à lui demander l'aide et l'assistance dont il a besoin. Ce qu'il fait du reste sans tarder. Quelques heures seulement après la réception de son assignation, il frappe à la porte du presbytère.

- Y a-t-il quelqu'un de malade chez vous, Monsieur Ricard, lui demande le curé? Vous semblez ému...
- Heureusement, ce n'est rien de tel, M. le curé. Je venais simplement vous demander votre avis à propos d'une lettre que j'ai reçue ce matin et qui concerne ma petite adoptée³⁶...

Jean Rioux, par ailleurs, compte sur l'appui de son curé afin d'empêcher le départ de son fils Hubert. Sachant que le successeur qu'il s'était préparé est résolu de quitter le foyer et de s'en aller à

36 Wilfrid Pion, op. cit., p. 53.

LES TRADITIONS SOCIALES

326

la ville, il espère, avec l'aide paternelle du prêtre, lui faire entendre raison. Aussi sollicite-il, en secret, l'intervention de son curé, qui se prête d'ailleurs volontiers à ce rôle délicat. "Ne lui dis rien, répond-il, et amène-le moi; je ferai mon possible pour t'assister"³⁷.

C'est un problème différent qui détermine Samuel Chapdelaine à rencontrer le curé de Saint-Henri-de-Taillon. Son désir de secouer la tristesse qui accable Maria depuis la mort de François Paradis l'amène à croire que seules les paroles du vénéré père de la paroisse exerceront un heureux effet sur le coeur de sa fille. Il la conduit donc au presbytère de l'endroit après avoir assisté à la messe dominicale³⁸.

Dispensateur de la vie chrétienne et conseiller auprès des familles, le prêtre dirige aussi l'évolution de la société dont il a la responsabilité. Il en est le chef et, comme tel, il lui revient d'orienter l'activité de ses paroissiens dans le sens d'un mieux-être collectif, d'assurer l'unité de son groupe autour du clocher paroissial comme autour de son centre de cristallisation et de rayonnement.

Pour ce faire, il ne compte ni ses efforts, ni ses sacrifices. Dans des vieilles paroisses comme en milieux de colonisation, le curé

37 Louis-Philippe Côté, La terre ancestrale, op. cit., p. 38.

38 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, 1965, 11e édition, 215 p., pp. 135-139.

multiplie les actes de dévouement et de bienfaisance, organise ou soutient les oeuvres indispensables à la vie communautaire, telles l'école, l'assistance, l'entraide. Une fois l'an, il prend soin de visiter chacune des familles, d'apporter tout au moins le réconfort de sa bénédiction. L'harmonie qu'il cherche à faire régner, les valeurs de l'économie paysanne qu'il propage sont-elles menacées qu'il ne tarde pas à entrer dans la lutte afin de sauvegarder l'esprit qu'il cultive auprès de ceux qu'il considère comme ses enfants.

Ainsi, dans Au village, épisode de la vie rurale³⁹, le curé Leroux s'en prend à l'esprit de parti qui déchire, lors des élections municipales, la petite communauté de Saint-Germain. Le mal causé par les roueries, les corruptions et les bassesses de toutes sortes de chacune des deux forces mises en présence, l'animosité qui en est résultée chez les uns et chez les autres, oblige le chef de la paroisse à s'élever, du haut de la chaire, contre ces luttes politiques qui divisent la population non seulement au niveau paroissial mais aussi au niveau national.

Nous nous divisons pour des niaiseries de rouge ou de bleu et nous affaiblissons. Si l'énergie dépensée en pure perte pour gagner des élections était employée à améliorer le sort de chacun... les Canadiens français

39 Alfred Mousseau, Au village, épisode de la vie rurale, Montréal, C.-A. Marchand, 1915, 158 p.

seraient bien plus riches, bien plus considérés et bien plus influents...

"Toute nation divisée périra", poursuit-il, et s'inspirant de cette citation, il adjura ses auditeurs de ne plus mettre la politique au premier rang de leurs préoccupations et de ne plus se livrer aux luttes de partis, avec une ardeur dégénérant si vite en animosité personnelle⁴⁰.

Par ailleurs, dans Nord-Sud⁴¹, le curé Gagnon dénonce les velléités d'aventure et les tentations d'émigration vers les Etats-Unis, suscitées par le tapage publicitaire fait en faveur de la Californie et de ses richesses en pépites ou en poussières d'or. Son désir de retenir la jeune population de sa paroisse, de l'enraciner dans la vocation agricole dévolue à la nation canadienne-française, le conduit à démystifier l'attrait de l'ailleurs et ses mirages de fortune. Dans un sermon conçu dans ce but, il montre les misères et les désillusions qui attendent les chercheurs d'or et supplie les parents d'empêcher le départ de leurs fils, de tenter à tout le moins de leur faire obstacle. Ses paroles, prononcées avec toute la chaleur et l'énergie d'un chef de famille qui lutte contre le départ des siens, ne tombèrent pas en terre stérile. Elles touchèrent le coeur et l'esprit de ses paroissiens, comme l'affirme Desrosiers.

⁴⁰ Ibid., p. 42.

⁴¹ Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, op. cit.

LES TRADITIONS SOCIALES

329

Avec une netteté d'idées singulières et des mots familiers, le curé avait tranché dans le vif. A la porte de l'église, les conversations avaient roulé sur ce sujet passionnant. Administré pour ainsi dire comme une dose de quinquina, le sermon avait fait tomber la fièvre de l'or. Il avait conquis la partie stable de la population, l'avait munie d'arguments⁴².

Le curé joue donc un rôle prépondérant au sein de la paroisse rurale. Par la multiplicité de ses fonctions et l'étendue de son influence, il est l'âme du corps paroissial, "le grand ressort qui meut tout"⁴³, selon l'expression de Damase Potvin. Son rôle de pasteur l'amène à s'intéresser de près à l'évolution individuelle et collective des paysans et ce, sur tous les plans. C'est ainsi qu'outre la direction de la destinée spirituelle de son troupeau, il devient tout naturellement le conseiller de chacun de ses paroissiens, qui le considèrent d'ailleurs comme un père vers lequel ils peuvent se tourner chaque fois que surgit une difficulté. C'est ainsi également qu'il incarne la figure d'un chef social, capable d'orienter et de protéger les intérêts de la collectivité. Bref, le curé de campagne est à la paroisse ce que le père est à la famille.

42 Ibid., p. 180.

43 Damase Potvin, Restons chez nous, op. cit., p. 57.

LES TRADITIONS SOCIALES

330

Les membres de la société paroissiale toutefois ne sont pas uniquement attachés à leur curé comme à leur père commun. Comme dans la famille paysanne, ils sont également liés entre eux. Un esprit de fraternité anime leurs rapports tout au long de leur existence et donne ainsi à la paroisse son véritable caractère communautaire.

Nulle part, dit Gérin-Lajoie, l'esprit de fraternité n'existe d'une manière aussi touchante que dans les campagnes canadiennes éloignées des villes. Là, toutes les classes sont en contact les unes avec les autres; la diversité de profession ou d'état n'y est pas, comme dans les villes, une barrière de séparation; le riche y salue le pauvre qu'il rencontre sur son chemin, on mange à la même table, on se rend à l'église dans la même voiture. Là ceux qui ne sont pas unis par les liens du sang le sont par ceux de la sympathie ou de la charité⁴⁴.

Les criées du dimanche témoignent de cette fraternité qui existe chez les habitants des campagnes. Cette coutume pittoresque, considérée comme une sorte d'institution sociale, rassemble les paysans autour du crieur qui leur communique les nouvelles de la semaine.

Ces criées qui se font régulièrement, le dimanche, à la porte de l'église, sont regardées comme de la plus haute importance par la population des campagnes; en effet, toutes les parties des lois qui l'intéressent, police rurale, ventes par autorité de justice, les ordres du grand-voyer... des inspecteurs... s'y publient

44 Antoine Gérin-Lajoie, op. cit., p. 55.

de temps à autre et dans les saisons convenables: c'est pour eux la gazette officielle. Ensuite viennent les annonces volontaires et particulières; encan de meubles et d'animaux, choses perdues, choses trouvées, etc., etc., tout tombe dans le domaine de ces annonces⁴⁵. Au milieu d'un monceau de produits de la ferme où se mêlent le sirop et le sucre d'érable, les tissus domestiques et les légumes divers, le crieur annonce maintenant la vente pour les âmes.

- A c't'heure, mes amis, nous allons nous occuper des âmes du purgatoire - qui ont encore bien plus chaud que nous autres! Ne faites pas les liche-la-piastre comme ce gars qui s'excusait de ne pas faire dire de messes pour son défunt père en disant: "S'il est au ciel, il n'en a pas besoin, et s'il est au purgatoire, il est assez ordilleux pour faire son temps!"... (sic) Plantez-vous, si vous ne voulez pas que nos pauvres défunts restent plus longtemps que ceux de la paroisse voisine⁴⁶...

Ces réunions dominicales devant la porte de l'église permettent aussi aux membres de la grande famille terrienne de s'entretenir de leurs travaux, de leurs espoirs et de leurs préoccupations. En hommes qui ne se voient qu'une fois la semaine, les paysans sont heureux de pouvoir partager leurs joies et leurs soucis, de fraterniser quelque peu pendant que le crieur dévide sa chronique hebdomadaire. Ce dernier éprouve d'ailleurs beaucoup de mal à s'imposer à l'attention de tous, à dominer la gaieté bruyante qui règne au cours de ce rassemblement comparable à une fête. "Tout était animation et plaisir de se revoir

45 Patrice Lacombe, op. cit., pp. 39-40.

46 Georges Bouchard, Vieilles choses, Vieilles gens, op. cit., p. 41.

LES TRADITIONS SOCIALES

332

dans cette foule grouillante et tapageuse⁴⁷", écrit Adélard Dugré.

Plus encore que les criées du dimanche, les corvées révèlent l'étroite solidarité des terriens. Ces coutumes sociales, qui n'ont rien des servitudes seigneuriales, traduisent beaucoup mieux l'esprit de fraternité qui anime et les habitants des vieilles paroisses et les colons des nouveaux établissements.

Lorsque l'un des membres de la communauté a besoin de l'aide des autres pour accomplir un travail qui ne souffre pas de retard ou pour se relever d'une épreuve qu'il vient de subir, l'on se fait alors un devoir de l'assister, même s'il n'en a pas formulé le désir. En un rien de temps, des forces se groupent - et elles sont toujours nombreuses dans ces circonstances - et lui portent secours.

Ainsi, Jean-Baptiste Morel n'est pas laissé à lui-même à l'époque de la fenaison. Ses voisins savent qu'il ne peut s'acquitter, à lui seul, de la rude besogne de la fauchaison depuis la mort de son fils à la guerre. Aussi, d'un commun accord, ont-ils pris l'habitude de lui venir en aide. Chaque année, tous ensemble, ils font "une corvée de fauchage", comme l'exprime Damase Potvin.

47 Adélard Dugré, op. cit., p. 85.

Quelques jours après le commencement de la fenaison, le dimanche, après la grand'messe, les gens du Rang Quatre avaient décidé de faire une corvée de fauchage chez Jean-Baptiste Morel, comme ils l'ont fait, les deux étés qui suivirent la mort du sergent Joseph Morel⁴⁸.

Jean Ricard n'a pas besoin lui non plus de demander l'assistance des paysans de sa paroisse. Cruellement éprouvé par l'incendie qui a détruit ses granges et son écurie, qui a ruiné en somme "le résultat de quinze ans d'efforts et de sueurs"⁴⁹, il assiste, presque en étranger, à la reconstruction de ses bâtisses, dirigée par le menuisier du village.

Plus d'une semaine durant, les Ricard furent témoins d'un va-et-vient continu de voitures aussi nouvelles que l'étaient les conducteurs et les manutentiers se relayant à la besogne, chaque jour. Le travail marchait si grand train que deux semaines après le désastre, de nombreuses piles de bois de toutes formes et dimensions s'alignaient avec un numéro distinct sur certaines des grosses pièces, dans le pâturage voisin de l'endroit choisi par Jean Ricard, d'après les conseils du constructeur, pour l'érection des différents bâtiments⁵⁰.

Puis, un mois après l'incendie, Jean Ricard peut admirer l'ampleur, la

48 Damase Potvin, Le Français, roman paysan du "Pays du Québec", Montréal, Garand, 1925, 346 p., p. 54.

49 Wilfrid Pion, op. cit., p. 114.

50 Ibid., p. 124.

belle apparence et le confort des nouvelles constructions, érigées grâce à la générosité de la population de Saint-Rémi.

L'assistance sous forme de corvée n'existe pas uniquement dans les difficultés ou les épreuves de la vie. Nombreuses sont les circonstances où elle est sollicitée. En fait, chaque fois qu'un paysan ou un colon veut accomplir un travail qui exige l'emploi d'un grand nombre de bras, il a l'habitude d'inviter ses voisins et ses amis à lui donner un coup de main.

Urgèle Deschamps, par exemple, fait appel à plusieurs de ses co-paroissiens pour aller chercher, à dix lieues de chez lui, la brique dont il a besoin pour la maison qu'il désire construire pour son fils Charlot. Et les habitants de Beauharnois n'hésitent pas à rendre le service demandé. Même s'ils le savent "âpre au gain et peu scrupuleux"⁵¹, ils ne montrent aucune réticence. L'on réclame leur aide, ils se font un plaisir de l'accorder généreusement. C'est ainsi que "vingt voitures partirent un matin d'été et revinrent le soir en procession"⁵².

51 Albert Laberge, La Scouine, Montréal, Imprimerie Modèle, Édition privée, 1918, 133 p., p. 56.

52 Ibid., p. 56.

Jean Rivard appelle également une corvée lorsqu'il est prêt à lever sa maison. Il invite les hommes de la famille Landry et quelques-uns de ses plus proches voisins. Mais le jour convenu, quelle n'est pas sa surprise de voir arriver avec ceux qu'il attendait plus de trente autres colons, établis de distance en distance à quelques milles de son habitation. Chacun des habitants du canton tient à exécuter sa quote-part de travail, comme s'il s'agissait "d'une dette sacrée que personne ne se dispense de payer"⁵³.

Dans les travaux d'intérêt public, soit la confection ou l'entretien des chemins, soit la construction d'une église ou d'une école, c'est avec le même empressement que les paysans et les colons mettent leurs énergies et leur habileté en commun. Toujours, ils savent unir leurs efforts afin de pourvoir à leurs besoins collectifs. Certes, il arrive parfois que l'on ait un peu de mal à s'entendre lorsqu'il s'agit en particulier de déterminer le site d'une église ou d'une école, de choisir les matériaux de construction à utiliser et d'adopter les moyens d'assumer les frais qu'encourront ces dépenses. Mais ces difficultés, rarement évoquées du reste par les auteurs du terroir, sont vite résolues, grâce à la diplomatie du curé.

⁵³ Antoine Gérin-Lajoie, *op. cit.*, p. 129. Voir également *La Corvée*, 2e concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste, Montréal, 1917, 194 p.

LES TRADITIONS SOCIALES

336

Ainsi, l'abbé Pierre Guérin parvient à faire l'unité des habitants de la jeune paroisse dont il est l'animateur. Il empêche les esprits contestataires de créer la division au sein de sa petite communauté.

Pierre, à force de raison, de douceur et de persévérance, sut prévenir les discordes qui menaçaient sa jeune chrétienté, soit au sujet de l'église, soit à propos des chemins ou des écoles. Son grand secret consiste à ne jamais dicter d'autorité à ses paroissiens ce qu'il désire obtenir d'eux, mais à s'en rapporter entièrement à leur jugement après leur avoir exposé modestement et habilement sa manière de voir. Il est rare que le verdict populaire ne soit pas en sa faveur⁵⁴.

L'entraide entre voisins, sans avoir naturellement la portée de la corvée, révèle aussi l'esprit de fraternité des ruraux, leur propension à la vie communautaire. Les terriens d'une même concession ou d'un même rang forment une sorte de communauté intermédiaire entre la famille et la paroisse. Ils vivent en relations aussi étroites et aussi intimes qu'entre proches parents et toujours plus assidues sinon plus efficaces. Les dissentiments, les bouderies et même les petites querelles qui peuvent occasionnellement surgir sont vite oubliés et jamais ne les empêchent de solliciter et de se rendre les services dont ils ont besoin.

⁵⁴ Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Charles Guérin, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Beauchemin, 3e édition, 1925, 212 p., p. 197.

Dans l'un de ses récits de Vieilles choses, Vieilles gens⁵⁵, Georges Bouchard montre la solidarité des paysans, unis par les liens du voisinage. Il réussit à grouper, en une synthèse véritablement représentative, les principales manifestations de l'intimité et de la familiarité même qui existent entre campagnards propriétaires de domaines contigus.

Un bon dimanche matin, écrit-il, il vous arrive une ribambelle d'oncles et tantes, de cousins et cousines inattendus: les voisins sont prévenus immédiatement et ils offrent des places de voiture et des places de bancs, toujours les meilleures!

Aujourd'hui c'est la noce chez Baptiste. Les quatre voisins sont les premiers rendus (...) Ils se pressent autour des invités pour les accueillir favorablement. Les hommes vont dételer et soigner les chevaux dans leurs propres écuries, pendant que les femmes avec beaucoup de grâce s'occupent de la cuisine et du service des tables. Rien n'est laissé au hasard, les voisins ne négligent rien pour accommoder les parents et les amis du nouveau couple...

Aujourd'hui, c'est l'abattage du porc car demain on organise un festin... Avec l'aide des voisins, l'animal, malgré son énorme poids est vite immolé...

Maintenant, voici le petit gars du voisin qui arrive tout essoufflé et qui, sans autre préambule, dit: - Maman m'envoie chercher un pain pour notre dîner, car elle ne cuira que cet après-midi - Et de son air le plus naturel, la fermière tend son plus beau pain au mioche...

Qu'un feu de cheminée se déclare, qu'une vache tombe dans un fossé ou qu'une difficulté inattendue surgisse, tout de suite le voisin arrive pour offrir son concours...

⁵⁵ Georges Bouchard, Les Quatre Voisins, dans Vieilles choses, Vieilles gens, op. cit., pp. 131-140.

Quand on est loin de l'école, chacun des voisins à tour de rôle, voiture les enfants pendant la saison rigoureuse. Il en est de même en bien des endroits pour le transport du lait à la beurrerie (...)

L'hiver, les voisins partent ensemble pour les bois, où ils vont faire chantier. Ils ne s'ouvrent qu'un même chemin... et logent dans le même camp en mettant leurs provisions en commun. Les voisines se consolent de leur veuvage intermittent par des échanges de visite où règnent tricots et marmots. Il reste toujours un homme dans le voisinage, pour aller "faire le train" aux étables quand la voisine n'a que des enfants en bas âge pour la seconder (...)

Si le père Baptiste... sent ses membres déjà fourbus se raidir sous l'effet de la maladie, les voisins sont là pour assister le malade, "aller cri" le curé ou le docteur. Ils prennent également une large part à la besogne quotidienne pour que rien à l'étable ou sur la ferme reste en souffrance.

Quand la mort frappe de deuil la famille, les voisins ensevelissent pieusement le défunt, versent d'abondantes prières autour de sa tombe et le portent en terre avec le plus grand respect⁵⁶.

La coutume des veillées entre voisins s'inscrit dans cette atmosphère de mutualité familiale. Expression la plus naturelle du sentiment social des terriens, elle leur permet de déposer, au terme d'une journée de travail, le fardeau de leurs fatigues et de goûter au plaisir d'une récréation paisible dans un climat de franche et cordiale camaraderie.

⁵⁶ Ibid., pp. 134-139.

La période des Fêtes donne le signal du commencement de la série des veillées d'hiver. C'est le réveillon de Noël qui ouvre la marche. A cette occasion, nombreuses sont les familles paysannes qui célèbrent la fête de la Nativité en compagnie d'une famille voisine. Celles en fait qui comptent peu d'enfants ou qui ne peuvent réunir les leurs pour cette circonstance ont l'habitude d'inviter un voisin qui se trouve dans la même situation. Ainsi, les familles Pelletier et Morin réveillaient ensemble après la messe de minuit⁵⁷; les Beauchemin et les Desmarais font de même⁵⁸.

Après l'époque des Fêtes, où chacun des habitants d'un même rang organise, à tour de rôle, une veillée pour ses voisins, l'on continue de se rencontrer une ou deux fois la semaine, tout l'hiver durant. Même si l'esprit de réjouissance qui caractérise la fin d'une année et le début de la nouvelle n'y est plus, chacun prend plaisir à ces réunions improvisées, simples et tranquilles.

Le soir, quand ils étaient réunis à deux ou trois familles pour la veillée, l'atmosphère était plaisante... A voir les hommes dans leur calme immobilité, les femmes berçant un enfant sur leurs genoux, les jeunes filles aussi silencieuses que les fleurs, on avait une impression de loisir et de repos... C'était le moment où la terre tissait

57 Damase Potvin, Restons chez nous, op. cit., p. 79.

58 Germaine Guèvremont, Le Survenant, op. cit., p. 76.

ses plus sûrs liens autour d'eux. Leur plus grande richesse était ce plaisir de se réunir pour jaser ensemble, et quand ils se taisaient, d'écouter le bois pousser au dehors son gémissement de bête blessée⁵⁹.

Avec l'arrivée du printemps et la reprise des activités que commande la terre, les veillées entre voisins perdent quelque peu leur importance. Elles se décolorent de la teinte de nécessité qui les revêtait au cours des longues soirées inoccupées de l'hiver; elles ne répondent plus à l'impérieux besoin de tromper l'ennui, la monotonie ou la solitude, de sentir la chaleur de la présence des autres. Néanmoins, elles ne font pas tout à fait relâche. Leur rythme se ralentit et leur aspect se modifie, mais elles se poursuivent occasionnellement, et ce jusqu'aux Fêtes.

A la fin d'une journée de labeur, le paysan aime bien se reposer en compagnie d'un voisin et s'entretenir avec lui de ses préoccupations. Aussi se rend-il parfois, seul ou avec un jeune garçon, chez celui qui demeure le plus près de chez lui. Sans se donner la peine d'entrer, il regarde le jardin et examine les champs en attendant que le maître du bien vienne à lui. Puis s'appuyant sur un piquet de clôture ou s'asseyant sur le perron, il cause du chaud et du froid, du sec et

⁵⁹ Marie Lefranc, La rivière solitaire, Montréal et Paris, Fides, 1957, 2e édition, 194 p., p. 130.

du pluvieux, "parle du sillon dont il connaît le point comme sa femme, celui du four⁶⁰", de la belle poussée de l'herbe ou du blé, des animaux. Sa chanson de la terre terminée, il prend le chemin du retour de son pas d'homme tranquille, sans autre souci que de lire ce que les signes du temps disent du lendemain.

Les occasions provoquent également des réunions entre voisins. L'emprunt ou la remise d'un outil ou d'un instrument aratoire, la récitation du chapelet à la Croix du chemin, la réparation d'une clôture sont souvent la source de rencontres après le repas du soir. Jusqu'à "la brunante", l'on s'entretient de ses difficultés et de ses projets, l'on partage en somme ses préoccupations et ses espoirs d'hommes de la terre, sans omettre de se remémorer quelques faits et gestes "du bon vieux temps".

Une coopération fraternelle unit ainsi les terriens à leurs voisins. Au milieu des loisirs comme des travaux difficiles ou urgents, dans les tristesses comme dans les joies de l'existence, toujours un même esprit de solidarité les anime. Ils forment véritablement une communauté intermédiaire entre la famille et la paroisse, communauté établie par la tradition et consolidée par les avantages qui en résultent. Cette

60 Félix-Antoine Savard, op. cit., p. 95.

association engendre même, à leurs yeux, des privilèges fort appréciables. Considérant la maison du voisin comme l'extension de son propre foyer, chacun peut y entrer sans frapper, peut aller et venir, sans façon et à toute heure du jour ou de la soirée, s'associer aux travaux ou aux divertissements de la famille: jamais il n'est un intrus.

Il existe toutefois une autre forme de veillées qui déborde le champ des relations entre voisins. Il s'agit des veillées commandées par l'esprit de paroisse et auxquelles les paysans se font un devoir d'assister: "les veillées-au-corps"⁶¹.

La mort d'un terrien n'affecte pas uniquement ses proches. Elle touche également et ceux qui ont vécu dans son entourage et ceux qui composent la grande famille paroissiale. Car les travailleurs de la terre, "soudés plus intimement entre eux que n'importe quelle autre classe de citoyens par l'identité monotone de leurs travaux, de leurs misères et de leurs joies"⁶², ne peuvent demeurer indifférents devant la perte de l'un des leurs. Aussi chacun d'entre eux tient-il, les voisins de la famille éprouvée en tête, à témoigner sa solidarité à

⁶¹ Claude-Henri Grignon, Un homme et son péché, Montréal, Les Editions du Vieux Chêne, édition définitive, 1935, 249 p., p. 170.

⁶² Ernest Choquette, Claude Paysan, Montréal, La Cie d'Imprimerie et de Gravures Bishop, 1899, 229 p., p. 12.

l'endroit des parents du défunt et à rendre hommage aux vertus et aux mérites de celui qui a toujours oeuvré pour la bonne cause. Voilà pourquoi, par exemple, Didace Beauchemin ne peut réprimer un mouvement de colère lorsque son fils Amable cherche à l'empêcher d'aller veiller au corps de Canard Péloquin. "Faut-il être simple d'esprit pour parler de même... J'ai jamais vu un Beauchemin avoir si peu l'esprit de paroisse⁶³!" lui réplique-t-il.

Les terriens se conforment à la coutume de la "veillée-au-corps" comme à un acte de religion. Les uns et les autres se réunissent à la demeure endeuillée au cours des deux ou trois soirées qui précèdent les obsèques. Ils prient pour le repos de l'âme de leur frère ou de leur soeur. Une piété reconfortante et une sympathie franche les unissent devant la mort. Toujours, ils trouvent un bon mot pour souligner la grandeur du disparu. Mais ils savent aussi que la vie continue pour eux. Les discours qu'ils tiennent lors de ces rencontres en témoignent.

Ni les prières ni les entretiens ne languissaient. On parlait même tous ensemble, soit des récoltes, soit de l'hiver qui était venu si vite, soit du chevreuil qu'avait tué le garçon du père Thibault. On parla des taxes,

63 Germaine Guèvremont, Marie-Didace, op. cit., p. 95.

des élections... Alexis racontait ses prouesses et ses batailles de l'époque où il dravait sur la rivière aux Lièvres. On l'écoutait avec plaisir, car il n'était point menteur, et son récit avait toujours quelque chose d'enlevé qui captivait les auditeurs⁶⁴.

Aux yeux d'un observateur étranger et quelque peu formaliste, semblables propos pourraient paraître déplacés, voire choquants. Mais il n'en est pas ainsi pour les paysans qui ne connaissent d'autre protocole que celui qui est inscrit dans leur cœur. Pour ces derniers d'ailleurs, tout ce qui touche à la terre, aux saisons auxquelles ils sont soumis, aux soucis de leur vie quotidienne revêt une importance telle qu'ils peuvent en parler à côté de la mort sans la profaner.

L'esprit de fraternité qui régit les rapports entre terriens d'une même paroisse se manifeste encore lorsqu'il s'agit de secourir les moins fortunés, les pauvres de la localité. Une coutume bien établie et qui a pour nom "la guignolée", exige qu'une fois l'an, soit la veille du jour de l'An, chacun fasse sa part pour venir en aide aux déshérités. Et c'est avec générosité que l'on donne de la nourriture, des vêtements, des friandises ou du bois de chauffage à ceux qui "courent la guignolée", c'est-à-dire à ceux qui sont chargés de recueillir les offrandes et que l'on appelle "les guignoleux".

64 Claude-Henri Grignon, op. cit., pp. 167-168.

C'est dans une atmosphère de fête que s'effectue la tournée de "la guignolée". Les mendiants "de la bonne mendicité" parcourent les rangs de la paroisse et frappent à chacune des demeures en chantant. Partout ils sont attendus et reçus avec chaleur. Seules les filles aînées des maisons sont quelque peu craintives, menacées qu'elles sont de "se faire chauffer les pieds si elles ne donnent pas quelque chose pour les pauvres"⁶⁵. Aussi s'empressent-elles de présenter ce que la maison-née destine aux "guignoleux". Il n'est pas rare par ailleurs de voir le maître du foyer inviter les chanteurs à se réchauffer quelque peu en prenant un petit verre d'alcool.

Et les hommes, tous initiés à la franc-maçonnerie du gosier, enlèvent dans un élan spontané:

Prendre un p'tit coup

C'est agréable

Prendre un p'tit coup

C'est doux...

- A la vôtre!

- A la tienne!

...

Et l'on repart, avec un cadeau de vivres, réconfortés plus encore par la bienveillance de la réception que par le verre de fort⁶⁶.

65 Harry Bernard, La terre vivante, op. cit., p. 191.

66 Jules Tremblay, Trouées dans les novales, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1921, 261 p., p. 68. Il s'agit du récit intitulé: Une guignolée, pp. 63-73.

L'esprit de famille et l'esprit de paroisse imprègnent donc la vie des êtres qui évoluent dans les récits d'inspiration paysanne. Par l'intermédiaire des valeurs ou des coutumes qu'ils ont établies et que le temps a sacralisées, ils dirigent le comportement des ruraux, génération après génération. Ils constituent en quelque sorte des principes de vie.

D'une part, l'esprit de famille fonde les aspirations des êtres unis par le nom et par le sang. Il est à la source d'un idéal de vie que l'on se transmet de père en fils. La lignée et le culte des morts rappellent constamment aux vivants qu'ils appartiennent à un passé commun qui les ennoblit et les oblige tout à la fois, qu'ils ont reçu un patrimoine en héritage et qu'ils se doivent de le conserver, de l'agrandir et de l'embellir afin de le transmettre à leur tour à des descendants dignes de leur race. L'entraide familiale et les réunions de famille par ailleurs facilitent la réalisation de cet idéal. Ces habitudes de vie déterminent les membres d'une même famille à s'aider mutuellement dans la lutte qu'il leur faut livrer pour s'acquitter de leur devoir de continuateurs d'une même histoire: l'histoire de cette longue suite ininterrompue des amants de la terre.

D'autre part, l'esprit de paroisse règle les rapports entre les familles paysannes qui, pour des fins religieuses, municipales et scolaires, sont groupées en une société autonome. Il les incite à vivre dans une mutualité fraternelle, comme si les unes et les autres constituaient les membres d'une famille unique. Le curé anime le corps paroissial à l'égal d'un père bienveillant et vigilant. Son double rôle de dispensateur de la vie chrétienne et d'interprète par excellence des desseins providentiels lui mérite le titre de chef incontesté de la collectivité, tant sur le plan social que religieux. C'est lui qui dirige et protège les intérêts de la communauté, assure l'évolution de cette dernière autour du clocher paroissial comme autour de son centre de cristallisation et de rayonnement. La criée, la corvée, l'entraide et la veillée entre voisins, la veillée-au-corps et la guignolée se situent d'ailleurs dans le prolongement de l'action du curé. Toutes ces coutumes, nées du sentiment social et chrétien, commandent l'union des terriens entre eux. Elles les engagent à fraterniser, à faire corps dans les loisirs comme dans les travaux difficiles ou urgents, dans les tristesses comme dans les joies de l'existence.

L'esprit de famille et l'esprit de paroisse guident ainsi l'évolution des personnages créés par les auteurs du terroir. Considérés comme des principes de vie, ils déterminent les ruraux tout au long de leur existence et particularisent en conséquence leur manière de vivre.

L'omniprésence de ces traditions dans ses expressions les plus diverses et plus encore la façon avec laquelle elles sont présentées trahissent par ailleurs le dessein que poursuivent les conteurs et les romanciers. Ces derniers en effet - du moins la presque totalité d'entre eux - ne se limitent pas à rendre compte d'une réalité, à la reproduire le plus objectivement possible. Ils cherchent plutôt à revvaloriser l'esprit de famille et l'esprit de paroisse auprès de leurs contemporains. C'est à cette fin qu'ils les mettent en évidence dans leurs récits, qu'ils en montrent la beauté et les avantages, qu'ils se permettent même de les apprécier. Eugénie Chenel, par exemple, ne peut taire ses impressions devant l'empressement des habitants de Sainte-Anne-des-Monts à répondre à l'appel de la corvée. Comme beaucoup d'autres auteurs, elle s'émeut devant les manifestations de solidarité entre terriens. "Qu'il était beau, écrit-elle, de voir cette fraternelle solidarité exister entre les gens d'un même canton où chacun se réjouissait de pouvoir se rendre utile aux autres⁶⁷".

Les conteurs et les romanciers privilégient ainsi l'esprit de famille et l'esprit de paroisse pour deux motifs principaux. D'abord,

67 Eugénie Chenel, La terre se venge, op. cit., p. 66.

ils sont convaincus que ces traditions sociales constituent les pylônes sur lesquels repose tout l'édifice de l'identité nationale. Ce sont elles à leurs yeux qui ont permis à la société canadienne-française de résister à l'assimilation et ce sont elles qui continueront de jouer ce rôle. En outre, ils constatent que ces valeurs sont de plus en plus menacées, qu'elles perdent peu à peu de leur pouvoir déterminant au sein de la population rurale. C'est d'ailleurs ce qui fait dire à Damase Potvin, après avoir chanté le bonheur de la vie familiale: "Malheureusement, cette vie de famille périt parmi nous. On ne se plaît plus à rester chez soi⁶⁸". Face à la détérioration sournoise et graduelle des coutumes et des moeurs sociales des Canadiens français et conscients de l'importance qu'elles représentent dans la sauvegarde du patrimoine culturel et religieux de la nation, les auteurs leur donnent donc tout le relief dont ils sont capables. Ils les décrivent avec force détails et de façon à restituer dans l'opinion de leurs contemporains le sens de la continuité historique que possédaient les ancêtres, à aviver chez eux la fierté d'être ce qu'ils sont en eux-mêmes et dans leurs antécédents.

68 Damase Potvin, Restons chez nous, op. cit., p. 49.

LES TRADITIONS SOCIALES

350

Nous ne valons ici-bas, nous ne comptons, en définitive, qu'en fonction d'une tradition et d'une continuité. Les cimetières nous en avertissent: d'une génération à l'autre, on se donne un épaulement moral. Tout ce qui est grand et fort suppose un ordre, des pièces qui se soutiennent et s'articulent. On ne fait point de grande oeuvre d'art avec des phrases ou des fragments désarticulés; on ne fait point, non plus, de grande race, avec des familles qui ne se soudent point⁶⁹.

Ces propos de Jules de Lantagnac, héros d'Alonié de Lestres dans L'Appel de la Race, résument bien le point de vue qu'illustrent les conteurs et les romanciers du terroir.

⁶⁹ Alonié de Lestres, pseud. de Lionel Groulx, L'Appel de la Race, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 3e édition, 278 p., pp. 30-31.

CHAPITRE III

LES TRADITIONS POPULAIRES

Les traditions populaires et leur importance dans l'ensemble des traditions - Leur manifestation: les traditions à caractère religieux et les traditions à caractère social - Leur place dans les récits du terroir - La fonction qu'elles assument - Conclusion.

Toutes les traditions ne jouissent pas d'une importance égale dans les récits du terroir canadien-français. Certaines font corps avec la culture et la foi, en sont les expressions directes et les gardiennes les plus sûres, et ont en conséquence la préséance sur les autres. Leur omniprésence dans les oeuvres en témoigne¹. Telles sont la langue et la pratique religieuse, les traditions nationales des Canadiens français. D'autres sont indirectement liées au patrimoine culturel et religieux, en ce sens qu'elles procèdent d'une certaine conception de la vie issue elle-même de l'âme française et catholique de la nation. Ainsi en est-il de l'esprit de famille et de l'esprit de paroisse, considérés comme les principales traditions sociales. Ces dernières, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, sont subordonnées

¹ Nous renvoyons ici le lecteur au premier chapitre de la seconde partie de notre travail.

aux traditions nationales comme moyens par excellence d'assurer la conservation et l'épanouissement de la culture française et religieuse. D'autres enfin, sans rapports nécessaires avec la protection de l'identité canadienne-française, occupent beaucoup moins de place dans la production littéraire d'inspiration paysanne. Tels sont les coutumes et les rites qui colorent les moeurs populaires, d'où leur appellation de traditions populaires.

Ces habitudes de vie en effet ne jouent aucun rôle utile du point de vue de la survivance. Elles ne sont, par elles-mêmes, nullement nécessaires à la préservation de l'héritage français et catholique. "Floraison spontanée du terreau spirituel et culturel²", elles peuvent se modifier, se transformer, disparaître même, sans compromettre pour autant le sort de l'ethnie, sans altérer les traits de la personnalité nationale des Canadiens français. Toutefois, d'une certaine manière, elles appartiennent à notre civilisation et méritent, à ce titre, que l'on s'y arrête, que l'on étudie leur manifestation. Quelles sont-elles et quelle fonction assument-elles dans les récits? Voilà des questions auxquelles nous voulons répondre dans le présent chapitre.

2 Esdras Minville, Invitation à l'étude, Montréal, Fides, 1944, 169 p., p. 71.

Les traditions populaires ne se forment pas au hasard de la fantaisie. Déterminées plutôt par les instincts et les vertus de la nation, elles poussent comme des fleurs familières sur le fond permanent de la conscience du peuple. Deux types de coutumes dérivent ainsi de l'âme canadienne-française: l'un émane de son caractère religieux, l'autre de son caractère social.

La mentalité chrétienne de la société est à la source de certaines coutumes pourvues d'une connotation religieuse. Les habitants des campagnes, fidèles héritiers de ces habitudes de vie contractées par leurs ancêtres, continuent de les pratiquer avec autant de respect que de conviction. Il en est ainsi du moins dans quelques familles paysannes comme en font foi les auteurs du terroir.

La bénédiction paternelle du jour de l'An, par exemple, est une tradition qui s'est pieusement conservée chez certaines familles terriennes. Là où elle fait partie des moeurs familiales, personne ne veut commencer l'année sans que, des mains étendues du père, ne soit descendue sur les enfants agenouillés la bénédiction d'en haut. C'est là le premier geste que tient à accomplir le chef de famille, le matin du jour de l'An.

Comme toujours, le jour de l'an réunit autour de grand' mère toutes nos familles sous notre toit. Ce jour-là c'était le branle-bas général à la maison. Le matin, ç'avait été la bénédiction paternelle et les étrennes, quelques poignées de bonbons, puis, immédiatement après le repas du midi, ma mère aidée de mes soeurs aînées, commençait les préparatifs du grand souper de famille³.

Voilà de quelle façon Alfred Giroir, le narrateur du récit de Joseph Cloutier, évoque la place que prend la bénédiction paternelle dans sa famille. C'est par cette coutume que l'on salue chez lui l'année nouvelle, que l'on se procure en quelque sorte le laisser-passer pour les réjouissances familiales de la journée, tout imprégnée de légendes, de conventions et de vieux usages.

Par ailleurs, lorsque la famille paysanne se groupe autour de la table commune, il est une autre coutume à laquelle certains terriens n'osent déroger. Il s'agit du rite traditionnel de la bénédiction du pain. Le père de famille, considéré comme le représentant de l'autorité divine auprès de ses enfants et revêtu en conséquence d'une sorte de prestige patriarcal, a l'habitude de tracer, de son couteau, une croix sur l'entame du pain. Connaissant le prix de cette nourriture par excellence, sachant ce qu'elle lui a coûté d'efforts et de sueurs, il lui témoigne un respect peu commun. Comme à la dernière Cène, il la marque

³ Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, Le Soleil, 1925, 249 p., p. 76.

du signe de la rédemption avant de la servir aux siens.

De son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au haut bout de la table, traça rapidement une croix sur la miche que sa femme Maço venait de sortir de la huche. Ayant ainsi marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le couper par morceaux qu'il empilait devant lui⁴.

Telle est la scène par laquelle Albert Laberge permet au lecteur de faire la connaissance d'Urgèle Deschamps, le père de l'héroïne de son roman.

Toutefois, parmi les traditions populaires teintées de religion, celle que les auteurs semblent affectionner le plus demeure le salut à la Croix ou au Calvaire du chemin. Nombreux à tout le moins sont les récits qui évoquent la pratique de cette coutume. Les paysans passent-ils devant l'un ou l'autre de ces monuments érigés le long des routes? Gravement ils soulèvent leur chapeau et saluent, d'une légère inclinaison de la tête, le symbole de la présence divine dans leur milieu de vie avec autant d'égards que s'ils rencontraient le Christ lui-même.

⁴ Albert Laberge, La Scouine, Montréal, Imprimerie Modèle, Edition privée, 1918, 133 p., p. 1.

J'ai connu, écrit Lionel Montal, l'ancienne croix du Bois-Vert, la première de toutes à ce que disait mon grand-père. Je me souviens encore de ma surprise. C'était le premier dimanche qu'on m'amenait à la messe. J'avais quatre ans. Au moment que nous passions à la ligne des Landry, tout à coup grand-père m'enleva mon chapeau et me dit: "Salue mon enfant, c'est le Bon Dieu!" Je me retournai et j'aperçus la vieille croix du rang⁵.

Les souvenirs et les légendes qui entourent la Croix du chemin ou le Calvaire de la route ne sont pas étrangers à l'attachement des terriens à la coutume de la salutation. Ils ont sans doute contribué à rendre cette habitude particulièrement vivace.

Il n'y a aucun de ces monuments de vénération qui ne possède son histoire, qui ne rappelle aux habitants des campagnes quelques événements du temps ancien tout auréolés de merveilleux. Tantôt, ce sont les fléaux de tourtes, de chenilles ou de sauterelles qui ont été conjurés grâce à une procession ou à une neuvaine faite au pied de la Croix. Tantôt, ce sont les catastrophes de la sécheresse ou de la surabondance de pluie qui ont été évitées par les mêmes actes de dévotion. Et toujours ces faits ont été embellis par l'imagination populaire. C'est ainsi que les oiseaux mangeurs de blé n'avaient jamais été revus depuis dans la région. Ils s'étaient envolés, disait-on, vers "les vieux

⁵ Lionel Montal, pseudonyme de Lionel Groulx, La vieille croix du Bois-Vert, dans La Croix du chemin, recueil de contes publiés à Montréal, par la Société Saint-Jean-Baptiste, 1923, pp. 37-47, p. 37.

pays". C'est ainsi également que les insectes avaient été trouvés morts, collés à la paille du grain, tués, selon les uns, par les anges du Paradis, grillés, selon les autres, par le diable en personne⁶.

Outre ces faits pieusement conservés dans la mémoire des paysans, il en est d'autres, déformés davantage par la tradition, mais non moins enracinés dans la conscience populaire. Il s'agit des malheurs ou des mésaventures survenus à quelque terrien d'une région donnée qui, par négligence ou par distraction, avait omis de se conformer à la coutume de la salutation de la Croix du chemin.

Ainsi Blanche Lamontagne-Beauregard rapporte l'une de ces légendes connue de la population rurale de la région de Gaspé. Un jour, raconte-t-elle, que le père José avait négligé de se découvrir et de saluer le Calvaire de la route en revenant de ses champs, il avait été sévèrement puni. Les boeufs qui tiraient une charge de blé avaient soudainement refusé d'obéir à son commandement. Ils s'étaient arrêtés. Ni les cris, ni les jurons de leur maître n'avaient réussi à les faire bouger. Les croyant fatigués, le vieux paysan avait donc décidé de les laisser se reposer un peu. Mais après un certain temps, les bêtes étaient toujours butées. Elles s'obstinaient résolument dans leur immo-

⁶ Ibid., pp. 40-41. Voir également Léo-Paul Desrosiers, Notre Croix, dans le même recueil de contes, pp. 52-53.

bilité. Le père José, rouge de colère, se munit alors d'une longue branche afin de se faire mieux comprendre. Il en cingla un grand coup sur les flancs de ses boeufs, sans plus de succès. Quelque peu découragé, il s'assit par terre sans rien dire, et entendit tout à coup son voisin lui crier: "Peut-être que vous avez juré, père José, ou bien vous ne l'avez pas saluée et la croix est insultée.

Alors, le vieux, regardant le Calvaire, se sentit plein de remords. Sa colère tomba d'elle-même. Timide comme un enfant pris en faute, il se leva, ôta son chapeau, et fit un grand signe de croix, avec lenteur, les yeux baissés. Au même instant, sans attendre le commandement, le Roux et le Blanc se remirent en marche, les nasaux fumants (sic), le jarret souple, et les cornes luisantes sous le ciel gris⁷.

Des légendes de cette nature ne peuvent être sans effet sur le maintien de la coutume de la salutation de la Croix. Associés aux nombreux événements qui, dans l'esprit des paysans, montrent la protection qu'assurent les Croix du chemin sur les moissons, elles exercent une pression certaine. Elles commandent la conservation de cette habitude.

Ces traditions populaires à caractère religieux révèlent donc la qualité du "terreau spirituel et culturel" de la nation canadienne-française. Elles sont l'indice de l'emprise de l'humanisme chrétien

7 Blanche Lamontagne-Beauregard, Le Calvaire et les boeufs dans Récits et légendes, Montréal, Beauchemin, 1924, 124 p., pp. 27-33, pp. 32-33.

dans l'existence quotidienne des bâtisseurs du pays et de leurs descendants, qui ont traduit en habitudes de vie les réflexes et les vertus qui correspondaient à leur mentalité. Dépendantes toutefois de l'état des esprits et des mœurs à un moment donné, elles peuvent ainsi évoluer, être abandonnées, sans qu'il y ait lieu de voir dans ce phénomène un fléchissement de la foi, une désaffection à l'endroit du Catholicisme. Elles ne sont pas liées à la personnalité des Canadiens français et n'ont en conséquence qu'une valeur tout à fait secondaire du point de vue où se placent les auteurs.

Voilà pourquoi, nous semble-t-il, les romanciers et les conteurs se soucient fort peu, somme toute, des coutumes de la bénédiction paternelle du jour de l'An, de la bénédiction du pain et de la salutation de la Croix du chemin. La presque totalité des romanciers les ignorent complètement même si la réalité dans laquelle ils puisent est tout autre, même si nombre de familles paysannes continuent de pratiquer ces vieux usages hérités des ancêtres⁸. Seuls Albert Laberge, Joseph Cloutier et Germaine Guèvremont font figures d'exception. L'auteur de La Scouine décrit pour sa part et l'habitude de la bénédiction du pain

⁸ Lionel Groulx, Chez nos ancêtres, Montréal, Granger Frères Limitée, 4e édition, 1943, 94 p., p. 53.

et l'habitude de la bénédiction paternelle du jour de l'An⁹. Joseph Cloutier, moins soucieux de pittoresque, se limite plutôt - on l'a vu - à une évocation rapide de la traditionnelle bénédiction du jour de l'An. Quant à la créatrice du personnage énigmatique du Survenant, elle fait deux allusions discrètes, mais fort suggestives au respect que Didace Beauchemin témoigne envers le pain¹⁰. Aucun d'entre eux et aucun autre romancier toutefois ne décrit la coutume de la salutation à la Croix du chemin¹¹.

Sans doute, il est vrai que ces traditions populaires à caractère religieux ne sont pas observées par toutes les familles rurales, qu'elles perdent peu à peu leur place dans la vie intime des habitants des campagnes, qu'elles sont même menacées de disparaître avec l'évolution de la société. Pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, cet état de fait n'inquiète nullement les romanciers du terroir. Ces derniers ne cherchent aucunement à revaloriser ces usages et

9 Albert Laberge, op. cit., p. 1 et p. 43.

10 Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal, Fides, 4e édition, 1962, 198 p., p. 10 et p. 18.

11 Quelques romanciers néanmoins décrivent la coutume de la prière du soir à la Croix du chemin. Voir Damase Potvin, Restons chez nous, Montréal, Granger Frères, 2e édition, 1945, 221 p., p. 167 et Wilfrid Pion, La Championne, Montréal, Editions Modèles, 1941, 271 p., p. 215.

ces rites aux yeux de leurs contemporains. C'est donc qu'ils les considèrent sans importance dans la lutte qu'ils livrent pour assurer la conservation et l'épanouissement de l'identité canadienne-française.

En revanche, les conteurs ne sont pas insensibles à l'abandon des traditions ancestrales de la bénédiction du pain, de la bénédiction paternelle du jour de l'An et de la salutation à la Croix du chemin. Quelques-uns ne sont pas sans déplorer le fait. Adjutor Rivard, par exemple, dramatise même afin d'empêcher le mal de se répandre davantage...

Beaucoup de nos vieilles coutumes, écrit-il, et les meilleures, sont en train de se perdre. Bientôt, nul ne les pratiquera plus...
Comment ne pas déplorer amèrement que se perde, par exemple, la bonne, la salubre, la sainte coutume de la bénédiction paternelle?...
Que deviendrons-nous, et que restera-t-il du vrai génie de notre race, quand sera toute perdue, et que nul des nôtres ne pourra plus se réclamer d'une bénédiction de son père?...¹²

Dans l'ensemble toutefois, les conteurs s'inspirent peu des scènes augustes, patriarcales de la bénédiction du jour de l'An et de la bénédiction du pain. Ils préfèrent, de beaucoup, la coutume de la salutation à la Croix.

¹² Adjutor Rivard, La bénédiction paternelle dans Contes et Propos divers, Québec, Garneau, 1944, 246 p., pp. 57-59.

Nombreux en effet sont les auteurs des courts récits et des légendes qui ont composé leur couplet en l'honneur de cette habitude de vie. Moins par attachement à la coutume elle-même de la salutation de la Croix du chemin que par piété historique envers ces monuments érigés le long des routes, ils ont tenu à chanter leur refrain du souvenir. Ils ont cherché à dégager le symbolisme mystique de ces arbres sacrés, différents les uns des autres, mais tous pourvus, en bons fils de la croix plantée par Jacques Cartier, d'une histoire locale riche en significations et en leçons. C'est à cette occasion qu'ils ont souligné la coutume sacro-sainte de la salutation de la Croix.

Il faut dire cependant que les conteurs ont été stimulés. L'abondance des récits inspirés par la Croix du chemin est due au premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, organisé en septembre 1915 et dont le sujet était précisément La Croix du chemin. Quatre-vingt-dix auteurs ont répondu à l'invitation et les textes de seize d'entre eux ont été publiés par la dite Société¹³.

Somme toute, les traditions populaires à caractère religieux, à savoir la bénédiction du pain avant le repas, la bénédiction paternelle du jour de l'An et la salutation de la Croix du chemin, jouent un rôle fort effacé dans l'ensemble des récits d'inspiration paysanne.

¹³ La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, La Croix du chemin, op. cit. .

Le peu d'égards dont elles sont l'objet les réduit, à toute fin pratique, à une fonction de figurantes épisodiques et presque insignifiantes dans la représentation de la vie des habitants des campagnes.

Il ne faudrait pas croire toutefois que ces particularités de moeurs soient les seules à figurer ainsi. Il en est d'autres dont certains auteurs font mention. Telles sont celles qui appartiennent à la catégorie des superstitions, comme par exemple la récitation des mille Ave pendant la nuit de Noël afin d'obtenir une faveur toute particulière¹⁴; celles qui ressortissent aux légendes, telles les légendes de la fileuse¹⁵, du Cap Trinité¹⁶, de la cloche du père Labrosse¹⁷; celles encore qui sont liées au décor intérieur du foyer familial, dont la plus importante - à cause du nombre d'auteurs qui soulignent sa présence - est sans contredit la croix noire de tempérance. Cette croix sans

14 Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal et Paris, Fides, 1965, 11e édition, 215 p., p. 109 et Damase Potvin, L'Appel de la terre, Québec, L'Événement, 1919, 186 p., p. 176.

15 Blanche Lamontagne-Beauregard, Un coeur fidèle, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, 197 p., p. 161.

16 Damase Potvin, L'Appel de la terre, *op. cit.*, p. 63.

17 Ibid., p. 86.

Christ rappelle à chacun des membres de la famille la promesse qu'il a formulée au pied des autels de ne jamais prendre un verre de boissons enivrantes. Mais ces rites, ces croyances populaires et ces symboles sont enregistrés tantôt à la façon des herboristes, c'est-à-dire comme des choses curieuses, tantôt par simple piété historique. Seule la croix de tempérance fait exception. Elle est présentée comme l'un des éléments principaux du décor, au même titre que les images pieuses ou que les portraits de famille¹⁸.

Les traditions populaires de la société canadienne-française ne dérivent pas toutes cependant de son caractère religieux. Toutes ne portent pas l'empreinte de la foi, de l'espérance et de la charité chrétienne. L'âme de la nation possède également des vertus autres que surnaturelles. Ses qualités sociales sont à l'origine elles aussi de coutumes de vie qui lui sont particulières. Elles ont donné naissance à des fêtes populaires longtemps conservées telles quelles par la population rurale.

Les ancêtres en effet ont privilégié certains jours de l'année afin de se divertir en compagnie de parents et d'amis. Guidés par

18 Voir Ernest Choquette, Claude Paysan, Montréal, Bishop, 1899, 229 p., p. 36, Albert Laberge, La Scouine, op. cit., p. 39, Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, op. cit., p. 98, Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Lévesque, 1931, 212 p. et Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal, Fides, 3e édition, 1960, 216 p., p. 15.

LES TRADITIONS POPULAIRES

365

leur gaieté et leur bonne humeur naturelles, par la tendance intime de leur être d'exprimer leur bonheur de vivre, ils ont inscrit leurs propres fêtes à celles du calendrier liturgique, fêtes consacrées d'ailleurs par la tradition.

Ainsi, avant d'entrer dans la période austère du Carême, il est d'usage de profiter en quelque sorte des derniers jours où l'abondance des plaisirs est encore permise. Les lundi et mardi qui précèdent le mercredi des cendres, les habitants des campagnes s'abandonnent aux joies d'une vie sociale intense. Comme s'ils voulaient voler quelque chose à la longue quarantaine de jeûne et de privation qui les attend, ils réunissent parents, amis et voisins ou se joignent à eux pour manger, boire, chanter et danser. C'est la fête des "jours gras", comme ils l'appellent familièrement.

C'est le mardi soir toutefois que les réjouissances atteignent leur apogée. Cette soirée débute habituellement par un souper où sont attendus plusieurs convives. Fidèles au rendez-vous, les invités, par groupes, annoncent bruyamment leur arrivée en saluant le maître et la maîtresse de maison par un refrain de circonstance. Ils ont le cœur en fête. Puis, débarrassés de leur manteau et de leur chapeau, les hommes forment une joyeuse assemblée. Réchauffés par un verre d'alcool, ils ont bientôt le verbe haut et le rire facile. Causant des chevaux,

du froid, de la neige, des semailles prochaines, des promesses du gouvernement, des taxes et des élections, toujours un mot d'esprit égaie leur propos. De leur côté, les femmes ne conversent pas moins. "Si les dernières nouvelles ne suffisent pas, écrit Pamphile Lemay, elles rééditent les premières, soigneusement revues, corrigées et augmentées¹⁹.

Le moment du souper venu, chacun s'attable avec le dessein avoué de se rassasier. Et même si la maîtresse de maison prévient, selon son habitude, les uns et les autres qu'elle a préparé peu de choses, il n'en est pas un qui éprouve du mal à satisfaire son ambition. Tous les convives se régalent de mets nombreux et variés.

Puis quand l'appétit est un peu plus que comblé et la soif plus qu'assouvie, les conversations se poursuivent non plus autour de la table mais dans l'arrière cuisine. Les hommes en assument les frais pendant que les femmes s'affairent à la vaisselle et à la préparation de la pièce qui deviendra bientôt la salle de danse. Les jeunes filles et les jeunes garçons, arrivés pour la veillée, attendent impatiemment le moment de la sauterie.

L'entrée en scène du joueur de violon est saluée de toutes parts. "Pour lui donner du bras²⁰", comme on aime à le dire, on lui

¹⁹ Pamphile Lemay, Fêtes et Corvées, Lévis, Ducharme, 1898, 82 p., p. 35.

²⁰ Ibid., p. 36.

verse à boire et, soudain, tour à tour, des cordes vibrent et sonnent sous le doigt exercé qui les met d'accord. L'attention est grande.

Ces préludes font courir une effluve de volupté dans la salle; les coeurs tressautent et les visages s'illuminent. L'archet, - que la résine a rendu agaçant - commence à se promener légèrement de la chantrelle à la grosse corde, en caressant la seconde et la troisième comme pour essayer ses forces, puis, tout à coup, il entame le reel à quatre vif et entraînant. Alors galants et amoureux se cherchent et se trouvent. On danse pour le plaisir de danser, mais que la danse est agréable avec ceux que l'on aime!²¹

Au "reel" d'ouverture qui emporte les jeunes et les moins jeunes dans un fou tourbillon, succède la gigue où les hommes et même les femmes d'un certain âge s'en donnent à coeur joie. Ils tirent vanité de leur souplesse, de leur agileté et de leur endurance, encouragés qu'ils sont par les applaudissements et les battements de pieds de l'assistance. Viennent ensuite les cotillons et les quadrilles, plus lents et plus gracieux, mais non moins populaires.

Par ailleurs, d'autres couples, tout aussi bruyants, jouent aux cartes au fond de la salle. Leur passion du "quatre-sept"²², leur

²¹ Ibid., p. 37.

²² C'est là un jeu populaire si l'on en juge par le nombre d'auteurs qui y font allusion. Voir Eugénie Chenel, La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p., p. 64; Louis Hémon, Maria Chapdelaine, op. cit., p. 41; Joseph Cloutier, L'Erreur de Pierre Giroir, op. cit., p. 84.

procure plus de satisfaction que la danse. Vieux courtisans des cartes, ils luttent l'un contre l'autre, avec autant d'acharnement que s'ils avaient à défendre leur propre vie. Pourtant, leur honneur seul est en cause; mais c'est là un enjeu des plus sérieux à leurs yeux. Les joueurs habiles et chanceux soulignent leur succès par des cris et des éclats de rires fort retentissants. Dans leurs propos, ils sont sans pitié pour leurs adversaires, qui réagissent tant bien que mal en espérant une revanche qui leur permettra de redorer leur réputation.

Intéressés par la danse ou par les cartes - ou même par les deux formes de divertissements - les hommes n'oublient pas pour autant de se désaltérer. A tout instant, le maître de la maison leur rappelle d'ailleurs "de faire de la place dans leurs verres".

La fête étincelait, pétillait en même temps que le cidre, les liqueurs, les vins sauvages que l'on offrait à tout instant et qui émoustillait fort les têtes²³.

Avant minuit, une table est dressée afin de revigorer quelque peu les jeunes gens affamés et tous ceux dont l'estomac a été creusé par les boissons et les incessantes sauteries. Rapidement, les brioches, les tartes, les gâteaux et les sucreries de toutes sortes s'envolent; car l'on veut encore sautiller, profiter d'une dernière danse avant la fin du bal.

23 Ernest Choquette, Claude Paysan, op. cit., p. 82.

Bientôt minuit... Ils se dépêchaient, se bousculaient tous, se choisissant des compagnes au hasard, pour commencer tout de suite la danse, car une fois commencée il n'y avait plus de mal à la finir le mercredi des cendres. Alors ce furent des cris, des appels de ralliement, des très vieilles mères que l'on poussait avec des rires dans les bras de vieux encore gaillards qui acceptaient. Puis comme une houle toute l'assistance se mit à se balancer aux accords endiablés de la musique.

A la longue, par exemple, ils s'arrêtaient épuisés, les vieux et les vieilles d'abord, puis d'autres, puis d'autres, puis d'autres encore... Il était une heure, en plein mercredi des cendres.

Et le bal cessa²⁴.

Le trait caractéristique du mardi gras d'antan était la mascarade. Autrefois, au cours de la veillée, un homme et une femme s'affublaient d'un masque aussi grotesque que possible et de vêtements on ne peut plus bizarres et faisaient ce que l'on appelait alors "la tournée". Ils allaient de maison en maison, là en particulier où ils savaient les gens réunis pour fêter, afin de s'assurer si l'on s'amusait beaucoup, s'il y avait de la boisson et de la nourriture en abondance, si le chant et la danse étaient à l'honneur. Mais ce n'était en fait qu'un prétexte pour s'amuser eux-mêmes et décupler le plaisir des autres.

Cette coutume semble toutefois tombée en désuétude, si l'on en juge par les auteurs du terroir. Elle ne fait plus partie des moeurs

24 Ibid., p. 85.

LES TRADITIONS POPULAIRES

370

des familles représentées dans leurs récits. Pamphile Lemay avoue du reste sa disparition de la fête du mardi gras.

Aujourd'hui, affirme-t-il, quelques jeunes gens et les enfants seuls se donnent la peine de se farder avec de la suie pour effrayer d'autres enfants. Mais en revanche, ils se sont identifiés avec le jour même de la fête, et on les appelle les Mardigras!²⁵

Fidèles à l'esprit religieux du Carême, les habitants des campagnes entrent donc par la suite dans une sorte de grande retraite où le jeûne, l'abstinence et la mortification les soustraient aux plaisirs de la vie. Ils se soumettent en toute simplicité aux directives de l'Eglise qui leur demande de s'associer, par la pénitence, à l'oeuvre rédemptrice du Christ. Mais ils trouvent cette période longue et difficile. Aussi ont-ils l'habitude de souligner, par une fête spéciale, l'étape médiane de la "sainte quarantaine". La liturgie du quatrième dimanche du Carême - où tout est centré sur la joie de la résurrection future et prochaine avec le Christ - les y invite d'ailleurs. A l'égal de leurs ancêtres, ils célèbrent donc la mi-carême dans leur famille respective.

Ce dimanche attendu des adultes et des jeunes est l'occasion de réjouissances familiales particulières. L'arrivée de la parenté

25 Pamphile Lemay, *op. cit.*, p. 37 et cité par E.Z. Massicotte, *Anecdotes canadiennes*, Montréal, Beauchemin, 1925, 203 p., p.170.

et de quelques amis du voisinage pour le repas du soir marque le début de la fête. La gaieté de chacun, stimulée par un verre de spiritueux, anime la maison comme à ses plus beaux jours, comme au soir du mardi gras. Seule l'entrée de nouveaux invités provoque momentanément un fléchissement dans les éclats de voix et les rires.

Le souper proprement dit donne lieu à des plaisirs fort appréciés des joyeux et bruyants convives. D'abord, même si le menu est scrupuleusement conforme à l'observance du Carême, chacun est servi à profusion. L'abondance et la variété sont de rigueur en pareille circonstance. Que l'on en juge par l'énumération des mets que fait Pierre-Joseph-Olivier Chauveau lors de sa description de la fête de la mi-carême chez la famille Morelle.

Les énormes pâtés au poisson, les galettes appétissantes, les tartes de toute espèce, les ragoûts et les plats de fricassée gigantesques se pressaient sur la nappe et furent bientôt rejoints par les crêpes, que l'on apportait toutes bouillantes au sortir de la poêle. C'était de véritables noces de Gamache, continue-t-il²⁶.

Et puis, aux plaisirs de la table, s'ajoutent les plaisirs des joyeuses conversations. Les bons mots, les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires agrémentent le repas et le font durer.

26 Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Charles Guérin, Montréal, Beauchemin, 1925, 3e édition, 211 p., p. 78.

Mais avant que ne commence la veillée avec ses chansons et ses danses, l'entrée en scène du personnage allégorique de la mi-carême donne à la fête sa couleur particulière. Une vieille femme du voisinage maquillée de façon à cacher son identité et déguisée par un costume affreux et grotesque auquel sont suspendues des queues et des arêtes de poissons - symboles de jeûne et d'abstinence - incarne une sorte d'esprit justicier aux yeux des enfants. Venue expressément pour juger la conduite de chacun au terme de la première étape du Carême, elle récompense "les bons" et punit "les méchants". Aux premiers, elle donne un cornet de dragées qu'elle puise dans son énorme sac tout troué, aux seconds, des patates gelées ou des écales de noix soigneusement enveloppées. Elle fait le tour de la salle et s'adresse à chacun avec la même franchise impertinente, à la grande joie de l'assistance. Son rôle l'y autorise d'ailleurs.

Charles Guérin, par exemple, devient ainsi la cible des taquineries de la mi-carême. Ses airs aristocratiques n'impressionnent aucunement la vieille dame qui profite de son déguisement pour lui dire ce qu'elle pense du citadin peu scrupuleux qu'il est:

Ah ça toé, j'crée que j'devrais t'donner plus qu'un cornet de dragées. Après tout j'suis qu'la mi-carême, et avec ton air de mauvaise humeur et ta face pâle, t'as ben d'lair d'être un carême tout du long!... (sic) T'as beau faire le fier, va; j'te connais ben, et j'sais qu'en ville

tu t'te gênes pas de manger du lard avant l'jour de Pâques... (sic) Tu fais la grimace, hein?... (sic) mais j'men moque pas mal! J'ai vu d'plus gros messieurs qu'toé... (sic) et j'en verrai encore ben d'autres; car tu sauras que j'suis v'nue au monde du temps des apôtres et que j'roulerai tant que l'monde s'ra monde... (sic) C'pendant comme t'as fait un fameux bout d'carême c't'année, grâce à mam'zelle Marichette, je vas toujours ben t'donner un cornet à toé aussi. Seulement il faut que tu m'embrasses!²⁷

Lorsque la mi-carême a épuisé ainsi sa besace de bonbons et de drôleries, la veillée se poursuit avec non moins d'entrain. Les chansons et les danses prolongent la fête jusqu'au début du jour nouveau.

Outre le mardi gras et le quatrième dimanche du Carême, il existe encore quelques jours inscrits dans les moeurs populaires comme jours de fête. Le principal toutefois, celui qui reçoit le plus d'attention de la part des auteurs, est le vingt-cinq novembre, fête de Sainte-Catherine.

Dans la plupart des familles, la coutume veut que la fête de la Sainte-Catherine, comme on l'appelle, donne à chacun l'occasion de se régaler de "tire d'érable". Les enfants, en particulier, éprouvent beaucoup de plaisir à étendre de la tire bouillante sur des platées de neige, puis à la distendre et à la replier jusqu'au moment où elle prend

²⁷ Ibid., p. 80.

une teinte dorée. Ils la coupent alors en "toques" ou en "croquettes" délicieuses à savourer. Les adultes ne sont pas indifférents à la joie des jeunes. Ils participent eux aussi à la fête et se gavent à leur tour de l'exquise friandise. D'ailleurs, la maîtresse de maison, même si elle est sans enfants, se conforme à l'usage de "faire de la tire" le jour de la Sainte-Catherine.

Ainsi, la femme de Lucas de Beaumont, seule avec une amie, respecte la tradition. Elle ne peut laisser la soirée s'écouler sans fêter, comme il se doit, la Sainte-Catherine, sans goûter à tout le moins à la succulente "tire d'érable". Sa proposition acceptée, elle sort donc de son armoire tout ce dont elle a besoin - un cruchon de sirop d'érable, des plats de faïence, un poêlon, des cuillers - et s'affaire à la préparation du mets délicieux.

Rien qu'elles deux (...) certes, la fête, comme la compagnie, sera maigre; qu'importe, en vraies Colettes Baudouche, nos deux petites campagnardes, n'en rappelleront pas moins à leur race le maintien des vieux usages canadiens²⁸.

La soirée de la Sainte-Catherine est habituellement fort animée dans les familles rurales. Réunis pour la veillée, les paysans chantent et dansent avec entrain. Tout le monde, les femmes comme les hommes, les vieux comme les jeunes, participe de plein coeur à la fête,

²⁸ Ernest Choquette, La terre, Montréal, Beauchemin, 1916, 289 p., p. 75.

LES TRADITIONS POPULAIRES

375

qui coïncide avec le début de la longue saison de l'hiver. La "tire" est certes à l'honneur au cours du bal. Mais on n'oublie pas pour autant les vins sauvages et le bon rhum de la Jamaïque; car l'on sait que les spiritueux stimulent et entretiennent la gaieté, qu'ils préparent de plus le succès du réveillon qui termine les réjouissances.

Le soir du vingt-cinq novembre, il est d'usage également de fêter une jeune fille qui a eu ses vingt-cinq ans au cours de l'année, qui a "coiffé la Sainte-Catherine", selon l'expression populaire. C'est là une fête à laquelle les jeunes gens de la paroisse participent avec d'autant plus de plaisir qu'ils en sont les principaux instigateurs.

La cérémonie proprement dite comporte un rituel fort pittoresque. L'héroïne de la soirée, un peu honteuse de ne pas avoir encore trouvé de mari, se réfugie dans une chambre dès que s'annoncent les premiers invités. Lorsque tous ceux que l'on attendait sont arrivés, quelques jeunes gens vont la chercher et l'escortent en grande pompe jusqu'au salon. Une adresse préparée avec soin par l'institutrice est lue et présentée selon le meilleur usage. L'on s'empresse alors autour de celle que l'on fête et une jeune fille la coiffe d'un large bonnet d'aïeule aux applaudissements, aux rires et aux cris de joie de l'assistance. A tour de rôle, garçons et filles embrassent la célibataire involontaire et lui souhaitent de rencontrer bientôt l'homme de sa vie,

pendant que l'on chante en chœur "C'est la belle Françoise qui veut s'y marier".

La cérémonie terminée, la fête se poursuit néanmoins avec autant d'enthousiasme. Quelques garçons, brûlants du désir de faire tourner un peu les filles, donnent le signal de la danse en exécutant une gigue endiablée. Suivent les quadrilles qui entraînent les uns et les autres dans un gai tourbillon jusqu'au moment du réveillon. Comme s'il s'agissait de faire montre de toute l'énergie dont on était capable. L'animation est telle que "les poutres du plafond tremblent et les verres s'entrechoquent sur les étagères"²⁹, écrit Harry Bernard. Les jeunes gens sont-ils trop nombreux et en conséquence trop à l'étroit pour le déploiement des quadrilles? Les chansons et les jeux de société se partagent les honneurs et font oublier la déception de ceux qui auraient aimé sauter³⁰. Chacun s'amuse ferme et revient de sa soirée en emportant avec lui le souvenir d'une fête inoubliable. Parfois même, un jeune homme et une jeune fille se quittent à la fin de la veillée en nourrissant les plus beaux rêves: c'est qu'une idylle s'est nouée entre eux³¹.

29 Harry Bernard, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 215 p., p. 65.

30 Damase Potvin, Le Français, Montréal, Garand, 1925, 346 p., p. 253.

31 Ernest Choquette, La terre, op. cit., p. 29.

Aux fêtes populaires du mardi gras, de la mi-carême et de la Sainte-Catherine, toutes greffées sur le calendrier liturgique, s'ajoutent un certain nombre d'autres fêtes, sans rapports cette fois avec l'année ecclésiastique. Elles sont plutôt liées aux travaux des terriens faits en coopération avec leurs voisins. Mais elles ne sont pas moins génératrices de plaisirs. Elles donnent lieu à des amusements de circonstance très appréciés des ruraux.

"L'épluchette de blé d'Inde", par exemple, est une fête particulièrement goûtée des jeunes gens. Organisée par un paysan désireux de réduire sa tâche, elle n'est rien d'autre qu'une corvée, qu'un service demandé. C'est avec empressement toutefois que l'on répond à l'invitation, que l'on se rend à la veillée. Car chacun sait que garçons et filles du voisinage seront là, que la compagnie sera agréable et qu'une danse suivra. Et puis - personne ne l'oublie - il y a l'espoir de trouver "le blé d'Inde d'amour", c'est-à-dire l'épi rouge qui autorise celui ou celle qui le découvre à embrasser qui lui plaît. Pour ces raisons, la corvée de "l'épluchette de blé d'Inde" n'a rien d'une servitude; elle réunit la jeunesse dans "une corvée de plaisir"³², comme l'affirme Lionel Groulx.

32 Lionel Groulx, Chez nos ancêtres, op. cit., p. 29.

Voici donc les jeunes gens groupés autour d'une pyramide d'épis élevée au milieu de la cuisine. Assis par terre et pressés les uns contre les autres, ils attendent le moment de l'attaque. Au signal donné, chacun se précipite et dépouille, à vive allure, l'épi qu'il prend. Il conserve son rythme, animé par l'espoir de mettre la main sur "l'épi d'amour". Les feuilles tombent drues, s'amoncellent et servent bientôt de coussins. Cette course au trésor s'effectue avec une gaieté des plus bruyantes. Les plus éveillés du groupe ont toujours quelques drôleries à faire, quelques ripostes à lancer qui provoquent les rires des autres. Pendant que les gais "éplucheurs" accomplissent rondement leur besogne, la maîtresse de maison prépare le réveillon. Elle remplit ses grands chaudrons des plus beaux épis. Quant à son mari, il choisit lui aussi un certain nombre d'épis, chargés des grains les plus gros, afin de les conserver pour la semence du printemps. Soudain, une clameur retentit: un garçon agite comme un trophée l'épi de pourpre. Se prévalant alors de son privilège, il embrasse une jeune fille - celle pour laquelle il éprouve une inclination naturelle déclarée ou pas - aux applaudissements et aux cris des uns et aux regards d'envie des autres.

Quelquefois le possesseur de l'heureuse trouvaille dissimule son plaisir et son épi; il va traîtreusement déposer un chaud baiser sur une joue qui ne s'y attend pas, et ne produit qu'ensuite la pièce justificative...

Les jeunes filles qui développent un blé d'Inde d'amour, ne peuvent cacher leur émotion, ni leur contentement, mais d'ordinaire, elles ne prévalent point du privilège qu'il donne. Il ne faut rien moins que les rigueurs de la loi pour les décider à s'en prévaloir, et encore se moquent-elles de la loi... Aussi la récompense ne se fait pas attendre, car elles ne refusent pas, ces jeunes filles, de prêter à leur ami, cet épi qui les embarrasse, et l'ami galant ne manque jamais de prouver sur le champ sa reconnaissance³³.

Egalement, il arrive parfois qu'une jeune fille ou un jeune garçon soit quelque peu déçu par le choix que fait celui qui découvre l'épi rouge. C'est le cas, par exemple, de Jean Rivard qui assiste, humilié, à l'embrassade de son amie Louise Routier par celui qu'il croit être un sérieux rival. Ces petites crises de jalousie passent cependant inaperçues aux yeux de la joyeuse assemblée. Aucune conséquence fâcheuse n'en résulte.

Les derniers épis sont vite débarrassés de leurs feuilles. L'intérêt premier n'y est plus, mais il en est un autre: celui de commencer la danse au plus tôt afin de s'amuser plus longtemps à ce divertissement préféré entre tous. Du reste, la presque totalité des garçons ont hâte de témoigner leur affection eux aussi à l'élue de leur coeur en la choisissant comme partenaire. C'est là une façon pour eux de prendre leur revanche sur le baiser qu'ils n'ont pu donner...

³³ Pamphile Lemay, *op. cit.*, p. 26 et cité par E.-Z. Massicotte, *op. cit.*, pp. 174-175.

Jusqu'à minuit, la fête bat son plein aux accords du violon. Les garçons et les filles dansent avec ardeur tout en échangeant de gais propos, des sourires engageants et des regards amoureux. Les couples demeurent-ils longtemps les mêmes? Ils sont l'objet de joyeuses taquineries. A l'occasion, quelques danseurs se reposent quelque peu et en profitent pour savourer un ou deux épis de blé d'Inde. L'annonce de la dernière danse par le ménétrier réunit tout le monde dans une sauterie des plus tapageuses et des plus longues. Il faut terminer la fête en beauté...

La fête de "la grosse gerbe" ne suscite pas moins d'entrain dans le plaisir. Elle donne lieu à des divertissements où l'on s'amuse tout aussi intensément. Mais elle diffère de la fête de "l'épluchette de blé d'Inde" et par le mobile qui l'inspire et par la cérémonie dont elle est l'objet.

Le dernier jour des récoltes en effet revêt un cachet spécial. Une animation particulière trahit la joie des membres de la famille. Le père et ses fils déploient un zèle inhabituel. C'est qu'ils sont stimulés non seulement par l'aide bienveillante de quelques voisins mais aussi et surtout par la hâte de noyer bientôt leurs fatigues accumulées dans les réjouissances de la soirée. Alors qu'ils s'affairent avec une énergie décuplée à l'engergage des javelles qui jonchent la dernière partie

LES TRADITIONS POPULAIRES

381

du champ, la maîtresse de maison cuisine les mets solides et succulents du repas du soir; car elle veut souligner à sa façon la halte des travaux de la terre, d'autant plus que les bouches à nourrir seront plus nombreuses qu'à l'accoutumée avec la présence de quelques familles voisines.

Voici qu'il ne reste plus que quelques dizaines de javelles. Les moissonneurs, sous le regard des jeunes filles de la maison et du voisinage, les réunissent en une seule et gigantesque gerbe. C'est la dernière, c'est la grosse gerbe. Le maître du domaine la ceinture alors de deux harts, choisies parmi les plus longues, et la place debout comme un énorme point final au travail agreste de la saison. Les jeunes filles la décorent en nouant des fleurs à sa tête et des rubans à sa taille, et voilà que l'on danse autour d'elle des rondes alertes et vives. Puis, placée au milieu de la charrette, la grosse gerbe est conduite triomphalement vers la grange, suivie par le joyeux cortège des jeunes gens et des engerbeurs qui chantent à pleins poumons. Debout dans la voiture, le père rayonne de fierté. Même muet, il est peut être celui qui vibre le plus profondément parmi le groupe.

LES TRADITIONS POPULAIRES

382

Car lui, il connaît la signification de la grosse gerbe. Il en sait le prix. C'est d'elle que naîtra la prochaine moisson. C'est de son grain sacré qu'onensemencera la terre à la saison nouvelle³⁴.

Chacun se précipite ensuite vers la maison qui a pris un air de fête pour accueillir les heureux moissonneurs. Les odeurs de la cuisine et les rires des enfants et des femmes qui viennent à leur rencontre annoncent le début des réjouissances. Après un gai et copieux repas, une soirée de jeux, de chants et danses termine la fête.

La fête de "la grosse gerbe" est toutefois disparue des moeurs de la société décrite par les romanciers du terroir. Aussi est-elle absente de leurs récits. Les conteurs en revanche, particulièrement attachés à tout ce qui touche à la vie des ancêtres, la rappellent à leurs contemporains. Ils la présentent comme l'une de ces coutumes populaires qui étayaient la vie paysanne d'antan. Parfois même, ils donnent l'impression de souhaiter son retour dans les moeurs agricoles et en particulier en milieu de colonisation, afin d'égayer la vie difficile des défricheurs du sol. C'est le cas, par exemple, de Georges Bouchard.

34 Clément Marchand, Courrier des villages, Trois-Rivières, Editions du Bien public, 1940, 214 p., p. 162.

Que les apôtres du retour à la terre et les austères réformateurs de mœurs considèrent attentivement les traits joyeux de la grosse gerbe, pour ne pas oublier que les bons amusements et le bon rire sont aussi nécessaires aux habitants des campagnes qu'à ceux des villes!³⁵

Une autre fête - encore célébrée celle-là dans la société rurale dont s'inspirent les romanciers - marque la fin d'une corvée de construction d'un bâtiment quelconque. Amorcée par la traditionnelle "plantation du bouquet", c'est-à-dire par la fixation de quelques branches d'arbre sur le faite de l'édifice, elle se termine par les chants, les jeux et la danse. Comme dans toutes les réjouissances populaires.

Lorsque la levée de l'édifice est réalisée, que les travaux de charpente sont complétés, il est d'usage que le propriétaire de la construction préside à une courte cérémonie qui donne à la fois le signal et de la fin de la corvée et du début des festivités. Sous les regards de tous ceux qui sont venus l'aider, il gravit donc, muni de son rameau tout enguirlandé, l'échelle qui le conduit au sommet de la toiture et cloue les branches de sapin sur l'un des chevrons. Des hourras enthousiastes saluent la "plantation du bouquet" et accompagnent la descente de l'heureux possesseur du bâtiment neuf. La fête est commencée.

35 Georges Bouchard, Vieilles choses Vieilles gens, Montréal, Beauchemin, 1926, 2e édition, 192 p., p. 169.

Après un souper des plus animés, le groupe des joyeux travailleurs se scinde en deux clans. Les aînés demeurent dans la cuisine ou se retirent sur le perron afin de poursuivre leurs conversations. Ils prennent plaisir à relater leurs exploits ou leurs maladresses de la journée ou à raconter des histoires relatives à telle ou telle corvée de construction. Pour leur part, les jeunes gens préfèrent passer la première partie de la soirée près du nouveau bâtiment. C'est qu'ils veulent s'amuser "à tirer à poudre sur le bouquet de la bâtisse"³⁶. Et ils réussissent fort bien, jusqu'au moment où le rameau décoré est totalement coupé.

Les chansons et la danse terminent la soirée.

La fête de "la plantation du bouquet" n'est pas sans rappeler, dans l'un de ses aspects, la fête "du mai", rattachée à la vie féodale et militaire des ancêtres. Il s'agissait alors de "noircir le blanc sapin"³⁷, planté devant la demeure du seigneur ou de l'officier de milice le matin du premier mai. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau décrit avec force détails cette fête où tous les assistants exercent tour à tour leur tir sur le long sapin, expressément dressé et décoré pour la

36 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, Montréal, Beauchemin, 10e édition, 1958, 294 p., p. 130.

37 Lionel Groulx, Chez nos ancêtres, op. cit., p. 69.

circonstance³⁸. Mais il est l'unique romancier à le faire.

Les traditions populaires à caractère social sont donc le signe extérieur d'une certaine "courbure d'âme" des Canadiens français. Elles témoignent de leur inclination naturelle à se divertir, à profiter des occasions ou des événements pour exprimer leur joie de vivre. Gref-fées sur le calendrier liturgique - telles les fêtes du mardi gras, de la mi-carême et de la Sainte-Catherine - ou liées aux travaux faits en collaboration - comme le sont les fêtes de "l'épluchette" de blé d'Inde, de la grosse gerbe et du bouquet - elles montrent toutes que les paysans savent égayer leur existence, agrémenter leur vie.

Ces coutumes de vie toutefois, même si elles sont bien ancrées dans les moeurs populaires de la société dont s'inspirent les auteurs, occupent peu de place dans les récits du terroir. La presque totalité des romanciers les ignorent totalement, comme si elles n'existaient pas. Quelques-uns seulement se soucient de l'une ou l'autre d'entre elles, en tiennent compte d'une façon ou d'une autre dans leurs récits.

Ainsi, Ernest Choquette est le seul romancier à tracer le

38 P.-J.-O. Chauveau, Charles Guérin, op. cit., p. 96.

tableau de la scène colorée du mardi gras³⁹, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau est le seul à décrire les réjouissances de la mi-carême⁴⁰. Par ailleurs, la fête de la Sainte-Catherine fait l'objet d'un peu plus d'attention. Ernest Choquette⁴¹, Harry Bernard⁴² et Damase Potvin⁴³ prennent tour à tour le soin de bien caractériser ce jour de liesse pour les enfants, les jeunes gens et les adultes. Pour sa part, la joyeuse veillée de "l'épluchette" de blé d'Inde se retrouve uniquement dans Jean Rivard⁴⁴, tout comme cette autre fête typiquement canadienne de la "tire d'érable" à la "cabane à sucre"⁴⁵. Quant à la fête de la grosse gerbe, elle n'a pas l'honneur de figurer dans les romans; elle paraît dans quelques récits des conteurs uniquement⁴⁶. En revanche, la traditionnelle cérémonie de la plantation du bouquet et les démonstrations

39 Ernest Choquette, Claude Paysan, op. cit., pp. 79-85.

40 P.-J.-O. Chauveau, Charles Guérin, op. cit., pp. 75-82.

41 Ernest Choquette, La terre, op. cit., p. 29 et p. 75.

42 Harry Bernard, La terre vivante, op. cit., p. 47 et pp. 62-63.

43 Damase Potvin, Le Français, op. cit., pp. 250-252.

44 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, op. cit., pp. 103-105.

45 Ibid., pp. 49-52.

46 Voir en particulier Georges Bouchard, dans Vieilles choses Vieilles gens, op. cit., pp. 167-170 et Clément Marchand, dans Courrier des villages, op. cit., pp. 160-162.

de joie qui l'entourent sont racontées et par Antoine Gérin-Lajoie⁴⁷ et par Albert Laberge⁴⁸.

Les simples évocations de ces traditions populaires à caractère social ne sont guère plus nombreuses. A part Antoine Gérin-Lajoie qui fait allusion à la coutume de fêter la Sainte-Catherine⁴⁹, seul Pierre-Joseph-Olivier Chauveau recourt à ce procédé. A la dernière page de son roman, il mentionne les jours où son héros se repose de son travail de pionnier. Dans la paroisse qu'il a fondée, Charles Guérin "chôme avec une gaieté toute nationale les bonnes fêtes du pays, la Sainte-Catherine, le Mardi-gras et surtout la Mi-Carême⁵⁰".

Par ailleurs, les conteurs ne prêtent pas plus d'attention à ces traditions. Ils font preuve, dans l'ensemble, d'une discrétion étonnante sur le sujet. Si l'on excepte Pamphile Lemay, qui s'est vivement intéressé aux fêtes populaires des Canadiens français⁵¹, il s'en trouve

e

47 Antoine Gérin-Lajoie, op. cit., pp. 103-105.

48 Albert Laberge, op. cit., p. 57.

49 Antoine Gérin-Lajoie, op. cit., p. 49.

50 P.-J.-O. Chauveau, op. cit., p. 199.

51 Voir à ce propos son recueil de contes: Fêtes et Corvées, op. cit. *

peu qui les mettent en relief, qui les décrivent dans leurs récits. Georges Bouchard, Adjutor Rivard et Clément Marchand réservent bien, comme quelques autres d'ailleurs, l'un ou l'autre de leurs contes à telle ou telle fête populaire. Mais rien de plus. Là n'est pas leur source principale d'inspiration. Comme la plupart des conteurs qui ont marché dans le sillon tracé par l'auteur de Chez nous⁵², ils puisent plutôt au répertoire plus vaste de la vie simple et paisible des travailleurs de la terre. Ce qu'ils recherchent d'abord et avant tout, c'est immortaliser la noblesse des "gens et des choses du terroir"⁵³.

Tout compte fait, les traditions populaires à caractère religieux et à caractère social sont l'objet de peu d'égards de la part des auteurs d'inspiration paysanne. Sans rapports nécessaires avec la protection de l'identité canadienne-française, avec la sauvegarde de l'héritage français et catholique, elles jouent un rôle fort effacé dans l'ensemble des récits. Leur fonction se limite à celle de figurantes seulement, et de figurantes on ne peut plus épisodiques.

Les conteurs et les romanciers du terroir sont donc pourvus d'une conscience nette des valeurs qui constituent l'essence de la civi-

52 Adjutor Rivard, Chez nous, Québec, L'Action Sociale Catholique, 1914, 145 p.

53 G.-E. Marquis, dans l'Avant-propos de son recueil Aux Sources Canadiennes, Québec, s.e., 3e édition, 1920, 178 p., p. XV.

lisation canadienne-française. Leur dessein d'orienter leurs contemporains dans le sens de leurs intérêts nationaux, de susciter et de fortifier dans leur esprit la conviction que le patrimoine culturel et social représente une richesse à conserver et à cultiver les conduit à écarter, à toute fin pratique, les éléments folkloriques de la vie rustique. L'accessoire, si pittoresque soit-il, leur importe peu. Seules les préoccupent les valeurs qui informent la physionomie particulière de la société canadienne-française, à savoir: la langue, la religion, l'esprit de famille et l'esprit de paroisse.

CONCLUSION

Au terme de notre séjour dans l'univers des récits du terroir canadien-français, il importe maintenant de dresser une sorte de bilan. Le temps est venu de dégager de notre analyse l'idéologie paysanne tracée par les conteurs et les romanciers et d'apprécier la valeur de leurs oeuvres, nettement imprégnées d'une mystique de la survivance nationale.

Les auteurs d'inspiration rustique consacrent en effet leurs énergies et leurs talents à promouvoir la fidélité à la terre et aux ancêtres. Convaincus, d'une part, que la possession du sol constitue une force de résistance de première valeur et une garantie du maintien et de la permanence de la nationalité, et inquiétés, d'autre part, par l'exode continu de leurs contemporains vers les centres industriels américains et canadiens, ils ne peuvent souffrir "la saignée" de la race en spectateurs passifs. Ils embouchent plutôt la corne du conte et du roman afin de sensibiliser l'opinion sur les répercussions néfastes de ce mal social et de guérir cette plaie par où s'écoulent, jour après jour, les forces vives de la nation. Pour atteindre leurs buts, ils ne négligent rien. Dans le registre de l'instrument dont

CONCLUSION

391

ils se servent, ils recourent à tous les moyens susceptibles d'émouvoir leurs lecteurs. Quelques-uns montrent l'ampleur de l'émigration par un exposé historique du mouvement et ils en illustrent les causes et les remèdes par l'histoire racontée. D'autres - et c'est le cas de la majorité - opposent à l'existence trouble et misérable des déserteurs du sol la vie calme et heureuse des paysans liés à leur terre comme à une maîtresse. D'autres encore empruntent au phénomène de la colonisation et exaltent, à l'aide d'un héros exemplaire créé sur le modèle de ceux qui ont existé dans l'histoire, cette passion virile d'hommes qui taillent, de leurs propres mains, un domaine sur lequel ils veulent régner en maîtres.

Quel que soit cependant le prétexte que choisissent les uns et les autres pour revaloriser la vie agricole et détruire les mirages de la vie urbaine, les auteurs logent à l'enseigne de l'éloquence. Afin de persuader les habitants des campagnes et même les prolétaires des villes qu'il y va de leur intérêt de s'enraciner dans le sol, ils font appel aux sentiments et à la raison. Ils célèbrent la beauté sans cesse renouvelée du décor de la vie champêtre; ils exploitent les avantages de la liberté, de l'indépendance et de la sécurité que procure le travail de la terre; ils mettent en relief le devoir patriotique qui doit incliner les paysans et les ouvriers urbains à s'attacher ou à retourner au service de la glèbe.

CONCLUSION

392

A eux seuls, ces motifs ne rendent pas compte toutefois de toute la force de l'argumentation des auteurs du terroir. L'éclairage sous lequel ils sont présentés - soit celui de la sauvegarde de l'héritage culturel et moral de la nation canadienne-française - leur donne beaucoup plus de poids. C'est par lui qu'ils prennent leur pleine dimension significative.

Les conteurs et les romanciers ne se font pas les avocats de la fidélité à la terre sans tirer parti des valeurs de la civilisation exprimées par les traditions ancestrales. Puisque ce sont elles en définitive qu'ils veulent protéger, puisque ce sont elles qui les déterminent à réagir contre le dépeuplement des campagnes, non seulement ils les mettent en scène dans leur représentation de la vie agricole mais aussi ils leur assignent une fonction utile. C'est par elles qu'ils cherchent à susciter et à fortifier le sentiment national dans l'esprit de leurs lecteurs; c'est par elles qu'ils tentent de disposer leurs contemporains à mieux répondre à l'impératif de la survivance. A cette fin, ils précisent les valeurs que doivent tenir, pour la collectivité et pour chacun des membres qui la composent, les traditions nationales de la langue et de la foi et les traditions sociales de l'esprit de famille et de l'esprit de paroisse; ils montrent les dangers qui les menacent et qui risquent d'entraîner la société entière dans

CONCLUSION

393

une évolution contraire à son destin; ils indiquent les moyens à prendre pour les préserver, les défendre et les cultiver.

Voilà le climat dans lequel s'inscrit le plaidoyer des auteurs. A la lumière du patrimoine ancestral à conserver, les raisons d'ordre esthétique, pratique et patriotique invoquées en faveur de la vie agricole épousent un relief saisissant. Elles forcent l'adhésion du coeur et de l'esprit.

Du fait de leur engagement patriotique, les conteurs et les romanciers du terroir sont naturellement amenés à tracer une idéologie paysanne. Au cours de leurs récits, ils édifient une sorte de cité de Dieu rurale et s'appliquent énergiquement à la défendre de l'intérieur par une vigilante orthodoxie culturelle et morale et par une mise en garde contre les dangers auxquels elle est exposée.

A leurs yeux, la terre revêt une valeur inestimable.

La culture du sol offre un état de vie privilégié, une occupation de choix. Dans la hiérarchie des métiers et des professions, le paysan tient la première place. Quotidiennement en contact avec la nature, il a le bonheur de pénétrer la belle et chaude intimité du monde de visions et de sonorités dans lequel il évolue. Il vit des moments de plénitude intense à communier au spectacle qui, selon la

CONCLUSION

394

courbe du soleil et le cycle des saisons, se joue autour de lui et pour lui. Dans son commerce avec le sol, soumis à l'influence des éléments dont il sait les secrets, il jouit en outre des prérogatives dignes d'un roi. Seul maître de son domaine après Dieu, il règne en homme libre et indépendant. N'ayant à répondre de rien à personne, il travaille comme il l'entend et au rythme qui lui plaît, certain de recevoir de sa terre chaque année maternelle la récompense de ses efforts. Il oeuvre du matin au soir avec la satisfaction de se dépenser pour lui et pour les siens et d'ajouter à sa propre aisance. De plus, le paysan assume une fonction qui lui procure la sensation bien douce d'accomplir le devoir que lui ont tracé ses ancêtres: conserver et accroître le patrimoine dont il est l'heureux dépositaire afin de le transmettre à son tour à un successeur de son nom et de sa race.

Ces raisons ne sont toutefois pas les seules à élever le service de la glèbe au premier rang des occupations profanes. La vie agricole comporte encore un certain nombre d'avantages qui, sans avoir le relief des précédents, sont quand même évoqués dans les récits des auteurs et présentés comme l'apanage exclusif du travailleur de la terre.

CONCLUSION

395

Le paysan évolue dans une ambiance salubre. Au sein de la nature avec laquelle il fait société, il bénéficie de l'espace, de l'air pur, de la lumière et des saines émanations du sol. Ce milieu de vie fortifie son corps et son âme, favorise l'épanouissement de ses facultés physiques et morales et lui permet en conséquence de profiter pleinement des douceurs et des plaisirs de l'existence. De fait, il mène une existence calme et tranquille, tissée de bonheurs simples mais réels. Se reposant sur la quiétude des lendemains de la terre, il prend plaisir à voir les siens marcher sur ses pas, à sentir battre dans leur cœur les mêmes aspirations que les siennes, à les associer à ses joies et à ses espoirs. Dans le charme de la famille agrandie qu'est la paroisse comme dans l'intimité du foyer, il connaît l'union et l'affection de ses semblables, disposés à partager avec lui les moments heureux ou malheureux de sa vie. De plus, le paysan participe à la prospérité nationale. Par la culture du sol, il contribue à exploiter la richesse fondamentale de la société et à servir les intérêts de son pays. Il est, à l'égal de tous les remueurs de la terre, la flamme du foyer de la civilisation canadienne-française, le souffleur de l'âtre national. C'est là, du reste, la vocation à laquelle il est appelé. Puisqu'il est né dans les champs, c'est qu'il a plu à Dieu de fixer là, et non ailleurs, sa mission individuelle.

CONCLUSION

396

Le paysan exerce donc la profession la plus belle, la plus saine, la plus honorable et la plus utile qui soit. Dans sa fonction d'ouvrier et de gardien de la terre qu'il a reçue en héritage ou qu'il a défrichée au prix de maints sacrifices, tout lui est accordé avec une sorte de privilège; le Créateur semble lui donner en primeur les vrais biens de l'ordre temporel, les seules richesses susceptibles de faire le bonheur de l'homme. C'est une terre-paradis qu'il cultive.

Mais c'est surtout en regard de la ville que la terre se pare ainsi de toutes les vertus.

Dominée par le commerce et l'industrie, la ville ne recèle rien de bien séduisant aux yeux des observateurs avertis que sont les auteurs du terroir. Les rêves de vie facile, de fortune, de luxe et de plaisirs qu'elle suscite chez les ruraux ne cachent en fait que les déceptions, les chagrins et les douleurs profondes de ses habitants. Elle est un bouge de misères de toutes sortes.

Vue de l'intérieur, la ville a l'aspect monstrueux de "dé-molisseyeuse de santés physiques et morales". Elle marque les êtres au fer de la déchéance. Les citadins sont condamnés, faute d'espace, d'air pur et de lumière naturelle, à s'étioler à plus ou moins brève échéance et à grossir possiblement les rangs des malheureux phthisiques

CONCLUSION

397

aux regards alanguis par la souffrance. Ils sont réduits également à brûler leurs énergies morales. L'atmosphère de cupidité, d'intrigues, de sensualité et de débauche qu'ils respirent ne peut qu'émousser progressivement leur courage et leur dignité humaine et les conduire tôt ou tard sur la voie de la dépravation et souvent même sur celle du vice. Le travail qu'ils font - s'ils ont la bonne fortune de posséder un emploi - les y pousse d'ailleurs. La plupart des ouvriers urbains sont enfermés dans une usine qui vomit en permanence la fumée et le feu, qui fait entendre des bruits rauques et des sifflements terribles. Six jours par semaine, du petit matin jusqu'au soir ou du soir jusqu'au matin, ils sont enchaînés à leur tâche de manoeuvre, toujours la même, qu'ils accomplissent sous l'oeil d'un contremaître rigide et sous la menace constante du congédiement. Cette occupation abrutissante, exercée dans des conditions infernales et leur permettant à peine de gagner ce dont ils ont besoin pour nourrir, loger et vêtir leur famille, laisse peu de place à la satisfaction. Si seulement le peu de temps qu'ils passent à leur foyer leur procurait quelques compensations, leur sort leur paraîtrait sans doute moins pénible. Mais tel n'est pas le cas. Au lieu d'y trouver le calme, la détente et la joie des leurs, ils sont plongés dans une atmosphère de calculs et de frustrations qui suinte même de leur minable appartement. Pareille existence ne les prédispose pas particulièrement à leur inspirer confiance en la

CONCLUSION

398

vie, à attiser leur fierté d'hommes et de pères de familles, à dresser leur volonté contre les tentations de laisser-aller dans le tourbillon des plaisirs que leur offrent les cabarets, les maisons de jeux et de débauches qui pullulent dans leurs quartiers. Elle les incline plutôt à mesurer leur petitesse et l'échec de leur vie et à tromper leur lassitude et leur humiliation dans "les antres du vice".

Confrontée avec cette image déprimante de la vie urbaine, la vie champêtre ressemble à celle que Dieu a créée pour le premier homme. C'est presque la vie d'avant le péché originel. Alors que la terre présente l'attrait d'un jardin où "coulent en abondance le lait et le miel" et dont le paysan est l'heureux régisseur, la ville apparaît comme le lieu du châtement où le citoyen expie la faute de sa trahison du sol.

Néanmoins, ce n'est pas principalement dans son caractère édénien que la terre puise toute sa grandeur. Selon les auteurs, sa valeur véritable, elle la tient d'abord et surtout de sa fonction salvatrice. C'est à elle que les Canadiens français sont redevables de leur survivance au cours du siècle qui a suivi le Traité de Paris et c'est sur elle encore qu'ils doivent compter devant les menaces de l'industrialisme moderne.

CONCLUSION

399

La terre est intimement liée à l'histoire du salut national. Au lendemain de la conquête, elle a servi de refuge inviolable à la petite communauté que nous formions alors: elle lui a permis de vivre d'une façon autonome, de grandir dans l'ombre et dans l'oubli et de s'épanouir au point de se retrouver un bon jour en face des conquérants étonnés comme une collectivité importante et déterminée à prendre la place qui lui revenait au pays. Et maintenant que l'industrialisme risque d'entraîner la société canadienne-française dans une évolution dont elle n'aurait pas la maîtrise et l'expose à perdre son héritage culturel, religieux et social, la terre seule peut à nouveau conjurer le danger. Mais encore faut-il que les habitants des campagnes et les jeunes ruraux en particulier s'attachent à elle, qu'ils possèdent des raisons qui les inclinent à s'y attacher.

Mû par une conscience nette des valeurs qu'il représente, le jeune paysan ne peut que repousser les tentations de l'exode vers les villes américaines ou canadiennes. Ses responsabilités vis-à-vis de ses ancêtres et de ses descendants lui tracent la route à suivre. Sur le sol natal, tout lui rappelle le rôle qu'il doit jouer, tout lui dicte l'orientation à prendre face à son avenir. Continuer l'oeuvre paternelle, "reprendre le sentier de ses pères et marcher", tel est le devoir qui lui incombe. Rechercher la satisfaction d'un désir ou d'un caprice qui le déroberait à la fonction qui lui est assignée serait

CONCLUSION

400

commettre une infâme trahison non seulement envers toute la lignée de ses prédécesseurs mais aussi envers ses successeurs. Il n'a pas le droit de dilapider ni de compromettre le trésor de la langue, de la foi, de l'esprit de famille et de l'esprit de paroisse dont il a le dépôt sacré. Il lui faut conserver et cultiver ce patrimoine afin de le léguer à son tour à tous ceux qui viendront après lui. C'est là un principe de vie qui le guide dans son engagement et le détermine à demeurer avec les gens de sa race et de sa patrie terrienne. La garde et la transmission des richesses de la civilisation lui commandent la fidélité à la terre.

Toutefois, là où il choisit d'évoluer, le paysan n'a pas la tâche facile. Il doit livrer une lutte constante pour éviter de consentir des concessions qui pourraient le placer en conflit avec les exigences impérieuses de sa vocation. Le milieu où il vit ne lui assure pas une protection toujours efficace. Soumis aux pressions des modes américaines et principalement aux mirages de l'industrialisme, il l'oblige à se défendre quotidiennement. Il le contraint à se purger l'esprit de tout ce qui pourrait l'écarter de sa route. A la lumière des traditions à conserver, le terrien doit voir et écarter les dangers qui pèsent sur lui. Une attitude de vigilance combative lui est nécessaire pour réagir spontanément dans le sens de la sécurité et de la vérité nationales, pour rester dans l'esprit même de sa culture.

CONCLUSION

401

Grâce à cette manière d'être, il prend conscience, en particulier, de la présence anglaise dissimulée derrière le commerce et l'industrie. Il se rend à l'évidence que ces secteurs de l'économie sont dominés par "l'étranger" et qu'il est fort périlleux de vouloir s'immiscer dans cet univers aux contours fascinants: l'exploitation, l'asservissement et l'assimilation y attendent le Canadien français. Il constate, de plus, que l'Anglais, servi par des aptitudes particulières et par un capital qu'il cherche sans cesse à grossir, étend progressivement son empire, qu'il empiète même sur les lacs, les rivières, les forêts et les montagnes du pays. Fort de la connaissance des menaces de dépossession et d'aliénation qu'il encourt dans son propre milieu, le paysan est ainsi mieux armé pour se protéger. Au lieu de se laisser dominer par les rêves d'aises, de mieux-être, de luxe et de fortune provoqués par l'inconnu magique des centres urbains, il se cramponne résolument au sol. Au sein de sa famille et de sa paroisse, il s'applique à être un témoignage constant de fidélité à ses origines; il vit intensément sa culture et sa foi.

La nation canadienne-française doit durer; tel est donc le postulat sur lequel repose l'idéologie paysanne proposée par les auteurs. La terre-refuge - qui est aussi une terre-paradis - ne constitue en somme que le moyen par excellence d'assurer la réalisation de ce principe fondamental. Voilà pourquoi les conteurs et les romanciers,

CONCLUSION

402

bien ancrés dans cette conviction, édifient une sorte de cité de Dieu rurale et cherchent à la protéger de l'intérieur en inculquant aux terriens une notion haute et impérieuse des valeurs qu'ils représentent et en leur traçant une manière d'être et de vivre.

Les récits du terroir sont ainsi directement "engagés" dans le devenir de la nation canadienne-française. D'une façon émouvante, ils tentent de guérir le mal de l'exode dont souffre la collectivité. Certes, le remède qu'ils prescrivent peut faire l'objet de critiques sérieuses, voire sévères. Vouloir enfermer la communauté entière dans l'agriculture, c'est, de toute évidence, la vouer à l'abdication d'une vie économique intégrale; c'est la condamner à vivre en marge du progrès industriel et la maintenir dans un état de misérable survivance. Mais laissons aux sociologues et aux économistes le soin d'apprécier le correctif proposé, d'autant plus qu'il est intimement lié au climat intellectuel de l'époque. Les contes et les romans rustiques reflètent en effet le courant de pensée "agriculturiste" qui a dominé et orienté la société depuis la dernière moitié du XIXe siècle jusqu'à la seconde grande guerre. De Patrice Lacombe à Germaine Guèvremont, la presque totalité des auteurs partagent la plupart des idées soutenues par les hommes politiques, les chefs religieux, les prédicateurs, les orateurs populaires et les conférenciers qui se sont souciés du sort de la collectivité canadienne-française. Placées dans l'optique de la

CONCLUSION

403

société globale, leurs oeuvres rendent compte de l'atmosphère idéologique qui a présidé à leur naissance. A ce titre, elles sont donc pourvues d'une valeur sociologique intéressante.

Là ne se limite pas l'intérêt des récits du terroir. Ces derniers témoignent également - et c'est là leur objet premier - d'une réalité qui a longtemps composé la ligne de force de la société québécoise: la paysannerie. Ils sont le miroir d'un passé dont nous commençons seulement à nous affranchir comme individus et comme groupe. Sans doute, il est vrai que leur représentation - exception faite pour quelques-uns d'entre eux - se situe dans une perspective idéaliste. Mais l'image qu'ils réfléchissent du milieu rural est-elle, pour autant, aussi déformée que le laissent croire certains critiques? Nous ne le croyons pas. Même si les auteurs cherchent à survaloriser et à sacraliser la société et la culture canadiennes-françaises, leurs oeuvres ne sont pas, par le fait même, le fruit d'une "construction de l'esprit n'ayant que de faibles rapports avec la réalité vécue"¹, ni

¹ Marcel Rioux, Aliénation culturelle et roman canadien, dans Littérature et société canadiennes-françaises, ouvrage réalisé sous la direction de Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, 272 p., p. 146.

CONCLUSION

404

l'expression "d'un mensonge sublime"². Nous pensons plutôt que les contes et les romans d'inspiration rustique reproduisent, dans l'ensemble, assez fidèlement la manière d'être et de vivre du paysan dans son milieu. Malgré les quelques écarts facilement reconnaissables dans tel ou tel récit, il n'en demeure pas moins que la personnalité du cultivateur ou du défricheur canadien-français, son activité quotidienne, ses préoccupations patriotiques, ses ambitions, sa vie familiale, sociale et religieuse ne s'écartent que très peu de la vérité. La preuve en est que la vie des terriens, qu'elle soit décrite par des auteurs désireux de "faire une opportune propagande", selon l'expression de Léon Lorrain dans la préface de L'appel de la terre, ou qu'elle le soit par des observateurs à l'oeil perçant et neutre comme peut l'être Ringuet, se ressemble fort étrangement dans sa donnée matérielle. La perspective idéaliste dans laquelle se placent la plupart des conteurs et des romanciers ne les empêche donc pas de traduire la réalité paysanne. Elle les conduit plutôt à projeter sur elle un éclairage propre à servir leur visée patriotique et à lui donner une signification particulière.

2 Jean Filiatrault, Quelques manifestations de la révolte dans notre littérature romanesque récente, dans l'ouvrage précité, p. 177.

CONCLUSION

405

Nous touchons ainsi un autre aspect de la valeur des récits du terroir: la valeur littéraire.

D'une façon générale, les auteurs d'inspiration rustique attachent peu d'importance aux questions de style. Issus d'une société repliée sur elle-même pour assurer sa survivance et son autonomie, d'une civilisation qui lutte énergiquement pour maintenir sa structure interne dans un monde en pleine évolution, ils rédigent leurs oeuvres sans trop se préoccuper des éléments proprement artistiques du genre littéraire qu'ils empruntent. Leur dessein propagandiste demeure leur principal guide dans la mise en oeuvre de leurs récits et les réduit ainsi à répéter, plus souvent qu'autrement, les procédés conventionnels de narration et de création.

Il faut dire toutefois que le climat socio-culturel dans lequel évoluent les conteurs et les romanciers du terroir ne leur est pas particulièrement favorable. Il ne les invite pas à créer l'instrument de leur expression ou à rechercher l'originalité formelle. Des scrupules d'ordre moral entretenus par les interdits du milieu, une méconnaissance des exigences fondamentales de l'esthétique, une impossibilité matérielle d'entreprendre une carrière de conteur ou de romancier, une absence presque totale de contact avec l'héritage culturel du monde occidental; voilà des obstacles qui les empêchent de s'élever au rang des grands créateurs.

CONCLUSION

406

Malgré tout, les récits du terroir ne sont pas dépourvus de valeur littéraire. Même si les écrivains adoptent spontanément la manière narrative la plus banale et la plus facile, même si d'instinct ils empruntent leurs procédés d'investigation psychologique, de construction et de présentation de leur histoire au fonds commun traditionnel, ils parviennent néanmoins, après la période de tâtonnements et de démonstrations abstraites des débuts, à produire des oeuvres de plus en plus intéressantes.

Il appartient à Ernest Choquette de placer, avec Claude Paysan, les récits rustiques sur la voie de l'évolution formelle. Pour la première fois, les ambitions patriotiques cessent de figurer comme l'unique guide dans la mise en oeuvre de la donnée anecdotique. L'on assiste à un heureux mariage entre l'utilitaire et l'agréable, entre le dessein moralisateur et certaines exigences de l'art. Le "produit fini" apparaît ainsi non plus comme un pur plaidoyer, mais comme un être vivant chargé de résonances humaines.

Ce premier pas vers une production plus charnelle marque une étape importante dans l'évolution de la technique des récits du terroir. D'autant plus que les auteurs des trois premières décennies du XXe siècle cherchent à leur tour à mieux incarner leurs personnages, portent une attention plus grande aux dimensions spatiales et au

CONCLUSION

407

rythme temporel de l'univers qu'ils construisent, tentent de communiquer la vie plutôt que de composer un traité doctrinal. Certains d'entre eux - tels Rodolphe Girard et Albert Laberge - se permettent même des audaces formelles afin de mieux traduire la réalité. Si les résultats sont de valeur inégale, toutes ces tentatives constituent néanmoins un signe de vitalité. Elles témoignent de la volonté des écrivains de créer l'instrument de leur expression.

La génération de 1930 profite des expériences, des réalisations et des échecs de ses prédécesseurs. Elle comprend en particulier que le roman doit s'attacher d'abord à l'étude d'un cas hautement individualisé et que, pour conférer à la réalité paysanne canadienne-française une valeur et une signification universelles, il faut que la création romanesque tout entière possède l'unité interne et la force d'évocation susceptibles de provoquer chez le lecteur la prise de conscience d'un problème humain³. Voilà pourquoi les auteurs de la période 1930-1950, avec Harry Bernard en tête, se soucient davantage des problèmes de techniques romanesques et donnent des oeuvres dont quelques-unes sont particulièrement bien réussies. A titre d'exemples,

3 Henri Tuchmaier, L'évolution de la technique dans le roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1958, XLVIII - 369 p., p. 321.

CONCLUSION

408

nous pouvons mentionner Juana, mon aimée, Nord-Sud, La Forêt, Un homme et son péché, Menaud, maître-draveur, 30 Arpents, Le Survenant, Vézine, Nuages sur les brûlés et Marie-Didace.

Les récits du terroir s'avèrent donc intéressants à plus d'un point de vue. A la fois plaidoyers en faveur de la fidélité à la terre et aux ancêtres et traités d'éducation nationale, ils sont aussi des documentaires romancés et des oeuvres littéraires capables d'émouvoir le lecteur moderne. C'est que l'homme n'y est pas oublié. En dépit de leur peu de prétentions au niveau de l'esthétique, les auteurs parviennent à saisir et à traduire l'âme du paysan canadien-français. Par-delà leur engagement patriotique, ils réussissent à incarner un art d'être et de vivre que nous ne connaissons généralement plus au Québec, mais avec lequel nous demeurons attachés en tant qu'individus. Le temps de voir, d'apercevoir et d'admirer, la lenteur et la gravité du geste et de la parole, la solidarité et la simplicité humaines, le respect des forces naturelles, le calme et la sérénité devant les événements; voilà des traits qui ont caractérisé le mode d'existence du travailleur du sol et que nous cherchons, consciemment ou non, à retrouver dans notre lutte contre le mouvement étourdissant et abrutissant de la Machine et du Progrès.

CONCLUSION

409

Le royaume agreste édifié par les conteurs et les romanciers n'a ainsi rien de commun avec les bimbeloteries locales. Avec le recul du temps, il prend plutôt l'aspect d'une sorte de thébaïde, d'un "Centre de l'Univers"⁴, où nous entrons, non pas comme dans un musée, mais comme dans un sanctuaire.

⁴ Mircea Eliade, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965, 186 p., p. 34.

BIBLIOGRAPHIE

- I- Répertoires bibliographiques. II- Récits du terroir.
III- Histoires de la littérature canadienne-française.
IV- Etudes spéciales relatives au roman canadien-français.
V- Ouvrages de critique. VI- Articles de critique.
VII- Ouvrages divers.

I- Répertoires bibliographiques

Drolet, Antonio, Bibliographie du roman canadien-français, 1900-1950, Québec, Les Presses Universitaires de Laval, 1955, 125 p.

Hare, John E., Bibliographie du roman canadien-français, 1837-1962, dans Archives des lettres canadiennes, t. 111, Le roman, Montréal et Paris, Fides, 1965, 459 p., pp. 375-458.

Hayne, David-M. et Marcel Tirol, Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, 144 p.

II- Récits du terroir

A) Romans

Barré, Laurent, L'Emprise, Bertha et Rosette, Saint-Hyacinthe, s.e., 1929, 224 p.

Idem, L'Emprise, conscience de croyants, Saint-Hyacinthe, s.e., 1930, 230 p.

Beaugrand, Honoré, Jeanne la fileuse, épisode de l'émigration franco-canadienne aux Etats-Unis, Fall River, s.e., 1878, VI-300 p.

BIBLIOGRAPHIE

411

Bernard, Harry, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 215 p.

Idem, La ferme des pins, Montréal, L'Action canadienne-française, 1930, 206 p.

Idem, Juana, mon aimée, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 212 p.

Biron, Hervé, Poudre d'or, Montréal, Fernand Pilon, 1945, 191 p.

Idem, Nuages sur les brûlés, Montréal, Fernand Pilon, 1947, 207 p.

Bugnet, Georges, La forêt, Montréal, Les Editions du Totem, 1935, 239 p.

Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier, Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes, Montréal, Librairie Beauchemin, limitée, 3e édition, 1925, 212 p. La première édition date de 1853 et la deuxième de 1900.

Chenel, Eugénie, La terre se venge, Montréal, Garand, 1932, 110 p.

Choquette, Ernest, Claude Paysan, Montréal, La Cie d'Imprimerie et de Gravures Bishop, 1899, 228 p.

Idem, La terre, Montréal, Librairie Beauchemin, limitée, (1916), 289 p.

Cloutier, Joseph, L'Erreur de Pierre Giroir, Québec, Imprimerie Le Soleil Limitée, 1925, 248 p.

Constantin-Weyer, Maurice, Epopée canadienne: Vers l'Ouest, Paris, Editions Renaissance de Livre, 1921, 251 p.

Idem, Manitoba, Paris, Reider, 1924, 134 p.

Côté, Louis-Philippe, La terre ancestrale, Québec, Edition Marquette, 1933, 173 p.

BIBLIOGRAPHIE

412

De Lestres, Alonié, pseud., voir Groulx, Lionel.

Desrosiers, Léo-Paul, Nord-Sud, Montréal, Les Editions du Devoir, 1931, 199 p.

Idem, Sources, Montréal, Imprimerie populaire, 1942, 227 p.

Dugré, Adélard, La Campagne canadienne, croquis et leçons, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1925, 235 p.

Dumont, J.-Ulric, Le pays du domaine, Amos, s.e., 1938, 215 p.

Gérin-Lajoie, Antoine, Jean Rivard, le défricheur canadien, dans Les Soirées canadiennes, II, 1862, pp. 65-319.

Idem, Jean Rivard, économiste, dans Le Foyer canadien, II, 1864, pp. 15-371.

Girard, Rodolphe, Marie-Calumet, Montréal, s.e., 1904, 396 p.

Graindesel, pseud., voir Potvin, Damase.

Grignon, Claude-Henri, Un homme et son péché, Montréal, Les Editions du Totem, 1933, 212 p. En 1935, l'auteur a donné une version définitive de ce roman aux Editions du Vieux-Chêne, 249 p.

Groulx, Lionel, Au Cap Blomidon, Montréal, Librairie Granger Frères, 1932, 239 p.

Guèvremont, Germaine, Le Survenant, Montréal, Beauchemin, 1945, 262 p.

Idem, Marie-Didace, Montréal, Beauchemin, 1947, 282 p.

Hémon, Louis, Maria Chapdelaine, Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916, XIX - 243 p.

Laberge, Albert, La Scouine, Montréal, Imprimerie Modèle, 1918, 134 p.

BIBLIOGRAPHIE

413

Lacombe, Patrice, La terre paternelle, dans l'Album littéraire et musical de la Revue canadienne, I, 1846, pp. 14-25.

Lamontagne-Beauregard, Blanche, Un coeur fidèle, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, 196 p.

Lapointe, Henri, La terre que l'on défend, Montréal, Garand, 1928, 190 p.

Lefranc, Marie, La rivière solitaire, Paris, Ferenczi, 1934, 255 p.

Michelet, Magali, Comme jadis, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 270 p.

Mousseau, J.-M. Alfred, Mirages, Montréal, C.A. Marchand, 1913, 77 p.

Idem, Au village, épisode de la vie rurale, Montréal, C.A. Marchand, 1915, 158 p.

Nantel, Adolphe, La terre du huitième, Montréal, L'Arbre, 1942, 190 p.

Panneton, Philippe, voir Ringuet.

Parenteau, Anatole, La voix des sillons, Montréal, Garand, 1932, 131 p.

Pion, J.-Wilfrid, La Championne, roman de moeurs canadiennes, Montréal, Editions Modèles, (1941), 271 p.

Potvin, Damase, Restons chez nous, Québec, Alfred Guay, 1908, 243 p.

Idem, L'Appel de la terre, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, VI - 186 p.

Idem, Le Français, roman paysan du "Pays du Québec", Montréal, Garand, 1925, 346 p.

BIBLIOGRAPHIE

414

Idem, La rivière-à-Mars, Montréal, Les Editions du Totem, 1934, 222 p.

Ringuet, 30 Arpents, Paris, Flammarion, 1938, 293 p.

Roy, Marie-Anne, Le pain de chez nous, Montréal, Les Editions du Lévrier, 1954, 255 p.

Savard, Félix-Antoine, Menaud, maître-draveur, Québec, Garneau, 1937, VI - 265 p. L'auteur a donné deux autres versions de ce roman, soit en 1944 et en 1964.

Tinseau, Léon de, Faut-il aimer? Paris, Calmann-Lévy, 1892, 342 p.

Idem, Sur les deux rives, Paris, Calmann-Lévy, 1904, 405 p.

Trudel, Marcel, Vézine, Montréal, Fides, 1946, 264 p.

B) Contes, Nouvelles et Légendes

Bouchard, Georges, Vieilles choses Vieilles gens, Montréal, Beauchemin, 1926, 192 p.

Idem, Premières semailles, Montréal, Beauchemin, 1927, 108 p.

Casgrain, Henri-Raymond, Les légendes canadiennes, Québec, Léger et Brousseau, 1861, 425 p.

Gosselin, N., L'héritage maudit, Montréal, "La Tempérance", 1919, 64 p.

Grignon, Claude-Henri, Le déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Les Editions du Vieux-Chêne, 1934, 221 p.

Groulx, Lionel, Les Rapailages, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1916, 141 p.

BIBLIOGRAPHIE

415

Idem, Chez nos ancêtres, Montréal, Granger et Frères, Limitée, 1943, 4e édition, 94 p. La première édition date de 1920.

Guèvremont, Germaine, En pleine terre, Montréal, Edition Paysana, 1942, 159 p.

Lamontagne-Beauregard, Blanche, Récits et légendes, Montréal, Beauchemin, 1924, 125 p.

Larose, Wilfrid, Variétés canadiennes, Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 1898, 283 p.

Legendre, Napoléon, Annibal, Lévis, Pierre-Georges Roy, 1898, 120 p.

Lemay, Pamphile, Fêtes et Corvées, Lévis, Pierre-Georges Roy, 1898, 82 p.

Loranger, Jean-Aubert, Le Village, Contes et nouvelles du terroir, Montréal, Garand, 1925, 43 p.

Marchand, Clément, Courriers des villages, Trois-Rivières, Le Bien public, 1940, 221 p.

Marie-Victorin, f.e.c., Récits laurentiens, Montréal, Les Frères des Ecoles chrétiennes, 1919, 209 p.

Marquis, G.-E., Aux sources canadiennes, Québec, s.e., 1918, 178 p.

Potvin, Damase, Sur la grand'route, nouvelles, contes et croquis, Québec, Ernest Tremblay, 1927, 216 p.

Prévost, Arthur, La lignée, essai sur une historiette canadienne, Sorel, Editions Prince, 1941, 72 p.

Raïche, Joseph, Les Dépayés, contes et nouvelles, Garand, Montréal, 1929, 94 p.

Rivard, Adjutor, Chez nous, Québec, L'Action Sociale Catholique, 1914, 145 p.

BIBLIOGRAPHIE

416

Idem, Contes et Propos divers, Québec, Librairie Garneau, Limitée, 1944, 246 p.

Roy, Camille, Propos canadiens, Montréal, Lévesque, 1932, 2e édition, 189 p. La première édition date de 1912.

Rouleau, C.-E., Légendes canadiennes, Montréal, Granger Frères Limitée, s.d., 136 p.

Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, La Croix du Chemin, premier concours littéraire, Montréal, Imprimerie populaire, 1916, 160 p.

Idem, La Corvée, Deuxième concours littéraire, Montréal, Imprimerie populaire, 1917, 166 p.

Idem, Au pays de l'érable, Quatrième concours littéraire, Montréal, Imprimerie populaire, 1919, 194 p.

Tremblay, Jules, Trouées dans les Noales, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1921, 259 p.

III- Histoires de la littérature canadienne-française

Baillargeon, Samuel, Littérature canadienne-française, Montréal, Fides, 1963, 3e édition revue, 527 p.

Bessette, Gérard, Une littérature en ébullition, Montréal, Editions du Jour, 1968, 315 p.

Bessette, Gérard et al., Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, Montréal, Centre Educatif et Culturel Inc., 1968, 704 p.

Brunet, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Editions de l'Arbre, 1946, 186 p.

BIBLIOGRAPHIE

417

De Grandpré, Pierre et al., Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, t. I, 1967, 368 p., t. II, 1969, 392 p.

Duhamel, Roger, Manuel de littérature canadienne-française, Editions du Renouveau Pédagogique Inc., 1967, 162 p.

Jobin, Antoine-Joseph, Visages littéraires du Canada français, Montréal, Ed. du Zodiaque, 1941, 270 p.

Lareau, Edmond, Histoire de la littérature canadienne, Montréal, John Lovell, 1874, VIII - 496 p.

Marcotte, Gilles, Une littérature qui se fait, Montréal, Editions HMH, 1966, 293 p.

Roy, Camille, Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Beauchemin, 1950, 14e édition revue et corrigée, 201 p.

Sylvestre, Guy, Panorama des lettres canadiennes-françaises, Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, Imprimeur de la Reine, no 1, 1964, 84 p.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, P.U.F., 1960, 202 p.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, Québec, Presses Universitaires Laval, 1954, XI - 545 p., pp. 1-217.

IV- Etudes spéciales relatives au roman canadien-français

Bachert, Gérard, L'Elément religieux dans le roman canadien-français; étude de son évolution dans les romans de 1900 à 1950, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1954, XIX - 443 p.

BIBLIOGRAPHIE

418

Bosco, Monique, L'Isolement dans le roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1953, XVII - 203 p.

Bourgeois, Manette, c.n.d., L'évolution sociale dans le roman canadien-français de 1930 à 1950, mémoire de D.E.S. présenté à la faculté des Lettres de l'Université Laval, XVII - 175 p.

Collet, Paulette, L'Hiver dans le roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, 281 p.

Dandurand, Albert, Le Roman canadien-français, Montréal, Albert Lévesque, 1937, 252 p.

Dostaler, Yves, L'opinion canadienne-française devant le roman au XIXe siècle, mémoire de D.E.S. présenté à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1965, XXX - 161 p.

Falardeau, Jean-Charles, Notre société et son roman, Montréal, Editions HMH, 1967, 234 p.

Gravel, Ghislaine, L'Ouest canadien dans le roman de langue française, thèse de maîtrise présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1949, V - 123 p.

Hayne, David Mackness, French-Canadian Novelists on the Defensive; A Study of the Disintegrating Influences at Work on Nineteenth Century French-Canadian Society, as Portrayed in the Novels of the Period, thesis submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts in the Faculty of Arts of the University of Ottawa, 1944, III - 122 p.

Idem, Les origines du roman canadien-français, dans Archives des lettres canadiennes, t. III, Le roman, Montréal et Paris, Fides, 1965, 459 p., pp. 37-67.

BIBLIOGRAPHIE

419

Hogan, Sr Maria Ignatia, c.s.j., Les Canadiens français d'après le roman canadien-français de 1840 à 1900, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1947, X - 148 p.

Jean-Léandre, frère, Le régionalisme canadien-français au XIXe siècle, thèse de maîtrise présentée au département d'Études françaises de l'Université d'Ottawa, 1955, IX - 209 p.

Jones, Frederick Mason, Le Roman canadien-français, ses origines, son développement, Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité, 1931, 202 p.

Lemire, Maurice, Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Ecole des Gradués de l'Université Laval, 1966, XXX - 348 p.

Mahon, Rose Kathryn, Les moeurs et les coutumes rurales au Canada français dans le roman canadien-français depuis les origines jusqu'à 1900, thèse de maîtrise présentée au département de français de l'Université McGill, 1950, IV - 180 p.

Marcotte, Gilles, Le Roman, dans Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 3, 1958, pp. 44-95.

Michel, Eleanor L., Les Canadiens français d'après le roman canadien-français contemporain, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1942, 171 p.

O'Leary, Dostaler, Le Roman canadien-français, Etude historique et critique, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1954, 196 p.

Plaste, Guy, Une constante dans la littérature canadienne: le thème de la survivance française dans le roman canadien, thèse de maîtrise présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1954, XV - 128 p.

Robidoux, Réjean et André Renaud, Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, 221 p.

BIBLIOGRAPHIE

420

Roy, Camille, Romanciers de chez nous, Montréal, Beauchemin, 1935, 196 p.

Sainte Marie-Eleuthère, Soeur, c.n.d., La mère dans le roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, 214 p.

Tuchmaier, Henri, Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1958, XLVIII - 369 p.

Wyczynski, Paul, Panorama du roman canadien-français, dans Archives des Lettres canadiennes, t. III, Le roman, Montréal et Paris, Fides, 1965, 459 p., pp. 11-35.

V- Ouvrages de critique

Beaudé, Henri (pseud. Henri d'Arles), Estampes, Montréal, L'Action française, 1926, 216 p.

Baillargé, Frédéric-Alexandre, La littérature au Canada en 1890, Joliette, s.e., 1891, VIII - 352 p.

Bastien, Hermas, Témoignages, études et profils littéraires, Montréal, Lévesque, 1933, 316 p.

Bernard, Harry, Essais critiques, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, 196 p.

Bisson, Laurence, Le romantisme littéraire au Canada, Paris, Droz, 1932, 285 p.

Brodeur, Mme Donat (pseud. Louyse de Bienville), Figures et Paysages, Montréal, Beauchemin, 1931, 238 p.

BIBLIOGRAPHIE

421

Casgrain, Henri-Raymond, Antoine Gérin-Lajoie d'après ses mémoires, Montréal, Beauchemin et Valois, 1886, 178 p.

Chartier, Emile, La vie de l'esprit au Canada français, 1760-1925, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, 355 p.

Conférences J.-A. de Sève, Littérature canadienne-française, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, 346 p.

Dandurand, Albert, La prose, Montréal, Le Devoir, 1935, 208 p.

Darveau, Louis-Michel, Nos hommes de lettres, Montréal, A.A. Stevenson, 1873, VI - 276 p.

David, Laurent-Olivier, Mélanges historiques et littéraires, Montréal, Beauchemin, 1917, 338 p.

Grignon, Claude-Henri, Ombres et clameurs, regards sur la littérature canadienne, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 205 p.

Idem, Précisions sur Un homme et son péché, Montréal, Editions du Vieux-Chêne, 1936, 107 p.

Halden, Charles ab der, Etudes de la littérature canadienne-française, Paris, F.R. de Rudeval, 1904, CTV - 352 p.

Idem, Nouvelles études de la littérature canadienne-française, Paris, F.R. de Rudeval, 1907, XVI - 377 p.

Harvey, Jean-Charles, Pages de critique, Québec, Le Soleil, 1926, 189 p.

Hébert, Maurice, De livres en livres, Montréal et New York, Ed. du Mercure, 1929, 250 p.

Idem, Et d'un livre à l'autre, Montréal, Lévesque, 1932, 270 p.

BIBLIOGRAPHIE

422

Jobin, J.-Antoine, Visages littéraires du Canada français, Montréal, Edition du Zodiaque, 1941, 270 p. (Cet ouvrage est la version française d'une thèse de doctorat présentée en 1936 à l'Université de Michigan sous le titre: The Regional Literature of French Canada).

Léger, Jules, Le Canada français et son expression littéraire, Paris, Nizet et Bastard, 1938, 211 p. (Cet ouvrage est une thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Paris).

Lesage, Jules, Notes biographiques - Propos littéraires, Montréal, Garand, 1931, 257 p.

Montigny, Louvigny de, La revanche de Maria Chapdelaine, Montréal, Edition de l'Action canadienne-française, 1937, 210 p.

Potvin, Damase, Le roman d'un roman, Maria Chapdelaine, Québec, Edition du Quartier Latin, 1950, 191 p.

Roy, Camille, Nos origines littéraires, Québec, L'Action sociale, 1909, 355 p.

Idem, Essais sur la Littérature canadienne, Québec, Garneau, 1907, 380 p.

Idem, Nouveaux Essais sur la littérature canadienne, Québec, L'Action sociale, 1914, 390 p.

Idem, Etudes et Croquis, Montréal, Louis Carrier, 1928, 252 p.

Idem, A l'ombre des érables; hommes et livres, Québec, L'Action sociale, 1924, 348 p.

Routhier, A.-Basile, Causeries du dimanche, Montréal, Beauchemin et Valois, 1871, XII - 294 p.

Idem, Conférences et Discours, Montréal, Beauchemin, 1904, 426 p.

Simard, Georges, Etudes canadiennes, Montréal, Beauchemin, 1938, 218 p.

BIBLIOGRAPHIE

423

Trudel, Marcel, L'Influence de Voltaire au Canada, Montréal, Fides, 1945, 2 vol., t. I, de 1800 à 1850, 221 p. et t. II, de 1850 à 1900, 315 p.

VI- Articles de critique

Audet, Louis-Philippe, Le frère Marie-Victorin, maître-littérateur, dans Culture, V, I, mars 1945, pp. 15-28.

Baker, W.-A., La Scouine, dans Le Terroir, II, 8-9, avril-mai 1920, pp. 409-412.

Bastien, Hermas, Notre romancier, dans L'Action française, XVIII, déc. 1927, pp. 372-381.

Bazin, René, La province dans le roman, dans La Revue Franco-Américaine, vol. II, 3, janvier 1909, pp. 170-185.

Beauchamp, J.-J., Esquisses historiques sur le roman, dans La Revue Canadienne, XX, 1884, pp. 310-313 et 401-409.

Bernard, Harry, L'Avenir dans le roman canadien, dans L'Action française, X, 4, 1923, pp. 238-248.

Bouchard, Paul, Régionalisme littéraire, dans L'Action nationale, 7, 5, mai 1938, pp. 293-306.

Casgrain, Henri-Raymond, Notre passé littéraire et Le mouvement littéraire du Canada, dans Oeuvres complètes, t. I, Montréal, C.-O. Beauchemin et Fils, 1896, pp. 353-375 et 398-410.

Charbonneau, Jean, Etudes littéraires, dans Le Terroir, I, numéro spécial, 1909, pp. 174-181.

Chartier, Emile, L'école régionaliste au Canada français, dans Mémoires de la Société royale du Canada, 3e série, XXII, 1928, sect. 1, pp. 7-27.

BIBLIOGRAPHIE

424

Desmarais, Rex, Propos sur le roman, dans Gants du ciel, 1944, pp. 35-44.

Desrosiers, Léo-Paul, Le nationalisme de notre littérature par l'étude de notre histoire, dans L'Action française, III, fév. 1919, pp. 65-78.

Ducharme, Chs-M., Antoine Gérin-Lajoie et Jean Rivard, dans La Revue Canadienne, XXII, 1886, pp. 204-211 et 286-293.

Filteau, Gérard, La civilisation canadienne avant la Conquête, dans L'Action nationale, 28, déc. 1946, pp. 251-269.

Gagnon, Ernest, Charles Guérin de P.-J.-O. Chauveau, dans La Revue Canadienne, 33e année, 1897, pp. 739-742.

Garneau, René, La littérature nationale, ce qu'est une littérature nationale, Ottawa, R.C.E.R., 1949-51, pp. 83-97.

Gérin, Léon, Notre mouvement intellectuel dans Mémoires de la Société royale du Canada, Ottawa, 1901, vol. VIII, 2e série, Sect. 1, pp. 145-172.

Gouin, Paul, Au pays du Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer, dans Culture, XII, I, mars 1951, pp. 43-50.

Hayne, David M., Traces du préromantisme canadien, dans Revue de l'Université d'Ottawa, 31, 1961, pp. 137-157.

Lamontagne, Léopold, Les courants idéologiques de la littérature canadienne-française du 19e siècle, dans Dumont, Fernand et Jean-Charles Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 273 p., pp. 101-119.

Lauzière, Arsène, Coups de sonde dans le roman canadien, dans Revue de l'Université d'Ottawa, XXVI, 3, 1956, pp. 306-316.

Idem, Primevères du roman canadien-français, dans Culture, XVIII, 3, sept. 1957, pp. 225-244.

BIBLIOGRAPHIE

425

Lebel, Maurice, P.-J.-O. Chauveau, humaniste du XIXe siècle, dans Revue de l'Université Laval, XVII, 1, sept. 1962, pp. 32-42.

Légaré, Romain, Le roman canadien-français d'aujourd'hui, dans Culture, V, 1, mars 1945, pp. 55-75.

Legendre, Napoléon, A propos de notre littérature nationale, dans Mémoires de la Société royale du Canada, Ottawa, 2e série, vol. 1, sect. 1, mai 1895, pp. 63-72.

Lozeau, Albert, Le régionalisme littéraire, Opinions et théories, dans Mémoires de la Société royale du Canada, 3e série, vol. XIV, sect. 1, 1920, pp. 83-95.

Marion, Séraphin, Nos trois premiers romans canadiens-français, dans Cahiers de l'Ecole des Sciences Sociales de Laval, 25, 1943, 46 p. et dans Les Lettres canadiennes d'autrefois, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, t. IV, 1944, pp. 47-89.

Idem, Le roman et le Canada français du XIXe siècle, La gestation laborieuse d'un genre littéraire, dans Revue de l'Université d'Ottawa, XIII, 3, 1943, pp. 274-288 et XIII, 4, pp. 417-431.

Mignault, A.-M., Jean Rivard, dans Revue dominicaine, XXXI, 9, fév. 1925, pp. 65-85 et mars 1925, pp. 129-136.

Noiseux, Henri, L'Action malsaine du roman, dans La Revue Canadienne, XXI, 1889, pp. 63-69.

Poirier, Pascal, Mouvement intellectuel chez les Canadiens français depuis 1900, dans Mémoires de la Société royale du Canada, seconde série, vol. IX, sect. 1, IV, mai 1903, pp. 109-116.

Robert, F., Littérature nationale et régionale, dans Le Canada français, IV, 1920, pp. 235-240 et 336-349.

BIBLIOGRAPHIE

426

Robidoux, Réjean, Les Soirées canadiennes et Le Foyer canadien dans le mouvement littéraire de 1860, dans Revue de l'Université d'Ottawa, oct.-déc. 1958, pp. 411-452.

Idem, Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain, dans Revue de l'Université d'Ottawa, 32, 1961, pp. 209-229.

Roquebrune, Robert de, La littérature nationale et régionaliste, dans Le Canada français, IV, mai 1920, pp. 235-240.

Roy, Camille, Provincialisme intellectuel au Canada, dans Le Canada français, X, 3, nov. 1929, pp. 148-168.

Idem, Nos raisons canadiennes de rester français, dans Études, Paris, juillet 1933, pp. 129-146.

Seguin, Maurice, La Conquête et la vie économique des Canadiens dans L'Action nationale, 28, déc. 1946, pp. 308-328.

Sylvestre, Guy, Réflexions sur notre roman, dans Culture, IV, 1950-51, pp. 227-246.

Idem, Naissance de nos lettres, dans Mémoires de la Société royale du Canada, LXV, sect. 1, pp. 71-78.

Tessier, Albert, Correspondance Taché-Laflèche, dans Cahiers des Dix, t. 23, 1958, pp. 241-261.

Wyczynski, Paul, L'Ecole littéraire de Montréal, origine, évolution, rayonnement, dans Archives des Lettres canadiennes, t. 11, Montréal et Paris, Fides, 1963, pp. 11-36.

VII- Ouvrages divers

Angers, François-Albert, Quelques facteurs économiques et sociaux qui conditionnent la prospérité de l'agriculture dans Esdras Minville et al., L'Agriculture, Collection Etudes sur notre milieu, Montréal, Fides, 1943, 556 p., pp. 427-481.

Arès, Richard, Notre question nationale, Montréal, L'Action nationale, 1943, 3 vol., I, Les faits, II, Positions de principes, III, Positions patriotiques et nationales.

Asselin, Olivar, Pensée française, Montréal, Edition de l'Action canadienne-française, 1937, 214 p.

Auclair, Elie-J., Le curé Labelle et son oeuvre, Montréal, Beauchemin, 1930, 271 p.

Baas, Emile, Réflexions sur le régionalisme, Lyon, Edition des Scouts, 1945, 94 p.

Barrès, Maurice, Scènes et doctrines du nationalisme, Paris, Jouve, 1902, 518 p.

Bazin, René, La terre qui meurt, Paris, Calmann-Lévy, 1899, 340 p.

Bellerive, Georges, Eloges de l'agriculture, Québec, Garneau, 1915, 88 p.

Bergeron, Jean, La colonisation, dans Semaines Sociales du Canada, Montréal, 1928, pp. 227-261.

Bilodeau, Georges, L'exode des campagnes, dans Semaines Sociales du Canada, Montréal, 1928, pp. 91-104.

Idem, Pour rester au pays, Québec, L'Action Sociale, Limitée, 1926, 165 p.

Blanchard, Raoul, L'Est du Canada français, t. II, Montréal, Beauchemin, 1935, 336 p.

BIBLIOGRAPHIE

428

Idem, L'Ouest du Canada français, Les pays de l'Ottawa, l'Abitibi et du Témiscamingue, t. II, Montréal, Beauchemin, 1954, 334 p.

Bolduc, Jean-Paul et Rock Bougie, La Renaissance terrienne et les devoirs de littérateurs, dans Les Carnets du théologues, III, avril 1938, pp. 57-61.

Bourassa, Henri, Le rôle des Canadiens français, dans L'Action nationale, 43, janvier 1954, pp. 113-138. (Texte d'une conférence prononcée en 1900 au Cercle Ville-Marie).

Idem, Patriotisme, Nationalisme, Impérialisme, Montréal, Imprimerie populaire Ltée, 1923, 63 p.

Bovey, Wilfrid, Canadien; étude sur les Canadiens français, Montréal, Lévesque, 1935, 321 p. (Traduction de: Canadian; A Study of the French Canadians, London, J.M. Dent, 1933, XVII - 293 p., traduction faite par Guillaume Lavallée).

Bracq, Jean-Charlemagne, Développement de l'agriculture, dans Evolution du Canada français, Montréal, Beauchemin, 1927, 457 p., pp. 224-241.

Brouillette, Benoît, La Pénétration du continent américain par les Canadiens français, Montréal, Granger et Frères, 1939, 242 p.

Brunet, Michel, Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'Agriculture, l'Anti-étatisme et le Messianisme, dans La présence anglaise et le Canada, Montréal, Beauchemin, 1964, pp. 113-166. (Ce texte avait déjà paru sous le titre Essai d'histoire intellectuelle, dans Ecrits du Canada français, III, Montréal, 1957, pp. 33-117.

Buies, Arthur, Le Saguenay et le bassin du Lac Saint-Jean, Québec, Léger Brousseau, 1896, 420 p.

BIBLIOGRAPHIE

429

Caron, Ivanhoé, La colonisation de la province de Québec, débuts du régime anglais (1760-1791), Québec, L'Action Sociale, 1923, 338 p.

Idem, La colonisation de la province de Québec, Les Cantons de l'Est, 1791-1815, Québec, 1927, 379 p.

Cartier, G.-Etienne, Agriculture et survivance, dans Frégault, Guy et al., Histoire du Canada par les textes, Montréal, Fides, 1952, 297 p., pp. 186-187.

Charbonneau, Robert, La France et nous, Montréal, L'Arbre, 77 p.

Chartier, Emile, Mgr Louis-Adolphe Paquet, Le bréviaire du patriote canadien-français, sermon du 23 juin 1902, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 96 p.

Désilets, Alphonse, Pour la terre et le foyer, Québec, l'auteur, 1926, 212 p.

Desrosiers et Fournet, La Race Française en Amérique, Montréal, Librairie Beauchemin, 1910, 293 p.

Dumont, Fernand et J.-Ch. Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, 272 p.

En collaboration, L'Histoire du Saguenay depuis l'origine jusqu'en 1870, publication de la Société historique du Saguenay, Chicoutimi, s.e., 1938, 331 p.

Frégault, Guy et al., Histoire du Canada par les textes, Montréal et Paris, Fides, 1952, 298 p.

Gérin, Léon, Le type économique et social des Canadiens, Montréal, Edition de l'Action canadienne-française, 1937, 218 p.

Girard, Alex, La Province de Québec, Québec, Dussault et Proulx, 1905, 318 p.

BIBLIOGRAPHIE

430

Groulx, Lionel, Lendemain de conquête, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1920, 235 p.

Idem, Vers l'émancipation, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 308 p.

Hamel, M.-P., Le Rapport Durham, Ed. de Québec, 1948, 375 p.

Hamon, Edouard, s.j., Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre, Québec, s.e., 1891, XV - 484 p.

Labelle, Mgr, La mission de la race canadienne-française au Canada, discours, Montréal, Euzèbe Sénécal, 1883, 15 p.

Lachance, Louis, Nationalisme et religion, Ottawa, Collège dominicain, 1936, 195 p.

Laflèche, Louis-François, Mgr, Discours prononcés le 25 juin 1866 et le 9 août 1895, dans Oeuvres oratoires, Paris, Arthur Savaète, pp. 61-62 et 428-437.

Langlois, Georges, Histoire de la population canadienne-française, Montréal, Edition Albert Lévesque, 1934, 309 p.

Létourneau, Firmin, Histoire de l'agriculture, Montréal, Imprimerie populaire, 1950, 324 p.

Lévesque, Albert, La Nation canadienne-française, son existence, ses droits et ses devoirs, Montréal, Lévesque, 1934, 172 p.

Magnan, A., Histoire de la race française aux Etats-Unis, Paris, Charles Amat, 1912, 356 p.

Maheux, Arthur, Nos débuts sous le régime anglais, Québec, Les Editions des Bois-Francs, 1942, 213 p.

BIBLIOGRAPHIE

431

Mallon, J.-P., Le terroir dans les romans de René Bazin, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, 1946, 3-114 p.

Mandements, Lettres pastorales, Circulaires et Autres documents du diocèse de Montréal, 1946, tome 20, no 31, pp. 251-271.

Massicotte, E.Z., Conteurs canadiens-français du 19e siècle, Montréal, Beauchemin, 1902, 328 p.

Idem, Anecdotes canadiennes, Montréal, Beauchemin, 1925, 203 p.

Miller, Emile, Terres et peuples du Canada, Montréal, Beauchemin, 1924, 125 p.

Minville, Esdras, La colonisation, dans l'Agriculture, Collection Etudes sur notre milieu, Montréal, Fides, 1943, 556 p., pp. 275-346.

Idem, Invitation à l'étude, Montréal, Fides, 1944, 169 p.

Montigny, Gaston de, Agriculture, dans Etoffe du pays, Montréal, Déom Frères, 1901, 282 p., pp. 105-194.

Idem, Colons et colonisation, dans Etoffe du pays, Montréal, Déom Frères, 1901, 282 p., pp. 33-58 et 195-282.

Montigny, B.-A. Testard, sieur de, La colonisation; le nord de Montréal ou la région Labelle, Montréal, Beauchemin, 1895, 350 p.

Montpetit, Edouard, Les survivances françaises au Canada, Paris, Plon-Nourrit, 1914, 216 p.

Nevers, Edmond de, L'Avenir du peuple canadien-français, Montréal et Paris, Fides, 334 p. (La première édition date de 1896 et est parue à Paris, chez Jouve).

BIBLIOGRAPHIE

432

Paquet, L.-A., Mgr, Patriotisme et nationalité, dans Études et appréciations, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1918, 354 p., pp. 4-137.

Pelland, Alfred, La colonisation dans la province de Québec, Québec, Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1910, 106 p.

Pouliot, Maria, (pseud. Charles Maurel), Nos héros de romans, Québec, s.l.e., 1946, 34 p.

Rameau, E., La France aux colonies, études sur le développement de la race française hors de l'Europe, Paris, Jouby, 1859, 355 p., pp. 249-275.

Rapport officiel du Congrès de la Colonisation tenu par l'A.C.J.C. à Chicoutimi, du 29 juin au 2 juillet 1919, Le problème de la colonisation au Canada français, Montréal, 1920, 300 p.

Rapport du Premier Congrès de la langue française au Canada, Québec, 24-30 juin 1912, Québec, Imprimerie de l'Action Sociale Limitée, 1914, 636 p.

Rapport du Deuxième Congrès de la langue française au Canada, Québec, 27 juin-1 juillet 1937, Québec, Imprimerie de l'Action catholique, 1938, 529 p.

Roger, M., Maîtres du roman du terroir, Paris, Editions André Silvaire, 1959, 185 p.

Rouleau, C.-E., Le guide du cultivateur ou cours d'agriculture, Québec, Imprimerie L.-J. Demers et Frère, 1880, 458 p.

Idem, L'émigration, ses principales causes, Québec, s.e., 1896, 146 p.

Rousseau, Guildo, Préface des romans québécois du 19e siècle, Québec, Ed. du Cosmos, 1969, 112 p.

BIBLIOGRAPHIE

433

Seguin, Maurice, La Nation Canadienne et l'Agriculture 1760-1850, thèse de doctorat présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1947, 274 p.

Semaines Sociales du Canada, XIIe session, Le problème de la terre, Montréal, 1933, 352 p.

Siegfried, André, Le Canada, puissance internationale, Paris, Colin, 1947, 234 p.

Sulte, Benjamin, Histoire des Canadiens français, 1608-1881, 8 vol., Montréal, Wilson et Cie, 1882-1884.

Tardivel, Jules-Paul, Pour la patrie, Montréal, Cadieux et Derome, 1895, 451 p.

Tremblay, Jean-Jacques, Patriotisme et nationalisme, Ottawa, Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1940, 233 p.

Vanier, Georges, Essai sur la mentalité canadienne-française, Paris, Champion, 1928, IV - 386 p.

Idem, Esquisse historique de la colonisation de la Province de Québec, 1608-1925, Paris, Champion, 1928, 128 p.

Vernois, Paul, Le roman rustique de George Sand à Ramuz, ses tendances et son évolution (1860 - 1925), Paris, Nizet, 1962, 558 p.

Id., Le style rustique dans les romans champêtres après George Sand, Paris, P.U.F., 1963, 332 p.

Wade, Mason, Les Canadiens français de 1760 à nos jours, traduit de l'anglais par Adrien Venne avec le concours de Francis Dufan-Labeyrie, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, 2 vol.